
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00371072 0





RÉVOLUTIONS DE LA PERSE

OUVRAGES DE M. VICTOR BÉRARD

Les ouvrages de M. Victor Bérard ont été couronnés par l'Académie française (Prix Vitet, 1904)

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Révolutions de la Perse. In-18, 1 carte hors texte, br. 4 »

La Révolution Turque. In-18, broché. . . . . 4 »

Le Sultan, l'Islam et les Puissances (*Constantinople- La Mecque- Bagdad*). In-18, 2 cartes hors texte, br. . . . . . 4 »

La France et Guillaume II. In-18 (*2e édition*), br. . . 3 50

L'Affaire Marocaine. In-18 (*2e édition*), br. . . . . . . 4 »

L'Empire russe et le Tsarisme. In-18, avec une carte en couleur hors texte (*2e édition*), br. . . . . 4 »

La Révolte de l'Asie. In-18 (*2e édition*), br. . . . . . . 4 »

L'Angleterre et l'Impérialisme. In-18, avec une carte en couleur hors texte (*4e édition*), br. . . . . 4 »

(*Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Thérouanne.*)

Questions extérieures (1901-1902). In-18, br. 3 50

Pro Macedonia. In-18, br. . . . . 2 »

Les Affaires de Crète. In-18 (*2e édition*), br. 3 50

La Politique du Sultan. In-18 (*4e édition*), br. 3 50

La Macédoine. In-18 (*2e édition*). . . . . (épuisé).

Les Phéniciens et l'Odyssée (2 volumes) :

TOME I. Un vol. in-8 grand jésus de 592 pages, 98 cartes et gravures, relié demi-chagrin, 32 » ; — broché. . . . . 25 »

TOME II. Un vol. in-8 grand jésus de 630 pages, 144 cartes et gravures, relié demi-chagrin, 32 » ; — broché. . . . . 25 »

La Turquie et l'Hellénisme contemporain. In-18 (*5e édition*) [Librairie Alcan]. 3 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

De l'Origine des Cultes arcadiens. In-8 [Librairie Fontemoing]. 12 50

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Saintour).

VICTOR BÉRARD

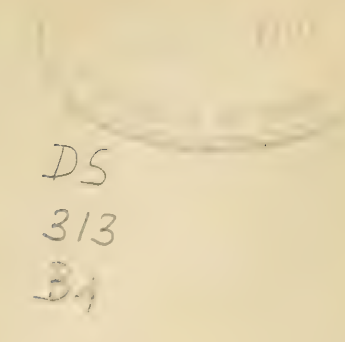
RÉVOLUTIONS DE LA PERSE

LES PROVINCES, LES PEUPLES ET LE GOUVERNEMENT DU ROI DES ROIS

AVEC UNE CARTE EN COULEUR HORS TEXTE



PARIS
LIBRAIRIE ARMAND COLIN
5, rue de Mézières, 5
1910


DS
313
B4

I

LES TÉMOINS ET LES FAITS

LES TÉMOINS ET LES FAITS

Je ne dois pas être le seul à qui les affaires persanes semblent le plus inextricable des imbroglios. Mais j'avoue n'avoir pas encore rencontré de problème politique qui, de prime abord, m'ait paru aussi peu ressortir à nos méthodes occidentales d'analyse et de raisonnement. Au spectateur européen, la révolution persane ne paraît de loin que l'assaut d'une innombrable anarchie contre un pouvoir sans consistance, la ruée d'une tempête désertique sur une ruine enfouie déjà plus qu'à moitié dans le sable. La révolution jeune-turque de Stamboul avait été une surprise, non pas une énigme; on n'attendait pas, cette révolte militaire du plus discipliné de tous les peuples; mais, sitôt le phénomène accompli, on pouvait le classer dans la catégorie des *pronunciamientos* nationalistes et l'on en discernait aussitôt les causes. A Téhéran, les témoins les plus attentifs et les mieux placés ne semblent pas avoir eu une vision plus nette que la nôtre.

Voici trois gros *Livres bleus* : *Correspondence respecting the Affairs of Persia*, qui nous fournissent par le menu tout le détail des événements, de décembre 1906 à novembre 1909, et voici dix années de *Diplomatic and Consular Reports* sur chacun des quatre ou cinq districts consulaires entre lesquels les Anglais ont partagé la Perse : cinquante à soixante rapports abondants, minutieux et réguliers, que complètent de longues notices spéciales, *Report on the Condition and Prospects of british Trade in Persia*, by N.-W. Maclean (London, Wyman and Sons, 1904), *Report on Trade in North-East Persia*, by T.-I. Greensill (Foreign Office, Calcutta, 1905), etc.

A défaut de *Livres jaunes*, que notre gouvernement songe trop rarement à nous donner, et de rapports consulaires, dont il ne se montre guère moins avare, voici *la Perse d'Aujourd'hui* de M. Eugène Aubin. Le nom de ce diplomate est familier au grand public, grâce à des livres perspicaces sur l'Inde, l'Égypte et le Maroc ; sous son nom véritable d'E.-A. Descos, M. E. Aubin était récemment encore notre ministre en Perse : — quatre cent trente pages bourrées de noms et de faits. Et voici les résumés, que publie chaque mois, depuis dix ans bientôt, le *Bulletin* du Comité de l'Asie française et que complètent quatre années de chroniques et de correspondances dans *la Revue du Monde Musulman*.

Voici enfin une brochure, *A brief Narrative of recent Events in Persia* (London, Luzac and C°, 1909), de l'homme que, sans conteste, savants et hommes d'État proclament l'un des mieux instruits de la vie persane, de M. E.-G. Browne, auteur de cette *Litte-*

rary History of Persia, qu'une traduction et une revision françaises devraient mettre à la portée de notre peuple...

Même commentés par les dépêches quotidiennes des journaux, ces documents ne dressent devant l'esprit qu'une mêlée de peuples, Bakhtyaris, Chaldéens, Loures, Kurdes, Arméniens, Turcs, Géorgiens, Turcomans, Arabes, Tadjiks, Taliches, Chahsevens, Karapapacks, une débandade de fonctionnaires et de titres, *pichkars*, *kargouzars*, *serdars*, *sepah-salars*, *darogas*, *beglerbeguis*, *kedkhodas*, *kelanters*, *ilkhanis*, *moustofis*, *richsefids*, *kizilbachis*, et les *mirzas*! et les *khans*! et les *imam-zadehs*! et ces encombrants *mouchteheds*, qui guettent le lecteur à chaque tournant de page! et le Brave de l'Armée, *Choudja-e-Nizam*! et l'Auxiliaire du Conseil, la Lumière du Pays, le Support de l'État, le Pilier du Royaume, l'Épée de la Dynastie, *Zafer-es-Saltaneh*, *Itimad-ed-Daouleh*, *Destour-oul-Moulk*, *Saradj-al-Memalek!*

L'exposé chronologique des événements est aisé; il tient en quelques lignes et paraît donner une vue d'ensemble : au bout, on croit apercevoir l'ordinaire bataille entre le Roi d'ancien régime et le Peuple aux aspirations modernes, entre le Despotisme asiatique et les Idées européennes.

Jusqu'en 1906, la Perse du Roi des Rois reste la monarchie de Xerxès et de Darius, où l'omnipotence du pouvoir central n'a de contrepoids que l'anarchie des provinces. En août 1906, la Perse obtient de son Roi la promesse d'un régime nouveau : les délégués de la nation auront un contrôle sur les dépenses du Palais et du Gouvernement. En décembre 1906, le

Roi convoque une sorte de Conseil National, un *Medjliss*, qui tient d'une Assemblée de Notables ou de nos anciens États-Généraux plus que d'une Chambre des Députés.

A peine réuni, ce *Medjliss* entreprend de tout examiner, de tout réformer dans l'État (avril-mai 1907) : il veut être Assemblée Constituante et Assemblée Législative, Conseil d'État et Haute Cour. Mais cette Chambre des bonnes villes — car ce *Medjliss* n'est rien d'autre — se heurte aux refus du Roi, aux intrigues des courtisans et du parti réactionnaire (juillet-septembre); il l'emporte d'abord et exige une sorte de Charte, avec une Déclaration des Droits du Peuple, qui va doter la Perse du régime parlementaire (octobre-novembre 1907).

Mais atteint dans sa fortune personnelle autant que dans ses pouvoirs, excité par la camarilla des parasites et par les bénéficiaires des abus, le Roi veut se défaire du *Medjliss*. Il essaie en décembre 1907 d'un premier coup d'État. Il échoue et doit prêter son cinquième ou sixième serment à la Constitution (janvier 1908).

Alors, durant six mois (janvier-juin 1908), il guette les fautes et les faiblesses du *Medjliss*, qui est incapable de brider l'anarchie des provinces, le brigandage des routes et des campagnes, les émeutes et les attentats de la rue. De jour en jour, à mesure que les souffrances des peuples augmentent, diminue le nombre des partisans sincères du nouveau régime. La bombe d'un terroriste, qui blesse le Roi, le décide à une nouvelle tentative contre l'Assemblée (février 1908). Au dernier moment, il recule et l'énervant antagonisme se poursuit (mars-mai).

tous attendant le coup d'État qui se produit enfin le 23 juin 1908.

Le Roi canonne et dissout le *Medjliss*, fusille ou emprisonne les patriotes; nombre de suspects doivent s'enfuir au Caucase, en Turquie et en Europe : le Roi triomphe. Mais la révolution jeune-turque survient (juillet 1908). Non seulement elle rend courage aux Jeunes Persans : elle leur fournit encore les secours de Stamboul et de la Turquie anatolienne. En même temps, Bakou et Tiflis envoient leurs brigades de conjurés, *fédaïs* (mot à mot *dévoués*), de « bombistes » russes, arméniens, géorgiens, etc., auxquels la pacification du Caucase fait des loisirs et qui viennent chez le Chah, satellite du Tsar, continuer la lutte révolutionnaire. Au confluent de ces arrivages turcs et russes, Tauris se révolte contre Téhéran : pendant toute une année (juillet 1908-juillet 1909), Tauris va tenir en échec les troupes royales.

Tauris est la résidence du « dauphin » : c'est à Tauris que l'héritier de la couronne fait son apprentissage de Roi. Le Chah Mohamed-Ali, qui connaît le faible cœur de ses bourgeois de Tauris, pour les avoir gouvernés près de dix ans, pense les intimider par des canonnades ou les séduire par des négociations et des promesses : il a dissous le *Medjliss* factieux; il promet de réunir sous trois mois une autre assemblée (août 1908). Puis il invoque les troubles pour retarder les élections (octobre-novembre). Puis il ne veut que d'un Conseil d'État à la française ou d'un Conseil d'Empire à la russe, dont il nommera la plupart des membres et dont le rôle sera purement consultatif (décembre 1908).

Mais à la révolte de Tauris, vient s'ajouter la révolte de Recht : Tauris est l'entrée terrestre des *fédaïs* caucasiens; Recht sur la Caspienne est leur entrée maritime. Pendant que Tauris occupe la petite armée royale, les gens de Recht menacent de monter à Téhéran pour mettre à la raison le Roi et ses conseillers.

Entre Recht et Téhéran, les hautes montagnes de l'Elbourz ne laissent qu'un étroit passage, la route de Kazvin, que le Roi fait surveiller par les Cosaques de sa garde. Il espère que, concédée à l'exploitation de rouliers et de postiers russes, cette route sera défendue aussi par les troupes du Tsar. Il continue donc sa résistance aux avis qui lui viennent des puissances étrangères, de son entourage et de sa propre famille. Il pense que les insurrections locales s'useront sur place, comme tant d'autres que la Perse a esquissées et qu'ont fait échouer la patience du Roi, les pertes des riches, les misères des pauvres, la famine, le choléra, les fléaux de Dieu (décembre 1908-février 1909).

Mais à la révolte de Tauris et de Recht, vient s'ajouter la révolte d'Ispahan (janvier 1909). Ispahan, au carrefour des routes qui montent du golfe Persique, est l'entrée des marchandises anglaises, et l'influence anglaise s'y fait mieux sentir depuis que la compagnie Lynch Brothers a ouvert une piste caravanière à travers les montagnes des Bakhtyaris. Le bazar d'Ispahan est ainsi devenu l'entrepôt des tissus, manufactures, sucres et épices, que les navires anglais de l'Inde et de l'Europe débarquent dans le Golfe, à Bouchir, ou dans le Chat-el-Arab, à Mohammerah, et que les petits vapeurs anglais

de la compagnie Lynch montent sur le Kharoun jusqu'à Ahvaz. Les chefs des Bakhtyaris, tribu pastorale des monts occidentaux, sont devenus les entrepreneurs, presque les associés des Anglais pour les transports sur cette piste.

En février-mars 1909, Ispahan chasse son gouverneur royal, appelle les Bakhtyaris et se met en rapport avec les gens de Recht. Entre révolutionnaires du Sud et du Nord, on combine une expédition sur Téhéran.

Alors le Roi prend peur : il promet de rappeler le *Medjliss* et d'avance accepte toutes les réformes. Mais les patriotes ne veulent plus rien entendre : ils commencent leur marche lente, prudente, vers la capitale.

Les Rechtis, ou plutôt les *fédaïs* qui leur servent d'avant-garde, occupent la route de Kazvin : l'escouade de Cosaques royaux, qui surveille cette ville, est mise en fuite. Les Bakhtyaris occupent Kachan, Koum, et font leur jonction avec les Rechtis : Téhéran, que le Roi a précipitamment abandonnée, se rend sans la moindre résistance.

Le Palais est cerné. Un an presque, jour pour jour, après la victoire des Jeunes Turcs (juillet 1908-juillet 1909), les Jeunes Persans victorieux obligent le Chah Mohamed-Ali à l'abdication : son fils de onze ans le remplace sur le trône; la monarchie tempérée remplace le despotisme...

Et voilà le calendrier de la dernière révolution persane.

*
* *

Mais ayant exposé les péripéties de cette lutte, quand on en cherche les causes et l'enchaînement, on entre en pleines ténèbres.

Vous voulez savoir pourquoi Tauris devint la première ville révolutionnaire; vous ouvrez *la Perse d'Aujourd'hui* à la page 37 :

Tauris doit son développement à la venue des Mongols; ce sont eux qui en ont naturellement formé la population. L'élément turc, antérieurement introduit par les Seldjoukides, se fondit avec les nouveaux venus. Le temps, la migration coutumière aux pays d'Orient et les accidents de l'histoire ont doté Tauris d'une aristocratie riche et puissante. De Djehan-Chah, prince du Mouton Noir, descend la famille un peu déchue des Djehanchahès. Les Doumbélis, qui fournirent les grands beglerbeguis du XVIIIe siècle, maintiennent encore leur ancien prestige. Les *Kouzzat* (pluriel de *Kazzi*) furent juges de père en fils; les Kelanters, administrateurs des deux quartiers, confiés aux porteurs de ce titre. Mirza Taghi-khan, qui fut le premier *sadr-azam* de Nasreddin-Chah, possède à Tauris une postérité influente. Les Kadjiars y sont rares et médiocrement placés. Une branche de seyyeds Thabathabaïs, descendant à la fois d'Hassan et d'Hosein, vint d'Ispahan et forme aujourd'hui la principale famille de la ville; en sont issus le garde des sceaux du veliahd, Vékil-ol-Molk, et Ala-ol-Molk, qui fut ministre de l'Instruction publique, et même un grand mouchtehed, Nizam-el-Ouléma, car il est de tradition dans la famille qu'un de ses chefs figure toujours dans le corps des mollahs; la même hérédité se retrouve dans le clergé, où l'imamdjoumé et les premiers moudjteheds sont fils de grands personnages religieux d'autrefois...

L'auteur ajoute : « Les principaux de Tauris étaient devenus les maîtres de la Perse actuelle... Chose curieuse, ces aristocrates musulmans, soumis à l'influence russe, ne marquèrent pas la moindre résistance à la vague révolutionnaire : dès que le Chah se fut rendu aux premières exigences des gens de Téhéran (août 1906), ceux de Tauris entrèrent en branle. »... Et tous les connaisseurs de la Perse nous donnent des explications qui leur semblent aussi claires, aussi péremptoires, mais qui ne nous font que mieux sentir combien leur langage et leurs raisons nous sont peu intelligibles.

On cherche des comparaisons. Le Chah semble avoir eu dans l'histoire de l'Asie et de l'Europe nombre de confrères en royauté qui essuyèrent les mêmes tempêtes, depuis Charles Ier et sa lutte contre les Communes jusqu'à Abd-ul-Hamid et la prise d'Yildiz-Kiosque, en passant par les révolutions de France, d'Allemagne, d'Espagne, de Japon et de Russie... Ressemblances toutes superficielles, qui s'évanouissent au premier examen.

La révolution persane n'est pas une victoire du pouvoir civil ou religieux sur le pouvoir militaire, une revanche du droit divin sur le sabre, une restauration d'un *mikado* sur un *chogoun*, comme au Japon. Et ce n'est pas davantage un assaut des soldats contre la théocratie, comme en Turquie ou en Espagne. Le caractère dominant de cette révolution persane est que l'armée n'y a joué aucun rôle, ni pour, ni contre le Roi : la garde royale n'a même pas essayé de le défendre.

La révolution persane n'est pas non plus une révolte des idées modernes contre la tradition,

comme dans la France de 1789, l'Allemagne de 1848 ou la Russie de 1904-1905. Et ce n'est pas davantage une réaction des sentiments nationaux contre la tyrannie des lois étrangères, comme dans l'Espagne de 1810, l'Italie de 1830 à 1866 ou la Hongrie de 1849.

A Téhéran, une dynastie d'origine étrangère gouvernait à son profit exclusif, suivant les conseils de protecteurs étrangers : elle est renversée par la coalition d'un clergé indigène, d'une bourgeoisie nationaliste et d'une aristocratie étrangère, qui ont appelé des révolutionnaires étrangers. Le Roi, de race et de langue touraniennes, soutenu par un général russe et par des Cosaques dressés à la russe, était protégé par l'accord de deux ennemis anglais et russe : il est mis en tutelle par les *mouchteheds* (docteurs de la Loi) et par les marchands, de race et de langue persanes, grâce à la connivence de fonctionnaires persans et d'aristocrates turcs et grâce au secours de *fédaïs* arméniens, géorgiens, russes.

Étrange spectacle : un despote musulman, fondateur d'écoles à la française, admirateur de l'Europe, réformateur de son empire par le contrôle de douaniers et de financiers européens, voit se lever contre lui non seulement les avoués officiels de l'islam, mais encore les correspondants et les clients de l'Europe! Pour avoir voulu exploiter son royaume sur le modèle des exploitations européennes, il est accusé tout à la fois de transgresser les lois de cette religion musulmane, que la conquête arabe imposa jadis à la Perse vaincue, et de violer ces Droits de l'Homme et du Peuple, que la France révolutionnaire a imposés au monde occidental.

Le parti des révoltés, qui se dit patriote, constitutionnel et social-démocrate tout ensemble, et dont le titre le moins inexact serait « national-libéral », se recrute dans toutes les classes aisées et toutes les castes de la nation, depuis ce que nous appellerions en Europe l'extrême-droite jusqu'à notre extrême-gauche. Seuls, les travailleurs et les pauvres, n'ayant pas d'avis, laissent faire ; mais ces abstentionnistes représentent les trois quarts au moins de la population. Et voici qu'arrivés au pouvoir, ces nationaux-libéraux, ces réformateurs, ces constitutionnels établissent l'islam chiite en religion d'État et interdisent à l'Assemblée toute discussion qui porterait atteinte aux règles du Coran ou aux décrets de Leurs Saintetés les Douze Imams, successeurs du Prophète :

En conséquence, les docteurs éclairés de la Loi (puisse le Seigneur prolonger la bénédiction de leurs vies!) décideront si tel projet de loi est conforme ou non aux règles de l'islam, et il est officiellement stipulé qu'il y aura toujours un Comité de surveillance, composé de cinq docteurs au moins, qui examinera et discutera toutes les propositions soumises à l'Assemblée et rejettera ou modifiera tout projet contraire à la foi islamique. En pareilles matières, l'avis de ce Comité sera souverain, et cet article de la Constitution restera immuable jusqu'à la résurrection de Sa Sainteté le Douzième Imam, qui viendra juger le siècle (puisse le Seigneur hâter sa venue!) [1].

En d'autres révolutions, les besoins d'une classe, d'une région ou d'un groupe dictent un programme d'aspirations communes : contre la noblesse, le

1. Article II du *Supplément aux Lois fondamentales*, voté par l'Assemblée et promulgué le 7 octobre 1907.

Tiers État français fait la révolution de 1789; contre l'Angleterre « verte » de la plaine, des propriétaires et des lords, l'Angleterre « noire » de la houille, des machines et des industriels poursuit la réforme radicale; contre les gens de Madrid, les régionalistes catalans et andalous rêvent une république fédéraliste; contre le capital, notre monde du travail revendique ses droits au bonheur. Non seulement l'empire du Chah n'a pas la moindre communauté d'aspirations nationales; non seulement chaque province n'a pas, avec sa plus proche voisine, un minimum de désirs et de besoins partagés. Mais nulle part, sauf dans quelques corporations de marchands, la moindre solidarité ne semble unir les individus.

L'islam même, qui partout ailleurs a été un si fort agglutinant, est devenu en Perse une cause de divisions et de contestes : chaque musulman chiite se fait sa religion; le christianisme anglo-saxon connaît moins de petites Églises. Les villes ne sont que juxtaposition de quartiers, de rues, de boutiques, et toutes les questions persanes, de quelques dehors qu'elles se parent, ne sont au cœur que marchandages de profits immédiats, « questions de boutique », suivant l'expression de notre populaire.

On pourrait imaginer en Perse quatre ou cinq sortes de batailles rangées entre des groupes d'intérêts contraires : sédentaires contre nomades; villageois contre citadins; bourgeois contre aristocrates; peuple de contribuables contre fermiers d'impôts; cultivateurs de la plaine contre bergers de la montagne; industriels et marchands du bazar contre *landlords* et chefs de clans. Mais quand on essaie d'appliquer ces catégories aux derniers événements,

ils passent au travers, et rien ne peut contenir ces combinaisons éphémères, ces alliances et ces brouilles quotidiennes, dont le seul intérêt pécuniaire paraît être le liant et le dissolvant.

Le général de cour, qui, sans avoir jamais fait campagne ni même fréquenté le champ de manœuvres, est chargé de réprimer la révolution, abandonne son armée et rentre dans ses terres, puis accepte une nouvelle charge royale et, du jour au lendemain, passe au service de la Nation. La tribu nomade, qui a donné les meilleures recrues à la garde royale, décide les gens d'Ispahan aux mesures révolutionnaires et se met à leur solde pour marcher contre le Roi. Le docteur de la Loi, qui s'est distingué en 1906 par les prédications les plus violentes contre le despote, ne parle à l'Assemblée nationale que pour défendre tous les actes de Sa Majesté. Les fonctionnaires et ministres de la réforme sont les mêmes que ceux de l'ancien régime, et leurs errements ne changent pas.

« Choses persanes », disent avec un sourire d'amertume les patriotes les plus convaincus. Choses persanes, qu'il ne faut juger qu'à la mode de Perse et dont les comparaisons avec les autres révolutions ne donneraient qu'une idée fausse.

Cherche-t-on des lumières dans les vieux et jeunes connaisseurs de la Perse? Les récits des grands marchands du XVIIe siècle, des Pietro della Valle, des Tavernier et des Chardin restent, au bout de deux siècles et demi, aussi vivants et aussi exacts qu'au premier jour. Au XIXe siècle, nous avons eu une admirable suite de journaux, de rapports et de livres des fonctionnaires et des savants français qui,

depuis la mission diplomatique et militaire des Jaubert, des Gardane et des Fabvier jusqu'aux missions archéologiques des Dieulafoy et des de Morgan, furent envoyés par le gouvernement français ou prirent du service chez le Roi des Rois. Les diplomates anglais, durant ce même XIXe siècle, nous ont donné une collection non moins belle de souvenirs et de descriptions.

Dans les vingt dernières années surtout, de lord Curzon au major Sykes et à M. V. Chirol, il n'est pas d'année où quelque gros volume n'ait paru en anglais sur ce *Middle East* [1].

La *Mission scientifique en Perse* (Paris, Leroux, 1895) de M. de Morgan contient la description la plus soigneuse de la Perse occidentale, et d'admirables photographies déroulent devant nos yeux chacune de ces provinces. Les ouvrages du major P. M. Sykes, *Ten Thousand Miles in Persia* (London, J. Murray, 1902), *A Fifth Journey in Persia* (Geographical Journal, 1906), et du colonel Henry MacMahon, *Recent Survey and Exploration in Seïstan* (Geographical Journal, 1906) donnent une idée aussi exacte de la Perse orientale. Les deux clairs volumes de George Curzon, *Persia* (London, Longmans, Green and C°, 1892), sont pour l'ensemble de l'empire le manuel le plus complet et le mieux ordonné,

1. La bibliographie de la question, jusqu'en 1891, est donnée par Curzon et de Morgan, en tête soit de leur ouvrage, soit de leurs différents chapitres. Depuis 1891, je renvoie le lecteur, qui voudrait approfondir tel ou tel détail, aux bibliographies périodiques des *Revues*, *Annales* et *Journaux* de géographie, surtout aux listes mensuelles du *Geographical Journal* et aux comptes-rendus annuels des *Annales de Géographie*.

et *The Middle Eastern Question* de V. Chirol (London, 1904) est le résumé le plus récent de cette question iranienne [1].

Mais tous ces ouvrages ne laissent au lecteur que la même impression de mêlées locales et d'ensemble chaotique.

* * *

Il faut, au bout du compte, en revenir aux voyants.

Qui veut connaître la Perse, se mette en route sous la conduite de Pierre Loti *Vers Ispahan.* Après tant de recherches inutiles, il apercevra enfin « cette Perse, la haute, la vraie, celle des altitudes et des déserts, dans la pureté de l'air, au-dessus des autres choses terrestres » : il la verra, « au milieu de ses champs de pavots blancs et de ses jardins de roses roses, la vieille [terre] de ruines et de mystères avec ses dômes bleus, ses minarets bleus d'un inaltérable émail..., au brûlant soleil, dans le vent âpre et froid des altitudes extrêmes..., dans le silence infini des foins en fleur et des orges vertes..., [en ses] interminables plaines aussi montées que les sommets des Alpes, tapissées d'herbes rases et d'étranges fleurettes pâles, où à peine, au loin, surgit quelque village en terre d'un gris tourterelle... »

Et c'est à Gobineau ensuite qu'il faut se confier; car cet autre voyant, dont les Allemands ont fait

1. Voir aussi W.-P. Cresson, *Persia, The Awakening East*, Philadelphia, 1908; H.-S. Wigham, *The Persian Problem*, London, 1903; ce dernier est moins important.

un prophète, fut un homme d'expérience autant que d'intuition : pour les humanités iraniennes, ses *Trois Ans en Asie*, ses *Religions et Philosophies de l'Asie centrale* sont parfois ce que *Vers Ispahan* est pour les terres persanes.

A la lumière de ces deux phares, qui répandent leur clarté sur le chaos des explorations scientifiques, des rapports diplomatiques et consulaires, des dépêches et correspondances de journalistes, il m'a semblé que l'on pouvait discerner quelque direction dans les sautes et renverses de cette tempête persane. Et voici ce que j'ai cru voir.

II

L'IRAN ET LE ROI DES ROIS

I

L'IRAN

La Perse n'est ni un État ni une nation. C'est l'étrange combinaison d'une anarchie féodale et d'une fiscalité centralisée, l'instable mélange de tribus nomades et de cultivateurs à peine fixés au sol, *Moulouk-ous-Sawaïf*, disent les indigènes, fédération monarchique ou, plus exactement, troupeau royal de nations : un agrégat de peuples ambulants, d'où émergent quelques îles de sédentaires, ici des bourgs et des villages déshabités la moitié de l'année, de loin en loin quelque ville qui, dense fourmilière aujourd'hui, ne sera demain que ruines abandonnées.

Le trait caractéristique du pays est l'immense désert de son plateau central, qu'encerclent en amphithéâtre des pâturages et des cimes alpestres; le caractère essentiel de la population est la perpétuelle transhumance des hommes et des troupeaux. Il en résulte une perpétuelle alternative de paix et de batailles civiles, de pactes et de brigandages, la

guerre presque permanente entre sédentaires et nomades, et la révolte endémique des uns et des autres contre le chef de tribu qui s'érige en maître de l'empire et s'intitule Roi des Rois, *Chahin-Chah*.

Le nom même de Perse ne saurait convenir à cet agrégat fluide.

Il subsiste quelques familles d'un peuple *perse* (comme nous avons appris à dire avec les Grecs), ou *parsi* (comme on dit aux Indes), ou *farsi* (comme disent les Arabes et leurs disciples musulmans). Ces Parses sont les authentiques descendants des sujets du Grand Roi ; ils en ont conservé, à travers de multiples adaptations, la religion et la langue. Mais ce n'est plus en Perse que vit la majorité ni l'élite de cette tribu : expulsé de ses foyers par les conquêtes arabe et mongole, c'est aux Indes, autour de Bombay, que le Parsi entretient depuis onze ou douze siècles ses autels du feu et ses tours du silence et garde, avec les manuscrits du Zend-Avesta, la langue de Darius et la religion de Zoroastre.

Cent mille Parsis ont aujourd'hui le premier rôle dans la vie commerciale de l'Inde ; leurs aumônes secourent en Perse les dernières communautés de leur race demeurées fidèles au culte national. A grand'peine, la propagande et l'intervention quotidienne de Bombay ont maintenu dans l'Iran les derniers témoins du passé, cinquante mille « Gavres ou Guèbres » — c'est le nom dont les Arabes ont flétri ces « Infidèles », *gaur* ; on dit en Turquie *giaour*, — qui se terraient dans les bazars de deux ou trois grandes villes, à l'orée du désert. Après les douze siècles d'atroces persécutions qui les avaient assaillis (VIIe-XIXe siècles de notre ère), ces Guèbres

persans auraient entièrement disparu sans la protection anglaise que, depuis cinquante ans, leur ont value leurs frères de l'Inde.

Et il subsiste un canton perse, un Fars ou Pays des Farsis, — *Farsistan*. Au fond du golfe Persique, sur la rive orientale, face à l'Arabie, ce Farsistan dresse à deux et trois mille mètres son triple et quadruple Jura de crêtes abruptes, de combes, de cluses, de prairies et de lacs, et sa dernière *sierra* de cimes aiguës.

Là, parmi les pâturages fleuris, sous les pics dénudés, les Louvre et les Versailles du Roi des Rois, Persépolis et Pasargades, offrent encore aux panthères et aux pilleurs de caravanes les guettes de leurs esplanades taillées dans le roc et les recoins de leurs escaliers monumentaux, aux cigognes et aux oiseaux du marais les cachettes de leurs tombes rupestres et les perchoirs de leurs pylones pharaoniques ou de leurs colonnes coiffées du double taureau.

Mais Pasargades et Persépolis dorment depuis Alexandre (330 avant Jésus-Christ), depuis deux mille deux cents ans, leur dernier sommeil : une sordide et brillante cité des Mille et une Nuits, une ville de boue, d'émail et de plèbe musulmane, Chiraz, s'est couchée à l'ombre de ces ruines impériales; les troupeaux des nomades pâturent les jardins de Xerxès, et le Fars n'est plus qu'un nom dans le registre des redevances que des maltôtiers turcs, arabes et kurdes ou des douaniers belges lèvent pour le compte d'un *Chahin-Chah*, qui parle turc.

Les géographes d'Europe sont les seuls à connaître un royaume de Perse : on parle là-bas d'un

« Empire bien gardé de l'Iran », *Mamalik-i-mahrousseh-i-Iran.*

L'Iran n'est pour nous autres, Européens, qu'une expression géographique, un nom sonore, mais un peu vague, qui nous sert à désigner l'un des plateaux-cuvettes dont est formée l'échine du continent asiatique, l'une des vertèbres géantes qui, dressées entre l'Asie glaciaire et l'Asie tropicale, s'égrènent du Bosphore à la plaine chinoise. Anatolie, Iran, Turkestan, Mongolie, Tibet, toutes ces régions du Centre-Asie sont pareilles par leur même plateau désertique et leurs mêmes rebords de monts altiers; elles diffèrent par l'étendue et l'escarpement, de plus en plus grandes, de plus en plus hautes à mesure que l'on s'éloigne de notre petite Europe. L'Iran, qui, d'ouest en est, est le second de ces plateaux creux, est moins européen que l'Anatolie, moins asiatique que le Tibet : il semble tenir des deux mondes par son altitude et par ses dimensions.

Son plateau central se maintient à mille ou douze cents mètres d'altitude moyenne, avec des dépressions qui ne dépassent pas cinq à six cents. Son triple et quadruple rempart, fleuronné de hauts pics et de volcans, pointe à plus de cinq mille mètres, au-dessus des gouffres maritimes et des plaines fluviales qui lui font un fossé presque continu : mer Caspienne et steppe turcomane au nord, golfe Persique et mer d'Oman au sud, vallées du Tigre et de l'Indus à l'est et à l'ouest l'enceignent de tous côtés, sauf aux deux cornes du nord-ouest et du nord-est, où les nœuds de l'Ararat et du Pamir le retiennent aux plateaux voisins.

Sept cents lieues en longitude, de l'Ararat au

Pamir; quatre cents lieues en latitude, de la Caspienne à la mer d'Oman; au total deux millions et demi de kilomètres carrés; cinq fois la superficie de notre France : l'Iran, transporté sur la carte de l'Europe, en couvrirait tout le centre, de Calais à Moscou et de Hambourg à Trieste.

Nous y logeons aujourd'hui trois royaumes : Perse, Afghanistan et Beloutchistan, et trois souverains : un Chah de Téhéran, un Émir de Kaboul et un Khan de Kélat. Mais cette division artificielle fut imposée par la tyrannie des Anglais qui, au-devant de leur Inde, voulurent s'acquérir un Beloutchistan vassal et un Afghanistan stipendié; n'eussent été les menaces et même, à deux reprises, les interventions armées de Londres (1837 et 1857), l'Iran ne connaîtrait sans doute qu'un souverain.

Car les Iraniens n'ont jamais tenu ce morcellement pour naturel : les Afghans eux-mêmes, qui en sont les bénéficiaires, tournent leur admiration vers la tiare du Roi des Rois, Pôle de l'Univers, Puits de Science, Marchepied du Ciel. Recommençant l'histoire de vingt siècles, ils en redeviendraient peut-être les sujets ou les maîtres, s'ils ne craignaient que sujétion, même à la mode iranienne, ne signifiât parfois obéissance aux ordres et contribution aux dépenses, ou si le protecteur anglais ne leur interdisait pas toute aventure de guerre à l'intérieur comme à l'extérieur du plateau.

*
* *

« Prenez un trou; mettez du bronze autour, » disait la vieille recette du canon. Le désert central

et les montagnes autour ont façonné cet empire iranien ; mais il a toujours dû son unité politique et morale, moins aux murailles qui l'enclosent qu'au trou qui représente les trois cinquièmes, les deux tiers peut-être de sa superficie. Ce désert central « est le caractère le plus saillant de la Perse physique[1] » : ce fut toujours le facteur le plus énergique dans la formation intellectuelle et politique des Iraniens. Notre Europe levantine nous présente un terme de comparaison, qui permet de mieux comprendre ce phénomène : l'unité politique de la Grèce ancienne, l'union morale de l'hellénisme aujourd'hui n'a été et n'est encore faite que par un trou de mer intérieure, par les eaux de l'Archipel.

Du pays hellénique au pays iranien, du peuple grec au peuple persan, les analogies abondent, toutes causées par la présence de ce grand trou infertile, mer de vagues ou mer de dunes. Double et triple en étendue de l'Archipel hellénique, le désert iranien est une mer intérieure de sables et de boues salines : en dehors du Sahara africain, la seule Arabie pourrait offrir un tel déploiement de terres désolées, et les autres solitudes asiatiques, Gobi mongol et Koums turcomans, sont, en comparaison, des prairies verdoyantes ; les géographes arabes situaient ici « le désert le plus inhabité de tous les pays soumis à l'islam[2] ».

L'Archipel hellénique, ceinturé à l'ouest, au nord et à l'est par une margelle ininterrompue de hautes

1. H.-R. Sykes, *The Lut, the Great Desert of Persia*, *Journ. Manchester Geogr. Society*, 1907, p. 60-76.

2. N. de Khanikoff, *Mémoire sur l'Ethnographie de la Perse*, p. 183.

terres, n'est qu'à demi fermé vers le sud : de ce côté, les montagnes de longues ou de courtes îles laissent entre elles des portes spacieuses, détroits de Rhodes et détroits de Crète, qui conduisent à la grande mer, aux solitudes de la mer d'Afrique. Un pareil amphithéâtre de collines et de montagnes enferme le désert iranien de toutes parts, sauf au midi : de ce côté, les monts du Beloutchistan, sans s'ouvrir, s'abaissent, et deux ou trois larges seuils laissent descendre en cascades les sables du plateau qui, par-dessus les falaises d'une côte inhabitée, vont rejoindre les « dos infertiles » de la mer d'Oman.

Ressemblance plus précise encore. Dans la ceinture de l'Archipel hellénique, un étroit passage — les Dardanelles — s'ouvre à l'angle du nord-est et conduit les navires à d'autres étendues salées, à l'Avant-Mer (Pro-pontide) de la Marmara et à l'Océan (Pont-Euxin) de la mer Noire. L'amphithéâtre iranien a cette même porte étroite du nord-est, dans le couloir d'Hérat à Merv, qui mène les caravanes aux sables du nord, à l'avant-désert turcoman, aux grands déserts du Touran, du Turkestan et de la Mongolie. Ce détroit a eu dans l'histoire de l'Iran la même importance que les Dardanelles dans l'histoire de l'hellénisme.

Sortant par là de leur Archipel, les Hellènes poussèrent jusqu'au fond du Pont-Euxin leurs colonies et leur assimilation des peuplades riveraines : Odessa et Trébizonde sont encore aujourd'hui des villes hellénisées; sur ce chemin, les Grecs eurent durant quelques siècles leur ville nationale, Constantinople; Stamboul turque demeure une place

grecque, dont tous les Hellènes continuent de rêver la délivrance. Au delà des Dardanelles d'Hérat, les Iraniens eurent leur Bactres (Balkh), aujourd'hui déchue, mais qui, durant les mêmes siècles où Byzance rayonnait sur les mers levantines, rayonnait aussi sur les déserts de l'Asie centrale, et plus loin, en pleins sables du nord, Bokkara, Khiva et Samarkande sont toujours des Odessa et des Trébizonde, que le Barbare a conquises, mais que le bazar et la religion continuent de garder iraniennes.

L'Archipel grec a ses iles, côtières ou hauturières, parsemées ou groupées, qui le divisent en mers secondaires. Des oasis, des îles de verdure parsèment et partagent aussi le désert iranien, les unes toutes proches des rivages cultivés, les autres en pleine désolation. L'Archipel a son chapelet d'îles côtières, Mételin, Chio, Samos, Rhodes, au-devant du Pays de l'Aube, de l'*Anatolie*, comme les Hellènes de la Grèce propre appellent l'autre façade de leur domaine. Au delà du désert, les Iraniens de l'Occident appellent aussi Khorassan, « Pays du Soleil », l'autre façade de leur domaine, et, dans ce désert iranien, en bordure du Khorassan, des lignes de montagnes (*kouh*), qui surgissent des sables, offrent leurs vallées et leurs sources aux grandes oasis du Kouhistan : Tabbas, Birdjan, Kaïn, etc.

Au centre même du désert, les rivières afghanes, poussant à travers les sables leurs eaux superficielles ou souterraines, se réunissent en des lacs et des marécages, que le soleil tropical transforme en plaques de boue craquelée : c'est la grande île du

Seïstan[1], perdue dans l'arène dénudée, mais une île sans montagnes et sans pierrailles, une vaste plaine de terre noire, gorgée d'eau et, sous le climat du Caire, exubérante comme l'Égypte (la comparaison est des explorateurs anglais), dès que l'homme prend soin de l'irrigation. Les Anglais, dans leur dernier accord avec la Russie, se sont réservé l'influence sur cette Égypte seïstanaise, dont ils pensent faire un autre vestibule de leur Inde et que leurs spécialistes de l'irrigation espèrent élargir jusqu'au pied des montagnes afghanes, aux dimensions peut-être de la vallée du Pô.

Cette terre du Seïstan et les îles du Kouhistan partagent l'Archipel iranien en trois mers secondaires : dans le nord, *Dacht-i-Kévir*, *Désert des Kévirs*, que des lagunes salées, *kévirs*, paillettent de leurs eaux saumâtres et de leurs cristallisations scintillantes; au centre, *Dacht-i-Lout*, *Désert de Lot*, où, terrifiés de ce mortel espace malgré leur accoutumance de la steppe, les Arabes crurent reconnaître le pays de Lot, l'emplacement de Sodome et des villes maudites; au sud, *Déserts de Kirman*, *de Charan*, *de Régistan*, *de Makran*, que l'on pourrait nommer aussi *Dacht-i-Hamoun*, *Désert des Hamouns*, à cause de leurs flaques, douces ou salines, *hamoun*.

Dans son ensemble, cette mer de sables, longue de douze ou quinze cents kilomètres, large de huit cents ou mille, couvre un territoire deux fois grand au moins comme notre France. Il se trouve des persécutés et des bannis pour y nomadiser, des pirates

1. Voir le résumé de E. Huntington, *The Depression of Seistan in eastern Persia*, *Bull. Americ. Geogr. Society*, 1907, p. 271.

pour en couper les routes, — au pied du Kouhistan, le Yagistan est *le Pays des Bandits*, — des cultivateurs pour y mener l'anxieuse vie des oasis; il se trouve aussi des commissionnaires, des entrepreneurs et des relayeurs de caravanes pour en exploiter les lignes de navigation.

Mais deux de ces lignes seulement ont quelque clientèle, et grâce encore à l'interdiction de commercer avec l'Europe, dont l'émir de Kaboul a encerclé ses États.

Pour atteindre les bazars du Khorassan et de l'Asie turcomane, les Anglais et leurs Hindous amenaient autrefois leurs marchandises aux ports du golfe Persique, Djask et Bender-Abbas, d'où les caravanes montaient, par le désert iranien, vers Mechehed, Merv et Bokkara. Pour atteindre aujourd'hui leur Seïstan, les mêmes Anglais ont aménagé, à travers le désert beloutche, une piste bordée du télégraphe et munie de puits, de postes de garde et de bordjs-reposoirs. De la dernière gare indienne, Nouchki, cette piste encore peu fréquentée se traîne durant un millier de kilomètres autour des *hamouns*, jusqu'à la frontière persane, d'où les oasis du Kouhistan la prolongent vers Mechehed[1].

Ces traversées du désert iranien n'ont jamais joui que d'une déplorable renommée. Les dangers et les souffrances de cette navigation au long cours sont passés en légendes : journées étouffantes, nuits glaciales; sables aveuglants, vents empoisonnés par

1. Voir les excellents documents, cartes et photographies, que contient le livre trop sommaire du commandant Bouillaud de Lacoste, *Autour de l'Afghanistan. — Aux Frontières interdites*, Hachette, 1908.

les particules de terres salines; fauves et tribus pillardes; végétation funeste aux bêtes de somme :

Sur toute l'étendue du Lout, le sol consiste en un sable grisâtre à gros grains, étendu sur une couche sablonneuse, cimentée et rendue compacte par une solution de sel. La seule chose qui en rende l'aspect un peu moins désolant que celui des déserts de la Transoxiane, c'est que nulle part l'horizon ne prend la forme monotone d'un immense cercle absolument régulier : ici on voit poindre dans le lointain quelques montagnes qui, semblables à des nuages bleuâtres, rompent la régularité fatigante et inspirent au voyageur l'assurance qu'il ne risque pas de s'égarer dans l'immensité...

Chaque point remarquable de cette solitude a une légende dramatique, qui explique son nom. Tell-i-Kalendar, *la Terrasse des Derviches* : par une claire matinée d'été, trente derviches, qui allaient à Kirman, avaient distingué à l'horizon les cimes neigeuses; trompés sur la distance, ils se hasardèrent à pied et avec une faible provision d'eau; en cet endroit, ils moururent tous de fatigue, de chaleur et de soif... Ghendoum Birian, *le Blé Rôti* : des brigands beloutches avaient pillé en cet endroit une caravane du Khorassan; les moyens leur manquant pour emporter tout le butin, ils répandirent sur le sol une grande quantité de blé, se proposant de venir le reprendre quelques jours plus tard; quand ils revinrent, le blé était [rôti] par le soleil; ce fait n'a rien d'improbable car à midi trente minutes, [le 5 avril], la température à l'ombre et à trois quarts de mètre au-dessus du sol était de 39°52 centigrades [1].

D'un rivage à l'autre, entre les oasis les plus proches, le passage exige encore une traversée de quatre jours, sous la menace des pirates :

1. N. de Khanikoff, *Mémoire sur l'Asie centrale,* p. 186-180.

Les attaques de ces nomades sont assez fréquentes. Généralement, ils entreprennent leurs expéditions au nombre de 80 à 100 hommes, montés deux à deux sur un chameau. L'extrême sobriété de ces sauvages leur permet de se contenter de peu de provisions, et ils supportent des privations inouïes en guettant le passage des caravanes. Arrivés près de l'endroit où ils comptent faire un coup de main, ils laissent leur monture à la garde de cinq ou six hommes, et souvent même à celle des femmes, et n'emportent que leurs armes, une petite outre remplie d'eau et deux petits sacs, dont l'un contient de la farine et l'autre du fromage de brebis sec. Les Persans racontent des histoires effrayantes sur la cruauté avec laquelle ils tuent leurs prisonniers [1]...

Les oasis sont des jardins de palmiers et d'orangers, de citronniers et de grenadiers, des forêts de dattiers; mais on ne peut même pas se fier à leur douceur apparente : au défilé de Derre-i-Sakht, « remarquable par la quantité d'oléandres qui y croissent, nos chevaux broutèrent quelques feuilles de cette plante vénéneuse; l'un d'eux succomba avant d'arriver [à l'étape]; cinq autres périrent dans le village de Dangh-ou-Nim ».

Les caravaniers du désert iranien ne tentent l'aventure qu'en nombre, sous bonne escorte, ou obligés par une nécessité absolue : ainsi, dans l'Archipel grec des XVIIe et XVIIIe siècles, nos marchands ne circulaient qu'en « caravanes » nombreuses, escortées de navires de guerre et bien appuyées de canons. L'Iranien continue de préférer — jadis les sages marins grecs de l'Archipel faisaient de même — le cabotage côtier, la lente navigation de reposoir

1. N. de Khanikoff, *op. laud.*, p. 182.

en reposoir, tout autour de l'abîme dangereux. A la limite des *Dachls* et des collines, sur la bande de cultures que les dernières eaux de la montagne abreuvent, mais que le désert assaille de ses rafales poudreuses et de ses dunes, sur ce rivage disputé, s'échelonnent les escales du périple.

A distance d'étape l'un de l'autre, tous ces reposoirs sont pareils : une enceinte de terre croulante, une forteresse de briques ou de terre, de hauts pigeonniers, qui servent de carrière à guano pour les melonières des riches citadins, quelques coupoles d'émail ou de terre peinte, des minarets, des cases de boue, un bazar voûté et de vastes caravansérails aux murs de terre crénelés.

Une population fixe et une clientèle passagère s'y accumulent, s'en éloignent, y reviennent, au gré des saisons, des cataclysmes politiques et des révolutions commerciales : ainsi l'Archipel hellénique, qui voit aujourd'hui la fortune de Smyrne, de Salonique et du Pirée, a connu la grandeur, puis la décadence de Rhodes, de Milet, d'Éphèse et de Corinthe.

Aujourd'hui, les tombeaux des martyrs de l'islam attirent vers les coupoles, plaquées d'or, de Koum et de Mechehed les longues caravanes de pèlerins, qui traînent avec elles les ballots des marchands musulmans et russes. Yezd doit à ses Guèbres et à ses autels du feu une autre affluence religieuse qui met son bazar en relations intimes avec les commissionnaires de l'Inde et les usines de l'Angleterre. Mais les seuls chacals fréquentent le site de la noble Veramine; un bourg misérable se barricade dans les ruines immenses de cette Nichapour, que les vieux

poètes ont couronnée de leurs épithètes les plus précieuses, et la biblique Rhagès, après avoir, durant des siècles, hébergé les fauves et les brigands sous les dernières voûtes de ses citernes, voit refleurir à ses portes les jardins, les minarets, les palais et les kiosques de la moderne Téhéran.

Ruinés ou florissants, persans, afghans ou beloutches, tous ces bazars côtiers gardent la même langue et les mêmes mœurs, et le costume et les pensées, qui, par-dessus les frontières des États actuels, font d'un marchand de Hérat le cousin d'un marchand de Téhéran. Tous ces navigateurs ont le même orgueil d'Iraniens qui inspire au Khan de Kélat ce compliment à ses hôtes français : « Nul n'ignore chez nous que la France est à l'Europe ce que l'Iran est à l'Asie, le berceau de la civilisation, de la littérature et des arts[1] ». Un Grec de Smyrne n'est pas plus proche cousin d'un Grec de Syra ou du Pirée, et tous trois n'ont pas une conscience plus vaniteuse de la supériorité de leur race sur le commun des Barbares.

Cette ligne d'escales côtières est interrompue, au midi, par les sables beloutches qui débordent du plateau jusqu'à la mer d'Oman : là, du moins, elle n'est pointillée que de mauvaises haltes, Bam, Bampour, Djalk « la Désolée », Djibri, etc. Elle est au contraire très régulière et très dense sur les trois autres rives du désert.

La rive occidentale, obliquant du sud-est au nord-ouest, porte les grandes villes de Kirman, Yezd, Kachan et Koum, doublées des bourgs de Zeran,

1. Commandant B. de Lacoste, *Autour de l'Afghanistan*, p. 160.

Ardekan et Naïn. De Kirman à Kachan, les bazars se sont un peu abrités des sables, des pirates et de l'ardente fournaise, derrière un écran de collines allongées ou de *kévirs* toujours submergés :

La route uniforme ne quitte pas une plaine élevée dont le sol argileux et salin est souvent couvert de sable mouvant : à droite, pendant tout le trajet, on a une série de collines qui séparent cette plaine du grand désert de Lout; à gauche s'étend la chaîne principale qui, sous différents noms, tels que Kouh-i-Fars, *Monts du Fars*, s'élève comme un mur entre la province de Chiraz et celles de Kirman et de Yezd : jusqu'à la fin de mai, beaucoup de ses cimes sont couvertes de neiges. Les villages sont très rares dans cette plaine, à cause des incursions des Beloutches, mais principalement à cause du manque d'eau. Dans les endroits habités, l'eau a été amenée de très loin, à frais considérables, au moyen de galeries souterraines où l'on descend par des puits larges et profonds : quoique cette eau coule à une certaine profondeur, sa direction est marquée sur le sol par une végétation plus abondante [1].

Au delà, Koum et Kachan trempent en pleins sables et en pleins kévirs : une brume de poussière fauve noie le sol toujours ondulant; les canaux d'irrigation bossuent ou coupent la piste, que les ornières des carrosses royaux et les sentes des chameaux et des mules élargissent à l'infini :

On croirait voir l'Océan se déployer sous d'étranges nuées obscures : en l'air, ce sont des masses énormes de poussière et de sable, soulevées par un vent terrible; les dunes semblent fumer par la crête; des tourbillons, des trombes se forment; le soleil jaunit et s'éteint; on est sur une planète morte qui n'a plus qu'un fantôme de soleil...

1. N. de Khanikoff, *op. laud.*, p. 199-200.

Un triste caravansérail solitaire, entouré de squelettes, de mâchoires et de vertèbres[1].

Sur la façade septentrionale du désert, entre Kazvin et Hérat, les reposoirs sont échelonnés de même au bord de l'Océan sablonneux : petites et grandes cités, Téhéran, Semnan, Damgan, Sebzevar, Nichapour, Turbet-i-Haïdari; villages et gros bourgs; même pays desséché, déshabité, cultivé aux seuls endroits où l'irrigation amène les eaux lointaines; même piste infinie, coupée des mêmes torrents, l'hiver, et des mêmes canaux entretenus ou abandonnés :

Autour de nous, des collines indécises, engrisaillées, cotonneuses, vides comme le sol qui semble fuir devant nous : de temps en temps, une boursouflure plus claire du sol, marquée d'un trou noir, nous indique un gîte humain. [A notre gauche], à moitié chemin du ciel, par delà les nuages noirs, monte une colossale dentelle blanche qui est le Demavend...

A droite et à gauche, deux rangées de collines, de toutes les couleurs, violemment ridées; partout aux crevasses de ces collines, de grandes coulées de sel; le sol lui-même est par endroits tout gratiné de sel... Nous arrivons au pied d'une massive citadelle, bâtie sur un bloc de tuf, se dressant à pic de la plaine rase; en dehors, deux cimetières, quelques jardins, une fontaine, et un petit groupe de maisons. Tout à fait étrange, cette gigantesque ruche grise avec ses mille trous qui sont des fenêtres, ses trois étages irréguliers et surtout ses épaulettes de balcons aériens, formés de maigres planchers de roseaux que portent des madriers fichés dans la muraille...

Paysage stupide : à droite, une interminable steppe de sel et de sable, à gauche une insipide chaîne de montagnes

1. Pierre Loti, *Vers Ispahan*, p. 257 et suivantes.

jaunes, rapées; dans les ravins, des squelettes; sur les rochers, des lézards violets à grosse tête triangulaire; dans l'air gris, des vautours : c'est tout.

Un village misérable, sauvage. Les femmes, promptement enhardies, se laissent couler des terrasses jusqu'à nous. Comme elles ne portent point de voile, je puis les examiner tout à mon aise. L'ovale de leur visage est parfait, le nez droit, rarement busqué, l'œil largement fendu, les lèvres charnues sans exagération, les cheveux lisses et d'un beau noir de jais : ce sont évidemment des aryennes, malgré le bitume de leur teint [1].

Au pourtour oriental du désert, la frontière de l'Afghanistan arrête aujourd'hui les caravanes sur la ligne côtière Hérat-Kandahar-Kélat, qui nous est fort mal connue. Jadis, quand l'Iran, maître de ses destinées, exploitant de l'Inde et possesseur de la Transcaucasie, n'avait à compter ni avec les ordres de l'Angleterre, ni avec les défenses du Tsar, cette ligne caravanière de l'est continuait la ligne du nord, et, pour aller des bazars anatoliens ou syriens à l'Indus, le commerce de l'Asie occidentale empruntait cette voie directe entre l'Europe et l'Inde, ce chemin mondial qui attira toujours sur l'Iran les convoitises de l'humanité.

* * *

L'Iran est *the highway of the nations*, « le grand chemin des peuples », disent les Anglais. Juste à mi-chemin des côtes atlantiques de l'extrême Europe

1. Jean de Pontevès de Sabran. *Notes de Voyage d'un Hussard*. Calmann-Lévy, Paris, 1894. Beau livre à la housarde, plein de vie et de vérité.

et des côtes pacifiques de l'extrême Asie, à distance égale du Kamtchatka et du cap de Bonne-Espérance, l'Iran est au « centre de figure » du vieux monde. Le milieu précis de la figure irrégulière, formée par les trois continents d'Europe, d'Afrique et d'Asie serait tout près de Téhéran, sur la côte ou dans les eaux méridionales de la Caspienne[1]. Les diagonales du vieux monde viennent se couper ici.

Du Kamtchatka au cap de Bonne-Espérance, l'histoire n'a jamais connu de grande route humaine, amenant les nègres aux neiges du pôle ou les Finnois aux rives du Zambèse. La préhistoire a-t-elle connu de pareilles migrations?... Les distances en longitude comptent peu. En latitude, par contre, les écarts de climats sont des obstacles difficiles à sauter. De plus, entre le nord et le sud, le vieux monde est barré d'une écharpe de déserts ou de solitudes qui, prenant l'Afrique et l'Asie par le travers, s'en vont de l'Atlantique à la mer d'Okhotsk, du Sénégal à l'Amour : Sahara, Soudan égyptien, Nedjed arabe, Dachts iraniens, Koums turcomans, Gobi et Chamo mongols, c'est comme une longue ceinture d'*ergs*, de *badiés*, de steppes et de sables, qui sépare de l'Afrique équatoriale et de l'Asie extrême-orientale le reste des vieux continents, presque aussi nettement que la Méditerranée sépare l'Europe de l'Afrique du nord.

1. Voir la carte schématique dans Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie*, vol. IX : *l'Asie antérieure*, p. 17. Mes lecteurs savent en quelle estime il faut toujours tenir les ouvrages du grand géographe; même après vingt et trente années, ils restent un tableau fidèle. Mais outre ce volume IX, qui date de vingt-cinq ans, il faut connaître un mémoire du même auteur, *la Perse*, dans le *Bulletin de la Société neufchâteloise de Géographie*, t. XI (1899), p. 27-62.

Dans cette écharpe de déserts, les Dachts iraniens offrent un passage relativement étroit : du nord au sud, les cavaliers de l'Asie glaciaire l'ont toujours emprunté pour se jeter sur les plaines de l'Asie tropicale. C'est par là que les Scythes, puis les Turcs se sont rués sur la Mésopotamie et sur le delta des Fleuves chaldéens, les Mongols sur les pays de l'Indus et du Gange.

Mais le rôle mondial de l'Iran est d'offrir un autre chemin aux migrations de peuples qui, se déplaçant suivant la longitude, d'est en ouest et réciproquement, peuvent osciller des Pyrénées à l'Himalaya sans trop changer de climat et de vie.

Route commode et engageante : sur les hautes levées de ses montagnes, au-dessus des flots de mers ou de boues, qui l'assaillent du sud et du nord, le plateau iranien fournit aux convois d'hommes et de troupeaux la piste asséchée ; l'anneau de terres irriguées qui encercle le désert assure le ravitaillement en eau et en vivres; à l'est, les défilés beloutches conduisent aux terres fertiles du Pendjab; à l'ouest, le plateau anatolien continue cette haute chaussée vers le Bosphore, vers le Balkan, vers l'Europe centrale.

Route historique et préhistorique, suivie ou essayée par tous les peuples et par tous les conquérants que leur besoin de terres nouvelles, leur quête de richesses inconnues, leurs combinaisons politiques lancèrent du fond de la farouche Asie vers l'Europe méditerranéenne ou du fond de l'Europe forestière vers les soleils et les merveilles de l'Inde. Route vers l'Occident des Cyrus, des Darius, des Xerxès, des Tamerlan et des Osmanlis; route vers l'Inde des

mêmes Darius et d'Alexandre, des Arabes et de Nadir-Chah ; route étudiée par Napoléon et repérée par son fournier Gardane[1]. En attendant le rail, les fils du télégraphe anglo-indien la bordent déjà. Tôt ou tard, un *Drang nach Indien* des Allemands ou des Russes lui rendra l'importance qu'elle eut dès les âges les plus lointains de notre humanité blanche.

Car c'est par là, dit-on, que passèrent les premiers « Aryens ». Du moins, quand les philologues eurent découvert l'étroite parenté de presque toutes les langues qui se parlent du Gange à la Bretagne et quand ils eurent, de cette parenté des langues, induit la filiation des peuples « indo-européens », c'est par là que les anthropologues firent tour à tour se promener d'Asie en Europe et d'Europe en Asie les ancêtres « aryens », les premiers colons blancs dont les descendants peuplent aujourd'hui l'Occident du vieux monde.

Du Pamir, des glaces, rocs et solitudes inhabitables de ce « toit de l'univers », les savants imaginèrent d'abord la descente de nos prolifiques aïeux et leurs exodes successifs vers l'Inde d'une part, vers l'Europe de l'autre. Aujourd'hui, c'est dans un berceau moins étrange, dans un pays de céréales et de pâturages, dans quelque plaine bocagère de l'Europe orientale ou centrale, qu'on cherche le foyer originel de ces Aryens, et l'on imagine que de là, par lent rayonnement autant que par ondes

1. A. de Gardane, *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse*, Marseille, 1808, et *Mission en Perse*, lettres publiées par son fils, Paris, 1865 ; A. Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse*, Paris, 1821. On trouvera quelques renseignements curieux sur le séjour du futur général Fabvier à Ispahan, en 1806-1807, dans le livre d'A. Debidour, *le Général Fabvier*, Paris, 1904.

successives, ils assimilèrent presque toute l'Europe et la moitié de l'Asie levantine.

L'Iran est l'intermédiaire entre les Aryens de l'Europe et ceux de l'Inde. L'Iran s'est toujours dit « aryen ». C'est même la Perse qui nous a fourni ce mot destiné à une si belle fortune : cinq cents ans avant notre ère, le mot figure déjà dans les inscriptions de Darius le Vieux et, jusqu'à nous, l'Iranien a conservé sa parenté de langages, son affinité de race et d'esprit, aussi bien avec ses demi-frères du Gange qu'avec ses cousins du Balkan, de la Vistule, du Rhin et de la Seine. A ces derniers, il se flatte de ressembler le plus; mais c'est à ses cousins grecs de Byzance et d'Athènes qu'en vérité il est le plus comparable.

Pourtant, depuis les origines jusqu'à nous, l'Iranien n'a préservé son aryanisme et sa peau blanche que par miracle : quels assauts et quelles inondations il eut à subir des autres humanités!

Les invasions de Sémites, — Chaldéens, Assyriens, Arabes, — forcèrent les passes du sud-ouest et, submergeant parfois le plateau tout entier, s'en allèrent jusqu'aux rives de l'Indus et jusqu'aux portes de la Chine. Les furieuses vagues de Jaunes, — Scythes, Turcs, Tartares, Mongols, Turcomans, — poussèrent leurs hordes jusqu'à la Méditerranée et jusqu'au Gange. Une éternelle infiltration de Nègres et de Négresses, que le trafiquant ou le conquérant arabe débarquait à la côte du Golfe teinta les populations *kouchites* et *negritos* de ces rivages, et monta les esclaves, les concubines et les mercenaires jusqu'aux harems et aux casernes du plateau. Blanches, jaunes et noires, toutes les

humanités du vieux monde ont conflué vers cette cuvette.

Aryennes d'origine et d'esprit, les langues et les populations de l'Iran ont toujours été sous l'influence de ces Barbares. Il n'est pas de canton qui n'ait admis un métissage et, dans la ceinture montagneuse, tout autour du désert central, la nature ou la dose de ces mélanges a créé une bigarrure de parlers et de peuplades qui toujours empêcha soit la naissance d'une nation unifiée, soit la durée d'un grand État. Sans cesse, la montagne travaillait à dissocier ce que le désert tendait à unir.

Continue, mais irrégulière, cette ceinture montagneuse présente, dans l'ensemble, deux aspects principaux : au nord et au sud, surgissent des *sierras*, ardues mais peu épaisses ; à l'est et à l'ouest, de larges chaos de plissements, qui s'étagent les uns derrière les autres, s'imbriquent, se chevauchent et opposent cinq ou six remparts à la pénétration.

Au nord, le majestueux Elbourz, qui dresse à plus de cinq mille mètres ses neiges quasi éternelles et ses fumées volcaniques, n'interpose néanmoins qu'une centaine de kilomètres entre le désert central et la rive de la Caspienne ; au sud, les chaînes du Mekran n'ont aussi que deux à trois cents kilomètres de large. Mais à l'est, des boues du Seïstan aux plaines de l'Indus, c'est six cents kilomètres pour le moins que couvrent les chaînes afghanes, et, vers l'ouest, c'est la même distance entre les bazars du désert iranien et les bazars des Fleuves turco-arabes ou du Golfe, entre Kachan et Bagdad, entre Yezd et Bouchir, à travers « ces alignements de cimes qui, tran-

chantes et comme couchées par le vent, ont l'air de fuir dans une même direction et imitent une houle colossale, soulevée sur un océan de pierre[1]. »

Autour des villes iraniennes, qui bordent le désert, ces montagnes sont la proie du Barbare et du métis.

Au sud, les Arabes ont sémitisé aux trois quarts les plaines maritimes et le rebord d'avant-monts, qui va du Tigre à l'Indus. Près du Tigre, vaguent les mêmes Bédouins que dans l'Irak-Arabi et le Badiet-ech-Cham : un Pays des Arabes, un Arabistan, occupe l'ancienne province d'Élam, cette plaine intérieure du Kharoun, que l'Iranien du haut disputa toujours au Sémite du bas et qu'il réussit presque toujours à annexer à son domaine. Près de l'Indus, une indéfinissable mixture d'Iraniens, de Sémites, de Nègres, de Dravidiens et de Malais peut-être, fortement additionnée de Mongols, s'est répandue dans les oasis du Beloutchistan et a réuni sur le visage des Beloutches toutes les laideurs de la figure humaine. Au long du Golfe, de l'Arabistan au Beloutchistan, l'étroite lisière de terres chaudes et de sables, entre le rivage désolé et le pied des monts, est un autre pays de dattiers et de Bédouins.

L'Iranien, qui semble n'avoir jamais eu de goût pour les aventures maritimes, a laissé cette rive septentrionale du Golfe aux mêmes populations arabes, souvent aux mêmes émirats et principautés arabes, qui en exploitent la rive méridionale : le sultan d'Oman possède encore l'échelle mekranaise de

1. Pierre Loti, *Vers Ispahan*, p. 58.

Gwadar, en face de sa capitale, Mascate ; jusqu'à l'apparition du policier anglais, tout le Golfe était la proie du pirate arabe.

Profitant même du seuil désertique qui, dans le Mekran, unit les sables côtiers aux sables intérieurs, le Bédouin s'est infiltré dans les *Dachts* du plateau et installé partout où son dattier trouvait des oasis favorables ; des émirs et des cheikhs arabes, vassaux du Roi des Rois, gouvernent quelque cent mille de leurs congénères au bord septentrional des *Dachts*, sur les confins du Khorassan.

Après les Sémites, les Jaunes : de l'Ararat au Pamir, les gradins septentrionaux de l'amphithéâtre, toute la chaîne du Nord et son double revers ont été mongolisés, tartarisés, turquifiés.

Sous l'Ararat, l'ancienne province d'Atropatène, — on dit aujourd'hui : Azerbaidjan, — la haute plaine lacustre de Tauris et d'Ourmiah est devenue un Pays de Turcs, une sorte de Turkestan, dont le turc « azeri » est la langue dominante. Auprès du Pamir, la haute barrière du Sefid-Koh et de l'Indou-Kouch n'a pas arrêté les intrusions des Aïmaks et des Hezarehs, qui se sont taillé un Mongolistan en pleines terres afghanes. Entre l'Afghanistan et l'Azerbaidjan, aux Dardanelles d'Hérat, quelle alluvion ont laissée les éternels flux et reflux des marées touraniennes, iraniennes, grecques, musulmanes, turques, mongoles, tartares, turcomanes, chinoises? Du sud, le désert amenait les Arabes jusqu'aux villes du Khorassan : du nord, les chevauchées des Jaunes, par-dessus le même désert, sautèrent jusqu'aux montagnes méridionales : le pays de Yezd et de

Chiraz est resté le pâturage des Turcs-Kachgaïs; le pays d'Hamadan est le pâturage des Turcs-Karaguzli.

L'Aryen n'a conservé presque intacts et son sang et sa langue que dans l'Iran oriental, dans l'éventail de chaînes et de vallées qui, du Pamir, descendent vers l'intérieur du plateau. Dans cet Afghanistan, où le voisinage de l'Inde aryenne, surtout la profondeur et l'étroitesse de leurs cluses ont garanti les Montagnards, la conquête arabe fut superficielle. Comme l'Albanie ou la Bosnie balkaniques, les montagnes afghanes restèrent au pouvoir d'une aristocratie foncière, qui ne se convertit à l'islam que pour garder ses biens. Deux siècles à peine après l'hégyre, cette aristocratie revenait aux traditions de la vieille Perse; ses poètes recueillaient les légendes nationales; Firdousi, né dans le Kouhistan et protégé par le prince de Ghazni l'afghane (xe siècle de notre ère), les compilait en son *Livre des Rois*; le plus irrévérencieux, le plus socratique des poètes persans, Omar-Kayam (xiie siècle de notre ère), le « Voltaire de l'islam », naissait à Balkh et vivait au Khorassan[1]. Malgré douze siècles de Coran et d'alphabet arabe, les parlers et les chants des Afghans nous fournissent encore quelques-uns des plus beaux exemplaires de la philologie indo-européenne.

Par contre, dans les combes et cluses de l'ouest, l'Iranien n'a jamais pu échapper au dressage de l'étranger. Le proche voisinage de Bagdad et du Khalifat y fit pénétrer profondément l'influence

1. J'ai déjà renvoyé le lecteur à l'ouvrage d'E.-G. Browne, *A litterary History of Persia*; voir la préface de J. Mohl au *Livre des Rois* de Firdousi.

arabe : ce n'est que longtemps après Nichapour et Ghazni, que Chiraz eut sa renaissance persane et ses poètes Hafiz et Saadi (XIIe et XIIIe siècles de notre ère). Mais si les villes des monts devenaient musulmanes, les bazars du rivage désertique demeuraient guèbres et les montagnards échappaient à toute loi.

Kurdistan, Louristan, Farsistan et Kirman, les monts de cet Iran occidental sont, malgré tout, pays aryens ; les géographes arabes ont toujours distingué cet Irak Adjemi, cet « Irak des Barbares », de l'Irak-Arabi et de l'Arabistan, qui en bordent le revers ; les influences étrangères n'ont fait qu'accuser les différences, peut-être originelles, de deux ou trois grandes peuplades, Kurdes, Loures-Feilis et Loures-Bakhtyaris.

Plus voisins de l'Azerbaïdjan, du Turkestan azeri, les Kurdes ont subi l'infiltration du sang jaune, et comme la frontière turco-persane, qui coupe en deux leurs pâturages, les fait vivre tantôt sous les fonctionnaires du Sultan et tantôt sous les publicains du Chah, leur langue et leurs mœurs ont subi l'empreinte de la domination turque.

Plus proches des plaines arabisées, où les ramènent chaque année leurs transhumances, Loures-Feilis et Loures-Bakhtyaris ont accueilli les fuyards et les femmes, les mots et les conceptions de leurs voisins sémites. Il dut en être ainsi de toute éternité ; jadis le voisinage de la Chaldée avait sur eux le même résultat que le voisinage de l'Arabistan aujourd'hui. De Feilis à Bakhtyaris, la différence est sensible : moins expansifs dans leurs transhumances, les Feilis se sont mieux préservés de l'infiltration arabe ; en outre, plus proches voisins des

Turcs-Kachgaïs et souvent liés à eux par des pactes de commerce et de politique, les Bakhtyaris semblent avoir admis l'ingérence du Touranien dans leurs familles et leurs parlers. Résultats superficiels et médiocres malgré tout : après les Afghans, ce sont ces Feilis et ces Bakhtyaris qui se sont le mieux transmis le patrimoine de la langue et les caractères de la race. Parmi les Bakhtyaris, qui viennent de prendre Téhéran pour le compte de la révolution, il est probable que Cyrus ou Xerxès retrouverait plusieurs des siens : avec un peu de patience, les scribes de Cambyse et de Darius arriveraient à saisir quelque chose de leurs récits de campagne.

*
* *

Ainsi, tout autour de l'Archipel iranien et de sa morne uniformité, derrière la ligne des reposoirs urbains et villageois que lèchent les tempêtes et la fournaise désertiques, en surplomb de ces bazars côtiers et de leurs caravansérails tous pareils, les montagnes donnent à l'Iran la ceinture de peuples et de tribus, de langues et de patois, la plus bigarrée qui soit au monde. Il semblerait que l'on ne pût réunir collection plus nombreuse d'humanités discordantes. Pourtant cette diversité recouvre une ressemblance profonde de vie quotidienne, d'habitudes sociales et politiques : métissés ou presque purs, sémitisés, mongolisés, turquifiés ou passés au noir, à tous ces montagnards de l'Iran il reste en commun la vie semi-nomade du pasteur [1].

1. Voir l'excellent chapitre XXIX d'Amédée Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse* (Paris, 1821), pp. 250 et suiv.

Est-ce la nature même de ce pays montagneux, de ses pâturages juchés à trois et quatre mille mètres d'altitude, de ses vallées et de ses plainettes étendues sous le soleil d'Alger et de Biskra, est-ce l'irrésistible influence des lieux qui, ici comme dans nos Alpes et comme autour de notre Méditerranée, oblige à la transhumance, à la recherche saisonnière de l'herbe, de l'eau et de l'air pur?

Est-ce fidélité héréditaire aux mœurs les plus anciennes de nos ancêtres indo-européens, dont l'humeur, semble-t-il, s'accommodait mieux d'une existence mi-sédentaire, mi-nomade, et dont les cultures ne fournissaient qu'un appoint à leur principal revenu des troupeaux et des arbres? est-ce au contraire imitation du voisin, du maître arabe et mongol, qui ne comprit jamais que la place d'un homme libre pût être ailleurs que sous la tente mobile et sous le libre ciel?... Tous les montagnards de l'Iran sont nomades, mais d'un nomadisme qui n'est ni constant ni absolu. Avec leurs tentes estivales et leurs troupeaux transhumants, tous possèdent des villages d'hiver, des huttes de boue, de bois ou de pierre, entourant le château du chef de la tribu, de l'*ilkhani*, et tous ont des cultures où chaque année ils reviennent pour les semailles et pour la récolte :

Le « vali » (c'est le titre de l'un de ces *ilkhanis* de la frontière turque) Hussein-Kouli-Khan passe chaque année les principaux mois de l'hiver dans son château d'Husseinieh, dont il est très fier et qu'il embellit le plus qu'il peut : c'est une maison carrée, flanquée de tours et dont la porte est ornée de cornes d'antilopes ; près du château est un jardin où quinze cents dattiers prospèrent, et des

orangers, citronniers, grenadiers, amandiers, abricotiers, pêchers, pommiers, vignes, etc.; un poste de quelques Arabes, déserteurs de l'armée turque, garde ce petit château.

Quand les neiges sont fondues dans la plaine du bas, le « vali » vient y planter sa tente, entouré d'une véritable ville par les maisons volantes de ses serviteurs. Chacune de ses tribus a son chef particulier; la plupart du temps, ces « khans » suivent le « vali » dans ses pérégrinations au milieu des montagnes. Ils amènent avec eux leurs domestiques et leurs soldats dont le nombre, joint à celui des gens du « vali », forme une véritable armée. On voit, dans le camp, des mollahs, des seïdes, un ou deux *mouchteheds*, des milliers de chevaux, de moutons, de bœufs, des ânes superbes, uniquement employés pour la production des mulets, enfin les chameaux des sujets arabes du vali.

On comprend qu'un tel rassemblement détruise en quelques jours toute la végétation d'un pays. Aussi voit-on cette bande se mettre en mouvement pour aller dévaster d'autres parages. C'est le « vali » lui-même qui décide où l'on ira camper : il se renseigne sur la qualité des herbes, envoie des cavaliers aux environs et ne se décide qu'après de longues formalités.

Neuf fois dans les quatre ou cinq premiers mois de la belle saison, le « vali » change de résidence, montant toujours vers les régions plus froides; puis, le moment de redescendre arrivé, le mouvement inverse se fait en neuf étapes également, mais par d'autres chemins. L'année terminée, le « vali » rentre dans son château et les tentes noires viennent s'entasser dans l'étroite vallée autour d'Husseinieh. Dès lors, on voit arriver d'énormes caravanes, chargées de blé, d'orge, de paille, d'herbes sèches et de toutes les denrées nécessaires pour les hommes et les animaux [1].

Tout au long des beaux jours, les nomades se promènent ainsi derrière leurs bêtes, montant de la

1. De Morgan, *Mission*, II, p. 237-238.

vallée herbue à l'alpe fleurie pour fuir la chaleur torride, puis redescendant sous les premiers tourbillons de neige, de l'alpe éventée à la vallée close, campant dans les éboulis du sommet, sous les arbres de la pente ou parmi les roseaux des lacs, au bord des marécages que les pluies de l'automne et les fontes du printemps accumulent aux creux des combes sans issue :

Vers l'heure du couchant, nous nous trouvons en vue tout à coup d'un plateau herbeux, vaste et uni comme une petite mer, entre des chaînes de montagnes verticales qui l'enferment dans leurs murailles. L'herbe, si verte, y est criblée de points noirs, comme si des nuées de mouches étaient venues s'y abattre : les nomades! Ils sont là par milliers, avec d'innombrables tentes noires, d'innombrables troupeaux de buffles noirs, de bœufs noirs, de chèvres noires.

Nous mettons une heure à traverser péniblement cette plaine, où les pieds de nos bêtes s'embarrassent dans la terre molle et grasse. L'herbe est épaisse, plantureuse ; le sol traître, coupé de flaques d'eau et de marécages. Les nomades ne cessent de nous entourer, les femmes s'attroupant pour nous voir, les jeunes hommes venant caracoler à nos côtés sur des chevaux qui ont l'air de bêtes sauvages.

Il est presque nuit quand nous arrivons au bout de l'humide et verte plaine, au pied d'une colossale muraille de roches surplombantes, d'où jaillit en bouillonnant une rivière. Un village est là, blotti dans un renfoncement, tout contre la base de l'abrupte montagne, un village en pierres avec rempart et donjon crénelé[1]...

Tous les nomades que l'hiver ne chasse pas aux plaines du Golfe ou des Fleuves pour y continuer

1. Pierre Loti, *Vers Ispahan*, p. 62.

la vie errante, tous les autres ont quelque part un foyer fixe, les uns au flanc même des monts neigeux, — sous la neige, des agglomérations de Kurdes passent l'hiver avec leurs troupeaux dans des huttes souterraines[1], — la plupart autour des vallées basses et jusqu'aux bords du désert central.

Ces villages, même l'été, ne sont jamais entièrement vides ; outre les gardiens des cultures, il y reste à demeure les vieux, les infirmes, les saintes gens et les boutiquiers. Puis, gagnés aux douceurs de la halte, nombre d'adultes délaissent la pâture pour le labourage, pour le commerce et l'industrie sédentaires : un bourg se crée autour d'une source, derrière les saules et les peupliers d'une rivière permanente. Une longue période de paix fait foisonner ces villages et ces bourgs sur la terre irrigable, qui appartient au premier occupant et dont il reste toujours des étendues énormes sans cultivateur et sans maître. Une querelle entre voisins, la menace d'une invasion, les tracasseries du dîmier suffisent à les disperser.

Le plus souvent, les besoins du ravitaillement et l'exploitation d'une piste caravanière créent dans chaque peuplade une ligne de bazars. Commissionnaires, entrepreneurs de convois, ouvriers de la laine et du cuir, du métal et du bois, selliers et chaudronniers surtout, revendeurs d'épices et de marchandises étrangères s'entassent dans le refuge de quelque forteresse naturelle, derrière les créneaux pointus d'une muraille en terre, sous les voûtes en terre ou sous les toiles de ruelles obscures. Cultivateurs et jardiniers défrichent en carrés de légumes et de

1. Voir la curieuse description de de Morgan, *Mission*, II, p. 58.

roses, en vignoble, en vergers de cerisiers et d'abricotiers, en champs de céréales, de coton et de pavots, les terres du voisinage. Sur l'amphithéâtre des monts, ces bazars ont jeté comme un filet, dont les mailles laissent couler le courant et le fretin de la vie nomade, mais retiennent chaque année bon nombre de grosses pièces à la vie sédentaire.

Ce filet est dessiné sur le sol même par les pistes qui unissent ces bazars entre eux et au reste du monde. Disposées comme les allées et couloirs des théâtres antiques, ces pistes montent, les unes de l'arène centrale vers les vomitoires qui mènent au dehors; les autres contournent les gradins à mi-pente; celles-ci parallèles, celles-là perpendiculaires à la ligne des reposoirs côtiers qui bordent le désert.

Au carrefour de ses routes les plus fréquentées, chaque peuplade finit par se créer une place de commerce, qui devient la capitale des pays voisins, puis de l'Iran tout entier, quand les tours et retours de la politique iranienne ramènent la prééminence aux tribus de cette région, quand l'un de ses *ilkhanis* fixe sur sa tête l'emblème légendaire du Roi des Rois, cette tiare des Achéménides, — des Kéianides, comme disent les Iraniens, *Tadj-i-Keyan*, — que les maîtres de l'Iran se transmettent, assure la légende, depuis Cyrus et qui, souvent détruite par les pilleurs des invasions, fut toujours reconstituée avec ses trois étages de perles et de pierreries.

II

LE ROI DES ROIS

L'histoire politique de l'Iran n'est que l'apparition, la disparition et la résurrection perpétuelles du Roi des Rois, le passage de la tiare à travers les tribus nomades. Préparé par les mêmes circonstances, accompagné de la même prospérité, entouré du même éclat et de la même civilisation à la fois barbare et raffinée, ce passage est toujours suivi de la même ruine ou de la même décadence. Depuis vingt-cinq siècles que les historiens nous permettent de l'observer, le phénomène est tellement régulier dans sa courbe qu'on pourrait en ramener la notation à une sorte de formule algébrique, dont voici les éléments principaux.

Le premier effet de cette vie ambulante est de conserver aux communautés nomades une hiérarchie de familles, de clans et de tribus et, malgré l'anarchie apparente, une autorité assez forte aux chefs de ces groupements. Plus même que les sédentaires, les nomades ont besoin d'une justice à l'intérieur du

groupe, d'une défense des pâturages contre les intrus, des troupeaux contre les voleurs et les fauves. Une étroite solidarité peut, seule, leur donner quelques sûretés de vie et de fortune. Chacun de ces hommes libres reste donc membre d'un clan, et chaque clan, membre d'une tribu unifiée : *Iliat*, les *Tribus*, dit le sédentaire pour les englober tous, sans distinction de langue ni de gîte; *Tat* ou *Tadjik*, *Raiat*, dit le nomade pour englober pareillement tout ce qui reste fixé à la terre du sillon. En ces clans, comme en ces tribus, le besoin d'un guide et d'un arbitre sur le parcours, d'un négociateur aux passages difficiles, d'un capitaine aux inévitables chocs et rencontres maintient la traditionnelle autorité des nobles, parmi lesquels le consentement populaire ou la loi d'hérédité désigne les chefs de clans, *khans*, et de tribus, *ilkhanis*.

D'ordinaire, le clan est peu nombreux et le pouvoir du *khan*, mal assis : la tribu est le véritable élément social et l'*ilkhani*, la seule autorité politique.

Un mineur, un vieillard, un incapable peut laisser tomber en quenouille la houlette d'*ilkhani*. Mais vienne un héros, un meneur d'hommes : dans sa forte main, le bâton de commandement aligne les rangs de cette cohue et tire de ces pâtres vigoureux, alertes et rompus aux fatigues, une bande de soldats prêts à toute aventure; la tribu, toujours en campagne, n'attend plus alors que l'occasion de bien faire. Que la tribu voisine s'use en querelles ou que le pouvoir de son *ilkhani* sommeille; que chez les étrangers proches ou lointains, avec qui l'on commerce, le héros trouve des secours et des leçons, qui donnent à sa bande une supériorité certaine :

il attaque au premier des prétextes que chaque jour fournit la vie nomade, revendication de pâturages, rixe autour d'une source, vol ou fuite de bêtes, dégâts dans les cultures. Il soumet ou gagne la tribu divisée, fait accepter son autorité par sa bravoure et par ses largesses, souvent aussi par le prestige d'une généalogie sans authenticité, mais qui remonte aux plus vieux, aux plus saints personnages de l'Écriture profane et sacrée, soit à Salomon et, par lui, à Abraham, soit aux Sassanides et, par eux, à Darius, soit encore aux fils d'Ali et, par eux, à Mahomet. Tout aussitôt sa bande est doublée de ces vaillantes recrues; puis, triplée et quadruplée des braves, qui accourent des déserts et des pâturages, elle devient une armée que d'autres opérations semblables grossissent à chaque étape.

De proche en proche, tribu par tribu, que l'amphithéâtre des monts soit soumis; de gré ou de force, que les nomades d'une moitié de l'Iran soient enrôlés par les soldats et par les négociateurs de ce nouveau Cyrus : la chose est ordinaire; elle s'est répétée vingt fois au cours de l'histoire. Sur cette pente de gradins peu larges, la nature semble avoir préparé d'avance le morcellement et l'alignement des tribus, toutes à peu près égales : il suffit d'un bras adroit pour les réunir en un chapelet d'alliés, de sujets et de mercenaires.

Les seules opérations d'une première tribu à discipliner et d'une autre tribu à lui annexer offrent quelque risque; quand deux grandes tribus sont une fois coalisées, aucune autre n'est plus de taille à leur tenir tête, et il est rare que les haines et l'imprévoyance des *ilkhanis* permettent de nouer à temps.

contre le héros qui monte à l'horizon, une fédération défensive.

Si pourtant, au-devant du vainqueur, une armée rivale ou une coalition se dresse, une seule bataille décide de l'Iran tout entier. Bataille de parade sans grande effusion de sang ; rencontre homérique où les injures et les fuites tiennent autant de place que les manœuvres et les exploits ; parfois même, double fuite en sens contraires des deux adversaires également épouvantés. Mais, l'un d'eux se remettant plus tôt de sa panique, l'Iran est aux pieds de ce triomphateur, qui, dans quelque capitale en ruines ou vide de soldats, au fond d'un palais sommeillant, bondé d'eunuques, de femmes et de richesses, sur la tête d'un vieillard imbécile ou d'un enfant précocement épuisé, trouve la tiare du Roi des Rois.

Audacieux et bien assis dans sa force, il prend la tiare ; superstitieux ou mal assuré encore de la fidélité soldatesque et de l'admiration populaire, il laisse l'insigne de la royauté à ce pantin, dont il réglera désormais les gestes et les paroles. Mais avec ou sans le légitime possesseur, il ramène la tiare dans ses montagnes, dans le proche voisinage de sa tribu, au milieu des seuls dévoûments dont il puisse escompter la fidélité.

Sa réussite même lui prouve la fragilité des alliances, que la supériorité de ses armes lui valut : elles ne participent jamais de la sainteté du droit « contribule ». Il s'efforce pourtant de rendre ces alliances plus intimes, en acceptant dans son harem les filles et les sœurs des *ilkhanis* vaincus, en enrôlant dans sa garde les braves des tribus soumises, en leur donnant les meilleures parts de son butin. Il recourt

aussi aux bons offices des gens de religion et tâche de lier son sort à celui d'une doctrine ou d'une confrérie nouvelles : les prêtres à ses gages finissent par découvrir dans son ascendance le prophète ou le saint d'un culte dynastique, que l'on impose à l'Iran et que l'Iran, docile à son ordinaire, simule d'accepter.

Mais en dehors de la tribu, ce ne sont toujours que pactes internationaux, éphémères : l'intérêt du moment les dicta ; le caprice de la minute suivante va les rompre. Parmi les siens seulement ou tout à portée de leurs secours, le nouveau maître peut avoir la sécurité nécessaire à la jouissance de sa conquête. Parmi les siens seulement, il peut embaucher les fermiers d'exploitation, qu'il appelle ses fonctionnaires, recruter la milice permanente dont il a besoin contre les rivaux, que son succès même décide à l'imiter, et contre les ennemis du dehors, chez qui toute révolution de l'Iran réveille le désir d'accaparer cette chaussée de l'Inde, cette esplanade entre l'Asie glaciaire et l'Asie tropicale.

Une seule autre considération peut déplacer la capitale nouvelle. Après le dévoûment de ses contribules, c'est à l'aide de l'étranger que le nouveau maître a dû le succès. Réduit aux ressources et aux méthodes des autres Iraniens et n'en ayant d'ordinaire que le médiocre courage, il n'aurait eu que peu de chances de l'emporter sur eux; mais chevaux de l'Arabie, cavaliers du Turkestan, nègres du Golfe, éléphants et armures de l'Inde, arts et sciences de la Chaldée et de la Chine[1], mousquets et canons,

1. Voir dans le *Livre des Rois* (trad. J. Mohl), I, p. 167, les cadeaux de Féridoun à Minoucheher : « Chevaux arabes, épées

poudres et subsides, discipline et tactique de l'Europe, c'est l'étranger qui lui a fourni les outils de la victoire. Pour garder une supériorité incontestable à tous les yeux, il doit se ménager l'appui constant de l'étranger, s'en assurer les secours abondants et faciles, donc se munir d'une route de ravitaillement et la défendre à tout prix.

Sur cette route, dans la vallée la plus tempérée et la plus fertile, au carrefour le plus commode, lui ou son premier successeur finira par établir sa résidence habituelle et le centre de son gouvernement.

Si son étoile veut que la route et le carrefour soient dans le territoire ou dans l'orbite de sa tribu, les deux conditions réunies donneront à son pouvoir une durée prospère. Si, pour tenir sa route, il doit s'éloigner du pays natal, il n'aura chance de conserver la tiare qu'en transportant avec lui la majeure partie des siens, leurs troupeaux et leurs femmes, ou en agglomérant autour de sa Ville l'une de ces tribus artificielles — « tribus de gouvernement », tribus *maghzen*, comme on dit au Maroc et en Algérie, — que, sous le nom de Chah Sevens, « Amis du Roi », l'histoire persane mentionne à maintes reprises. Un troisième moyen fut essayé par quelques Rois des Rois : la formation d'une garde prétorienne de janissaires « à tête rouge », *kizilbachis*, ou d'une armée permanente d' « esclaves du roi », *goulams*. Mais cet expédient ne put jamais cadrer avec les mœurs iraniennes. Il a toujours fallu en revenir à la milice des tribus.

indiennes, boucliers de Chine, casques, cuirasses et cottes de mailles de Roum... », etc.

*
* *

Remplaçant le château de l'*ilkhani*, la résidence du Roi se construit dans une vallée des monts : palais pour le maître, pour son harem, pour ses ministres, ses intendants et sa valetaille ; citadelle, *ark*, pour ses écuries, ses casernes, sa ménagerie, son trésor, ses ateliers, ses arsenaux et ses magasins ; caravansérails et bazars ; grands jardins surtout, immenses jardins qui puissent lui rendre à tout instant les douceurs de la vie nomade. Il lui faut les tapis sur l'herbe, au long des treilles et des jasmins, les buveries et les dînettes sous les arbres chargés de fruits, les causeries, les musiques et les siestes parmi les orangers. Il aime la paix et le recueillement des soirs, devant les montagnes encore chargées de lumière, dont les neiges ou les rocs acérés surgissent au bout du champ de roses, à travers les platanes, derrière l'allée de noirs cyprès ou les peupliers frissonnants :

Le jardin de mille arpents est long d'un mille et large presque d'autant : fait en terrasses soutenues de murs de pierre, on y compte douze terrasses élevées de six à sept pieds l'une sur l'autre et qui vont l'une à l'autre par des talus fort aisés à monter et aussi par de grosses pierres qui joignent le canal de pierre profond de huit pouces et large de trois pieds avec des tuyaux de dix en dix pieds qui jettent l'eau fort haut. Au bas de chaque terrasse, à l'endroit de la chute du canal, laquelle est en talus et fait une nappe d'eau, il y a un bassin de dix pieds de diamètre et, au haut, il y en a un autre sans comparaison plus grand, profond de plus d'une toise, avec des jets d'eau au milieu et autour... On voit proche de chaque bassin, sur les ailes, deux pavillons fort hauts, peints, dorés et argentés... : au

milieu de la sixième terrasse, il y a un pavillon qui coupe l'allée, lequel est à trois étages et si grand et si spacieux qu'il peut contenir deux cents personnes assises en rond; il y a un autre pavillon à l'entrée du jardin et un autre au bout. Quand les eaux jouent dans ce beau jardin, ce qui arrive fort souvent, on ne saurait rien voir de plus grand et de plus merveilleux, surtout au printemps, dans la saison [1].

Longtemps fidèle aux mœurs du nomade, le Roi continue sa vie errante, en partie double, dans ses châteaux d'été et d'hiver, de ville et des champs, en partie quadruple, dans ses résidences de saison, l'hiver aux plaines du Kharoun et du Tigre, l'été aux forêts de la Caspienne, l'automne et le printemps aux combes du dedans et du dehors. Il est des Rois qui, toute leur vie, poursuivent cette transhumance à travers le pâturage de l'empire, dont ils épuisent, canton par canton, les ressources, mangeant leur blé en herbe et leurs peuples en corvées. Les plus sédentaires conservent pour la tente et le jeu des voyages le goût de nos citadins pour les parties de campagne :

Quand le Roi va à la campagne, son train est tout à fait magnifique et nombreux et sa suite si grosse que souvent il fait défense de le suivre à moins d'être mandé : comme les Persans et tous les autres Orientaux aiment fort la campagne et à y passer le printemps, le Roi en prend aussi le plaisir avec beaucoup d'apprêt et d'attirail.

On donne le soin des quartiers à un grand seigneur qui est créé maréchal pour le voyage. Il fait venir les ingénieurs et leur dit où le Roi veut aller. C'est d'ordinaire vers l'Hyrcanie, parce que l'Hyrcanie est un pays de chasse

1. Cette citation, comme les suivantes, est empruntée ou résumée, de Chardin, éd. Langlès, vol. V, p. 480 et suiv.

et que, durant le printemps, c'est un véritable paradis terrestre, ou dans la Bactriane. Ils marquent ensemble les journées du Roi et chaque endroit de sa traîte... Les ingénieurs ont choisi la place [de chaque étape], qui est toujours quelque charmante prairie, arrosée d'eaux claires, proche de quelque agréable vallon ou au pied de quelque montagne, en observant toujours que ce soit en bon air et dans un endroit de chasse. Ils dressent un plan de ce lieu-là et une relation fort ample, traçant les quartiers de la cour et ils prennent l'élévation de trois ou quatre lieux différents pour une même traite afin que le roi choisisse.

Ce que nous dit Chardin au milieu du XVII[e] siècle, le docteur Feuvrier nous le répète à la fin du XIX[e]... Quand l'itinéraire est décidé, on fait partir la « maison de devant », le gros équipage : tentes, meubles, tapis, vaisselle d'or, provisions, tuyaux et bassins de plomb pour dessiner chaque soir le jardin :

C'est un furieux train que tout cet équipage, car il faut observer que le Roi en a deux tout semblables afin que son appartement soit toujours dressé avant son arrivée. Les grands en ont deux aussi. On peut juger de ce train par le nombre de chameaux entretenus pour les porter, lequel est de mille catars ; un catar fait sept chameaux.

On marche à toutes petites journées : au bout de deux ou trois lieues, on atteint le campement, la ville de tentes dressée au lieu qu'a choisi le Roi. La tente royale est un palais, « longue de soixante pieds sur trente-cinq de large et sous trente de hauteur, soutenue par cinq piliers ronds, lesquels s'emboîtent dans des garnitures en or massif ou en argent ; le dedans est tout en brocart d'or, les tapis tenus par des pommes d'or, du poids d'environ dix marcs,

posées par rangs, de quatre en quatre pieds ». On détourne les ruisseaux pour « faire passer l'eau devant la tente du Roi, et quelquefois en travers, en faisant des canaux et des bassins avec des tables de plomb qu'on met en terre et au haut desquelles on attache des lames d'or en demi-rond pour servir de rebord; on plante aussi des fleurs; tout cela paraît un enchantement, quand on fait réflexion que, vingt-quatre heures auparavant, cet endroit n'était qu'une simple prairie ou un champ tout nu. »

Autour de la tente royale, les tentes du harem, de l'office et de la garde, les tentes d'audience, de bains, de repos et de réception forment un quartier; les tentes de la cour en forment deux ou trois autres : « Les tentes des grands sont comme de spacieuses maisons : tous les offices y sont chacun à part; il y a la salle à recevoir les visites, les bains, le sérail; le quartier d'un grand seigneur contient quelquefois cinq cents pas en carré. »

Des mois durant, le Maître se promène et s'arrête et repart, précédé de ses écuyers qui tiennent en main ses chevaux aux harnachements d'or, aux housses de soie et de pierreries, entouré de ses gardes et de ses fauconniers, de ses valets de meute et de ses chambellans, suivi de ses femmes préférées et de ses eunuques, qui, « tout laids qu'ils sont, ne laissent pas d'avoir grande mine, parce qu'ils sont vêtus magnifiquement et avantageusement montés et, particulièrement, à cause de leur contenance fière et effrontée ». Tout son gouvernement l'accompagne, avec un train proportionné à la grandeur de chacun. Parfois des ambassades étrangères se joignent au cortège et, comme « les Persans croient que c'est caresser un ambassa-

deur que de le retenir fort longtemps », deux et trois ambassades suivent la cour durant toute la saison.

Le Roi ne fait d'ordinaire que deux lieues par jour et, quoiqu'il ait les plus belles et les plus magnifiques tentes que prince du monde puisse avoir, néanmoins il trouve sur sa route, de traite en traite, de petites maisons de plaisance, accompagnées de jardins, qu'on enferme dans son quartier et qui servent pour son logement particulier.

Chardin, sous Louis XIV, nous décrit ainsi la cour ambulante du Roi sefevi; mais il n'est pas un mot peut-être qui ne puisse s'appliquer aux voyages du Roi achéménide, sept cents ans avant notre ère, ou du Roi sassanide, contemporain de notre Dagobert; Nasr-ed-Dine le Kadjiar, en 1892, avait encore le train d'un Sapor ou d'un Xerxès : 10 000 hommes, autant de chevaux, de chameaux et de mulets [1].

Toutes les dynasties se sont ainsi promenées dans l'empire, jusqu'au jour où les prit la douceur de la vie recluse, où des artistes, étrangers le plus souvent, les captivèrent dans une Ville enchantée.

Ville de matériaux éphémères, de terre cuite ou crue, de cailloux et de bois, rarement de pierres assemblées; ville éboulante sous le vent, fondante sous la pluie, mais splendidement plaquée d'or, de faïences et de mosaïques, parée de plâtres et de stucs en dentelles, en broderies, en facettes, en stalactites, en pendentifs, et si luisante d'émail que murs et dômes semblent ruisseler d'azur liquide ou de saphirs. Ville de commerce et de sainteté, vers laquelle cheminent

1. Dr Feuvrier, *Trois Ans à la Cour de Perse*, p. 44.

les caravanes des marchands et des pèlerins : les commissionnaires du monde entier y viennent tenter la chance; tous les cultes de l'Iran et tous les saints de la religion dominante y ont quelque superbe ou modeste coupole. Ville de terrasses et d'eaux courantes, de canaux, de jets d'eau, de bassins, de grands arbres et de roses : durant quelques mois, tout l'Iran s'y rassemble; le reste de l'année, elle appartient aux chacals et aux coupeurs de bourse.

Tour à tour, les artistes du monde entier sont venus décorer ces Pasargades, ces Ctésiphon, ces Ispahan, ces Téhéran, où les petits-fils des Rois nomades traînèrent les derniers jours de leurs dynasties : tailleurs de pierre égyptiens, assyriens et grecs, fondeurs de Babylone et de l'Inde, peintres chinois, brodeurs syriens, barbouilleurs italiens et hollandais, sculpteurs chaldéens et ioniens, plâtriers provençaux et napolitains, architectes de Byzance, de Vienne et de Paris, ingénieurs de Venise, d'Amsterdam et de Londres. La cour du Roi est un « nombril de l'univers », où les ouvriers de l'Occident et de l'Orient se rencontrent. L'art de la Perse royale fut toujours un composite de tous les arts du monde; l'exubérance hindoue, la minutie chinoise, la rudesse turque et mongole, la robustesse ninivite, le nombre chaldéen, la fantaisie arabe, la raison hellénique et la science occidentale s'y combinèrent harmonieusement.

Mais, sous la splendeur de ses vêtements asiatiques, cet art garde une allure « aryenne » et, dans la richesse et la variété de ses combinaisons, le souci du plan et de la symétrie : « En fait d'art, les Persans d'aucun temps n'ont rien inventé; mais ils ont

su tout prendre, tout garder, ne rien oublier et fondre leurs acquisitions dans un ensemble si heureusement lié qu'il a l'air de leur appartenir[1]... Une complication effrénée dans le détail, arrivant à produire de la simplicité et du calme dans l'ensemble... Un ensemble indescriptible d'enchevêtrement et de magnificence produisant une impression d'unité et de calme[2]... »

Suze, Penépolis, Ispahan se ressemblent : diaprées et chamarrées comme un merveilleux brocart[3], sveltes sur leurs colonnes élancées, fraîches et mystérieuses sous leurs plafonds gigantesques, fragiles en leur indestructible émail, majestueuses et sereines malgré le luxe un peu fou de leurs cabochons et de leurs pendeloques : asiatiques par leurs dimensions et leurs surcharges, elles semblent européennes par l'ajustement de leurs proportions et l'ordonnance de leurs lignes.

Au pied de l'*Ark* (citadelle immense), autour de l'immense palais, rayonne un énorme bazar aux voûtes obscures, aux innombrables alvéoles, aux colonies d'ouvriers et d'artisans, attirés ou capturés de tout l'Iran et de l'étranger, de l'Inde, de l'Europe même et de la Chine, aux écoles de poètes et d'artistes recrutés pour la joie de Ses yeux et de Ses oreilles, la splendeur de Sa personne et le soin de Sa gloire. Au dehors, dans les faubourgs et la banlieue, la vallée sur des milliers d'hectares se couvre de taupinières, de cubes de boue et de branchages, où s'entassent la nuit les petites gens. Derrière la ceinture des cimetières, des

1. Gobineau, *Trois Ans en Asie*, p. 213. Voir aussi le *Manuel de l'Art musulman*, de G. Migeon et Saladin.
2. Pierre Loti, *Vers Ispahan*, p. 226, 209, etc.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 108.

irrigations, des vergers et des cultures, au loin, sous l'ombre des monts, les villages fixent temporairement des milliers de nomades, et des palais moins solennels offrent leurs ombrages et leurs points de vue au campement estival du Maître, au repos des puissants du jour ou des riches citadins.

Dans les vallées voisines, s'élèvent bientôt d'autres palais, se creusent d'autres rigoles et d'autres bassins, marquant les étapes du voyage de l'été. Au flanc des monts, s'étagent des pavillons de chasse, où, comme ses ancêtres, le Maître vient affronter l'ours et la panthère; car un Roi des Rois doit rester un tueur de fauves et, dans ses annales, raconter combien de monstres abattit son invincible bras.

En l'un de ces rustiques enclos, le Maître un jour, pris de tendresse pour le site, résout de transporter sa résidence : il ne saurait réduire sa gloire aux murailles de son prédécesseur; il dédaigne d'entretenir ce qu'un autre éleva; c'est le propre de quiconque là-bas détient une parcelle d'autorité; aux dépens du passé, chaque potentat entreprend son œuvre propre[1]. Persépolis remplace Pasargades qui, sans doute, avait pris la place d'Istakr, comme Versailles prit chez nous la place de Saint-Germain et de Fontainebleau. Mais c'est la Ville entière, toute sa Ville que le Roi veut emmener :

Kazvin jouit de la paix et de l'abondance par l'avantage de sa situation qui la rend si propre pour lier le commerce de l'Hyrcanie, de l'Ibérie et de la Médie avec les provinces méridionales du royaume. L'an 955 de l'hégyre (1548 de

1. Voir Morier, *Voyage en Perse*, trad. française de 1813, vol. II, p. 15-16.

notre ère), le Roi Tahmas, désespérant de défendre Tauris contre le grand Soliman, se retira à Kazvin et fit de cette ville la capitale du royaume. Il la trouvait commode en toute saison; il y passait l'hiver; l'été, il se retirait à trois ou quatre lieues à la campagne et le passait d'ordinaire sous des tentes au pied du mont Elvend, où il y a beaucoup de lieux frais, d'eaux et d'ombrages.

Ses successeurs ont passé leur vie de la sorte, jusqu'à Abbas le Grand qui, dès la première année de son règne, transféra la cour à Ispahan. On allègue diverses raisons de ce changement. Les uns l'attribuent à l'air de Kazvin, que S. M., disent-ils, ne trouvait pas bon. D'autres assurent qu'il fut épouvanté de ce que lui firent savoir les astrologues que les astres le menaçaient de plusieurs malheurs, s'il demeurait en cette ville. D'autres veulent qu'il le fit pour exécuter mieux le dessein qu'il avait de bâtir une nouvelle ville, s'étant mis en tête que c'était un plus sûr moyen pour éterniser sa mémoire que toutes les grandes actions qu'il faisait. Mais ce qui est plus vraisemblable, c'est ce que j'ai ouï dire à un seigneur qui a été fort aimé de ce grand roi, que, dès qu'il eut conçu le dessein des grandes conquêtes qu'il exécuta si glorieusement vers l'ouest et le midi, il quitta Kazvin pour Ispahan, afin d'être plus proche du pays qu'il voulait conquérir [1].

Tout l'Iran contribue à l'embellissement et à l'agrandissement de la Ville nouvelle : pour elle, les capitales anciennes sont délaissées, vidées de leurs habitants, dépouillées de leurs richesses et parfois de leurs matériaux; pour elle, tout l'empire sue les impôts, fournit les provisions, les animaux et les femmes; vers elle, de gré ou de force, est tourné le commerce de l'intérieur et de l'étranger. Les voyageurs, qui voient croître et s'épanouir en une génération cette éclatante merveille, restent éblouis :

1. Chardin, édit. Langlès, II, p. 399-400.

Dès la veille, on fit vider la Place Royale de toutes les boutiques et de tous les revendeurs qui y étalent d'ordinaire, afin de rendre plus magnifiques l'audience et la fête que le Roi voulait donner à tous les ambassadeurs et envoyés qui étaient à sa cour. Le jour venu, sur les huit heures du matin, on vit la Place Royale arrosée de bout en bout et ornée comme je vais dire. A côté de la grande entrée du palais royal, à vingt pas de distance, il y avait douze chevaux les plus beaux de l'écurie du roi, six de chaque côté, couverts de harnais les plus superbes et magnifiques : quatre harnais étaient d'émeraudes, deux de rubis, deux de pierres de couleurs mêlées avec des diamants; deux autres étaient d'or émaillé et deux de fin or lisse; la selle, le pommeau et les étriers étaient couverts de pierreries assorties au harnais. Ces chevaux avaient de grandes housses pendantes fort bas, les unes en broderies d'or et de perles relevées, les autres de brocart d'or très fin et très épais, entourées de houppes et de pommettes d'or parsemées de perles. Ils étaient attachés aux pieds et à la tête avec de grosses tresses de soie et d'or, à des clous d'or fin, longs de quinze pouces et gros à proportion, ayant un gros anneau à la tête. Douze couvertures de velours d'or frisé, qui servent à couvrir les chevaux de haut en bas, étaient en parade sur le balustre qui règne le long de la façade du palais.

Entre les chevaux et le balustre, on voyait quatre fontaines hautes de trois pieds et grosses à proportion : deux étaient d'or, posées sur des trépieds, aussi d'or massif; deux étaient d'argent, posées sur des trépieds de même métal. Tout contre, il y avait deux grands seaux et deux gros maillets, des plus gros que l'on puisse voir, tout cela aussi d'or massif jusqu'au manche : on abreuve les chevaux dans ces seaux, et les maillets sont pour fixer en terre les clous auxquels on les attache. A trente pas des chevaux, il y avait des bêtes farouches, dressées à combattre contre les jeunes taureaux : deux lions, un tigre et un léopard, attachés et chacun étendu sur un grand tapis d'écarlate, la tête tournée vers le palais; sur les bords des

tapis, il y avait deux maillets d'or et deux bassins aussi d'or, pour donner à manger à ces bêtes.

Vis-à-vis le grand portail, il y avait deux carrosses à l'indienne, fort jolis, attelés de bœufs à la façon de ce pays-là, dont les cochers, aussi indiens, étaient vêtus à la mode de leur pays. Au côté droit, il y avait deux gazelles, et, au côté gauche, deux grands éléphants, couverts de housses de brocart d'or et chargés d'anneaux aux dents et de chaînes et d'anneaux d'argent au pied, et un rhinocéros.

La salle préparée pour l'audience était le beau et spacieux salon bâti sur le grand portail du palais, qui est le plus beau salon de cette sorte que j'aie vu au monde : il est si haut qu'en regardant en bas dans la place, les hommes ne paraissent pas haut de deux pieds, et regardant au contraire de la place dans le salon, on ne saurait reconnaître les gens.

Ce n'est pas le conteur Hérodote qui nous décrit ainsi les splendeurs de Suse ou de Persépolis. C'est le véridique Chardin [1], contrôlé par vingt autres témoins d'Europe, qui vit cette Place Royale dans l'Ispahan de Chah-Abbas, au temps de notre Louis XIV.

Cette splendide Ispahan ne suffisant pas encore à sa gloire, Chah-Abbas voulait de toutes pièces faire surgir une autre Ville du marais caspien, dans le « paradis terrestre » de l'Hyrcanie, au milieu de la jungle et des forêts du Mazanderan. Il avait dessiné sa « Colonie d'Allégresse », Ferahabad, « dans une grande plaine qui se répand sur la mer; la ville en est éloignée de deux milles ou environ ; mais je crois qu'avec le temps, les bords de cette mer en feront les limites [2] ».

1. Chardin, édit. Langlès, IV, p. 172 et suiv.
2. Pietro della Valle, trad. franç., 1745, p. 110 et suiv.

Le pays était désert : Chah-Abbas y transporta « des colonies sans nombre de différentes nations, de religions et de contrées étrangères ». La Ville serait immense, le circuit de sa muraille, « grand comme celui de Rome ou de Constantinople et peut-être davantage, parce qu'il y a des rues qui n'ont pas moins d'une lieue de longueur ». Une armée de captifs, entassés dans les huttes ou sous les arbres du défrichement, obéissaient aux ordres des ingénieurs royaux. Les incendies ruinaient au fur à mesure cette cité de bois, de terre, de roseaux et de paille; après l'incendie, le Roi défendait « de rétablir les maisons comme elles étaient, à moins que l'on ne bâtît plus solidement ».... Quelques mois après la mort d'Abbas, toute cette population s'enfuit, rentre dans ses pays d'origine. Des monceaux de briques et quelques voûtes restent pour attester l'ampleur de ces constructions, près desquelles un autre monceau de ruines est le palais d'Achraf, « la Plus Noble des Villes », *Achraf-oul-Bilad*...

Dans ce nord de la Perse, du temps de Chardin, Téhéran n'existe pas encore; mais « on voit çà et là les vestiges de la célèbre ville de Rey ou Rhagès, la plus grande ville de l'Asie » :

La géographie persane porte qu'au IXe siècle du christianisme, la ville de Rey était divisée en 96 quartiers, dont chacun avait 46 rues, chaque rue 400 maisons et 10 mosquées ; il y avait de plus dans la ville 6 400 collèges, 16 600 bains, 15 000 tours de mosquées, 1 200 moulins, 1 700 canaux, 13 000 caravansérails. Je n'ose énumérer le nombre des maisons, ne pouvant pas croire qu'il y eût seulement la moitié autant d'hommes; cependant notre géographie est en cela soutenue de tous les auteurs orientaux. Les auteurs

arabes affirment que Rey était la ville de l'Asie la plus peuplée et qu'on tenait qu'après Babylone, jamais ville n'avait été si considérable, soit en nombre d'habitants, soit en richesses et en biens : de là, lui sont venus les titres superbes, qu'elle a dans les histoires, de *première des villes*, d'*épouse du monde*, de *porte des portes de la terre* et de *marché de l'univers*[1].

Ispahan fut la Rhagès du XVIIe siècle; qu'en reste-t-il au début du XXe? Pierre Loti entre dans cette Place Royale, à laquelle il ne trouve aucune égale en Europe ni pour la grandeur ni pour la magnificence; il admire encore les dômes et les portiques aux ogives démesurées, les minarets géants, les sveltes colonnades de ces palais aériens, émaillés de la tête au socle, resplendissants comme de précieuses œuvres de porcelaine. Mais « quel délabrement dans tous ces édifices qui jouent encore la splendeur! » Colonnades déjetées, toitures croulantes, dômes et minarets dépouillés de leurs mosaïques et rongés de lèpre, « cette Place unique au monde, qui [n'a pas] trois cents ans, ne verra certainement pas finir le siècle où nous venons d'entrer... Décrépitude et ruine, où les plantes sauvages commencent de s'accrocher : on a le sentiment que tout cela s'en va sans espoir, s'en va comme la Perse ancienne et charmante, est à jamais irréparable. » Dans les proches faubourgs, l'œuvre de mort est déjà complète :

Sur un parcours de plus d'une lieue, maisons, palais, bazars, tout est désert et tout s'écroule : le long des rues ou dans les mosquées, les renards et les chacals sont

1. Chardin, édit. Langlès, II, p. 411.

venus creuser leurs trous et fixer leurs demeures; et çà et là, l'émiettement des belles mosaïques a saupoudré comme d'une cendre bleu céleste les éboulis de briques et de terre grise. A part un chacal, qui nous montre à la porte d'un terrier son museau pointu, nous ne rencontrons rien de vivant nulle part; nous marchons à travers le froid silence, n'entendant que nos pas et le heurt des bâtons de mes deux gardes contre les pierres[1].

C'est qu'au XVIIIe siècle, la tiare du Roi des Rois a quitté l'Ispahan du Sefevi : elle a passé un instant aux mains de Nadir le Khorassanais, qui l'emmena dans sa lointaine Mechehed; puis le Turc-Kadjiar l'a transportée dans ses palais de Sultanieh et de Téhéran.

De l'Ecbatane des Mèdes, qui fut la première capitale iranienne dont l'histoire nous ait gardé la description, à l'Ispahan du Sefevi, dont nous voyons la décadence, et à la Téhéran du Kadjiar, dont nous voyons l'apogée, vingt Villes royales ont eu le même sort, à mesure que la tiare, faisant le tour des tribus montagnardes, promenait la splendeur, puis la ruine autour du désert immuable...

*
* *

Sur trois des côtés du désert, à l'est, au nord et à l'ouest, les gradins de l'amphithéâtre montagneux ont porté ces Villes du Roi.

Au midi, seulement, dans les solitudes beloutches et mekranaises, dans cette ancienne Gédrosie, où l'armée d'Alexandre faillit périr de soif et d'ina-

1. Pierre Loti, *Vers Ispahan*, p. 214-215.

nition, nulle part de grands pâturages ne se sont prêtés à la croissance d'une puissante tribu ; nulle part, une fraîche vallée n'a offert ses verdures et ses eaux aux centaines de milliers d'hommes et de bêtes que le Roi traîne à sa suite et installe autour de son palais.

Les chaînes de l'ouest présentaient, au contraire, un grand nombre de sites favorables : entre leurs sables du bas et leurs neiges du haut, dans leurs trois et quatre cents kilomètres d'épaisseur, elles ont de longues cluses, de belles combes à demi closes, des forêts giboyeuses, des rivières permanentes, des lacs et des marécages facilement changés en prairies de fleurs. Du Golfe à la Caspienne, tout le long de ces chaînes occidentales, les dynasties n'ont eu que l'embarras du choix. La Chiraz de l'Arabe, du Dilamide et de Kérim-khan, la Persépolis et la Pasargades du Perse, l'Ispahan des grands Sefevis, la Kermanchah du Sassanide, l'Ecbatane-Hamadan du Mède et du Kurde, la Maraga du Mongol, la Tauris du Mouton Noir et du Mouton Blanc, l'Ardébil du premier Sefevi, — pour ne citer encore que les plus illustres, — s'y sont succédées : toutes ces Villes de l'ouest sont pareillement juchées loin du désert, sur les marches creuses des monts.

Au nord, vers la Caspienne, la sierra est un mur crénelé de hauts pics ; sur eux, le volcan du Demavend hausse à cinq mille sept cents mètres son panache de fumée ; entre eux, les cols et les passes ne s'ouvrent qu'à deux et trois mille mètres ; des deux côtés, les rocs surplombants ne laissent tomber vers le désert iranien et vers la jungle caspienne que des pentes abruptes et des lits de

torrents. A l'intérieur, pas une vallée, pas une combe spacieuse : c'est au-devant des monts, au rivage même du désert, que, de tout temps, les Rois du nord ont dû bâtir leurs résidences ; pour leurs Villes, ils adoptèrent et agrandirent quelque bazar d'étape sur la ligne des reposoirs côtiers.

C'est là que nous les voyons aujourd'hui, elles ou leurs dernières traces : la Sultanieh et la Téhéran du Kadjiar, la Kazvin du second Sefevi, la Rhagès et la Veramine des vieux Aryens, du Parthe et du Seldjoucide, la Damgan aux Cent Portes du Parthe encore, et Nichapour, la légendaire Nisaia, d'où la mythologie des Hellènes faisait venir jusque chez eux le divin Roi des Rois Dionysos, avec son cortège triomphal de Silènes, de tigres et de Bacchantes, — la splendide Nichapour du Tahéride et de Togroul-bey.

Au nord-est, dans le Khorassan, le bloc montagneux est beaucoup plus large, quoique moins haut, et les rivières qui coulent à la Caspienne ou vers les sables de l'Oxus, l'ont entaillé de longues vallées parallèles. Comme les cluses du Fars et l'Irak, ces vallées khorassanaises pouvaient satisfaire à tous les besoins du Roi : trop accessibles néanmoins aux invasions touraniennes presque toujours traversées de rôdeurs turcomans,elles ne possédèrent que rarement la capitale de l'empire. Mechehed fut depuis l'islam une grande cité religieuse ; elle ne fut Ville royale que durant cinquante ans, sous les règnes de Nadir-Chah et de son petit-fils aveugle, Chah-Rokh (1730-1780 environ). Plus proches encore du Touranien, Bouchnourd et Chirvan n'ont jamais été que résidences d'*ilkhanis* ou de gardes-frontière.

Vers l'est, les chaînes afghanes et le multiple éventail de leurs vallées accueillirent la Hérat du Gouride et de Tamerlan, la Kandahar du Barouksi et la Kélat du Beloutche; à l'orée même du désert ou plus haut, sur les pentes, surgirent la Ghazni du Tartare et la Kaboul de Dost Mohamed.

Tant de cités et tant de dynasties qui parcoururent, l'une après l'autre, la même carrière, de la solitude à la splendeur, puis à la ruine et à la désolation !

Quelques-unes de ces Villes ont achevé le cycle complet : Persépolis, Pasargades, Ecbatane, Rhagès, Veramine. Les autres se sont arrêtées à mi-chemin de la grandeur ou de la décadence : Tauris, Téhéran, Hamadan, Chiraz, Ispahan. Les dynasties, en leur marche toute pareille, sont montées de la tente du nomade au palais du Roi des Rois, en passant par la hutte du *khan* (chef de clan) et la forteresse de l'*il-khani* (khan de tribu), puis sont tombées à l'inertie, aux fumeries, à la débauche du harem, à la claie des rues, traînée par la révolte populaire, à la pyramide de crânes ou au bûcher, dressés par le vainqueur étranger, quand le poison ou le poignard d'un eunuque ne les jetait pas sous les pieds de l'usurpateur.

Mais, durant les vingt-cinq siècles de leur histoire, les Iraniens ne reconnaissent qu'à une vingtaine de Rois, à trois ou quatre dynasties la légitime revendication d'un si beau titre :

1° aux Cyrus et Darius de la dynastie keïanide, comme disent les Iraniens, nous disons avec les Grecs *achéménide* (530-330 avant notre ère);

2° aux Ardéchirs, Sapors et Chosroès de la dynastie sassanide (250-640 environ après J.-C.);

3° aux Ismaïl, Tahmasp et Abbas de la dynastie sefevie (1500-1720 environ);

4° enfin à Nadir-Chah (1730-1747), le dernier rempart de l'Iran avant les tristes jours de l'époque présente.

Dans l'intervalle de ces royautés véritables, s'interposent, comme des trous d'ombre et de misère, l'anarchie intérieure et la conquête étrangère : l'Iran est tiraillé entre des *ilkhanis*, qui détiennent le titre, parfois la tiare, mais jamais ne tiennent le rôle ni la vraie place du Roi des Rois; l'Iran est mangé sur toutes ses frontières et jusqu'aux oasis du plateau par les incursions des pillards, ravagé par les envahisseurs, soumis aux fonctionnaires des empires du nord ou de l'ouest.

Avant les Keïanides, la légende synthétise des siècles de dominations jaunes dans le duel d'Iran et de Touran, que terminent les exploits des fabuleux Zal et Roustam : c'est au sortir de cette lutte que l'Iran connaît les deux siècles de l'indépendance keïanide.

Puis, entre les Keïanides et les Sassanides, six siècles durant (330 avant notre ère-250 après), nouvel abîme de décadence et de servitude : Alexandre mène les Grecs jusqu'aux bords de l'Indus, par le pourtour nord du désert à l'aller, par le pourtour sud au retour; derrière Alexandre et son lieutenant Séleucus, quatre siècles d'invasions jaunes livrent la tiare aux Arsacides, aux *ilkhanis* de ces Parthes, qui sont de résidence iranienne, mais de descendance scythique, et qui, toujours rafraîchis de sang jaune, sont en outre profondément imbus de culture hellénistique... C'est l'expulsion de ces étrangers qui

donne quatre siècles d'indépendance et de gloire aux héros sassanides.

Puis durant les huit siècles qui séparent les Sassanides des Sefevis, l'invasion des Arabes porte l'islam jusqu'au Gange et jusqu'aux confins de la Chine, et les rivalités entre *ilkhanis* seïstanais (dynastie des Saffarides), farsis (Dilamides), khorassanais ou bactriens (Tahérides et Samanides), afghans (Ghaznévides), etc., font à trois reprises reparaître les terribles incarnations de Touran, dans les Turcs du Seldjoucide, les Mongols d'Houlagou et ceux de Tamerlan.

Viennent alors les deux ou trois siècles de l'indépendance la plus entière, de la prospérité la plus impériale avec les Sefevis et Nadir-Chah. Mais au début du XIXe siècle, une nouvelle vague touranienne hisse jusqu'au plateau et échoue à Téhéran cette dynastie des Turcs-Kadjiars, qui tient encore la Perse sous son usurpation.

Sauf les Sassanides qui durèrent quatre siècles, on voit que jamais dynastie iranienne n'a pu garder la tiare plus de deux cents ans, et les deux mille cinq cents années, dont nous savons à peu près l'histoire, se partagent en deux séries fort inégales : durant les huit siècles du Keïanide, du Sassanide et du Sefevi réunis, l'Iran dispose de son sort; durant les dix-sept autres siècles, il subit l'esclavage et la torture aux griffes de ses tyranneaux ou sous les sabots du cheval étranger.

Cruelle instabilité, dont les causes n'apparaissent que trop irrémédiables! C'est assurément l'origine même de ce pouvoir royal qui en fait la fragilité. Fondé sur la force d'une tribu et par les exploits d'un héros, il tombe avec cette tribu qu'une famine,

une épizootie, une mauvaise récolte, des querelles intestines, des rivalités de clans ruinent en quelques mois; il tombe avec ce héros ou sa proche descendance, dès que le luxe citadin et les plaisirs du harem ont fondu l'énergie montagnarde.

L'ancêtre était un pâtre-chasseur aux muscles inlassables, aux passions violentes, aux colères féroces, mais à la cervelle claire, à la prompte décision : ses descendants gardent quelque vigueur aussi longtemps que leur enfance fréquente la bonne école de la vie nomade. Toutes les dynasties ont confié leurs premiers héritiers à la nourriture et à l'élève de leur tribu originelle. Mais la tendresse maternelle et la défiance paternelle interrompent bientôt cette tradition salutaire : le père surtout, à mesure que son plus nombreux harem l'entoure d'intrigues et de dénonciations, n'ose plus envoyer au loin cet héritier, que les mauvais conseils pourraient conduire à la révolte. La race s'étiole et se gangrène dans les genoux des femmes et les complaisances des eunuques.

Deux vices surtout, l'ivrognerie et le sadisme contre nature, l'abrutissent et l'épuisent.

Ces conquérants, descendus de leur montagne dans le vignoble, boivent comme lansquenets ou Suisses en pays italien, et l'islam n'a rien pu contre cette tradition de buveries royales. Le vin de Chiraz, que leur vantaient leurs poètes et leurs interminables chansons à boire, enivrait plusieurs fois par jour les plus sages des Sefevis : bons Français de Paris et de Touraine, du temps où le vin clairet passait pour n'avoir jamais fait mal à franc buveur, Tavernier et Chardin restaient confondus devant la capacité de ces

« sacs à vin », qui, toute la nuit au festin, à boire, à tirer de l'arc et à d'autres exercices, à prendre des tasses d'or émaillées, épaisses d'un écu blanc, à les presser d'une main et à les plier en deux, « se faisaient emporter à la pointe du jour, ne pouvant se tenir à cheval ni sur les pieds; les grands étaient si las et si ivres que la plupart se faisaient coucher en chemin dans les boutiques [1] ».

Ces paillards, échauffés de vin et d'épices, mais dégoûtés de la femme par l'abus qu'ils en font dès la prime adolescence, ne trouvent bientôt quelque plaisir que dans les plus ignobles pratiques : en pleine Europe, dans les draps même de leurs confrères en royauté, nous avons vu les derniers Kadjiars ne pouvoir se passer une heure de la compagnie de leurs mignons. Le tendre gâtisme de Mozaffer-ed-Dine, qui, seul, rendit possible la révolution actuelle, n'eut pas d'autre cause, les dix années de son gouvernement n'ayant pas eu d'autre règle que les exigences de ses favoris.

La catastrophe est soudaine, comme l'ascension fut brusque. Une petite armée, dans un seul combat, a décidé du triomphe : une trahison, une embuscade, une attaque imprévue à l'heure où la saison des batailles semble close, — les milices des tribus rentrent l'hiver chez elles et ne sont prêtes que l'été, — une faible supériorité dans l'armement, presque toujours un raid audacieux de cavalerie assurent à la révolte ou à l'invasion une pareille victoire. L'insubordination montagnarde reprenant toujours ses droits, il suffit d'un adversaire discipliné, même

1. Chardin, édit. Langlès, III, 162.

ne disposant que d'une poignée d'hommes : les Dix Mille de Cyrus le Jeune et la phalange d'Alexandre mettent en fuite les deux et trois cent mille hommes du Roi des Rois.

Mais il est une raison plus profonde et plus inéluctable encore : c'est que la tiare est une lourde couronne et qu'il faut, pour la porter, une énergie physique et morale, jointe à une présence et une fertilité d'esprit qui ne se trouvent pas dans le commun des chefs.

Cette Royauté des Rois implique deux devoirs également difficiles : gouverner l'anarchique Iran, et non seulement le délivrer ou le défendre, mais encore le venger de ses perpétuels ennemis. Laissons le gouvernement intérieur, que nous allons étudier par la suite, et cet attelage si dur à mener de nomades et de sédentaires. La politique étrangère du Roi des Rois est encore plus épuisante à soutenir longtemps.

Le vrai Roi des Rois, arbitre incontesté de tous ses peuples, ne doit pas être seulement le gardien invincible de ses frontières, contre lesquelles, de toutes parts, les voisins proches ou éloignés montent à l'assaut : il doit encore avoir orné sa couronne de nouvelles gemmes indiennes, peuplé ses écuries de juments arabes et d'étalons turcomans, sa ménagerie de tigres hyrcaniens, de lions chaldéens, d'éléphants gangétiques et de chameaux tartares, rempli ses coffres de fourrures sibériennes et de soies chinoises, son harem de Circassiennes, de Syriennes et de négresses ; il doit avoir poussé ses tribus victorieuses jusqu'à Delhi et Bokkara, comme Nadir et Chosroès, jusqu'au Caucase, comme Abbas, jusqu'aux Darda-

nelles, comme Darius, jusqu'à Salamine, comme Xerxès, jusqu'au Nil, comme Cambyse; à sa capitale des monts où chaque été le ramène, il doit avoir ajouté quelque capitale d'hiver dans les plaines étrangères, Bactres ou Tiflis, ou Suse, ou Babylone, ou Ctésiphon; sur sa piste de guerre, il doit mener une meute de rois et, sans forfanterie, sur le flanc de ses montagnes taillées en bas-reliefs, se faire portraiturer montant à cheval avec un dos d'empereur vaincu pour escabeau.

C'est la tradition qui, d'une force presque irrésistible, lui impose cette tâche, s'il veut satisfaire l'orgueil national, remplir l'idéal que lui imposent ses poètes, ses conseillers et ses peuples eux-mêmes. Les Iraniens, dès l'enfance, sont nourris de cette histoire séculaire, comme les Hellènes étaient nourris de la légende troyenne; tous sont lecteurs ou auditeurs du *Chah Nameh*, du *Livre des Rois* de Firdousi, qui pour eux est le résumé du savoir, comme *l'Iliade* et *l'Odyssée* étaient pour les Hellènes l'encyclopédie de l'homme et du monde. Nulle part assurément, pas même en Chine ni dans les synagogues, l'antiquité la plus reculée n'a gardé autant d'influence sur les affaires publiques et privées. De ce caractère de la vie iranienne, Gobineau a bien montré l'importance :

Les Persans sont une nation très ancienne et, comme ils disent eux-mêmes, la plus ancienne du monde qui ait eu un gouvernement régulier et ait fonctionné sur la terre comme un grand peuple. Cette vérité est présente à l'esprit de toute la famille iranienne. Ce ne sont pas seulement les classes lettrées qui la connaissent et qui l'expriment : les gens du plus bas étage s'en repaissent, y reviennent

volontiers, en font le sujet de leurs conversations ordinaires. C'est la base du ferme sentiment de supériorité qui constitue une de leurs idées communes[1].

Dans notre Europe, sans remonter au delà de 1689, on peut comprendre toutes les raisons de la politique anglaise; de 1789 seulement ou de 1815, datent en vérité les principales « directives » des autres peuples occidentaux. Mais, en Perse, il faut commencer à Roustam et, quand les autres communautés indo-européennes n'ont les regards ouverts qu'aux nouveautés du jour et du lendemain, l'Iranien, fier de son passé, est si fidèle admirateur des idées, des paroles même d'autrefois, que, depuis dix siècles bientôt, sa langue littéraire est restée immobile[2]. Le poète Roudagi, antérieur de quatre cents ans à notre Ronsard, fournit encore aux lectures et au plaisir du commun; non seulement Hafiz, qui vécut au XIVe siècle de notre ère, mais Saadi, le contemporain de notre saint Louis, « font la joie des lettrés de l'Iran, aussi bien que des plus obscurs *tcharvadars*, qui redisent leurs sonnets en menant la caravane. — Patrie enviable pour tous les poètes, ajoute Pierre Loti, cette

1. Gobineau, *Trois Ans en Asie*, p. 282-283.

2. Chardin, édit. Langlès, IV, p. 243 : « Ce qu'il y a de plus admirable dans ces langues, c'est qu'elles ne changent point et n'ont point changé du tout, soit à l'égard des termes, soit à l'égard du tour : rien n'y est nouveau, ni vieux; nulle bonne façon de parler n'a cessé d'être en crédit. L'Alcoran est aujourd'hui, comme il y a mille ans, le modèle de la plus pure, plus courte et plus éloquente diction. Les poètes persans qui ont écrit il y a quatre ou cinq cents ans sont aussi les maîtres du beau langage : on y apprend à parler et à écrire; on ne voit rien paraître qu'on trouve mieux écrit, et il ne monte à l'esprit de personne qu'on puisse embellir la langue ni la perfectionner. »

Perse, où rien ne change, ni les formes de la pensée ni le langage, et où rien ne s'oublie ! »

Et le Roi doit se garder le cœur de la soldatesque en faisant la fortune de ses fidèles, en déversant au dehors le trop-plein de la fougue et de l'insubordination montagnardes : par nécessité politique, il devrait toujours être en guerre. Mais c'est, plus encore, par nécessité vitale qu'il doit annexer à son domaine iranien le double ou le triple de terres étrangères : seules, les conquêtes peuvent lui assurer sa subsistance personnelle et couvrir les frais de son exploitation.

Car il lui faut dans son Iran une armée nombreuse, une police omniprésente et tout un outillage de routes, de caravansérails et de ponts, pour gouverner ce désert, aux maigres oasis, et ces montagnes ardues, mal peuplées de pâtres insaisissables et sobres, — du pain et du cresson, disait déjà Cyrus... — Ce ne saurait être une entreprise qui « paie » : elle ne peut laisser quelque bénéfice, elle ne peut même couvrir ses frais que si l'on y joint d'autres affaires connexes, qui doublent les revenus sans augmenter de beaucoup les frais généraux.

Restreinte au seul Iran, la Royauté marche à la faillite, aux protestations de ses sujets, à la saisie de l'étranger. Une formule du vieil Ardéchir (250 après J.-C.) reste toujours vraie : « Pas de pouvoir sans armée ; pas d'armée sans argent ; pas d'argent sans agriculture ; pas d'agriculture sans justice ». Mais de cette formule, il faut bien comprendre la valeur spécifiquement iranienne.

Des trois classes de population qui ceignent le désert, citadins, cultivateurs et nomades, les seuls

villages sédentaires peuvent rapporter quelque chose au trésor royal : les rôdeurs du désert et les nomades de la montagne ont tôt fait de s'enfuir devant les collecteurs de taxes; les marchands des bazars et les bourgeois des villes crient à l'oppression, font des séditions ou des grèves dès que le Roi veut prendre sa part de leur bel argent, taxer seulement leurs boutiques et leurs immeubles qu'ils laissent crouler pour ne pas étaler leur aisance. Le nomade est le soldat et le serviteur; le citadin est le fournisseur et le banquier du Roi; tous deux, ses associés pour l'exploitation de l'empire. Le premier lui réclame une solde; le second lui avance des fonds, mais reçoit en fin d'année plus qu'il ne donne. Seul, le paysan est taillable et corvéable et, dans son terrier, se trouve heureux, ses gerbes battues, quand le fisc veut bien lui laisser de quoi semer et vivre jusqu'à la prochaine récolte.

Dans l'Iran tout entier, sur les 2 600 000 kilomètres carrés de ses déserts et de ses montagnes (la France n'a que 536 000 kilomètres carrés), quinze millions d'habitants vivent en temps ordinaire, dont un tiers de nomades au moins et un cinquième de citadins; il ne reste qu'une moitié de la population pour payer l'impôt, et comme le Roi des Rois, suivant l'antique usage, donne plusieurs villages à chacun de ses frères, fils, fidèles et serviteurs pour leur vin, leur pain, leurs viandes, etc., que peut-il lui revenir au bout du compte?

Assurément, la zone des terres cultivées et le nombre des villages sédentaires pourraient être grandement accrus si le Roi, ne faisant encore qu'assurer aux cultivateurs le peu que le fisc leur laisse, les

protégeait du rôdeur et du nomade, écartait les avanies de l'*ilkhani* et les mangeries du fonctionnaire, — et c'est le rôle de cette « justice » dont parlait Ardéchir, non pas l'un de ces bavardages formalistes et lents à la manière de nos tribunaux, mais l'une de ces promptes distributions de châtiments et de récompenses, de supplices surtout et de confiscations, qui répriment le délit aussitôt qu'aperçu. C'est la justice que savaient pratiquer les vrais Rois des Rois, quand ils écorchaient le juge prévaricateur et faisaient siéger le fils sur la peau paternelle. A l'origine des Royautés, la tradition persane place Kaiomers, le « juste juge », *païchdad*, d'où le nom de cette dynastie légendaire des « Païchdadiens », qui délivra l'Iran, le polia, bâtit des villages et planta la première Ville royale, Bactres, au flanc du Touranien qu'elle venait d'expulser.

Kaiomers eut pour descendant Feridoun le justicier, qui eut pour petit-fils Menouchehèr, le distributeur d'eau, le constructeur de barrages et de canaux, l'arroseur de vallées, l'assécheur de marais, le dompteur de la steppe. Grand roi, lui aussi, qui fut toujours donné en modèle et que d'autres essayèrent d'imiter, en creusant les douze mille canaux autour de Nichapour, en commençant auprès de Chouster la digue monumentale à laquelle travaillait, dit-on, un empereur prisonnier...

L'eau fait la fertilité de la Perse partout où il y en a, et l'on en a, généralement parlant, partout où l'on cherche dans la terre. Mais il n'y a pas assez de peuple partout pour en chercher et en puiser suffisamment. La cause du manque de peuple est aisée à comprendre : c'est l'étendue déme-

surée de la monarchie et le gouvernement arbitraire. Les conquis ne pouvant supporter d'être gouvernés suivant le caprice d'un étranger, alors qu'ils l'étaient auparavant par des lois constantes, émanées de leur constitution, ils secouaient le joug dès que le conquérant était à deux ou trois cents lieues d'eux. On s'est avisé, pour les contenir, d'en exterminer la meilleure partie et de transporter l'autre en des climats éloignés et différents, où elle périt peu à peu comme une plante étrangère [1].

En quelques années, les canaux partout aménagés reprendraient au désert des millions d'hectares où des milliers de familles trouveraient leur subsistance. Puis, remontant les vallées des torrents, colmatant les creux d'eaux et de marécages, maîtrisant et divisant les rivières, l'irrigation rendrait aux pentes de l'amphithéâtre les cultures qu'elles ont portées durant les siècles sassanides, aux cimes les forêts que dévastent les trombes d'aujourd'hui et que, depuis l'invasion arabe, Sémites et Touraniens ont incendiées et chaque année allument encore pour « faire de l'herbe ». Quel changement alors dans la ceinture montagneuse !

L'Iranien est un ami des arbres : dévastant, mais admirant quand même les parcs et les jardins, les enclos de toutes essences que le Roi des Rois et ses satrapes avaient plantés dans l'Asie antérieure, les Hellènes empruntèrent jadis au persan le mot *paradeisos* dont nous avons fait « paradis ». L'Iran est aujourd'hui un enfer de roches brûlées et de sables arides ; après treize siècles de dévastations sémitiques et touraniennes, il garde pourtant quelques-uns de ses

1. Chardin, édit. Langlès, III, p. 270.

paradis naturels dans les montagnes où l'envahisseur n'a jamais pénétré. On pourrait à la survivance des arbres distinguer les provinces restées iraniennes de celles où le Turc et le Bédouin continuent leur pâture : au nord, entre l'Elbourz et la Caspienne, subsiste la forêt du Guilan et du Mazanderan ; à l'ouest, dans les chesnaies du Kourdistan et du Louristan, où les Sassanides eurent les chasses qu'ils nous ont dépeintes sur leurs bas-reliefs de Tagh-i-Bostan[1], nos explorateurs rencontrent encore d'innombrables troupes de sangliers.

Pacifié par la justice, transformé par l'irrigation, l'Iran changerait de face, et ce régime une fois établi « paierait ».

Assurément ; mais, pour établir ce régime, il faut une coûteuse mise de jeu en soldats, en armes, en munitions, en constructions, en entretien de canaux, de routes et de forteresses, en solde d'ouvriers, d'ingénieurs, d'armée et de fonctionnaires. Or cette mise de jeu, chaque fois qu'un Roi des Rois, après avoir tiré son Iran — tout son Iran — de la servitude étrangère et de l'anarchie féodale, a commencé l'œuvre de restauration, cette mise indispensable, ce n'est pas son pays rongé jusqu'à l'os

1. Voir dans Chardin une sorte de commentaire de ces bas-reliefs : « Aux chasses royales, on entoure de rets un vallon ou une plaine et on relance les bêtes de quinze à vingt lieues de pays à l'entour, qu'on fait battre par les paysans au nombre de plusieurs milliers. Quand il y a un grand nombre de bêtes dans ces enclos, que des cavaliers bordent tout à l'entour, le roi y vient avec sa troupe et chacun se jette sur ce qu'il rencontre, cerfs, sangliers, hyènes, lions, loups, renards. On en fait une furieuse boucherie qui est d'ordinaire de sept à huit cents animaux. On dit qu'il y a eu de ces chasses où l'on a tué jusqu'à quatorze mille bêtes. » (Chardin, édit. Langlès, III, p. 369).

qui a pu la lui fournir : il a dû s'en aller la quérir au dehors. C'est l'Inde ou la Chaldée, la Syrie, l'Anatolie, le Caucase ou le Touran qui lui ont fourni les richesses et les esclaves... Réduit comme il l'est aujourd'hui à une moitié du domaine national, comment le Roi pourrait-il faire honneur à ses affaires?

III

L'EMPIRE DU KADJIAR

L'EMPIRE DU KADJIAR

La dynastie du Turc-Kadjiar, contre laquelle les villes persanes viennent d'accomplir leur révolution, règne sur l'Iran depuis 1796. Elle a compté sept rois jusqu'ici :

Agha-Mohamed (*ilkhani* des Turcs-Kadjiars). . .	1796-1797
Fath-Ali (neveu d'Agha-Mohamed)	1797-1835
Mohamed (petit-fils de Fath-Ali)	1835-1848
Nasr-ed-Dine (fils de Mohamed).	1848-1896
Mozaffer-ed-Dine (fils de Nasr-ed-Dine)	1896-1907
Mohamed-Ali (fils de Mozaffer-ed-Dine).	1907-1909
Ahmed (fils de Mohamed-Ali, âgé de onze ans). .	Août 1909

Cette tiare du Roi des Rois, que les seuls Sassanides ont su porter quatre cents ans (250-640 de notre ère), que, parmi les autres détenteurs, les plus vigoureux, les Achéménides (550-330 avant notre ère) et les Sefevis (1500-1720 après J.-C.), n'ont pu garder que deux siècles et qui, le plus souvent, tomba dans le butin de l'envahisseur, aux mains des Barbares, cette tiare, les villes persanes estiment au bout d'un siècle que le Kadjiar l'a toujours indignement portée : elles veulent, sinon lui en ôter, du moins lui en limiter la jouissance; elles veulent surtout lui en défendre la mise en

gage, afin d'éviter que les Barbares, ses créanciers, ne la confisquent de nouveau.

Le Kadjiar est-il vraiment coupable? un autre se fût-il mieux tiré de la situation difficile où le mettaient les nécessités intérieures et extérieures de l'Empire? Problème du passé, dont on pourrait négliger l'étude s'il n'avait cette autre face tournée vers l'avenir : le Kadjiar étant seul responsable, le contrôle des sujets pourra-t-il sauvegarder l'indépendance de l'Iran? ou les nécessités de la situation étant inéluctables, aucune force humaine n'arrêtera-t-elle la descente du Russe, qui a déjà saisi Tauris, Kazvin et Mechehed, les trois portes du Nord, ni la montée de l'Anglais, qui tient déjà pour son domaine les provinces du Golfe et le Seïstan?

* * *

Comme la plupart des autres *ilkhanis* (chefs de tribu) qui, avant lui, avaient conquis le trône, le Kadjiar trouvait l'Iran dans la plus sanglante des anarchies. Au cours de nos XVIe et XVIIe siècles, avait paru, monté, puis dégénéré (1500-1720) la dernière dynastie de Rois des Rois véritables, ces Sefevis ou, comme les « Francs » disaient alors, ces Sophis, qui avaient définitivement chassé l'envahisseur touranien, unifié et pacifié l'empire et étendu ses frontières jusqu'à la mer Noire et jusqu'à l'Indus.

Ces Sefevis étaient originaires du Nord : l'ancêtre était un saint personnage d'Ardébil, petite ville des montagnes à l'angle sud-ouest de la Caspienne. Maîtres de la tiare, ils avaient installé leur rési-

dence au centre de leurs montagnes, à Tauris, puis au débouché de ces montagnes sur le plateau, à Kazvin. Ils avaient dû bientôt transporter leur Ville sur un gradin des sierras occidentales, à Ispahan, au carrefour de leurs deux routes de guerre et de commerce.

Une guerre perpétuelle les mettait aux prises avec l'Osmanli, qu'ils avaient péniblement expulsé de l'Azerbaidjan et contre lequel ils avaient à défendre leurs frontières de l'ouest, à reconquérir la basse plaine des Fleuves. Au début, l'Osmanli l'emportait par la discipline et le mousquet du janissaire : le Sefevi n'obtint sa revanche que par la collaboration d'instructeurs anglais, qui lui donnèrent les mêmes avantages.

Or les Anglais étaient arrivés en Perse à travers la Russie et la Caspienne. Mais ils durent aussitôt renoncer à cette route dangereuse, l'intolérance de Moscou et les pilleries du Cosaque arrêtant leurs convois. L'aide du Sophi leur permit alors de ruiner dans le Golfe le commerce des Portugais et le célèbre emporium d'Ormuz, qui, depuis les jours d'Albuquerque, avait connu un siècle de prospérité (1508-1622). Quand les Anglais se furent installés à la place des Portugais, c'est vers le sud que le Sefevi eut sa principale caravane ; le Golfe lui amena ses ravitaillements de l'Angleterre et de l'Europe : en face d'Ormuz qui ne s'est jamais relevée, Abbas le Grand organisa son port (*bender*) anglo-persan ; Bender-Abbas, jusqu'à nous, est resté l'une des échelles anglaises de l'Asie tropicale.

Ispahan, au carrefour de la route militaire vers les plaines ottomanes et de la route commerciale vers le

Golfe, devenait ainsi la capitale, et l'on sait quelle merveille du monde en faisait Abbas le Grand (1580-1628) : durant un demi-siècle, l'Iran retrouvait l'indépendance et la fortune que, depuis mille ans, les invasions touraniennes et arabes lui avaient fait perdre. Mais Chardin, cinquante ans plus tard, estimait déjà que « la Perse cessa de prospérer dès que ce grand prince cessa de vivre » et moins d'un siècle après, en 1722, la dynastie des Sefevis croulait sous la poussée d'une bande d'Afghans, qui dévastaient Ispahan et les villes du Fars, massacraient un million de bourgeois et de paysans, puis se dispersaient devant les quelques milliers d'hommes d'un *ilkhani* turc du Khorassan, nommé Nadir.

Nadir est, après Cyrus, le plus bel exemple du chef de bande devenu chef de tribu, puis chef d'armée, Roi des Rois enfin, au long de cette montée iranienne qui mène de la tente du nomade aux palais des Villes royales : Nadir, « fils et petit-fils de son sabre, et ainsi de suite jusqu'à la septantième génération », disait-il lui-même au Grand Mogol, qui lui demandait sept quartiers de noblesse pour accorder le mariage de leurs enfants.

Né dans une tribu turc-afchare de la frontière khorassanaise; enlevé dès l'adolescence par les pirates du désert turcoman, qui lui donnaient huit années de dure éducation; fugitif de cet esclavage; mercenaire d'un petit khan, dont il enlevait la fille, après l'avoir tué lui-même; fonctionnaire du Roi des Rois, qui lui affermait la satrapie du Khorassan; dépouillé de cette ferme et mis hors de la loi à cause de ses brigandages; accueilli de son oncle,

l'*ilkhani* des Turcs-Afchars, dont il débauchait les meilleures bandes; toujours brigand et, de nouveau, satrape du Khorassan, mais pour son compte cette fois et du droit de son sabre, pendant que l'invasion et l'anarchie afghanes dissolvaient l'empire et livraient au Turc-Osmanli les provinces occidentales (1722-1726) : Nadir était à quarante ans le maître de la tiare, bien qu'il se proclamât l'esclave, *kouli*, du dernier Sefevi, Tamasp, et que *Tamasp-kouli-khan*, « le Khan esclave de Tamasp », fût le titre dont il daignât se parer.

Les Afghans dispersés et les frontières contre l'Osmanli reconquises, Nadir convoque les chefs du peuple iranien dans la plaine de Mogan, au pied des montagnes natales de Sefevi, dans ce pays transcaucasien que Pétersbourg commençait d'entamer, au bord de cette frontière de l'Araxe que déjà Tamasp voulait abandonner au Sultan de Stamboul : « Chah-Tamasp et Chah-Abbas, leur dit Nadir, étaient vos rois; les princes de leur sang sont les héritiers du trône. Choisissez comme votre souverain ou l'un d'eux ou un homme que vous connaissiez grand et vertueux. C'est assez pour moi d'avoir rendu à l'empire son ancienne gloire et de l'avoir délivré des Afghans, des Turcs et des Russes. » Les chefs du peuple, bien entourés de ces troupes, lui offrent, puis lui imposent la tiare (1736).

Alors, durant dix années, il est le dernier Roi des Rois paniranien : conquérant de Kandahar, de Bactres et de Kaboul; vainqueur des Uzbegs et du Grand Mogol; triomphateur de l'Inde jusqu'au Gange et du Touran jusqu'à la mer d'Aral; tueur de cinquante mille Hindous; pilleur de Delhi dont les

trésors fabuleux — 750 millions, dit-on, — lui permettent d'abandonner à son peuple trois années d'impôts; suzerain de Bokkara et restaurateur de Meched, dont il comptait faire sa Ville royale au cœur de ses montagnes khorassanaises, au devant de cette imprenable enceinte de rocs et de pics, que le nomade continue d'appeler Kelat-i-Nadiri, la Forteresse de Nadir-Chah[1].

Mais à peine rentré de cette marche triomphale, qui faisait de lui le successeur des Chosroès et des Darius, — le second Bacchus, auraient dit les Anciens, — Nadir mourait, comme Alexandre, en pleine folie sanguinaire (1747).

Sa descendance ne put conserver que la satrapie du Khorassan; les autres satrapies se déclarèrent indépendantes. Un *ilkhani* des Bakhtyaris, Ali-Murdan-khan, et un *ilkhani* des Zends, Kérim-khan, essayèrent de ramener la tiare à leurs villes du Fars, en restaurant l'autorité nominale du Sefevi. Kérim-khan, qui parvint même à unifier la Perse occidentale, des rives de la Caspienne aux rives du Golfe, installa à Chiraz sa Ville royale qui, pour une heure (1760-1780), ressuscita les beautés d'Ispahan. Mais le reste de l'Iran était une mêlée de tribus et d'*ilkhanis*, d'où émergeait enfin la fortune du Kadjiar.

Depuis sept cents ans, les vicissitudes des conquêtes avaient promené ces Turcs dans l'Asie levantine, du Touran à la Méditerranée et du Liban au

1. Voir, dans Mac-Gregor, *Khorassan*, et surtout, dans G. Curzon, *Persia*, I, p. 132, la description de ce cirque, entièrement clos de monts abrupts, sauf deux entrées qui n'ont que quelques mètres de large.

Caucase. Le Mongol avait rencontré sur sa route cette tribu nomade; il l'avait emmenée en Syrie et installée dans le pays d'Alep pour défendre cette marche de son empire contre les Seldjoucides du Taurus. Tamerlan l'avait ramenée sur l'Araxe contre les Géorgiens et autres montagnards insoumis. Le Sefevi l'avait enrôlée dans son artificielle tribu des janissaires *kizil-bachis* (têtes rouges), puis l'avait dispersée en colonies militaires sur sa frontière du nord, quelques clans à Kandahar dans l'extrême-est, quelques autres à Érivan dans l'extrême-ouest, le gros au centre, autour d'Asterabad, dans la steppe transcaspienne, au revers des monts khorassanais.

Pasteurs et caravaniers, soldats du Chah et portiers de la steppe, les Turcs-Kadjiars vécurent là, durant le XVIe et le XVIIe siècles, divisés en deux clans principaux, les Moutonniers, *Kouyounlous*, et les Chameliers, *Davalous*, toujours en guerre contre le Turcoman, leur voisin, presque toujours en révolte contre le Roi, quand ils n'en recevaient pas la solde ou la bastonnade, en fait presque indépendants depuis le début du XVIIIe siècle.

Le khan Fath-Ali est le premier grand ancêtre de la dynastie kadjiare : vers 1720, il réunit sous sa houlette d'*ilkhani* tous les clans d'Asterabad; en 1728, Nadir, alors satrape du Khorassan, le fait assassiner. Le fils de Fath-Ali, Mohamed-Hosein, profitant de l'anarchie afghane, se met à rançonner la bande de forêts et de terres gorgées d'eau qui, longue de cinq cents kilomètres et large de dix à quinze lieues, s'étire entre le rivage de la Caspienne et le rempart de l'Elbourz. Mais Nadir, devenu Roi, reconquiert ces provinces et emmène en otage le

petit-fils, Agha-Mohamed, que l'on fait eunuque à Mechehed.

Après la mort de Nadir, le satrape de Chiraz, Kérim-khan, trouve, dans le butin de Mechehed, ce jeune fauve que l'opération n'a point adouci, qu'elle a rendu plus sournois, plus froidement ambitieux, plus désireux de sanglantes revanches. Kérim l'emmène, toujours otage, et essaie de l'apprivoiser dans le luxe de sa Chiraz : « Mais, — racontait plus tard Agha-Mohamed, devenu maître de Chiraz et des palais de Kérim, — lorsque j'étais auprès de Kérim dans la grande salle du Conseil, je m'occupais à couper les tapis avec un canif que je cachais sous ma robe, pour faire à Kérim le seul mal que je pusse lui faire... Je suis bien fâché aujourd'hui d'avoir gâté ces beaux tapis; je n'avais pas prévu l'avenir. »

Cet eunuque féroce et sans prévoyance est le héros de la dynastie. A la mort de Kérim-khan, il s'enfuit de Chiraz, rétablit son pouvoir sur les tribus d'Asterabad, séduit à son service plusieurs autres tribus du nord-est, surtout les Turcs-Afchars, dont il fait assassiner l'*ilkhani* et dont il enrôle les braves; puis il recommence, étape par étape, la chevauchée de Nadir-Chah : en vingt années de victoires et de fuites (1779-1797), il gagne, perd et regagne, province par province, la moitié occidentale de l'Iran; il constitue enfin l'empire et le pouvoir du Kadjiar, tels qu'ils ont subsisté jusqu'à nous.

Cet empire, par l'œuvre d'Agha-Mohamed, a été fait de quatre morceaux juxtaposés autour du désert : provinces Caspiennes au nord, provinces de l'Irak, du Fars et du Kirman au sud, Azerbaidjan et Kurdistan au nord-ouest, Khorassan au nord-est.

Les successeurs d'Agha-Mohamed non seulement ne purent jamais reprendre à l'occident cette plaine des Fleuves, où les vieux Rois des Rois avaient eu leurs capitales d'hiver, cette Mésopotamie et cet Irak-Arabi, maintenant inondés par l'invasion turco-arabe; mais, sur les deux revers du Caucase, ils perdirent encore les vallées de l'Araxe et de la Koura et le pays de Derbent, la « Porte » des monts, qui amenait jadis la frontière du Sefevi dans la plaine ciscausienne, jusqu'au Térek. Et vers le levant iranien, s'ils essayèrent de compléter leur domaine, ils ne purent lui adjoindre que deux pauvres morceaux de Seïstan et de Mekran : l'Afghan et le Beloutche ne leur obéirent jamais.

I

LES PROVINCES CASPIENNES

Dans les provinces Caspiennes[1], le pouvoir du Kadjiar fut aussitôt reconnu et s'est jusqu'à nous maintenu sans peine.

Les tribus, les *iliat*, de cette région sont d'origine et de langues touraniennes, comme le Kadjiar, et la majorité est de race et de langues turques, comme lui. Elles sont, d'ailleurs, peu nombreuses et groupées dans une sorte d'enclos extérieur, au coin sud-est de la Caspienne, entre le revers du plateau, la frontière russe et la mer, dans le pays d'Asterabad. Depuis des siècles, les dévastations des Turcomans[2] ont dépeuplé ce pays fertile et l'ont rendu à la pâture. C'est contre ces Turcomans que les Rois sefevis avaient transplanté de l'Azer-baidjan leurs colonies de Turcs-Kadjiars, Afchars et autres « azeris ».

1. Sur ces provinces Caspiennes, voir les descriptions et les photographies de M. de Morgan, *Mission en Perse*, t. I.

2. Cf. de Morgan, *Mission*, I, 56 : « Turcs et Turcomans font bien partie de la même famille; issus de même souche, ils sont

Turcoman contre Turc, les guerres privées et civiles achevèrent de ruiner la plaine, sans trop monter aux pentes des monts, où subsistèrent des villages d'Iraniens et de Touraniens sédentaires. Jusqu'en 1881, le Turc, même appuyé des forces du Roi des Rois, ne pouvait presque rien contre le Turcoman fuyard, que le Touran voisin accueillait dans ses sables. Mais, après 1881, les Russes furent installés sur l'Atrek par un traité brutal qui supprimait les anciennes prétentions de l'Iran au delà : désormais, le Turcoman fut pris entre la police russe et la tricherie persane; une révolte en 1889 n'aboutit, après des victoires, qu'à la mort des chefs par trahison et à la dislocation des clans par les soldes, titres et cadeaux que distribua et continue de distribuer Téhéran :

Chaque année, le gouverneur d'Asterabad, escorté de trois mille hommes environ, part pour la steppe : il va recueillir les taxes. Mais il se garde bien de dépasser le Kara-sou et place son camp à quelques kilomètres seulement de la ville. Cette expédition se renouvelle tous les printemps, à moins que les Turcomans révoltés ne viennent assiéger le gouverneur dans sa capitale. Lors de ces expéditions, il prend des Turcomans ce qu'il peut en obtenir par

restés mélangés jusqu'à leur exode et présentaient, bien sûrement, les mêmes caractères Mais tandis que les Turcomans restaient cantonnés dans la steppe, vivant sur eux-mêmes, les Turcs se fixaient au milieu de populations très développées et s'habituaient à la civilisation. Dans leurs dialectes, comme dans leurs mœurs, ces peuples sont aujourd'hui très différents. Le turc a conservé ses formes, mais a pris au persan beaucoup de mots de son vocabulaire; le turcoman a gardé les vieilles formes touraniennes; aussi les Turcs de Tauris le désignent-ils sous le nom de *djagathaï*, parce que c'est un dialecte plus voisin que le leur du turc primitif ou *djagathaï*. »

la ruse et par les promesses. Mais ces impôts frappent toujours les tribus les plus voisines; celles qui vivent sur l'Atrek ne versent presque jamais les taxes[1].

La ville des Turcs-Kadjiars, Asterabad (10 000 habitants), entourée de trente-quatre villages turcs, a dans son territoire d'autres nomades ou mi-nomades, dont les tentes noires et les noirs troupeaux tachent tour à tour la plaine basse et les collines. Autrefois marché et ville militaire de la steppe, Asterabad n'est plus qu'une enceinte croulante, enfermant des arbres et des cubes de boue que domine le consulat russe : les Russes ont occupé l'îlot d'Achourada en face de Bender-Gez, le seul port naturel de cette côte; sous les yeux d'un consul d'Angleterre impuissant, leur monopole de la mer Caspienne a transformé la région en une province du commerce russe :

Commerce d'Asterabad par Bender-Gez
(en milliers de livres sterling)

	1906-7	1907-8	1908-9
Importations russes.	330	280	271
Sucre	148	101	115
Thé	42	70	61
Cotonnades.	42	43	34
Exportations russes.	296	276	295
Coton.	197	180	191
Laines.	24	21	16
Fruits	34	31	39

Par sa demande de coton, le commerce russe a pour effet d'étendre chaque année les cultures et de

1. De Morgan, *Mission*, I, p. 99. Le rapport du vice-consul anglais, H. L. Rabino, pour 1909, donne les détails les plus circonstanciés sur ces tribus turcomanes. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 4 381.

diminuer le troupeau, de fixer les nomades et de mettre les sédentaires à la merci du marché russe[1].

D'Asterabad à Recht, entre la mer et le brusque à-pic des monts dénudés, le Mazanderan et le Guilan déroulent cinq cents kilomètres de rivage plat, d'eaux stagnantes, de fourrés, de rivières et de bois : dans ce marais déshabité, les dunes du rivage, seulement, et les premières collines des monts sont chargées de bourgs et de villages sédentaires.

La chaleur et les pluies de la Caspienne (26 mètres au-dessous de nos mers) font, durant l'été, un climat tropical à la jungle du Mazanderan. C'est l'ancienne Hyrcanie, que peuplaient de tigres les poètes gréco-romains, le Thabaristan des géographes arabes, — le Pays de la Hache (*thabar*) et des Bûcherons, — l'Oultre-Monts (*Mazanderan*) des Iraniens. Du haut du Demavend, dont les fumées volcaniques, à près de 6 000 mètres, couronnent le dernier pic, quatre ou cinq régions se succèdent :

Entre 6 000 et 4 800 mètres, il n'existe pas la moindre trace de végétation ; entre 4 800 et 4 400, on rencontre quelques rares lichens, très petits et collés sur le rocher ; au-dessous, des graminées ; à 4 000 mètres commencent les herbes épineuses jusqu'à 3 000 mètres environ où quelques broussailles et de petites conifères viennent rompre la monotonie des rochers volcaniques ; au-dessous, une large zone de pâturages ; enfin, vers 1 000 mètres d'altitude, les forêts composées d'abord de conifères et de chênes, puis de charmes, de hêtres, de sycomores, jusqu'aux marais caspiens où les mimosas, les buis, les arbres fruitiers sauvages se mêlent avec les vignes et les lianes de toute sorte[2].

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 4 381.
2. De Morgan, *Mission*, I, p. 150.

Le Guilan, encore plus aquatique, est le delta d'un petit Nil aux eaux bourbeuses, la « Rivière Rouge » du haut, *Kizil-Ouzen*, la « Rivière blanche » du bas, *Sefid-Roud*. Elle naît dans les montagnes de l'Azerbaidjan, se traîne sur le plateau, de l'ouest à l'est, puis brusquement, par une étroite et profonde brèche de l'Elbourz, où tourbillonnent les oiseaux de proie, se précipite vers la Caspienne en cataractes. Au débouché des monts, elle a construit le Guilan, des débris pulvérisés du plateau : le nom même de *Guilan*, croyait le voyageur Pietro de La Valle, signifie boue. Une limite indistincte sépare de cette terre à peine émergée son Eau Morte, *Mourd-ab*, qui, derrière le goulet d'Enzeli, lui fait encore une petite mer intérieure. Une armée de grands roseaux, un fourré de lianes et de saules et la sombre forêt couvrent tout ce que l'homme ne cultive pas[1] : le riz et le coton trouvent ici leurs terrains préférés; plus près des monts, quelques olivettes, des vignobles et des mûriers vont rejoindre les bois. Le maïs y devient arborescent. Les seuls peintres pharaoniques pourraient donner l'idée de la vie qui grouille dans ces eaux et dans ces verdures. Le Guilan est véritablement l'Égypte, la très petite Égypte de la Caspienne.

Au total, Mazanderan et Guilan réunis, ces vingt-cinq ou trente mille kilomètres carrés (le vingtième de notre France environ) ont une population clairsemée, dont il serait impossible de dire le nombre : est-ce trois, quatre ou cinq cent mille âmes? Pour

1. Voir la pittoresque description de Jean de Pontevès, *Notes de Voyage*, Paris, 1894, p. 89.

le seul Guilan, les consuls anglais l'estiment à 250 ou 300 000 habitants. Les bourgs et les villages vivent des arbres et de la terre, surtout de la rizière et de l'élève du ver à soie; les deux ports, Recht (50 000 habitants?) et Barfourouch (30 à 40 000 habitants?), vivent du commerce caspien, et les villes de Lahidjan, de Sari et d'Amol (8 à 10 000 habitants?) vivotent encore de leurs bazars délaissés. Citadins et villageois sont de sang très mêlé, mais de langue et de culture proprement iraniennes. L'Iranien a absorbé les colonies militaires de Turcs, de Kurdes et de Géorgiens, qu'avaient installées les anciens Rois et il absorbe les colonies commerciales que le trafic des cocons, la culture de l'olivier, les pêcheries et le transit vers les capitales du haut attirent de l'Azerbaidjan, du Caucase, de la Russie méridionale et de l'empire osmanli.

Les ruines de toutes les époques rappellent ici les gloires de l'Iran : auprès des tours guèbres, les palais du Sefevi. Les eaux partout jaillissantes et coulantes, les eaux glacées, fraîches et bouillantes, — ce pays volcanique abonde en sources thermales, — les ombrages et les chasses giboyeuses, chasses au tigre et à l'ours, chasses au cerf et aux oiseaux du marais, convenaient aux villégiatures royales. Abbas le Grand avait pris en affection ces forêts enchantées[1] où, des monts neigeux au rivage brûlant, tous les climats s'étagent, et tous les arbres, du sapin à l'oranger. Il avait commencé de bâtir en plein marécage sa « folie » d'Achraf, une sorte de Marly ou de Trianon, mais un Trianon

1. Hommaire de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse*, III, p. 236.

persan, qui pouvait recevoir les deux ou trois cents femmes, les deux ou trois mille chambellans et serviteurs et les huit ou dix mille bêtes de l'*anderoun* (harem) et de la suite. Aujourd'hui, des cyprès séculaires, des buis énormes et des haies d'orangers bordent les bassins et les cascades à l'abandon. Les pavillons sans terrasses et les tours décoiffées achèvent de disparaître dans le taillis et, sur le « pavé du Roi », qui dessine encore la longue avenue, les cavaliers n'osent plus aventurer leurs montures parmi les énormes trous des pierres arrachées.

De ces populations iraniennes, le maître kadjiar, touranien, n'était pas désiré; mais il en fut accepté dès qu'Agha-Mohamed eut, par un bon tour, délogé les Russes qui venaient de construire une forteresse aux portes mêmes d'Asterabad (1781). Bien avant Pierre le Grand, depuis l'arrivée des Cosaques sur le bas Volga, les Russes guettaient ce pays de la soie. Ils en avaient pillé les rivages dès le milieu du XVIIe siècle.

Ils en occupèrent les ports et les villes durant l'anarchie afghane (1722-1734); même ils extorquèrent du débile Tamasp un traité qui leur en reconnaissait la possession. La fièvre et autres maladies les en chassèrent en 1734; mais ils ne considèrent toujours le Chah que comme un usufruitier, eux-mêmes étant, de par ce traité de Recht, les seuls propriétaires, et leurs bateaux de guerre ont continué jusqu'à nous les visites, les débarquements et les annexions : pourquoi le Russe ne prendrait-il pas cette Égypte de « sa » Caspienne, comme l'Anglais a pris l'Égypte de « sa » Méditerranée?

La peur du Russe et la haine de cet Infidèle ont été les nourricières du « loyalisme négatif » — suivant le joli mot de lord Curzon — que les pays caspiens témoignèrent au Kadjiar. Ils ont été le berceau de sa fortune; ils lui sont demeurés fidèles aussi longtemps qu'il put sembler le champion, même malheureux, de l'indépendance iranienne. S'ils sont devenus un foyer de révolution, c'est qu'il est apparu à tous les yeux comme le stipendié de la la pénétration russe ».

En 1894-1895, après avoir vendu à un Russe, M. Lianozoff, le monopole des pêcheries sur la côte, le Kadjiar a concédé à une compagnie russe, *Société de la Route Enzeli-Téhéran*, — simple couverture de l'État russe, — la route de Recht à Kazvin, puis le double raccord de Kazvin à Téhéran et de Kazvin à Hamadan, puis la poste et l'exploitation péagère, enfin la police par le moyen de Cosaques. Cette route, sur laquelle désormais circulent les chars russes, en attendant le rail et les locomotives, est l'entrée principale de la « pénétration pacifique », que les steamers russes de la Caspienne amènent au rivage :

Les seuls bateaux russes peuvent naviguer sur la Caspienne, écrit en 1907 le vice-consul anglais. La compagnie *Caucase-Mercure* est subventionnée par le gouvernement russe pour le service de la poste et, si besoin, pour le transport des troupes et du matériel militaire. Plusieurs de ces *steamers*, construits en Suède ou en Angleterre et envoyés par morceaux, ont été reconstruits à Tver sur le Volga et sont descendus par le fleuve dans la Caspienne.

Le tonnage de la Caspienne s'est grandement accru depuis 1856, année où les premiers *steamers* y parurent. En 1865, 11 *steamers Caucase-Mercure* et deux autres fré-

quentaient les ports de la Perse : au total 3 130 tonnes; plus 400 ou 500 bateaux à voiles de 40 à 100 tonneaux. En 1879, les Russes disposaient sur la Caspienne de 4 150 tonnes-vapeur et 64 500 tonnes-voiles. Ils ont aujourd'hui, sur 265 *steamers*, un tonnage de 118 347 tonnes et, sur 544 voiliers, un tonnage de 114 699 tonnes, tant pour le service direct Bakou-Enzeli (deux départs par semaine) que pour le cabotage hebdomadaire d'Astrakhan à Ouzounada et Bender-Gez[1].

Commerce du Guilan et du Mazanderan
(en milliers de livres sterling)

	1906-7	1907-8	1908-9
	—	—	—
Importations totales	1 998	1 983	2 086
Sucres	941	792	751
Thé.	28	78	68
Pétrole	50	53	57
Vers à soie	45	55	43
Galoches	22	19	25
Fers	60	45	52
Cotonnades	355	364	280
Exportations totales	1 998	2 186	2 463
Riz	495	431	537
Fruits.	227	245	216
Poissons.	70	68	64
Coton.	436	428	359

La principale caractéristique de ce commerce est la balance presque exacte des importations et des exportations : les Russes accaparent le trafic pour les 9/10; l'Angleterre n'a plus que le souvenir de la nombreuse clientèle qu'elle avait jadis en ces bazars, quand ses consuls (février 1889), en leurs rapports

1. Voir sur Recht et le Guilan les *Notes* de M. G. Ferrand dans le *Bulletin* de la Société de Géographie d'Alger (avril-juin 1902) et les rapports détaillés du vice-consul anglais Rabino, *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n[os] 3 864 et 4 398. La notice du colonel Trezel (à la suite du *Voyage en Arménie et en Perse* d'A. Jaubert, Paris, 1821, p. 415 et suivantes) reste fort utile à consulter.

sur *le Commerce anglais et la Concurrence étrangère dans la Perse du Nord*, déclaraient que, pour les manufacture et les cotonnades, le fabricant anglais n'avait à craindre aucun rival : *an examination of the bazaars makes it clear that England continues easily to hold the first place*[1]. Les Russes l'ont emporté précisément parce que leur marché pouvait vivre d'échanges avec ces bazars, leur acheter autant et plus qu'il leur vendait. Dans tous les ports caspiens de la Perse, il en est ainsi ; le plus souvent même, la balance est en faveur des Persans :

Commerce des Ports caspiens[2]
(en milliers de livres sterling)

Province.		1906-7	1907-8	1908-9
Astara	importations	704	502	529
	exportations	577	305	323
Guilan	importations	1 644	1 607	1 537
	exportations	1 648	1 750	2 012
Mazanderan	importations	355	378	530
	exportations	350	437	451
Asterabad	importations	431	280	272
	exportations	297	277	295
Total	importations	3 034	2 766	2 888
	exportations	2 871	2 768	3 082

Les consuls anglais citent un bon exemple du soin que les Russes mettent à prévenir les désirs de la clientèle persane. Pour les flâneurs qui peuplent ces bazars et passent leurs journées à s'offrir, de boutique à boutique, d'innombrables tasses de thé très sucré, le thé indien est devenu l'une des importations principales. Longtemps le commerce anglais en a gardé le monopole : par les ports du Golfe et les cara-

1. *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series*, n° 119.
2. Pour ces nombres et les précédents (que je donne arrondis), voir *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 4 398.

vanes du Fars, le thé indien montait dans toutes les villes du nord, amenant avec lui les cotonnades anglo-indiennes et les sucres français. Les Russes ont entrepris de détourner ce commerce. Ils essayèrent d'acclimater les plantations de thé dans leur Transcaucasie; ils échouèrent. Mais ils réussirent par leurs tarifs préférentiels à forcer le thé indien de prendre la route maritime Bombay-Suez-Constantinople-Batoum, et c'est eux qui, dans la Caspienne, vendent aujourd'hui ce produit anglais, avec leurs sucres et leurs cotonnades :

Importations de thé
(en livres sterling)

	Astara.	Ghilan.	Mazanderan.	Asterabad.	Total.
	—	—	—	—	—
1901-2	?	2 055	476	1 258	3 789
1903-4	?	90 897	1 485	2 259	14 641
1905-6	10 714	35 636	25 050	14 727	86 127
1907-8	18 587	46 134	32 201	70 371	167 293
1908-9	18 389	46 735	22 142	61 374	148 640

Les Rechtis, surtout, pouvaient trouver leur profit en ces relations : ils devenaient les entrepositaires de la Perse. Mais ils voyaient leur port d'Enzeli, leur bazar et leur commerce accaparés. Le Russe poussait devant lui des Grecs et des Arméniens, qui se substituaient à eux dans leurs affaires, des Caucasiens et des Tartares, qui leur prenaient les grosses besognes. Le douanier russe de Bakou contrôlait et pillait leurs envois. L'offre et la demande russes réglaient leurs prix. Les Cosaques du consulat russe les bâtonnaient dans leurs propres rues. La révolution et les troubles de Russie les ruinaient :

De 1903 à 1906, les importations ont moins diminué que les exportations : la Perse est toujours obligée d'acheter le

sucre, les étoffes, le pétrole et autres marchandises dont elle ne peut se passer et qu'elle ne produit pas. Mais elle n'a pas pu vendre à la Russie ses matières premières. La dépression commerciale qui a suivi la guerre russo-japonaise a fait suspendre les crédits; deux grosses faillites et plusieurs petites en ont été la conséquence à Recht. Il en est résulté une stagnation complète des affaires. Le commerce du Guilan dépend entièrement des Russes : à l'exportation, peu de demandes; à l'importation, des difficultés grandissantes; les prix des denrées étrangères ont augmenté; le consommateur a payé 13 et 14 krans le sucre qu'il payait autrefois 10 krans; augmentation finale de 40 p. 100 [1].

Et la concession de la route Recht-Téhéran était de quatre-vingt-dix-neuf ans. Et les journaux russes disaient ouvertement que Pétersbourg serait tôt ou tard obligée de saisir le gouvernement direct de ce passage, d'accomplir « sa mission historique », d'allonger ses rails entre la Caspienne et le Golfe Persique. Et le Chah, de plus en plus lié par ses emprunts russes, ne demandait qu'à se laisser convaincre ou forcer.

Ajoutez qu'hospitalière aux Levantins et aux Occidentaux, que le trafic des cocons attire et fixe chez elle, la bourgeoisie rechtie subissait leur influence, copiait leur costume et leurs mœurs, adoptait quelques-unes de leurs idées, surtout leur haine railleuse de l'espionnage et de la vénalité russes. Non seulement ces musulmans attiédis boivent du vin de Chiraz, comme les autres citadins de l'Iran; mais ils ne refusent ni la *vodka* ni le jambon qu'ils appellent en souriant du « rossi-

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 3 864, p. 6.

gnol ». Ces promptes intelligences iraniennes font l'admiration des étrangers :

On croit volontiers en Europe, écrit en 1903 le vice-consul anglais de Recht, que l'instruction populaire est entièrement négligée en Perse. Rien n'est plus faux. Ici, il n'est presque pas de petite fille ni de petit garçon qui n'aille à l'école apprendre à lire et à écrire ou à réciter au moins quelques versets du Coran. L'intelligence naturelle de ces enfants est telle que, tout jeunes encore, ils savent tenir leur place parmi les adultes de façon à faire l'étonnement d'Européens.

Recht a des écoles élémentaires, qui sont très fréquentées, et une école secondaire avec programmes européens, où sont enseignés le persan, l'arabe, le français, le russe, la géométrie, l'algèbre, l'arithmétique et la géographie. On y passe des examens auxquels j'ai assisté : j'ai été frappé de l'extraordinaire habileté de ces garçons qui écrivaient un joli français après une période incroyablement courte d'enseignement [1].

A ces jeunes Rechtis, le français, depuis dix ou vingt ans, a communiqué nos soucis de patrie et de liberté, de droits politiques et sociaux. Beaucoup sont venus en Europe, à Paris surtout, compléter leur éducation ; nos Facultés ont instruit une Jeune Perse en même temps qu'une Jeune Turquie, qui, toutes deux, ont voulu continuer dans le monde islamique la nouvelle « Geste du Dieu-progrès par la France ». Rentrés chez eux, ces Rechtis sont devenus médecins et *mirzas* (secrétaires) dans les villes, à la Cour royale de Téhéran et à la Cour princière de Tauris ; ils ont vu de près le trafic que

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 3 109, p. 17.

le Chah et le Veliahd (prince héritier) faisaient de l'Iran avec les corrupteurs de Pétersbourg.

*
* *

La guerre russo-japonaise survint qui montra à toute l'Asie comment un peuple, adapté à la lutte contre l'Europe, finit par s'affranchir et par vaincre le colosse[1]. Les Rechtis de Téhéran, les premiers, parlèrent alors de constitution ou, du moins, de contrôle national sur la politique du Roi des Rois (1905-1906). Quand cette constitution, accordée par Mozaffer-ed-Dine (5 août 1906), ratifiée par Mohamed-Ali (11 février 1907), fut supprimée par le coup d'État de juin 1908, les Rechtis hésitèrent à déclarer la guerre au Kadjiar : ils avaient un instant promis un secours de dix mille Guilanais à l'Assemblée nationale; à la revue, il ne se présenta que quarante hommes en uniforme[2].

Leur vaillance un peu réservée[3] fut secouée, quelquefois violentée par les *fédaïs* caucasiens[4]. Ces

1. « Unissez-vous, vous qui êtes pauvres! O nos véritables frères, il apparaît maintenant que tout peut s'obtenir par l'entente et par l'union. Ainsi disait le poète : « Que fut l'union pour les fourmis? grâce à elle, elles réussirent à déchirer la peau du lion furieux. » Il est démontré qu'une nation zélée et ardente comme le Japon peut, en s'unissant, arracher le drapeau du bonheur à un adversaire tel que la Russie ». (Factum cité par E. Aubin, *la Perse d'Aujourd'hui*, p. 41).

2. *Livre Bleu*, 4 581, p. 88.

3. *Livre Bleu*, 4 581, p. 199 : Recht, October, 7, 1908. — Anarchy still prevails in Talich. No one in Ghilan has the courage to take active measures in support of the Constitution.

4. *Livre Bleu*, 4 581, p. 199 : The Fedais have two associations at Resht, one public and one secret : they are under the authority of directing bodies in the Caucasus; the attitude of the reform party in Resht is distinctively revolutionnary.

dévoués (c'est le sens de *fédaïs*), Arméniens et Géorgiens, qui depuis cinq ans menaient au Caucase la guerre ouverte contre le gouvernement russe, accoururent de Tiflis et de Bakou : l'ordre un peu rétabli dans les villes russes leur faisait des loisirs; combattre le Chah leur était une autre façon de combattre le Tsar; le succès, par ce détour, leur semblait mieux assuré; pour l'avenir, ils escomptaient dans la Perse libre un terrain de refuge et de complicité d'où préparer leurs expéditions révolutionnaires. Il faut convenir que, parmi ces Caucasiens, des professionnels de la bombe s'étaient mêlés qui, dans la riche bourgeoisie persane, ne voyaient peut-être que matière à rançons.

Les Rechtis accueillirent ces alliés avec reconnaissance d'abord, avec moins d'enthousiasme par la suite. Certains conseils les épouvantèrent un peu : les *fédaïs* leur proposaient d'incendier le consulat et de tuer le consul britanniques pour forcer la main au gouvernement de Londres et rendre inévitable une intervention anglaise à Téhéran; ou bien ils pensaient à séquestrer le prince Choa-es-Saltaneh, qui rentrait d'Europe, et le contraindre à une grosse rançon. Telles sont du moins les intentions que leur prêtent les agents de l'Angleterre à Recht. Les *fédaïs* ont toujours protesté contre ces dires que leur conduite envers Zill-es-Sultan a néanmoins accrédités : ce prince royal, oncle du Chah Mohammed-Ali, fut arrêté par eux, comme il revenait de Vienne, et il ne fut relâché, après un mois (août-septembre 1909), que moyennant de beaux « dons volontaires ».

La politesse et la docilité toutes persanes des Rechtis leur firent adopter les formules que les

fédaïs, disciples avancés de l'Occident, leur apportaient : ces patriotes devinrent des « social-démocrates » qui continuèrent de s'intituler aussi « nationalistes ». Organisés en ville libre sous un *andjouman* (conseil) de notables et sous le contrôle des *fédaïs*, ils ont été en 1909 les ravitailleurs de la première armée révolutionnaire; mais, fournissant l'argent et les vivres, ils pensaient faire assez; les combattants furent surtout des Caucasiens qui, sans bataille, occupèrent la route jusqu'à Kazvin (5 mai 1909) :

En passant à Recht, — écrivait le consul anglais G. P. Churchill le 23 mars 1909, — j'ai rendu visite au Sepahdar, qui avait exprimé le désir de me voir; mais un membre du Comité révolutionnaire assista à toute l'entrevue. Il est évident que tout le mouvement de Recht a été organisé au Caucase et exécuté par une bande de Caucasiens, qui ne comptait pas plus de 50 hommes; mais chaque bateau en amenant de nouveaux, ils sont aujourd'hui 350; avec eux, sont rentrés à Recht nombre de Persans exilés.

Les bazars sont ouverts et les affaires suivent leur cours : à presque toutes les portes, un drapeau rouge; aux autres, un drapeau russe, turc ou anglais.

Trois cents Caucasiens ferment la seule entrée par laquelle le Roi puisse recevoir des armes et des munitions!

Sur la route de Téhéran, durant une centaine de milles, j'ai trouvé des Caucasiens installés; pas de barricades, mais des tranchées; des préparatifs de défense au pont de Menjel et aux endroits favorables. J'ai été arrêté quatre fois, longuement questionné et relâché, bien que je n'eusse pas la passe que le Comité de la Guerre à Recht délivre à tous les voyageurs autorisés. J'ai compté soixante hommes sur la route et une avant-garde de trente hommes

qui s'en revenaient après avoir tué un khan kurde, envoyé par le Chah, et l'un de ses hommes. Tous ces gens m'ont semblé être des Caucasiens. Le bateau qui m'amenait de Bakou en avait une trentaine à bord qui, sitôt Bakou quittée, ont étalé leurs armes [1].

Soixante Caucasiens tiennent la seule route qui puisse amener les secours russes à Téhéran!...

Le Roi envoie cent Cosaques de sa garde pour défendre Kazvin; deux cents Caucasiens les obligent à la retraite. Les Rechtis alors entrent eux-mêmes en campagne sous le commandement d'un khan tounekabouni.

Tounekaboun est un district du Mazanderan et les Rechtis admirent la bravoure de leurs voisins :

Le Mazanderani est habile chasseur et bûcheron très adroit. Il s'adonne à la culture et est très courageux, habitué à lutter contre des animaux dangereux comme le tigre. Jadis en guerre continuelle contre les Turcomans, il a conservé une bravoure bien rare dans les pays iraniens, où le Persan est si lâche [2].

Plus connu sous ses titres honorifiques de Nasr-es-Saltaneh et de Sepehdar-i-Azam que sous son nom de Vali-khan, ce khan de Tounekaboun avait été gouverneur de Recht. Les Rechtis avaient apprécié son énergie, quoiqu'un peu brouillonne, et son zèle, quoiqu'un peu intéressé, à lancer de nouvelles affaires, constructions de routes, exploitations de mines, etc. Leur admiration, — ces Iraniens respectent le bâton qui les a caressés, — allait à ce « Généralissime » (c'est la signification de *Sepehdar*)

1. *Livre Bleu*, n° 4733, p. 79-80.
2. De Morgan, *Mission*, I, p. 158.

d'antichambre que le Chah avait décoré en 1906 d'un si haut panache pour quarante ans de bénéfices dans les fermes d'impôts, les gouvernements de provinces, la fabrication des monnaies, la direction des Douanes, le ministère des Télégraphes, et qui, de 1906 à 1908, avait continué le service royal et sa propre fortune dans les concessions pétrolifères, le gouvernement du Guilan et les fournitures de l'armée. En août 1908, le Sepehdar marchait encore à la tête des troupes royales contre la révolution; en novembre 1908, par haine de ses co-généraux, par défiance patriotique de la collaboration russe ou par simple horreur du danger, trouvant surtout fort désagréable de se ruiner pour maintenir en campagne des semblants de régiments, dont il ne connaissait jusque-là l'existence que pour en empocher la solde, il quittait l'armée royale et rentrait dans ses terres de Tounekaboun.

Au début de 1909, le Chah l'envoyait reprendre et voulait en faire un gouverneur de Kazvin; sur la route, les Rechtis, qui venaient de tuer leur gouverneur (9 février), l'arrêtèrent et, presque de force, en firent un sauveur de la patrie, le collègue du Serdar Assam, du général révolutionnaire du Sud, dans les conseils du nouveau régime.

II

LES PROVINCES DU SUD

Les grandes provinces du Sud, Irak, Fars et Kirman, — le vieux pays d'Ecbatane et de Persépolis, le glorieux pays de Chiraz et d'Ispahan, — n'ont jamais eu que haine et mépris à l'endroit du Kadjiar.

On comprend sous les noms d'Irak, de Fars et de Kirman toutes les provinces occidentales et sud-occidentales de la Perse, les deux revers de l'amphithéâtre montagneux entre l'arène du désert et les plaines extérieures du Tigre ou les rives du Golfe : sous le nom de Khouzistan et d'Arabistan, la vallée tropicale du Kharoun leur est un appendice.

Il est difficile d'évaluer la superficie de ces montagnes et de leurs marches creuses, de leur « pays froid », *sardsir*, et de leur « pays chaud », *garmsir* : elle dépasse probablement cinq cent mille kilomètres carrés et équivaut à notre France. Le nombre de leurs populations nomades doit dépasser un million et demi; celui des sédentaires, villageois et citadins,

doit atteindre deux millions. Le sang et les patois iraniens dans nombre de tribus, la langue et la culture iraniennes dans toutes les villes s'étant perpétués ou ayant reparu malgré les invasions et les croisements, le Kadjiar, aux yeux de presque tous, est le barbare, l'incarnation du maudit Touran. Avec lui, les nomades ont conclu des pactes individuels et collectifs : il est le dispensateur de l'argent et des grades. Le plus souvent, néanmoins, les tribus vivent en marge de son autorité : il doit se contenter des petits présents, des quelques recrues et des gestes de respect dont elles veulent bien reconnaître ses fournitures d'armes et de munitions, sa solde déguisée sous le nom de cadeaux, ses titres honorifiques et ses délégations d'autorité effective sur les villages des sédentaires.

Il est telle région écartée, comme les montagnes bordières de l'empire turc, où depuis trois siècles une famille d'*ilkhanis* a gardé l'autonomie la plus complète :

La ville nomade de Houssein-kouli-khan est faite de mille ou quinze cents tentes, groupées autour de celle du seigneur, par petits hameaux épars dans les vallons. Les gens qui les habitent sont ses serviteurs, ses soldats, les khans des diverses tribus qui vivent dans son territoire : toute cette population se déplace avec le chef et ne reste pas plus de quinze jours dans la même localité, juste le temps nécessaire pour que l'herbe soit mangée par les moutons, les chevaux et le bétail qui, en très grand nombre, suit la ville de tentes... Dès qu'on entre dans son territoire, l'aspect du pays change complètement et, bien que les sites soient les mêmes, les nomades n'y vivent plus sur une éternelle défensive, armés jusqu'aux dents comme dans le pays que nous venons de quitter ; il semble que ses

sujets jouissent d'une grande sécurité, grâce aux montagnes qui les protègent et à l'énergie de leur chef[1].

En pleine montagne iranienne, les Issavends, les Loures-Feilis et Loures-Bakhtyaris, les Zends et les Turcs-Kachgaïs se réclament d'une pareille indépendance :

Les Issavends, de la tribu d'Aslan-Khan, sont fort sauvages; ils font peu de culture et se nourrissent de pain de glands doux. Aslan-khan demeure généralement en été au pied du grand sommet de Kalian-kouh; perché dans un nid d'aigle avec ses deux cents cavaliers, il y défie le gouverneur persan avec lequel il n'a aucune relation. Il est [toujours] accompagné de quarante ou cinquante sauvages, aussi abétis que lui. Jamais, me disent-ils, le Chah ne s'est permis de leur demander quoi que ce soit; ils sont bien armés et disposés à faire la guerre si le roi le désire.

Quand la solidarité « contribule » se maintient, ces puissantes tribus des monts sont souveraines, et le Roi lointain est un bien petit prince, comparé à l'*ilkhani* des Bakhtyaris, qui peut disposer de cinquante mille guerriers, ou à l'*ilbegui* des Kachkaïs, qui conduit trente ou quarante mille familles. Le Kadjiar est plus impuissant encore contre les chefs bédouins du bas, les *cheikhs* de son Arabistan, dont la résistance pourrait être appuyée de la connivence osmanlie et de toute la masse bédouine de l'Irak-Arabi et même du Nedjed. Le plus souvent, les fonctionnaires royaux sont assiégés dans les villes, les convois et les courriers sont enlevés sur les routes, les soldats dépouillés à nu et bâtonnés. Si depuis un siècle l'un de ces *ilkhanis* du

1. De Morgan, *Mission*, II, p. 200-201.

Fars n'essaya pas de reconquérir la tiare, la faute en fut aux rivalités raciales des tribus, à leur anarchie intestine, surtout à leur pauvreté.

Trois races de peuples et trois familles de langues se partagent ces Kurdes et Loures iraniens, ces Kachkaïs touraniens et ces Bédouins arabes : de l'un à l'autre de ces groupes et même, à l'intérieur du premier, de Kurdes à Loures, de Loures-Feilis à Loures-Bakhtyaris, c'est la guerre héréditaire.

En laissant de côté les Kurdes, que nous retrouverons plus loin, les Loures forment le groupe le plus nombreux et le plus compact : 400 à 450 000 âmes, dont 200 ou 220 000 Loures-Feilis, 180 ou 200 000 Loures-Bakhtyaris, 40 ou 50 000 Loures-Kouhgelis et Mamassenis.

Chiffres aussi peu certains et, surtout, aussi peu fixes qu'il soit possible : rien ne change plus vite que ces groupes nomades. Ils sont prolifiques à l'extrême ; mais il suffit d'une année trop pluvieuse ou trop sèche, d'une épidémie ou d'une mauvaise récolte pour faire mourir les adultes par milliers et tous les petits enfants. Le groupe, d'ailleurs, n'est pas fermé : dans la bonne fortune, il voit accourir les voisins qui, au premier revers, font défection.

Les Bédouins et les Arabes sédentaires de l'Arabistan et du Golfe doivent compter quelque 250 000 têtes. Telles de leurs tribus ou de leurs tentes continuent la grande vie nomade par-dessus la frontière turco-persane, depuis le Fars et le Kirman jusqu'au désert de Damas et jusqu'aux revers du Nedjed. Le gros, néanmoins, se fixe de plus en plus dans les villages de la plaine cultivable, dans les

oasis du « pays chaud » et de la côte, surtout, dans les bourgs et villes du Kharoun, du Chat-el-Arab et du Golfe. Volontiers amphibie, l'Arabe est toujours prêt à transporter son nomadisme sur l'eau.

Une Perse et une Turquie policées le verraient de nouveau s'adonner au commerce fluvial et maritime et renaître à Mohammerah ou Bender-Abbas l'emporium mondial, que fut tour à tour Bassorah et Ormuz.

Les Kachgaïs — la tradition veut que ces jaunes d'origine turque aient été transplantés de Kachgar par le mongol Houlagou, — et les autres Touraniens, que les Sefevis transportèrent ici de l'Azerbaidjan, doivent compter une centaine de mille têtes. Ils nomadisent entre Yezd et les hauts lacs du Fars, sur les gradins intérieurs de l'amphithéâtre. Leur fortune est étroitement liée à la prospérité de la route Chiraz-Bouchir, sur laquelle ils font les transports et lèvent les rançons. Au temps où cette route avait le monopole du trafic méridional, on dit que l'*ilbegui* des Kachgaïs commandait à 60 000 tentes : à leur noyau de Touraniens, des Bakhtyaris et des Arabes s'étaient joints. Mais la grande famine de 1871 et les défections ont réduit le groupe des deux tiers peut-être.

Plus à l'est, dans les sables du Kirman et du Mekran, il n'existe pas de fédération; les petites tribus ou les familles de Zends, de Bédouins et de Beloutches, qui vivent et pillent à leur gré, n'arrivent à une unité politique que si quelque héros paraît dans le voisinage : en temps ordinaire, c'est la dispersion complète et l'anarchie.

A l'intérieur de chacun des peuples constitués, les

centaines de clans et de khans se querellent sous l'arbitrage peu respecté de l'*ilkhani*. De si larges groupes ambulants ne sauraient avoir une cohésion durable. L'*ilkhanat* est un sujet de dissensions entre les clans de la tribu, entre les membres de la famille princière, comme la tiare entre les tribus de l'empire ou les membres de la dynastie royale. Il a fallu faire la part de ces ambitions : chacune des grandes tribus obéit, non pas à un chef unique, mais à une sorte de duumvirat, de triumvirat, parfois même de quatuor; l'*ilkhani* (khan de la tribu) est surveillé par un *ilbegui* (bey de la tribu), par un *hakim* (gouverneur), par un teneur de livres. Les attributions restent indécises; la brouille et la guerre civile finissent toujours par éclater entre les triumvirs et l'on fait appel au Roi, lequel, entretenant soigneusement ces causes de discordes, parvient, sinon à gouverner les tribus, du moins à les tourner sans cesse les unes contre les autres et à se fortifier de leur impuissance.

En dehors de leurs troupeaux, ces nomades n'ont aucun revenu qui leur permette d'acquérir un outillage et des provisions de guerre. Leurs maigres cultures ne leur donnent que le pain nécessaire et quelques denrées d'exportation, dont ils paient au bazar leurs provisions de sucre, de thé et de pétrole. Certains continuent, depuis l'aube de l'humanité aryenne, à se nourrir de glands doux. Une industrie leur rapportait autrefois quelque argent sonnant : leurs femmes fabriquaient les tapis sous la tente ou dans les villages. Depuis que des Suisses ont centralisé cette industrie dans leurs usines de Kermanchah, Sultanabad et autres villes, il ne reste aux *iliat*, pour s'acheter les fusils et les cartouches qui sont

leurs meubles et provisions de luxe, qu'un gagne-monnaie : le transport des marchandises qui débarquent aux ports du Golfe, du Kharoun ou du Tigre, à Bender-Abbas et Bender-Bouchir, à Ahvaz et Chouster, à Bassorah et Bagdad, et qu'ils montent vers les bazars du plateau. Cinq ou six pistes, tantôt fréquentées, tantôt impraticables, traversent les montagnes : la route des Kurdes entre Bagdad, Kermanchah et Hamadan ; la double route des Loures-Feilis et des Loures-Bakhtyaris, l'une entre Dizfoul et Hamadan, l'autre entre Ahvaz et Ispahan ; la route des Kachgaïs entre Bouchir et Chiraz ; la route des Zends entre Bender-Abbas et Chiraz, et la route des Beloutches entre Bender-Abbas et Kirman.

La route des Kurdes (Hamadan-Kermanchah-Khaniguine-Bagdad ; 400 kilomètres en territoire persan) est surtout un chemin de pèlerinage et de sépulture : les musulmans iraniens descendent, morts et vivants, vers le Tigre et l'Euphrate, vers la Terre Sainte de Kazemeïn, de Samarra, de Nedjef et de Kerbela, où reposent le gendre et les petits-fils du Prophète. C'est en ce pays turco-arabe que l'islam iranien a ses Saints Sépulcres et ses Universités. Les vivants y viennent en aussi grand nombre à la Mecque ; les morts pensent y trouver l'entrée directe du paradis[1].

Chaque année, cinquante ou soixante mille pèlerins, huit à dix mille cadavres, cent cinquante à deux cent mille bêtes de charge dégringolent de l'Iran vers Bagdad, par les cluses et les « eaux noires » de Kermanchah, par les « portes du Zagros », où Darius

1. Voir là-dessus les chapitres d'Eugène Aubin, dans *la Perse d'Aujourd'hui*, p. 923 et suivantes.

et les Sassanides sculptaient déjà leurs rochers de Bisoutoun et de Tagh-i-Bostan.

Ce défilé fut toujours la porte de l'Iran sur la plaine des Fleuves. Dès que l'Iran des Mèdes secoua la vassalité de Babylone et de Ninive, c'est au départ de cette route sur le plateau que s'éleva la Ville royale d'Ecbatane, dans la banlieue actuelle de la froide Hamadan (1 800 mètres d'altitude). Tant que l'Iran des Sassanides tint sous son exploitation le Sémite du bas, c'est dans ces montagnes que les Chosroès de Ctésiphon eurent leurs palais d'été, avec les chasses giboyeuses dont leurs bas-reliefs rupestres nous gardent le souvenir.

Darius, grand roi, Roi des rois, roi en Perse, roi des Pays, dit : Voici les provinces qui se disent miennes : la Perse et les Susiens, les Babyloniens, les Assyriens, les Arabes, les Égyptiens, les Provinces maritimes, les Lyciens, les Ioniens, les Arméniens, etc.

Cette fameuse stèle de Bisoutoun, qui vit la fuite devant Alexandre du dernier Darius, voit aujourd'hui couler le flot des pèlerins, marée d'hommes et d'animaux entraînant avec elle les charges d'opium, de peaux et de laines, de tapis et de fruits secs, dont les gens du plateau paient à Bagdad les cotonnades, sucres et manufactures étrangères, que leur reflux ramène

Exportations par la route de Kermanchah [1]
(en milliers de livres sterling).

	1904-5	1905-6	1906-7	1907-8
Totales	224	165	294	230
Fruits et épices	93	39	52	46
Laines et tapis	30	45	65	44
Soies	27	34	52	27
Opium	44	17	69	81
Peaux	12	17	42	13

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 4 100.

Pour les importations, le monopole anglais, qui règne encore sur le marché de Bagdad, s'étend jusqu'ici :

Importations par la route de Kermanchah
(en milliers de livres sterling)

	Angleterre	Inde	France	Totales
	—	-	—	—
1906-1907. . . .	725	86	147	1 014
1907-1908. . . .	933	159	82	1 240

L'Angleterre importe ses cotonnades (853 000 livres sterling en 1907-1908); l'Inde, son thé (85 000 livres), son poivre (28 000 livres), son indigo (28 000 livres); la France, ses sucres (80 000 livres).

L'importance politique de cette route est encore plus grande. Depuis un siècle, c'est par ici que l'Iran du Kadjiar a eu toutes ses relations avec l'islam indépendant : la Caspienne et le Golfe sont au pouvoir des Infidèles; les routes de Tauris et de Nouchki servent aux caravaniers et aux soldats du chrétien; ici, le seul musulman est maître et client du passage.

Mais déjà les Russes ont prévu le jour où quelque embranchement du chemin de fer de Bagdad monterait vers ces portes du Zagros et c'est pourquoi, de leur route caspienne Recht-Kazvin-Téhéran, ils ont détaché l'embranchement Kazvin-Hamadan et amorcé la voie carrossable ou ferrée qui unira le rivage de la Caspienne à la plaine des Fleuves, Recht à Bagdad.

La double route des Loures devrait être le chemin du commerce entre le Golfe et l'Iran occidental et même, — les interdictions et tracasseries des Russes

empêchant les communications par les frontières du nord, — l'entrée de l'Europe chez le Kadjiar. Grâce au Kharoun, en effet, à sa vaste plaine et aux vallées de ses affluents, les arrivages du Golfe peuvent facilement atteindre par eau ou par caravane le pied des monts iraniens, et les cluses du Louristan, quelqu'ardus qu'en soient les cañons et les escaliers, devraient offrir un passage aux voitures.

Ce bassin du Kharoun, — ce Khouzistan et cet Arabistan, — se divise en deux régions très distinctes : au pied des monts, un grand éventail de plaine; au bord du Golfe, une large bande d'impénétrables marais où trois rivières abondantes, le Zohreh, le Djerrahi et le Kharoun, viennent mêler leurs boues au delta du Chat-el-Arab. Quelques travaux rendraient ces rivières navigables et feraient du bas Kharoun surtout une excellente entrée maritime vers l'Arabistan.

A l'heure actuelle, le bas Kharoun est obstrué et les seules bouches du Chat-el-Arab accueillent les bateaux : c'est juste à la frontière turque, dessinée par le fleuve, que la province persane a son emporium de Mohammerah, sur un canal détournant le moyen Kharoun vers le Chat-el-Arab :

Mohammerah[1] grandit de jour en jour par l'immigration de sujets turcs et par la construction de bateaux dont le bois arrive de Koveit et de l'Inde. La *Bristish India Company* fait le service postal toutes les semaines avec Bombay; la *Bombay and Persia Company* a un service de cargo tous les quinze jours; en 1908-1909, 23 vapeurs des compagnies *Anglo-Algerian* et *Bucknall and West-Hartlepool* sont arri-

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n°s 4 134 et 4 343.

vés; en outre 9 vapeurs de la *Hamburg-Amerika-Linie* venant de Hambourg, Anvers et Marseille, et 2 vapeurs russes. Sur la rivière, les deux bateaux anglais et persan remontent tous les quinze jours jusqu'à Nasri; un autre service hebdomadaire continue sur le haut Kharoun :

Importations de l'Arabistan
(en milliers de livres sterling)

	1906-7	1907-8	1908-9
Angleterre	116	136	82
Inde	117	107	104
France	31	10	51
Totales	287	285	262
Sucre	66	48	68
Cotonnades	137	153	112

Exportations de l'Arabistan
(en milliers de livres sterling)

	1906-7	1907-8	1908-9
Angleterre	35	98	26
Inde et Hong-Kong	36	41	60
Turquie et Égypte	23	23	15
Koveit	12	18	18
Totales	115	207	122
Céréales	34	114	7
Fruits	19	12	31
Laines	21	16	19
Opium et épices	16	12	25

En amont de Mohammerah, le Kharoun est navigable jusqu'aux rapides qui le barrent entre Ahvaz et Nasri; plus haut, un second bief est encore accessible aux petits bateaux jusqu'à Chouster, la Turin de ce Piémont. Chouster est en effet située, comme Turin, juste au bas des montagnes : à sa droite et à sa gauche, deux autres bourgs, Dizfoul vers le nord et Ram Hormuz vers le sud, gardent les débouchés des monts.

Suse jadis trônait dans cette plaine, qui pourrait

nourrir trois ou quatre millions de sédentaires, mais que, depuis douze siècles, les nomades ravagent :

Le climat de la Susiane est en tous points semblable à celui de la Basse-Chaldée, très chaud en été (le thermomètre indique souvent 55° à l'ombre), tempéré pendant la saison froide. Pendant quatre mois (mai-août), il serait difficile aux Européens de vivre en Susiane : il ne reste dans les villes que les fonctionnaires persans que leurs intérêts attachent à leur poste; les nomades s'enfuient dans la montagne et, seuls, les Arabes peuvent se maintenir dans la plaine. Pendant l'hiver et au printemps, la Susiane est le plus charmant pays qu'on puisse voir : sous les pluies répétées, le sol s'est couvert de végétation; les champs de blé, d'orge, de riz, d'indigo, de tabac et coton présentent un aspect verdoyant; les jardins regorgent de fruits et de fleurs et les pâturages se couvrent de hautes herbes.

Toute la partie méridionale est occupée par les Arabes, campés sur les bords des rivières, au milieu de maigres plantations de palmiers. Au pied des monts vivent des métis pendant la saison chaude et des Loures aux époques favorables pour les pâturages, quand les montagnes sont couvertes de neige : les Persans, peu nombreux, occupent les villes de Dizfoul et de Chouster[1].

Les Loures-Feilis tiennent le massif et le passage entre Dizfoul et Hamadan (400 kilomètres environ). Les Sassanides eurent ici une route carrossable dont les ponts ruinés subsistent encore.

Mais cette piste des Loures-Feilis est impraticable aujourd'hui. Les difficultés naturelles en sont grandes. Jusqu'à Dizfoul, c'est la plaine chaotique, chargée de cailloux roulants, ravinée par les trombes des torrents, profondément entaillée par les lits des

1. De Morgan, *Mission*, II, p. 258 et suivantes.

rivières. Dizfoul est séparée de Khoremabad par un autre chaos de hautes chaînes et de couloirs étroits, de monts âprement rocheux et de terrasses abruptes, de brèches, qui ont quelques mètres à peine de large, et de vallons, que les marais ou les terres noires emplissent. En bas, les *garmsirs* (pays chauds), que chaque année les nomades incendient pour faire de l'herbe, ne sont que déserts de roches et d'eaux bondissantes : les moindres ruisseaux ont découpé, dans les marbres, des précipices dont on a peine à voir le fond. L'étage supérieur a conservé ses forêts, ses cerfs, ses troupes de sangliers, comme aux jours lointains du Sassanide.

Autour de Khoremabad, on retrouve les combes du plateau, les lacs et les terres fertiles et les « alpes » plaquées de neige au flanc des monts caillouteux. Ce pays de Khoremabad et de Bouroudjird est une succession de lacs vidés, dont les eaux se sont évadées par la rupture lente ou soudaine de leur enceinte, en laissant des fonds de terres plantureuses : les hauts sommets, couverts de neige pendant l'hiver, de nuages pendant l'été, assurent en toute saison des sources ou des pluies abondantes; la fertilité de cette région est célébrée par tous les voyageurs; les récoltes de céréales, de pavots, de coton et de tabac fournissent des chargements à l'exportation, et les villages sont entourés de beaux arbres fruitiers et de vignobles. Mais chaque année ce pays est disputé entre le Kadjiar et les Loures :

Tous les Loures sont nomades. Ceux qui, pendant l'hiver, descendent dans la plaine du Kharoun sont de beaucoup les moins sauvages. Habitués à vivre en contact avec les

Persans et les Arabes pendant quatre mois de l'année, ils ont appris quelque chose de la civilisation. Mais ceux qui restent dans les vallées de l'intérieur sont de véritables bêtes féroces. Entre Khoremabad et Dizfoul, la poste est faite par des piétons qui partent isolément, passent comme ils peuvent les montagnes et en huit ou neuf jours arrivent à destination. Autrefois, c'étaient des cavaliers qui faisaient le service; mais ils étaient souvent pillés, parfois tués par les Loures et l'expérience a démontré qu'il était plus sûr de faire passer clandestinement les dépêches.

Les caravanes circulent tous les mois. Les muletiers se groupent et attendent le bon plaisir du gouverneur pour partir. Le pays est si dangereux et les autorités si pusillanimes que ces caravanes ne quittent les villes qu'escortées de cinquante ou cent cavaliers; on voit alors des milliers de mulets et de chevaux suivre les sentiers des monts; le soir, des feux brillent sur les coteaux; on croirait qu'un corps d'armée est en marche; mais à la moindre attaque, les cavaliers du gouverneur disparaissent, les muletiers s'enfuient et tout le bagage peut tomber entre les mains d'une vingtaine d'hommes décidés [1].

La route des Loures-Bakhtyaris entre Ahraz et Ispahan récemment encore était toute semblable. Le pays, qui nous est fort mal connu, est à peu près le même, sauf que les montagnes, beaucoup plus hautes, couvrent un territoire beaucoup plus large et laissent entre leurs chaînes des combes beaucoup plus vastes; partout les champs de pavots alternent avec les céréales et les pâturages en fleurs, et les petits villages de terre crue avec les blocs de rochers; les pentes sont fleuronnées de forteresses naturelles, *diz*, comme

1. De Morgan, *Mission*, II, p. 174 et suivantes. Outre de Morgan, Curzon, E. Aubin et les autres voyageurs, il faut lire sur cette région l'admirable rapport de l'agent anglais M. H.-L. Rabino (1903), *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series*, 590.

celles que nous offrent les bords de nos plateaux calcaires; sur ces *diz* avançantes, surplombantes, parfois isolées, — telles Langres et la citadelle de Besançon, — les châteaux de l'*ilkhani* et de ses khans trouvent une assiette facile à défendre.

Il n'y a guère plus de vingt ans (1888) que les Anglais, inquiets des empiétements du commerce russe, résolurent de s'ouvrir cette entrée de la Perse par le Kharoun[1], et il n'y a guère plus de dix ans qu'ils atteignirent par là les bazars d'Ispahan et de Yezd, où leurs Parsis et leurs Hindous les appelaient. Aujourd'hui cette route des Bakhtyaris mérite d'être nommée par les consuls anglais et par les indigènes la « route Lynch » : la compagnie anglaise de navigation Lynch Brothers, dont les bateaux ont le quasi monopole du Tigre jusqu'à Bagdad et du Kharoun jusqu'à Ahvaz, l'a pacifiée et commence d'en aménager les plus mauvais endroits. Ce n'est toujours qu'une piste de caravane à travers brousse et rocs. Elle a pourtant révolutionné — au sens propre du mot — la Perse méridionale. Les consuls anglais d'Ispahan écrivaient de 1899 à 1906[2] :

1899. — La question des routes en ce pays est véritablement de la plus grande importance non seulement pour nous, mais aussi pour les Persans. Les routes sont indispensables pour nous mettre en état d'affronter la concurrence commerciale des Russes et d'obtenir l'égalité dans les marchés de la Perse centrale, notre juste part dans les marchés de la Perse septentrionale.

1. Après la longue étude qu'en avait faite surtout G. Curzon dans son second volume de *Persia*.

2. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2 260, p. 12 et 13; n° 3 305, p. 5 et 11; n° 37 403, p. 6; n° 3 923, p. 7.

1903. — Deux maisons russes ont installé des dépôts à Ispahan : le gouvernement russe les aide de primes à l'exportation, de tarifs spéciaux sur ses chemins de fer et ses bateaux, de crédits à la Banque russe d'Escompte ; elles peuvent vendre ici aux prix de Moscou ; les importations russes ont octuplé ou décuplé...

Durant les trois années dernières, la route d'Ispahan à Ahvaz, généralement connue sous le nom de *Lynch's Road*, a rendu de grands services et devient plus fréquentée à mesure qu'elle est mieux connue. En 1902 le télégraphe indo-européen l'a bordée de ses fils. Son grand désavantage est la neige qui la bloque parfois en hiver... Les chefs des Bakhtyaris ont promis de faire tout leur possible pour la tenir ouverte cet hiver, et je suis plein d'espoir en leur réussite.

1906. — Durant l'année 1905, MM. Lynch Brothers ont mis en route 2 262 bêtes d'Ispahan à Ahvaz, avec 4 089 charges, et 5 077 bêtes d'Ahvaz à Ispahan avec 10 831 charges. Le trafic est grandissant, malgré la neige en hiver. Une caravane de 80 mules, partie d'Ahwaz le 11 janvier 1906, a été bloquée par la neige à Ardal ; après un arrêt de 16 jours, elle a péniblement regagné Ahvaz.

1907. — L'agent de MM. Lynch Brothers me fournit le tableau du trafic entre Ahvaz et Ispahan durant les quatre années dernières :

Nombre annuel de charges

	1903	1904	1905	1906
	—	—	—	—
D'Ispahan à Ahvaz	2 496	4 058	4 089	5 474
D'Ahvaz à Ispahan	4 215	7 889	10 831	13 972

Pour le commerce du Fars, cette Lynch's Road des Bakhtyaris remplace de jour en jour la route des Kachgaïs, qui, par le plus court, cascade de Chiraz à Bouchir. Durant les deux derniers siècles, depuis que Kérim-khan avait fait de sa Chiraz la capitale du Sud, cette piste des Kachgaïs était devenue

l'artère principale du commerce vers le Golfe et presque le seul lien entre la Perse et le reste du monde. Elle n'a que l'avantage du raccourci : c'est une succession de vertigineux *kotels* (escaliers), dont on a la vision et presque le malaise dans les descriptions de Pierre Loti ; ces défilés en échelle ne laissent passer qu'un à un cavaliers et chargements.

Bouchir, terminus de cette route sur le Golfe, est une oasis au milieu de sables désertiques, une petite ville de 25 000 âmes, au pied de rochers brûlants. Le pays environnant est de plus en plus accaparé par des chefs quasi indépendants, qui rançonnent durement les caravanes, et par des gardiens de la route, qui lèvent à chaque étape des *rahdaris* (droits de passage). Les muletiers commencent à délaisser cet itinéraire. Depuis dix ans, sauf quelques reprises passagères, le commerce d'importation de Bouchir est allé diminuant :

	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS[1]
	(en milliers de livres sterling)	
1897	1 145	392
1899	916	529
1901	1 631	573
1903	870	366
1905	761	469
1907	863	598
1909	793	432

Bouchir est pourtant resté un port anglais, où les Allemands ont essayé sans résultat de fonder en 1897 une *Deutsche-Persische Handelsgesellschaft*, où les Russes ont envoyé de 1901 à 1904 quelques chargements de manufactures et de sucres par leur vapeur

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n°s 3 360, 3 579, 3 885 et 4 134.

Khorniloff de la « Flotte volontaire », où les Hollandais apparaissent depuis quelques années pour chercher une clientèle à leur thé de Java. Mais les cotonnades de Manchester, les sucres belges et français, le thé de Ceylan, les riz de Kurrachee et de Rangoon, l'indigo de Madras et de Khairpoor tiennent toujours ce marché, qui paie en exportations d'opium, de drogues, de fruits secs et de tapis [1] :

Commerce de Bouchir en 1907-1908

	IMPORTATIONS (en milliers de livres sterling)	EXPORTATIONS
Angleterre	572	245
Inde	355	84
France	34	47
Turquie	32	51
Allemagne	19	16

Importations (en milliers de livres sterling)

Cotons et filés	Sucres	Thé	Indigo
555	118	79	30

Exportations (en milliers de livres sterling)

Opium	Gomme adragante	Fruits secs	Tapis
238	81	32	36

Les gains de Bouchir semblent menacés. De moins en moins utile, à mesure qu'elle est supplantée par la route des Bakhtyaris, la route des Kachgais aura le même sort que l'ancienne route de Chiraz à Bender-Abbas, à travers le territoire des Zends et le « royaume de Lar », comme disaient Tavernier et Chardin. Au temps des Sefevis, c'est par cette piste de Lar que passaient toutes les caravanes du Fars : d'Ispahan

1. Je ne fais que résumer les rapports du consul anglais, en particulier le n° 4 179 des *Annual Series*.

comme de Chiraz, toutes coulaient vers l'Ormuz des Portugais d'abord, puis vers le Bender-Abbas des Anglais. Il n'est pas de voyageur du XVII[e] siècle qui ne nous ait décrit les fraîches vallées lacustres du haut, emplies de neige durant l'hiver, les gradins brûlants de l'escalier côtier et la fournaise, mortelle en été, de Bender-Abbas, si bien qu'en toute saison les souffrances des caravanes étaient vives :

La montagne d'Ajoudouchs ou de Jarron (Djaroun) est la plus rude et la plus dangereuse à passer que j'aie vue en Perse : on se trouve plusieurs fois sur les bords de précipices affreux où le chemin, qui n'est pas large de quatre pieds, n'est remparé du côté du précipice que de murs et de rebords de pierre, de la hauteur de deux pieds seulement, qui n'empêchent pas qu'on ne soit saisi d'effroi en regardant en bas.

La descente est le plus rude chemin que j'aie jamais vu, étant comme semé de grosses pierres et de rochers, où les chevaux ne sauraient mettre un pied droit devant l'autre [1].

Presque partout, des eaux amères ou infectées de vers; en toute saison, des brigands et des fauves. Au milieu des rochers et des sables, Lar, gros village « d'une chaleur insupportable pendant l'été à ceux qui n'y sont pas nés ». Plus bas « la Caramanie déserte » avec des tempêtes de sirocco qui, même au printemps, empêchent de voyager durant le jour; et des sables, et des nuées de sauterelles, et de brusques torrents que l'orage fait dévaler de la montagne et qui emportent bêtes et gens. La rade de Lindjah offrait l'échelle la plus proche; aujourd'hui encore, le commerce de Lindjah n'est pas sans valeur :

1. Chardin, édit. Langlès, VIII, p. 468.

Commerce de Lindjah
(en milliers de livres sterling)

	1906-7	1907-8	1908-9
	—	—	—
Importations	176	194	134
Exportations	74	81	92

Mais Bender-Abbas reste le port principal de cette piste; seulement, ce n'est plus à la route de Chiraz qu'il doit sa clientèle : c'est aux caravanes qui montent vers Kirman, vers le Seïstan et le Khorassan.

Il y a trente ans encore, Bender-Abbas était le départ d'un commerce à grand rayonnement dont les opérations s'étendaient jusqu'à la mer d'Aral et jusqu'aux portes du Turkestan chinois. Au temps où les Russes n'étaient pas encore les maîtres de la steppe transcaspienne et des Khanats, où les Anglais n'avaient pas encore pacifié et annexé les hautes vallées de l'Indus, c'est par le détour de Bender-Abbas que les envois de Bombay atteignaient Bokkara, Samarcande et même Kachgar. Mais les Russes ayant étiré leurs lignes de rails ou de navigation depuis la mer Noire jusqu'à la Chine, tout ce que les ports russes du Caucase et de la Caspienne ont gagné, Bender-Abbas l'a perdu. Puis le placier russe, par la route d'Askabad à Mechehed, a pénétré dans le Khorassan et c'est encore une province qui a échappé à la clientèle de Bender-Abbas. Poussant plus au sud, le Russe a même entamé le Seïstan, qui est devenu le champ actuel de la bataille commerciale, si bien que le front d'avancée anglaise, qui jadis était Bokkara, plus récemment Mechehed, se trouve aujourd'hui repoussé vers le sud jusqu'à Kirman.

Kirman[1], grand bazar, a pour le moins cinquante

1. Cf. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 3748.

mille habitants; mieux irrigué, son territoire pourrait en nourrir le double. Kirman a son commerce de tapis, de pistaches et d'amandes sèches, et les Anglais ont essayé d'amener ici le terminus de leurs deux routes caravanières qui partent de l'Inde : route terrestre de Nouchki à travers le désert beloutche; route maritime et terrestre Kurrachee-Bender Abbas. Mais cinq cents kilomètres de montagnes ardues et désolées séparent Kirman du Golfe, et vers Nouchki, c'est douze cents kilomètres de plateau désertique :

Le commerce rencontre des difficultés considérables : des marchandises, débarquées à Bender-Abbas en mai 1907, ont été livrées à Kirman le 22 février 1908, la première caravane après le mois de mai 1907 n'ayant quitté Bender-Abbas que le 5 janvier. La poste met trente jours; pas de télégraphe; le marchand n'a aucun moyen rapide de prévenir son consignataire. Une lettre lui annonce que, depuis trente jours, ses marchandises ont quitté Bender-Abbas et lui arriveront dans deux mois; dans l'intervalle, rien à faire.

Les transports ne sont pas organisés. Le consignataire de Bender-Abbas doit chercher un *tcharvadar* qui formera une caravane avec des chameaux appartenant à plusieurs petits loueurs, dont un ou deux seulement connaissent le chemin : 600 livres de marchandises, traînées ainsi sur 300 milles, durant quatre-vingts jours, coûtent environ 125 francs de transport[1].

Une route carrossable, ajoutent les consuls anglais, ferait bientôt revivre ces districts du Sud, qui trouveraient, dans la culture du henné, du coton et du tabac, d'abondants revenus. Une mission anglaise, envoyée de l'Inde (1904-1905), n'a pu que formuler le même désir. En attendant, les Anglais installent

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 4067.

autour de leur consulat de Kirman quelques marchands hindous et s'efforcent de réveiller la petite communauté de Quèbres indigènes; ils explorent les richesses minérales du pays et voudraient intéresser les grands propriétaires à l'exploitation des mines, au creusement des puits artésiens :

Le consulat est entré en 1904 dans sa onzième année d'existence. Auparavant, jamais Européen n'avait séjourné ici plus de quelques mois : aujourd'hui, une colonie permanente de 22 membres augmente lentement pour le service d'un petit hôpital, du télégraphe anglo-indien et d'une succursale de la Banque Impériale de Perse (société anglaise). La province, pays inconnu naguère, est aujourd'hui l'une des régions les mieux explorées de la Perse.

Grâce au consulat surtout, les Parsis de Kirman ont fait d'immenses progrès. Autrefois, ils osaient à peine se risquer dans le commerce; ils comptent maintenant parmi les marchands les plus riches; plusieurs de leurs enfants apprennent l'anglais dans l'école entretenue par les dons de la communauté parsie de Bombay [1].

De Bender-Abbas à Kirman, il semble qu'une ligne ferrée pourrait monter sans trop de frais ni de travaux d'art :

Par Minab, Khanou, Began et Bam, un tracé commode permettrait de contourner la haute chaîne de Djebel Bariz : on a déjà fait circuler des voitures de Kirman à Began et l'on pourrait aller jusqu'à 80 ou 90 kilomètres plus au sud; au delà, il semble que la percée n'exigerait pas de grands efforts.

Bender-Abbas retrouverait alors sa fortune des siècles passés. Ce n'est aujourd'hui qu'un port sommeillant, auquel Bouchir enlève le premier rôle :

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 3 032.

Commerce de Bender-Abbas
(en milliers de livres sterling)

	1902	1904	1906	1907	1909
	—	—	—	—	—
Importations . . .	399	317	351	416	326
Exportations . . .	97	122	144	135	144

Là-dessus, l'Angleterre et l'Inde ont les quatre cinquièmes, de 55 à 70 p. 100 à l'importation, de 70 à 80 p. 100 à l'exportation.

Tranquilles de ce côté depuis que l'accord anglo-russe de 1907 a reconnu Bender-Abbas, Kirman et le Seïstan pour leur sphère d'influence, c'est vers le Kharoun et la route des Bakhtyaris, vers Bouchir et la route de Chiraz que les Anglais tournent de plus en plus leurs efforts, — vers cette cette zone intermédiaire que l'accord de 1907 laisse indivise, neutre, entre le domaine russe du nord et le domaine britannique du sud-est. Les chefs des Bakhtyaris recueillent en espèces sonnantes le prix d'une amitié qui les fait agents d'étape, recruteurs d'hommes et de bêtes, surveillants et protecteurs de convois. Mais les Bakhtyaris sentent bien que leur récente fortune et la ruine de leurs rivaux dépendent de leur entente avec la maison Lynch Brothers, de leur soumission à ce Roi de la Route.

Entre le Roi de la Route et les *ilkhanis*, *ilbeguis*, *khans*, etc., l'alliance est devenue chaque année plus intime. Aussi lorsque, durant les premiers mois de 1909, les bazars du haut ont appelé à leur aide le fournisseur anglais contre les maux combinés du despotisme et de l'anarchie, ce sont les Bakhtyaris qui tout aussitôt ont répondu.

*
* *

Si l'on excepte la Ville royale, Téhéran (250 000 h.), la Ville princière, Tauris (200 000 h.), la Ville religieuse Mechehed (70 000 h.), les deux ports et le vestibule caspiens Barfourouch, Recht et Kazvin (40 à 50 000 h.), ce sont les provinces occidentales et sud-occidentales qui possèdent aujourd'hui toutes les grandes villes de l'empire : Ispahan, 80 ou 100 000 habitants; Kirman, Kermanchah, Chiraz et Yezd, 30 à 50 000; Hamadan, Kachan, Koum, Dizfoul, 20 à 30 000; Bouchir, Mohammerah, Chouster, Bouroudjird, 10 à 25 000, et chacune de ces villes a dans sa clientèle un assez grand nombre de bourgs dont chacun a plusieurs milliers d'habitants [1].

Politiquement, ces villes peuvent se diviser en deux groupes : les villes de l'Irak et les villes du Fars.

Les villes de l'Irak sont peuplées de Turcs, de Kurdes et de Juifs autant que de bourgeois iraniens : échelonnées sur la route religieuse, elles sont plus voisines du Roi des Rois, plus éloignées de l'influence européenne, un peu noyées dans la barbarie kurde. Le résultat est qu'elles ont toujours été plus enclines à la résignation, plus facilement contenues par les fonctionnaires royaux. Ici, le parti aristocratique et religieux était favorable au despotisme, revendications nationalistes n'avaient pas l'aiguillon de l'intérêt commercial.

1. J'emprunte la plupart de ces chiffres, très hypothétiques, à l'étude de M. E. Fevret, *le Groupement des Centres habités en Perse*, dans la Revue du Monde musulman (1907, II, p. 195).

Depuis 1905, Hamadan entrait dans la clientèle russe : les Russes avaient prolongé jusqu'ici leur route de Recht-Kazvin, et l'on se promettait déjà un service régulier d'automobiles, la construction de reposoirs aux étapes. Une compagnie persane, qui avait des ministres dans son conseil d'administration, annonçait qu'elle allait construire la route entre Hamadan et la frontière turque : « comme dans toutes les entreprises persanes, ajoute le consul anglais, on s'en est tenu aux discours ; rien n'a été fait ». La « pénétration pacifique » n'apportait que des bénéfices, en faisant baisser les prix des entrepreneurs de caravanes et des fournisseurs de Bagdad, en faisant mieux payer l'opium, les peaux et autres matières premières. On peut dire que personne à Hamadan ne fut révolutionnaire.

A Kermanchah, la lutte fut d'abord plus vive entre réactionnaires et patriotes :

Mars 1907. — Les élections ont entraîné quelques troubles : le consul de S. M. britannique a été invoqué comme arbitre par le gouverneur et les différents partis, mais s'est récusé disant que ces affaires ne sauraient le concerner. Le 4 mars, le parti populaire a décidé la grève et s'est réfugié au télégraphe ou sur les terrasses du Meidan (place) avoisinantes. Le parti aristocratique s'est réuni dans la maison d'un mollah. Le 18, un démocrate, passant devant la porte des aristocrates, fut salué de cris et de pierres. Il se jeta dans le Meidan, en criant qu'on le tuait. Tout le peuple du Meidan alors courut avec des bâtons à la maison du mollah ; on l'y reçut avec des coups de fusil. Toute la matinée ce fut une fusillade générale, mais assez maladroite pour qu'un homme seulement ait été tué exprès : un enfant reçut une balle perdue, et deux hommes, dit-on, sont morts de leurs blessures.

Juin 1907. — Avec l'aide du gouverneur, le parti autocratique l'a emporté. Deux mille démocrates se sont réfugiés au consulat de S. M. Les aristocrates ont pris le télégraphe et arrêté toutes les dépêches à l'Assemblée nationale. Le gouverneur a demandé que le consul de S. M. lui remît le chef démocrate. Pendant qu'on négociait, la foule a ouvert le feu sur le consulat. Les aristocrates ont ensuite envoyé des dépêches à Téhéran, une entre autres à la légation russe, qu'elle nous a aimablement communiquée.

Juillet 1907. — Le gouverneur d'Hamadan, envoyé à Kermanchah comme arbitre entre les deux partis, est arrivé le 20 juin ; il a tout de suite réussi à faire rentrer les démocrates chez eux. La ville est calme : les meurtres et voleries ordinaires continuent[1].

Au printemps de 1908, les tribus du Louristan se mettent à piller : le clan des Kakavends menace la ville, coupe la route ; le bazar ne reçoit plus ses caravanes. Mais, jusqu'en juin 1908, le calme est seulement interrompu par les « meurtres et voleries ordinaires ». Aussi le coup d'État de juin contre l'Assemblée laisse-t-il la ville indifférente. Au printemps de 1909 seulement, quand les révolutionnaires de Recht et de Tauris commencent de l'emporter, Hamadan adhère au programme nationaliste (25 mars) et les démocrates de Kermanchah, réfugiés au consulat turc, souscrivent 50 000 francs, — disent-ils, — pour mettre en branle contre le Chah les Kurdes Khodabendulis ; mais personne ne bouge avant la prise de Téhéran par les révolutionnaires du Nord.

Les villes du Fars, de langue et de culture plus iraniennes, ont été entretenues par des siècles de

1. *Livre Bleu*, n° 4 581, p. 20, 28 et suivantes.

poètes dans l'exécration du Touranien; les traces de leur splendeur récente et de leur ruine actuelle les ont entretenues aussi dans l'admiration du Sefevi et du Zend, qui les avaient faites si belles, et dans le dégoût du Kadjiar qui les a saccagées. Depuis un siècle, bercées de rêves messianiques par les prophètes et les gens de religion, elles ont patiemment attendu le divin justicier, dont en 1848 le Bab se disait le précurseur [1].

Le premier Kadjiar, Agha-Mohamed, n'était venu à bout du Fars qu'après des mois de sièges et par un étalage d'atrocités : à la prise de Kirman, il avait donné en esclaves 20000 femmes et enfants à ses soldats et l'on raconte qu'il s'était adjugé 70000 yeux humains que, de la pointe de son couteau, il avait comptés sur des plats. Ses héritiers ont continué le même régime : il y a vingt ans encore, un de leurs princes, gouverneur d'Ispahan, ne faisait pas scandale en ordonnant d'ouvrir la cage thoracique d'un mécontent et d'en tirer le cœur, qu'il tournait et soupesait dans sa main, avant de l'écraser sous son talon.

Courbées sous la peur, ces villes du Fars sont d'un tempérament peu guerrier, et les terribles souvenirs de l'invasion afghane raniment à chaque tournant de rue leur amour de la paix. Leurs riches bourgeois n'avaient eu d'espoir durant le XIX[e] siècle que dans la révolte d'un prince kadjiar, à qui ils avanceraient l'argent pour s'acquérir une armée, revendiquer le trône à la mort prochaine du Roi et ramener la tiare dans quelque ville du Sud. En 1835,

1. Nous reviendrons là-dessus.

à Chiraz, le Kadjiar Hassan-Ali-Mirza (Ferman-Ferma) essaya de cette révolte au décès de Fath-Ali-Chah. En 1850, au décès de Mohamed-Chah, le jeune Nasr-ed-Dine eut à reprendre Ispahan contre l'un de ses oncles. De 1870 à 1888, le fils préféré de Nasr-ed-Dine, le fameux Zill-es-Sultan (âgé aujourd'hui de cinquante-neuf ans), sembla le vengeur désigné.

Fils aîné du Chah, mais fils d'une concubine, Zill-es-Sultan n'était pas le dauphin, le *veliahd*. Mais son père, qui d'abord le préférait, avait réuni pour lui, en une sorte de vice-royauté, toutes les provinces méridionales : un territoire plus grand d'un quart que la France. Ferme policier des villes et des routes, dur mainteneur des tribus, féroce exploitant des villages, Zill-es-Sultan s'acquit une armée régulière de vingt mille hommes, disciplinés, armés et outillés à l'européenne, et une vingtaine de mille irréguliers. Mais, au bout de dix-huit ans, Nasr-ed-Dine prit peur de ce trop puissant vice-roi; il ne lui laissa après 1890 que le gouvernement du Fars, où Zill-es-Sultan, fonctionnaire de son frère Mozaffer-ed-Dine (1896-1907), puis de son neveu Mohamed-Ali, continuait sa cruelle et rapace administration, quand la révolution éclata.

Ces prudentes villes du Fars marchèrent pour la révolution avec les villes du Nord, mais après elles et très loin derrière elles. En 1907, elles acclamaient la Constitution, chassaient leurs gouverneurs les plus impopulaires et nommaient des *andjoumans*, des conseils locaux pour surveiller les fonctionnaires du Kadjiar. Mais les meneurs, — ici un personnage religieux dont le gouvernement négligeait la pau-

vreté, là un notable marchand qui avait des affaires de douane ou d'adjudication, — n'excitaient et ne soudoyaient la foule que pour satisfaire des rancunes ou des intérêts personnels[1] :

Janvier 1907. — D'Ispahan, M. Barnham écrit le grand mouchtehed Agha-Nedjefi a fait faire les élections de manière à avoir des défenseurs de ses intérêts dans l'Assemblée nationale. Le Conseil local, qui a pris le gouvernement de la province sous la présidence du cheikh Noroullah, se réunit deux fois par semaine et, se mêlant de tout, produit le mécontentement général et la confusion.

Février 1907. — Agha-Nedjefi, causant avec le secrétaire du consulat, a parlé de la nécessité qu'il y aurait de forcer les Juifs, les Arméniens et même les Européens d'Ispahan à adopter un costume et des mœurs plus conformes au respect qu'ils doivent à l'islam.

Mars 1907. — Le peuple a réclamé le renvoi de Zill-es-Sultan : le Chah a cédé. Les chefs du mouvement furent Cheikh-Noroullah pour les *mollahs* et Hajdi Mohamed-Hosein Kazerooni pour les marchands. Hadji Mohamed est créancier de Zill-es-Sultan pour une grosse somme ; il croit sans doute avoir plus de chance d'être payé si Son Altesse n'est plus gouverneur ici.

A Chiraz, un Andjouman-i-Islam (Comité musulman) de cinq cents prêtres et marchands a juré de défendre l'Assemblée et la Constitution au prix même de leur sang, et un patriote a ponctué son cri *Vive la Liberté!* d'un coup de couteau dans l'œil d'un enfant juif.

Zill-es-Sultan chassé, on apprécia tout aussitôt les douceurs de sa détestable tyrannie. Les villes étaient menacées par les nomades qui de tous cotés accouraient au pillage; les routes coupées n'ame-

1. Voir E. Aubin, *la Perse d'Aujourd'hui*, p. 278 et suivantes.

naient plus au bazar les marchandises achetées dans les ports ni les fruits des villages, ni les fleurs et les légumes de la banlieue, ni même le pain quotidien. Au nom de la liberté, une jacquerie de *raiat* (paysans) chassait les dîmeurs. Les riches marchands, insultés dans les rues, n'osaient plus risquer leurs belles mules sur le chemin des roseraies les plus proches :

Avril 1907. — L'Assemblée locale de Chiraz continue son opposition au gouverneur, qui déclare à notre consul ne plus pouvoir tenir la populace excitée par des lettres de Tauris. On a attaqué le quartier juif et voilà qui va augmenter l'émigration juive : ces derniers mois, plus de 70 familles juives ont quitté Chiraz pour la Palestine.

Mai 1907. — Révolte populaire contre le gouverneur que l'on accuse d'être un suppôt du despotisme; boutiques closes; adresses à l'Assemblée de Téhéran, envoyées par facteur. Les routes sont aussitôt devenues dangereuses; plusieurs caravanes ont été pillées; l'une amenait pour quarante mille francs de marchandises anglaises; la poste anglaise a été pillée entre Chiraz et Bouchir. Pour se disculper, le gouverneur télégraphie à l'Assemblée que « c'est la faute des Anglais ».

Juin 1907. — Les gens de Tauris ont écrit à Ispahan pour demander au haut clergé de les aider dans leur pression sur le Chah. Agha Nedjefi a prêché au peuple le refus de l'impôt tant que le Chah n'aura pas signé les articles complémentaires de la Constitution ; il a recommandé de ne plus user de drap européen et annoncé qu'il ne porterait plus d'étoffe fabriquée par les infidèles; l'assemblée locale veut que le gouverneur empêche les enfants musulmans de fréquenter les écoles des missions.

Août-septembre 1907. — Le gouverneur d'Ispahan s'est brouillé avec l'*ilkhani* des Bakhtyaris, qu'il voulait remplacer par un autre membre de la famille. Une bande de Bakhtyaris a occupé la route d'Ispahan à Koum, et pille la

poste et les caravanes. Deux fois par semaine, les partisans d'Agha Nedjefi et des autres Aghas défilent sur le Meidan (place) avec des armes à feu. Leur nombre va croissant : les paysans viennent s'enrôler comme *fédaïs* afin d'obtenir la protection des Aghas et de ne plus payer la dîme aux propriétaires. Dans l'assemblée locale, des gens de religion et des marchands sont venus demander pourquoi les Aghas avaient accaparé le monopole des grains sur la route de Yezd : Agha Noroullah les a fait battre. Mais les Aghas ayant voulu augmenter le prix du pain, l'émoi populaire ne fut calmé que par la nouvelle du retour de Zill-es-Sultan : alors clôture du bazar, dépêches à Téhéran, visites aux consulats russe et anglais, rixes entre *fédaïs* et partisans de Zill-es-Sultan ; enfin la nouvelle est reconnue fausse et le calme, rétabli.

Octobre-novembre 1907. — Le mécontentement grandit contre l'assemblée locale dont les décrets ne sont jamais exécutés; le gouverneur demande son rappel; le président de l'Assemblée nationale dit qu'il faut appeler les Aghas à Téhéran et nommer un gouverneur énergique. Sur les routes de Yezd et de Chiraz, les vols continuent; une bande de cent hommes vient encore d'enlever vingt-huit mules et ânes avec leurs chargements. A Chiraz, les partis s'entretuent et les bazars se ferment.

Décembre 1907. — A Ispahan, les Aghas ont interdit tout commerce avec les maisons européennes; mais étant associés à des maisons indigènes qui vendent des marchandises d'Europe, ils n'ont pas interdit le trafic des denrées étrangères. A Chiraz, les deux partis sont toujours aux prises. La faction des Laris, secourue par les Kachgaïs, occupe deux mosquées. La faction des Kamanis a appelé des Bédouins. Les Kachgais coupent toutes les routes du Sud [1].

Pris entre les brigands du dehors et les larrons du dedans, les Farsis sentirent décroître leur zèle con-

1. *Livre bleu, passim.*

stitutionnel. Zill-es-Sultan apparut en sauveur quand le Chah, avec l'assentiment de l'Assemblée nationale, voulut bien le renvoyer comme gouverneur à Chiraz, au mois d'avril-mai 1908. La tranquillité se rétablit un peu; les pillards s'éloignèrent de la ville. Aussi, en juin 1908, quand le Chah accomplit son coup d'État contre l'Assemblée, c'est ce même Zill-es-Sultan que les villes du Sud proposèrent comme lieutenant-général du royaume aux constitutionnels de Recht et de Tauris qui les conviaient à la révolte. Le Chah se hâta d'exiler cet oncle dangereux : les plus ignorants en Perse connaissent un peu l'histoire de France; le Kadjiar de la branche régnante se souvint des Bourbons et des Orléans.

Ce coup d'État réactionnaire ne scandalisa pas outre mesure les patriotes d'Ispahan; les plus habiles négocièrent aussitôt leur réconciliation avec le despotisme :

Août 1908. — Il est visible que le Chah n'a pas de partisans à Ispahan; malgré tout, les chefs du parti nationaliste sont dans la terreur. Il semble qu'Agha Nedjefi travaille maintenant pour le Chah; son frère Agha Noroullah condamne en public les proclamations royales, ordonne de fermer les boutiques; le gouverneur fait annoncer par les crieurs que toute boutique close sera pillée par les soldats.

A Chiraz, quinze artilleurs se sont réfugiés au consulat britannique pour obtenir leur solde qu'ils n'avaient pas touchée depuis un an.

Il fallut l'héroïque exemple de Tauris et les longues instances des Rechtis pour échauffer enfin les patriotes du Sud. Il fallut l'arrivée des Bakhtyaris pour les décider à donner, non leur sang, mais leurs subsides à la cause nationale :

Janvier 1909. — En décembre, les voleries du sous-gouverneur et le despotisme du gouverneur avaient ramené des troubles à Ispahan. Après de longues négociations entre le gouverneur et les chefs du clergé, il semblait que l'accord allait s'établir quand, le 2 janvier, Samsan-es-Saltaneh est survenu avec quelque cent Bakhtyaris renforcer le parti populaire. *Ilkhani* des Bakhtyaris, Samsan-es-Saltaneh se sentait menacé : un khan bakhtyari avait gagné la confiance du Chah en recrutant dans la tribu une bande qui fut envoyée contre Tauris; ce khan demandait l'*ilkhanat* pour son frère et le Chah avait convoqué à Téhéran Samsan-es-Saltaneh, qui s'était abstenu du voyage pour raison de santé et « pour l'ordre à maintenir dans la tribu ».

Le gouverneur a fait donner la troupe et le canon contre le peuple et les Bakhtyaris; mais, ceux-ci l'emportant, il a fait piller le bazar par ses soldats : huit cents boutiques y ont passé; on évalue les pertes, les uns à deux cent, les autres à cinq cent mille livres (5 à 25 millions de francs). Le gouverneur s'est réfugié avec ses troupes au consulat britannique. Les Bakhtyaris ont pris possession de la ville et pillé le palais; le lendemain, aux acclamations du peuple, Samsan-es-Saltaneh est arrivé avec huit cents Bakhtyaris.

Il n'est pas douteux que Samsan-es-Saltaneh a voulu d'abord consolider sa situation dans sa tribu. Il est plus difficile de savoir dans quelle mesure les sentiments nationalistes l'inspirent. Il se déclare prêt à partir, dès qu'il aura des garanties de sécurité pour lui et qu'il aura assuré au peuple d'Ispahan les droits constitutionnels. Une assemblée provisoire a été formée qui fait un emprunt forcé de 20 000 tomans (100 000 francs environ) pour les frais de l'expédition bakhtyarie.

De février à avril 1909, il semble que le Chah ait traîné d'interminables négociations avec les Bakhtyaris et les Ispahanis, comme avec les gens de Tauris. Le *Livre bleu*, si bien renseigné sur les

autres villes, ne nous dit rien d'Ispahan durant ces trois mois : c'est la période où Samsam-es-Saltaneh règne sur la ville et où son frère, le Serdar Assad, prépare son expédition contre Téhéran.

Cet Hadji-Ali-Kouli-Khan, plus connu sous son titre honorifique de Serdar Assad (maréchal), est un membre de la famille ilkhanienne des Bakhtyaris. Durant les dix années dernières, il avait disputé ou partagé avec ses frères et cousins l'*ilkhanat*, l'*ilbeguat* et le *hakimat* de la tribu, en faisant appel, pour appuyer ses prétentions, tantôt à l'autorité du Chah, tantôt à l'arbitrage de la légation anglaise ou du Roi de la Route. Trompé dans ses ambitions et mécontent du nouveau Chah Mohamed-Ali, il s'était depuis 1907 rapproché des libéraux, puis mêlé de politique, et le soin de sa santé l'avait obligé à quitter l'empire. En Europe, à Paris surtout, il connut alors des jours heureux. Ce ne fut pas sans peine qu'au printemps de 1909, les lettres pressantes des Rechtis le décidèrent au retour, pour prendre dans le Sud le commandement des patriotes-révolutionnaires.

Il partit de Paris, accompagné de sympathies anglaises. La diplomatie de sir Edward Grey, loyalement fidèle à l'accord anglo-russe, gardait la neutralité entre le Chah et la révolution. Mais le commerce anglais et — pourquoi ne pas le dire? — la maison Lynch Brothers, menacés dans leurs intérêts vitaux, ne pouvaient avoir aucune tendresse pour cet accord, qui livrait à l'influence et au trafic russes toute la Perse du nord, y compris Yezd et Ispahan, ni pour le Kadjiar, qui ne semblait plus qu'un vice-roi de Pétersbourg. La maison Lynch venait justement de racheter à une société russo-persane la

concession de la route Téhéran-Ispahan et d'un embranchement Koum-Sultanabad, qui serait la tête de la future route anglaise Koum-Sultanabad-Khoremabad-Dizfoul à travers les Loures-Feilis. L'opinion anglaise était émue par les assassinats de riches Parsis, Juifs et Arméniens, dont on recevait la nouvelle de Kirman, de Yezd et de Chiraz; les fonctionnaires du Chah passaient pour favoriser ou tolérer les attentats contre les sujets et des protégés anglais.

Au printemps de 1909, le Serdar Assad rentra dans ses montagnes par les bateaux et les chemins anglais : « Alors que toutes les autres routes sont infestées de voleurs, la route des Bakhtyaris reste ouverte », écrivaient les diplomates anglais[1]. Le Serdar recruta parmi ses Bakhtyaris 2 ou 300 hommes et rejoignit à Ispahan son frère Samsam-es-Saltaneh, puis, par Kachan et Koum, marcha à la rencontre du Sepehdar et des Rechtis, qui venaient de prendre Kazvin. Les deux armées patriotes arrivèrent ensemble devant Téhéran.

Après la capitulation du Chah, le Serdar est devenu le collègue du Sepehdar dans la direction du syndicat gouvernemental qu'ont formé les révolutionnaires unis du Nord et du Sud. Il est ministre de l'Intérieur, en attendant mieux peut-être; car, en quittant Paris, il montrait sur son grand sabre la devise *Mort au Kadjiar*. Si ses associés, les Rechtis, y consentaient, pourquoi cet *ilkhani* vainqueur ne prendrait-il pas la tiare, suivant le mode traditionnel, éternel, des révolutions de l'Iran?...

En son absence, un autre prétendant avait tâché de

1. *Livre Bleu*, 4 733, p. 12.

mettre en branle les tribus du Sud. Le troisième fils de Mozaffer-ed-Dine, Salar-ed-Daouleh (né en 1881), gouverneur du Louristan et gendre d'un *ilkhani* loure, avait essayé, dès le printemps de 1907, d'une révolte contre son frère Mohamed-Ali : trahi par les siens et abandonné du consul anglais de Kermanchah, chez lequel il s'était réfugié, il fut emprisonné, s'échappa, vint en Europe, à Stamboul d'abord où les Jeunes Turcs lui firent bon accueil, puis dans les capitales de l'Occident, où peut-être ne trouva-t-il pas l'aide qu'il avait espérée; rappelé par ses amis du Louristan, il se remit en marche vers la tiare, mais sans plus de succès.

Il semble que les Rechtis ne soient pas disposés à rendre la tiare aux gens du Sud et c'est pourquoi, gardant le petit Kadjiar qu'ils ont intronisé, ils auraient voulu, au-dessus du Serdar et du Sepehdar, installer comme premier ministre le seul homme qu'ils jugeaient capable de fonder le régime parlementaire, Nasr-el-Moulk, un troisième type de réformateur patriote, l'aristocrate-libéral du Nord-Ouest.

III

LES PROVINCES DU NORD-OUEST

L'Azerbaidjan et les provinces du Nord-Ouest furent longtemps acquis au Kadjiar par le même sentiment que les provinces Caspiennes : haine du Russe chez les sédentaires et chez une partie des nomades. Mais ce sentiment était doublé d'une parenté touranienne entre le Turc-Kadjiar et les Turcs-Azéris qui font ici la majorité des sédentaires.

Ces provinces du Nord-Ouest ont une sorte d'unité. L'Azerbaidjan[1] est la haute plaine close de Tauris (1 300 mètres au-dessus de la mer), dont les trois quarts (4 à 6 000 kilomètres carrés) sont occupés par les eaux salées ou les boues salines du lac d'Ourmiah. Cette plaine a toujours eu dans sa clientèle politique et commerciale les longues vallées qui y débouchent (50 000 kilomètres carrés, dit M. de Morgan) et les revers de sa ceinture montagneuse : tous les pasteurs du Nord-Ouest viennent s'approvi-

1. Voir la scientifique description de M. de Morgan dans le tome premier de sa *Mission*, et les cinq premiers chapitres de *la Perse d'Aujourd'hui*, de M. E. Aubin.

sionner dans ses bazars, cultiver ou piller ses jardins, ses vignobles et ses champs.

Vers le nord, cette clientèle s'étendait autrefois jusqu'au Caucase, sur les provinces sujettes du Chirvan et du Daghestan et sur les principautés vassales de Géorgie et de Mingrélie ; un instant, le Sefevi voulut installer à Tauris sa Ville royale; c'était, après Ispahan, le plus grand bazar de l'empire :

La place de Tauris, — écrivait Chardin, — est la plus grande place de ville que j'aie vue au monde : elle passe de beaucoup celle d'Ispahan; les Turcs y ont rangé parfois trente mille hommes en bataille. Le soir, cette place est toute remplie de menu peuple qui vient s'y divertir aux passe-temps qu'on y donne : ce sont des jeux, des tours d'adresse, des bouffonneries, des luttes, des combats de taureaux et de béliers, des récits en vers et en prose, et des danses de loups. Le peuple de Tauris prend son plus grand divertissement à voir cette danse, et l'on y amène, de cent lieues loin, des loups qui savent bien danser : les mieux dressés se vendent jusqu'à cinq cents écus la pièce. Cette grande place, le jour, est un marché de toute sorte de denrées : la livre de pain n'y coûte d'ordinaire que deux liards, celle de viande dix-huit deniers; la volaille, le gibier, les fruits, le vin et le fourrage y sont à aussi bon marché; les légumes s'y donnent presque pour rien, particulièrement les asperges, et on assure qu'il croît soixante sortes de raisins aux environs de la ville.

Onze cent mille habitants, disaient les indigènes; cinq cent cinquante mille au moins, disait Chardin : « d'aussi beaux bazars qu'en lieu de l'Asie et il fait beau voir leur vaste étendue, leur largeur, leurs beaux dômes, et les voûtes qui les couvrent »; deux cent cinquante mosquées; trois cents caravansérails : telle était la grande Tauris d'autrefois.

La frontière russe, depuis 1828, lui a enlevé ses domaines du nord, en rattachant à Tiflis le pays au delà de l'Araxe. Les Russes ne lui ont aussi laissé vers l'est qu'un pan de cantons montagneux et de côtes caspiennes. De même, après huit ou dix siècles de guerres, qui souvent ont amené l'Osmanli jusque dans Tauris même, qui l'amènent encore dans les villages contestés, la frontière turque a enlevé aux gens de l'Azerbaidjan toute intimité avec le Kurdistan de l'ouest. Mais vers le sud, Tauris reste le fournisseur de presque tous les Kurdes de l'empire iranien, sauf des tribus les plus méridionales que nous avons trouvées sur la route Bagdad-Hamadan et qui vont au bazar de Kermanchah.

Plaine lacustre; pentes caspiennes; montagnes kurdes : ces provinces du Nord-Ouest peuvent avoir quelque 200 ou 250 000 kilomètres carrés et leurs 3 ou 4 millions d'habitants (??) se partagent en trois pays : deux pays iraniens encadrant un pays touranien.

Il semble que dès l'antiquité la plus reculée, les invasions touraniennes aient convoité et, chaque fois qu'elles le pouvaient, usurpé les bords du grand lac. Du fond de leur Scythie, de leur Mongolie ou de leur Turkestan, ces Jaunes des sables étaient attirés vers cette Égypte lacustre, comme les Bédouins de l'Arabie ou de la Libye vers les terres noires du Nil : à la fertilité, à l'inépuisable abondance de l'autre Égypte, cet Azerbaidjan joint la fraîcheur et la salubrité d'un climat montagnard, dont les rudes hivers n'étaient point pour effrayer les nomades de l'Asie glaciaire. Durant toute l'histoire, ces invasions touraniennes ont suivi le même chemin : montant de

leurs sables transcaspiens sur le plateau khorassanais, elles contournaient le désert iranien par la rive du nord, enfilaient la trouée de Zendjan et inondaient enfin la haute plaine de Tauris. Elles ont coupé en deux la masse indigène, dont les fuyards se sont réfugiés dans les montagnes du pourtour, Kurdes au sud, Galiches, Taliches et congénères au nord.

Bien qu'ayant absorbé une forte quantité de sang jaune, ces indigènes ont gardé dans leur langue et leur type des caractères franchement iraniens. Les envahisseurs, Turcs et Mongols, s'installèrent dans la bonne vie agricole de la plaine. Les vaincus furent longtemps réduits à la vie pastorale des monts, aux éternelles transhumances; ils oscillent aujourd'hui de la vie sédentaire à la vie nomade, du brigandage au service du Roi.

Les montagnards du nord, peu nombreux, sont de plus en plus fixés au sol par le défrichement des forêts et par le commerce avec les marchés et les bateaux russes : sédentaires, Taliches, ou nomades, Galiches, ils occupent le revers caspien.

Longtemps pillés et massacrés par les pâtres du haut et du bas, les Taliches sont tombés dans une misère barbare, ne mangeant pourtant que du pain de froment, à la différence des Kurdes et autres Iraniens du Sud-Ouest qui mangent volontiers du pain de glands doux. Leurs villages sont groupés en fiefs, sous l'exploitation de petits khans héréditaires.

Les Galiches sont une poussière de tentes, sans organisation commune, voleurs et « chapardeurs » plutôt que brigands et rebelles, mais échappant tou-

jours aux répressions, grâce à la frontière qui leur donne l'asile russe contre l'autorité persane et réciproquement. La vallée de l'Araxe surtout et la « Montagne Noire » (Kara-Dagh) sont un paradis pour les *outlaws* des deux empires. La vallée est entièrement fermée à tous les vents : durant l'été, c'est une fournaise, où ne restent que les Cosaques des postes-frontières; au printemps, un marécage inondé; à l'automne, un grand champ de culture; les nomades descendent alors des pentes et passent l'hiver dans ce tiède abri. Ici, il n'est plus question de tribus; on ne trouve que des bandes temporairement unies pour l'industrie de la rapine.

Dans le sud de l'Azerbaidjan, au contraire, les puissantes tribus kurdes ont subsisté, conservant des cultures autour du lac, en même temps que des villages jusque sous la neige des monts.

En ce dédale de montagnes, dont plusieurs cantons nous restent inconnus, le nombre des Kurdes est plus incertain encore que celui des autres nomades iraniens. Le Kurde est d'une race abondamment prolifique : « On cite des familles de cent fils, issus de quatre ou cinq femmes seulement : dans le district d'Hars-Alan, il existe un village dont toute la population, sauf trois maisons, est composée des fils et petits-fils d'un homme qui vit encore : le village a cent trente maisons, six cent cinquante habitants environ[1] ». Mais ici, la vie est encore plus dangereuse aux adultes, plus dure aux enfants et aux vieux. La famine est presque endémique l'hiver :

1. De Morgan, *Mission*, II, p. 28.

dans les villages souterrains où bêtes et gens sommeillent sous plusieurs mètres de neige, la nourriture de l'homme dépend de la nourriture du troupeau, qui, le plus souvent, n'a pour subsister que les feuilles sèches et le jeune bois des pousses engrangées au printemps.

Les migrations continuelles entre territoire persan et territoire turc achèvent de rendre une statistique impossible. Il semblerait cependant que le Chah possède environ 6 ou 700 000 Kurdes.

On pourrait s'étonner que ces Kurdes, si nombreux et si compactement installés depuis des siècles dans la région, n'aient pas conquis plus souvent la tiare pour un de leurs *ilkhanis*. En fait, ces Suisses de l'Iran ont vécu à l'écart tant que l'étranger n'est pas venu les troubler dans leurs pâturages, et les innombrables vallées de leurs montagnes les ont divisés en une myriade de clans et de tribus : chaque fois qu'un Européen entreprend le dénombrement des chefs, c'est une nouvelle liste qui vient doubler les nomenclatures précédentes.

Pour cataloguer cette cohue, on la partage d'ordinaire en trois groupes : tribus kurdes de l'Azerbaidjan (ou de Moukri), qui fréquentent le pourtour méridional du lac; tribus du pays de Sennah (ou d'Ardelan); tribus du pays de Kermanchah. G. Curzon, en 1891, connaissait dix tribus principales dans la première région, onze dans la seconde, quinze ou seize dans la troisième, dont la tribu des Kalhours. En 1903, le vice-consul anglais de Kermanchah dresse le catalogue de ces Kalhours[1]; il trouve quinze

1. *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series*, n° 590, p. 49.

grands clans qui ont, chacun, son *khetkhoda* et qui sont divisés en vingt-huit petits clans, ayant, chacun, son *agha*, *khan* ou *kelanter*; au total 12000 familles, 4000 guerriers, dont quatre familles nobles se partagent le commandement :

Dans la nuit, un incendie éclate au village de Chinawa, chez les Mamêches. Ce sont leurs voisins, les Mengours, qui ont allumé le feu. Ces sortes de choses sont fréquentes chez les nomades, les diverses tribus étant toujours en guerre les unes contre les autres. Il y a quelques jours seulement, ce sont les meules de blé du village de Passawa qui brûlaient, juste en face de la maison de Mohamed-el-Aga, le chef des Mamêches. Dès que le feu est mis, les incendiaires, qui allument toujours au moment des grands vents, s'enfuient sur la montagne et vont jouir de cette destruction des récoltes de leurs ennemis...

Jamais un nomade ne passe la frontière de la tribu voisine : les guides mêmes s'arrêtent à quelques mètres de la limite et n'avancent qu'avec une grande prudence et le fusil chargé. Les guerres entre tribus ont également lieu entre familles : chacun est jaloux de son voisin, le frère de de son frère, le père de son fils. Si le gouvernement persan accorde un avantage à l'un des chefs nomades, il doit l'accorder aux autres, sinon la guerre commence de suite. Les grands chefs sont tous généraux de troisième classe; les autres agas, colonels, — mais ne sont pas payés [1].

Aux querelles et guerres civiles, qui résultent fatalement de ces divisions, s'ajoutent la guerre étrangère et la guerre religieuse. La frontière turco-persane a coupé le Kurdistan en deux parts inégales : deux tiers au Sultan, un tiers environ au Chah, 600000 Kurdes peut-être à celui-ci, 1500000 pour le

1. De Morgan, *Mission*, II, p. 18-19, p. 25-26.

moins à celui-là. Les deux gouvernements se disputent les tribus-frontières, et chacun d'eux tolère, encourage même le brigandage tant pour se garder soi-même que pour gêner le voisin :

Le village de Ghworratou, raconte de Morgan en 1891, a été bâti, il y a quelques années seulement, par le chef kurde Aziz-Khan. Sujet turc et chef des nomades Badjalans, il était autrefois un bandit fameux. En 1879, Zill-es-Sultan le fit venir à Ispahan et lui proposa la garde de la frontière persane. Jusque-là ce pays avait été dévasté par les brigands, probablement les Badjalans eux-mêmes. Zill-es-Sultan donna à Aziz-Khan de vastes terrains inoccupés et le fit nommer général avec un traitement annuel de 60 tomans (300 francs). Aziz-Khan fit en Turquie une expédition de pillage, afin d'éloigner le plus possible les tribus dont il se défiait, puis il revint en Perse et bâtit des villages pour [loger] ses cavaliers, établir ses fils et ses parents; aujourd'hui la frontière persane est bien gardée; mais ces gardiens jouent en Turquie le rôle de brigands [1].

Tout le long de la frontière, une zone dépeuplée, un terrain de razzias, sépare des villages persans les villages turcs, — kurdes les uns et les autres. Cette zone était assez étroite il y a cinquante ans, au temps où le Kurde gardait ses armes moyenâgeuses, la lance et la cotte de mailles. Elle s'est élargie avec l'introduction des fusils à longue portée et pour le service de Dieu. Mal convertis par les Arabes depuis douze siècles, les Kurdes ont suivi leurs maîtres turc et persan dans les deux Églises sunnite et chiite de l'islam, l'Église de Mahomet et l'Église d'Ali; quelques-uns, combinant ces deux croyances, ont

1. De Morgan, *Mission*, II, p. 94. On trouvera une bonne peinture de cette vie kurde dans le roman persan de Moriar, *Hadji-Baba*.

créé une religion ésotérique dans laquelle, Mahomet restant le prophète, Ali devient le Fils de Dieu, Dieu lui-même incarné, d'où le nom d'Ali-Illahis, que les bons musulmans donnent à ces adorateurs d'Ali.

Le Kadjiar a su profiter quelquefois de ces dissensions kurdes, pour installer tant bien que mal ses gouverneurs dans son Kurdistan. Mais tant vaut le gouverneur royal et tant vaut la suzeraineté du Chah. La règle théorique est que chaque clan doit un tribut annuel, dont le khan est responsable et qu'il réunit à sa guise : si le tribut n'entre pas dans la cause du gouverneur et si le gouverneur a des soldats, les champs ou les troupeaux du clan sont cernés, razziés ; la tribu s'enfuit, passe la frontière turque, y demeure quelques années, puis revient et la comédie recommence.

Les seuls gouverneurs qui puissent imposer ce régime aux Kurdes sont des Kurdes eux-mêmes, aghas ou *ilkhanis* de quelque tribu, auxquels le Chah afferme le district :

Ces gouverneurs sont obligés d'en user envers les nomades avec la dernière des sévérités. L'un d'eux, Ferrouk-Khan, ayant pris quatre brigands, les a fait frapper de verges sur la plante des pieds, jusqu'à ce que les ongles fussent tombés, puis, le lendemain, sur la tête : après dix ou douze jours, comme les vers s'étaient mis dans les plaies, il fit mettre les prévenus en liberté pour que, de retour dans leurs tribus, ils pussent dire comment ils avaient été châtiés. Un gouverneur kurde peut, seul, se permettre de pareils actes; un Persan serait immédiatement massacré [1].

Ces gouverneurs sont responsables pour les *ilkhains*

1. De Morgan, *Mission*, II, p. 26.

lesquels sont responsables pour leurs khans, lesquels répondent, à leur tour, des impôts et des crimes de leurs gens. L'amende est le principal moyen de gouvernement; au refus de l'amende, le gouverneur, s'il est assez fort, fait enlever le chef des délinquants, l'emprisonne, le bat tous les deux jours jusqu'à ce que ses gens le rachètent, puis lui donne un remplaçant, avec lequel, six mois ou deux ans après, les choses recommencent.

Au centre des monts, la province de Sennah est presque indépendante :

Sennah, avec trente mille habitants environ, kurdes, persans et israélites, est la résidence d'un gouverneur royal. Mais entouré de tribus montagnardes, demi-sauvages et presque indépendantes, le gouverneur est, dans la ville même, en butte aux rébellions perpétuelles; il ne prélève que très difficilement les impôts et fréquemment est chassé par la population. Les Sinnehis ont horreur de l'étranger et des chrétiens : malgré la présence dans mon expédition d'un officier supérieur persan, c'est à coups de pierres que nous avons été reçus et, après un court séjour, [reconduits] par la population qui nous huait, nous lançant encore des pierrres et des ordures [1].

Au bord de la grande route Hamadan-Bagdad, les Kurdes de Kermanchah ont toujours été surveillés et à demi matés par les chefs d'empires qui successivement eurent besoin de ce passage. Les Sefevis, renouvelant sans doute l'œuvre des Sassanides, établirent des colonies militaires et commerciales dans les plainettes et les combes où le défilé s'élargit. A la bouche même du défilé sur le plateau central,

1. De Morgan, *Mission*, II, p. 58.

les abords d'Hamadan et la pente de terres irrigables, qui descend vers Kachan, sont le domaine de Turcs Karaguzlis, qui peuvent compter quelque dix mille familles. Au long du défilé, toutes les peuplades de l'Iran occidental, Turcs, Persans, Juifs, Arméniens, sont représentées : pourtant le Kurde y domine.

Aux confins de l'Azerbaidjan, quelques tribus sont restées à l'état sauvage, « vivant dans les rochers, — dit de Morgan qui les a visitées, — comme des fauves, à peine vêtus, mangeant des glands et, l'hiver, pour se garantir du froid, se vautrant demi-nus au milieu de feuilles mortes dont ils remplissent les cavernes ». Mais le plus grand nombre sont devenus sédentaires sous la pression d'un gouverneur de l'Azerbaidjan, qui put installer ses sous-gouverneurs dans les bourgs les plus haut perchés. Un semblant d'administration régulière fut même organisé après une révolte, qui, en 1887-1888, amena les troupes royales jusque dans les monts.

Quant à la plaine lacustre, six siècles d'invasions touraniennes ne l'ont pas superficiellement turquifiée ou mongolisée : des régions entières sont de pure descendance et de seule langue touraniennes. Le Turc, puis le Mongol s'étaient installés à demeure dans les villages et les villes du lac ; leurs rois ou leurs *ilkhanis* avaient bâti leurs résidences de Tauris, de Khoï et de Meragha ; malgré les invasions et les tremblements de terre, les ruines de l'admirable *Mosquée Bleue* à Tauris nous disent encore la splendeur de ces dynasties touraniennes.

Le turc est la langue des campagnes et des villes. Cet Azerbaidjan est un Pays de Turcs et ce « Tur-

kestan » « azeri » reste comme l'une des piles du pont turco-tartare que les invasions touraniennes, de l'an mil à l'an quinze cent environ, avaient jeté par-dessus l'Iran et l'Anatolie, depuis la Grande Muraille de Chine jusqu'au Balkan. Le pont est aujourd'hui coupé de quatre ou cinq grandes brèches et se ruine de jour en jour. Il n'est d'intactes que les deux culées extrêmes et les piles avoisinantes : dans la péninsule balkanique et sur le plateau anatolien, la culée et la première pile osmanlies, entre lesquelles le courant hellénique n'a jamais cessé ; dans les steppes transcaspiennes et les sables kachgariens, la culée de Turcomans, d'Uzbegs et de Kirghiz, et les blocs des Khanats entre lesquels la colonisation iranienne a toujours maintenu ses infiltrations de Tadjiks, Tates et Sartes, etc., — tous termes équivalents pour désigner l'Iranien adonné à l'agriculture et au commerce. Au centre, deux ou trois piles se dressent encore sur l'Iran, battues de flots iraniens et caucasiens : le Turc afchar et kadjiar entre Asterabad et Téhéran ; le Turc karaguzli entre Hamadan et Kachan ; le Turc azeri et le Tartare dans le pays de l'Araxe, entre Tauris et Bakou.

Par la langue et la civilisation, comme par la situation géographique, le Turc azeri est à mi-chemin de l'Osmanli européanisé et du Kirghiz demeuré « nature ». Moins pur de race que le Kirghiz ou le Kachgarien, moins métissé pourtant que l'Osmanli de Stamboul ou de Salonique, le Turc azeri est devenu, sauf quelques exceptions, entièrement sédentaire : il a épousé des femmes iraniennes et de toutes les tribus, adopté le costume et le chiisme de ses sujets. Il conserve néanmoins de sa force et de sa

bravoure : il est capable encore de faire la guerre, de fournir une armée et une hiérarchie disciplinée ; c'est un homme, comparé aux autres sédentaires de l'Iran que tant de siècles d'invasions semblent avoir mutilés pour l'ombre du harem ou du bazar. L'aristocratie, surtout, a gardé les qualités de la race, tout en accueillant volontiers l'éducation de précepteurs européens, français surtout.

Il ne subsiste ici de Turcs nomades que les tribus fréquentant soit le Kara-Dagh, soit les deux volcans éteints, Savaland (4 800 m.) et Sehend (3 500 m.), dont les cônes altiers se dressent sur ce plateau, comme l'Etna sur la mer de Sicile. Ces nomades, mélangés entre eux et domestiqués par les Sefevis, ne forment plus que des tribus artificielles de *Chah-Sevens* (Amis du Roi), des tribus « maghzen » — dirait un Marocain — qui continuent de recruter la garde du Roi et du *Veliahd*.

Parmi tous ces Turcs se sont glissés quelques milliers de Sémites venus du Tigre sous le nom de Nestoriens, des Arméniens venus de l'Araxe, des Kurdes et des Taliches venus du pourtour montagneux, et quelques centaines de citadins et villageois persans.

Autour du lac, à la limite des collines rocheuses et des boues de l'inondation, trois villes tour à tour ont eu la prééminence. Tauris est la capitale d'aujourd'hui, avec ses 150 ou 200 000 habitants de toutes races et de toutes langues, son palais du *Veliahd* (prince-héritier), sa grande citadelle et ses bazars : ruines croulantes et bâtisses provisoires, émail, loques, terre et bois. Meraga est l'ancienne capitale des Mongols : 15 ou 20 000 habitants, disent les uns, 40 000, disent les autres, tous musulmans et

presque tous turcs, sauf quelques centaines d'Arméniens au bazar. Ourmiah, 25 à 30 000 habitants, est une ville plutôt iranienne et mi-chrétienne, de Kurdes, d'Arméniens, de Nestoriens.

Sur la route de l'ouest, à moitié chemin entre Tauris et la frontière osmanlie, Khoï, citadelle turque et bazar musulman, a 6 à 7 000 habitants dans son enceinte et, dans les faubourgs au delà des cimetières, 10 ou 12 000 musulmans avec quelques Arméniens. Sur la route du sud, le bazar kurde de Saoudj-Boulak, première étape du Kurdistan, peut avoir huit, dix, quinze mille habitants. Sur la route du nord-est, vers la Caspienne, Ardebil, qui fut le berceau des Sefevis et qui en garde les tombeaux miraculeux, aurait 50 ou 60 000 habitants, disent les uns, 12 000, disent les autres. Ses nombreuses mosquées et « le Tombeau du Cheikh » sefevi en font une ville religieuse, où affluent les pèlerinages locaux. Le commerce russe et la route d'Astara en font un entrepôt de plus en plus florissant : il se peut que, tout proche de la Caspienne, son bazar remplace quelque jour celui de Tauris pour la distribution des marchandises européennes et pour l'exportation des produits de tout ce Nord-Ouest. Le commerce terrestre des caravanes a fait la fortune de Tauris; chaque progrès du commerce maritime grandit le rôle d'Ardebil et de son échelle Astara :

Astara n'est qu'un bourg de 400 maisons dans le district de Namar, qui fut donné en fief perpétuel à des khans émigrés du Taliche russifié : les douanes paient 125 000 krans par an à ces khans comme droits de port (*benderi*) : 62 500 francs. La plus grande pêcherie Léonozoff est installée ici. Un pont relie l'Astara persane à l'Astara

russe de l'autre rive : ce pont de bois avait été construit pour le passage de Mozaffer-ed-Dine allant en Europe en 1905. Mais les Russes ont obtenu la concession d'un pont en fer dont la Perse fera la moitié des frais; ils ont acquis pareillement la concession de la route péagère Astara-Ardebil :

Commerce d'Astara
(en milliers de livres sterling)

	1906-7	1907-8	1908-9
	—	—	—
Importations	704	502	529
Exportations	577	304	322

A l'importation de 1908-1909 : sucre, 210 000 livres sterling environ; cotonnades, 200 000 livres; thé et pétrole, 20 000 livres chacun. A l'exportation : fruits, 150 000 livres; chameaux 55 000 livres; riz, 30 000 livres; caviar, 10 000 livres; peaux, 10 000 livres.

Sur la route entre Tauris et Téhéran, dont le bourg de Tourkmantchaï, fameux par le traité de 1828, est une étape, le bazar de Zendjan, — 20 ou 30 000 habitants, — est le carrefour des pistes entre Tiflis, Ardebil, Recht, Kazvin et Hamadan : il pourrait devenir le sous-distributeur des manufactures européennes et le collecteur des exportations kurdes.

* * *

La haine du Russe a toujours été ardente en ce pays-frontière. Depuis que les Cosaques du Tsar étaient arrivés sur le revers septentrional du Caucase (1785), les deux empires étaient voisins : les provinces alors persanes du Chirvan et du Daghestan bordaient la Caspienne jusqu'à l'embouchure du Terek. Au sud du Caucase, la propagande de

Pétersbourg travailla bientôt les principautés chrétiennes de Mingrélie, d'Imérétie et de Géorgie, qu'un lien de vassalité avait rattachées à l'empire du Sefevi, et l'Arménie d'Érivan, que le Sultan disputait au Roi des Rois.

Dans l'interrègne qui précéda l'accession du Kadjiar, le prince de Géorgie fit à Catherine II un public hommage de ses domaines et de ses trois forteresses de Tiflis, Érivan et Choucha, de toute la Transcaucasie intérieure jusqu'à l'Araxe. Le premier Kadjiar, Agha-Mohamed, se jeta sur le rebelle, en culbuta les quarante mille hommes, enleva la capitale, Tiflis, massacra les prêtres et quelque dix mille habitants et ramena seize mille esclaves (1795). Aussi le peuple musulman et les *ilkhanis* du Nord-Ouest acclamèrent ce tueur de chrétiens, quand il accepta la couronne (1796) dans cette même plaine de Mogan où Nadir avait reçu le titre de Chah.

Mais cet exploit fut sans lendemain. A peine Agha-Mohamed s'était-il éloigné pour faire sur les confins orientaux de l'empire la même besogne d'unification et de reconquête, qu'une double armée russe, déboulant du Caucase, venait venger, disait la vertueuse Catherine, les horreurs de Tiflis : Géorgie, Daghestan et Chirvan furent envahis ; même au sud de l'Araxe, le Russe campa dans la plaine de Mogan et Agha-Mohamed, qui accourait à la défense, fut assassiné (1797).

Sous son lâche neveu Fath-Ali-Chah, quinze années de guerre intermittente (1798-1813) ne laissèrent de répit à l'Iran qu'autant que les victoires de la France révolutionnaire et napoléonienne obligèrent le Tsar à tourner ses forces vers l'Europe. En 1813, après

notre désastreuse campagne de Russie, le Kadjiar, par le traité de Gulistan, abandonna aux Russes les neuf dixièmes de leurs conquêtes, non seulement les principautés chrétiennes de Géorgie et de Mingrélie, mais encore les provinces musulmanes du Daghestan et du Chirvan et la plaine de Mogan et, par Lenkoran-Astara, l'une des entrées du plateau iranien.

Encore ce traité de Gulistan était-il si machiavélique que les empiétements russes pouvaient continuer durant la paix et qu'au bout de treize ans (1813-1826) les prétentions d'un ambassadeur russe en faisaient sortir la guerre.

Agha-Mohamed trouvait alors un imitateur aussi brave, — aussi malheureux, — dans le prince royal Abbas-Mirza : une agression hardie amenait les Persans à quelques lieues de Tiflis (septembre 1826); une défaite les rejetait au sud de l'Araxe, puis du Kara-Dagh; Abbas-Mirza devait, l'année suivante (septembre 1827), abandonner son palais de Tauris à l'invasion de Paskiévitch.

Au début de 1828, le Kadjiar s'en remettant à la générosité du Tsar, le traité de Tourkmantchaï ajoutait à la Transcaucasie russe les khanats de Nakitchévan et d'Érivan, la rive gauche de l'Araxe, et stipulait pour les bateaux de guerre russes le monopole de la Caspienne. Le Russe, dès lors, tenait sur cette façade de l'Iran toutes les entrées maritimes et terrestres.

Ces désastres affaiblirent d'abord le pouvoir du Kadjiar dans les tribus et les villes du Nord-Ouest; ils engendrèrent ensuite, à mesure que la main de la Russie devenait plus proche, un loyalisme

actif, qui, durant la seconde moitié du XIXe siècle, fit de l'Azerbaidjan le meilleur soutien de la dynastie.

Le Kadjiar avait bâti sa Ville royale, Téhéran, au débouché des routes qui montent de ses provinces Caspiennes sur le plateau ; il installa à Tauris la Ville de son prince-héritier, de son *Veliahd*, et jusqu'à nous l'Azerbaidjan a accepté les charges et les bénéfices de ce « dauphinat ». Les charges, militaires et financières, furent lourdes : sédentaires et nomades durent également les supporter; le dauphin voulut avoir son armée de soldats, sa meute de scribes et de courtisans, ses arsenaux et son trésor, pour s'assurer la tiare contre les compétiteurs qu'un changement de règne ne manque jamais de susciter parmi les fils du Roi des Rois. Les bénéfices de toutes sortes furent réservés à une camarilla, qui exploitait d'abord le « dauphiné », puis accompagnait à Téhéran le *Veliahd* devenu Roi et prenait avec lui l'exploitation de l'Iran : depuis un siècle, chaque nouveau règne a amené de Tauris une nouvelle bande de favoris; ministres ou gouverneurs de provinces, les Turcs azéris et les autres Mongolisés de l'Azerbaidjan ont été dans l'empire les principaux associés du Turc-Kadjiar, lequel n'était lui-même qu'un Turc azeri, transplanté jadis dans le pays d'Asterabad.

Par eux, le turc azeri est devenu la seconde langue officielle de l'empire : le persan est la langue de la bureaucratie et des affaires; le turc est la langue du commandement, parlée ou comprise de toute l'armée et des hauts fonctionnaires, la langue du palais et du harem royal.

Ces Turcs et ces Kurdes du Nord-Ouest forment une aristocratie gouvernementale, dont les fils, dès l'enfance, reçoivent les plus hauts grades de l'armée et, dès l'adolescence, les plus hautes charges du gouvernement. Cette aristocratie s'est toujours piquée, non de fanatisme religieux, — le bon Turc n'est presque jamais un fanatique, et le Kurde est toujours détaché des biens de l'au-delà, — mais de culture étrangère. Ce fut le sort de tous les Turcs à travers toute l'histoire : tandis que l'Osmanli se mettait à l'école de l'Europe, le Kachgarien à l'école de l'Inde ou de la Chine, l'Uzbeg à l'école de l'Iran, le Turc azeri a un peu méprisé cette culture iranienne, dans l'admiration de laquelle s'hypnotisaient les sédentaires de la Perse et c'est à l'Europe que, lui aussi, il s'est adressé.

L'aristocratie du Nord-Ouest a donc fait élever ses fils par des précepteurs occidentaux; elle les a envoyés en Europe, dans les établissements militaires de la France, au temps où le prestige napoléonien tournait encore tout le Levant vers le Paris du Second Empire, puis dans les académies de Vienne et de Pétersbourg, dans les universités allemandes ou suisses et — les plus riches — dans les collèges anglais. Il en est à qui ce voyage d'Europe n'a pas réussi :

Je reçois à Khoï la visite d'un cousin de mon hôte. Louft-Ali-Khan faisait partie du premier groupe de jeunes Persans envoyés en France par Nasr-ed-Dine. Il partit en 1860 et resta sept ans en France, passa par le lycée Charlemagne et même par Saint-Cyr. Il revint avec la connaissance de notre langue, avantage unique de son long séjour au Franguistan. Il reçut à Bouchir un emploi modeste, s'en

dégoûta vite et reprit, sur l'héritage paternel, l'existence du petit propriétaire, guéri d'illusions occidentales [1].

M. de Morgan a connu de même, dans un bourg du Kurdistan, un malheureux gouverneur, qui, exilé parmi les sauvages et souvent assiégé par eux, sans armes, sans troupes, n'avait comme passe-temps que de relire pour la dixième fois un vieil exemplaire de *Un Million de Faits* : c'était un ancien élève de Saint-Cyr. Mieux qu'à ces déracinés, la culture européenne semble réussir à ceux qui la reçoivent sur place, en gardant le contact avec la barbarie originelle :

Nous apprenons la mort de Seif-ed-Dine-Khan, gouverneur du Kurdistan de Moukri, que le Chah venait de nommer maréchal (serdar) : il était âgé de vingt-neuf ans. Il était resté orphelin de bonne heure; il n'avait que sept ans à la mort de son père, le maréchal (serdar) gouverneur de l'Azerbaidjan. Sa mère anéantit la fortune considérable dont elle avait la gérance : lorsque Seïf-ed-Dine parvint à l'âge de raison, des cent huit villages et des immenses territoires que possédait son père, il ne restait que le village de Boukan; c'est là que, pendant la révolte de 1888, Seïf-ed-Dine tint tête aux révoltés de Moukri.

Il était d'une intelligence peu ordinaire et possédait admirablement les langues orientales, turc, persan, arabe, kurde, etc., le français et quelque peu l'anglais et l'allemand. Sa puissance incroyable d'assimilation l'avait mis fort au-dessus des Persans qui sont allés faire leurs études en Europe. Il était en outre très bon administrateur et brave dans les cas difficiles; à plusieurs reprises, il avait pacifié le Kurdistan de Moukri; il a été empoisonné par sa femme, fille d'un aga kurde [2].

1. E. Aubin, *La Perse d'Aujourd'hui*, p. 53.
2. De Morgan, *Mission*, II, p. 40 et 41.

Nasr-el-Moulk, — dont les patriotes auraient voulu faire le chef du nouveau gouvernement, — Nasr-el-Moulk, fils et petit-fils de ministre, chambellan du Veliahd, secrétaire du Chah, ministre lui-même à plusieurs reprises, est le type de ces aristocrates azerbaidjanais, bien qu'il soit né à Hamadan en 1858. Ancien élève de Balliol-College à Oxford, il était l'espoir des villes persanes qui attendaient de ce disciple des Anglais le vrai régime parlementaire, car il n'est de bon Parlement qu'à Londres. Vainement elles implorèrent le retour de ce Premier *in partibus*, que le Chah à deux reprises déjà avait inutilement nommé à la présidence du Conseil : Nasr-el-Moulk resta ou retourna à Londres, à Paris, aux eaux de Suisse et d'Allemagne ; il refusa la charge du pouvoir ; il n'en avait jamais accepté les ordinaires bénéfices, disent les Jeunes Persans... C'est le seul de leurs hommes d'État auquel ils décernent ce brevet d'intégrité.

Comme le loyalisme négatif des provinces Caspiennes, le loyalisme actif des provinces nord-occidentales a subsisté aussi longtemps que le Kadjiar s'est posé en adversaire des Russes, en défenseur de la terre musulmane. Quand le Kadjiar s'est fait le serviteur de Pétersbourg, l'Azerbaidjan s'est révolté.

C'est qu'à Tauris, comme à Recht, la « pénétration pacifique » non seulement froissait le sentiment du populaire et l'orgueil des aristocrates, mais surtout ruinait les riches gens du bazar.

Tauris, un peu relevée, par le Kadjiar, des tremblements de terre et des invasions osmanlie et russe qui l'avaient dépeuplée, était redevenue le principal marché de la Perse. Le veliahd Abbas-Mirza avait

organisé le trafic vers l'Occident, vers la mer turque, sur la route turco-persane, Khoï-Erzeroum-Trébizonde, que les caravaniers arméniens adoptèrent pour le transport des cotonnades et des manufactures anglaises. Une autre route, plus directe, unissait aussi Tauris au monde occidental : c'était, par Érivan, Tiflis et les ports de la mer Noire, la route de la Transcaucasie. Jusqu'en 1878, aussi longtemps que Kars et Batoum restèrent turques, les Russes, maîtres d'Érivan, voulurent garder les bénéfices de ce transit qu'un petit détour par Bayazid turque leur eût enlevé. Mais à partir de 1880, tenant Batoum, ils fermèrent le passage de leur territoire à toute marchandise européenne : la seule route de Trébizonde resta aux importateurs de Tauris, qui distribuaient les marchandises de l'Anglais dans toute la Perse du nord jusqu'au Khorassan, jusqu'aux bazars afghans. De Tauris à Mechehed et à Hérat, par Téhéran, cette piste anglo-arménienne fut durant cinquante ans l'artère commerciale de l'Iran, une sorte de Calais-Paris-Marseille, qui mettait le Khorassan et l'Afghanistan occidental dans la clientèle directe de Tauris et de Trébizonde.

La pénétration russe, poussant les cotonnades et manufactures moscovites et forçant les trois ou quatre portes du Nord, Mechehed, Recht, Astara et Tauris elle-même, a pris par le travers cette route Tauris-Mechehed et l'a coupée en deux ou trois tronçons : non seulement le commerce russe enlève aux gens de Tauris leur clientèle lointaine du Khorassan ; mais dans leur bazar même et dans les bourgs de leur Azerbaidjan, il introduit des agents et des courtiers de toutes les races et de toutes les reli-

gions que connaît la Transcaucasie ; on dit que Tiflis, le grand entrepôt russe, héberge les représentants de soixante-dix langues :

Depuis quelques années, écrit en 1901 le consul-général d'Angleterre à Tauris, nos voisins de Russie ont déployé une grande activité, surtout en recherches de mines et projets de routes; ils ont établi ici une succursale de la « Banque d'Escompte et de Prêts de Perse », qui est sous la protection de l'État russe. Cette Banque est alliée à la Compagnie de Transports Nadjena. Elle fait des avances sur marchandises de 50 p. 100 aux clients de la Russie. Elle demande la concession de routes entre Téhéran et Tauris, entre Tauris et Djoulfa sur l'Araxe, où viendra le chemin de fer Batoum-Kars-Érivan [1].

Le bazar de Tauris vivait de commerce, sans doute, mais devait aux opérations de banque quelques beaux revenus : les paysans des alentours étaient aux mains des sarafs (manieurs d'argent, changeurs, usuriers), qui, sur la prochaine récolte, avançaient quelques espèces moyennant l'honnête intérêt de 20 à 25 pour 100 et les aristocrates étaient souvent les bailleurs de fonds. La Banque russe se contente de 6 à 7 pour 100 :

1904. — Les importations russes, qui étaient de 673 000 livres sterling en 1902-1903, sont montées à 843 000 livres en 1903-1904. Cet accroissement, pour les trois quarts, est dû aux cotonnades que la succursale de la Banque d'Escompte se charge de placer, cherchant la clientèle, amenant les marchandises, réglant les frais de douane et d'entrepôt, livrant partout, au gré du client, perdant sur les laissés-pour-compte, rabattant sur les prix du marché. La route russe a été commencée à Djoulfa où le rail arrivera l'an prochain ; les marchandises russes atteindront en wagons directs la frontière persane ; qui prendra

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 2 685.

encore la longue et dangereuse route Tauris-Trébizonde?

1906. — Malgré les troubles intérieurs et les effets de la guerre russo-japonaise, la Russie garde sa situation de fournisseur pour une moitié de nos importations. La diminution, qui avait signalé la première année de la guerre, a cessé, bien que la Banque russe n'importe plus pour le compte des marchands et restreigne ses affaires en toute direction. La route russe Djoulfa-Tauris est terminée; sur roues, elle permet à deux bœufs de transporter la charge de six chameaux pour le prix d'un seul.

1906-1908. — Le commerce a varié dans des proportions très fortes : Astara devient le fournisseur de l'Azerbaidjan.

Commerce de Tauris
(en milliers de livres sterling)

	1905-6	1906-7	1907-8
Importations totales . . .	898	1 477	1 092
Cotonnades.	289	443	280
Sucre	125	254	305
Thé	97	101	154
Lainages.	143	286	102
Allumettes.	22	24	15
Exportations totales. . . .	621	1 143	747
Tapis	377	680	365
Fruits.	86	227	180
Coton	25	53	23
Soie	14	28	40
Peaux	35	65	47

Deux puissances dominent à l'importation :

Importations de Tauris
(en milliers de livres sterling)

	1905-6	1906-7	1907-8
Angleterre : totales. . . .	306	435	343
Cotonnades.	121	204	130
Lainages.	74	118	50
Thé	94	97	143
Russie : totales.	213	510	476
Cotonnades	67	165	76
Sucre	111	245	305

La France, avec ses soieries, ses sucres et ses lainages, tenait autrefois le troisième rang : le Lloyd autrichien, par les ports de la mer Noire, est en train de conquérir ce marché à l'industrie allemande et austro-hongroise [1].

A leur pénétration commerciale, les Russes voulaient ajouter une pénétration politico-religieuse, par les soins d'une mission orthodoxe, qui, très richement dotée, essayait de convertir les quarante ou cinquante mille Nestoriens de l'Azerbaidjan.

Ces Sémites chrétiens de la plaine assyrienne, fuyant l'islam et le massacre turc, se sont réfugiés jadis dans les premières vallées des monts, puis dans les villages et bourgs iraniens du haut, dans le pays d'Ourmiah, où toutes les Églises occidentales, catholique, anglicane, calviniste, ont envoyé des missionnaires pour les convertir. Ourmiah est ainsi devenue une ville de missions, d'écoles rituelles, d'hospices entretenus par la crédule charité de l'Europe — en chacun de leurs rapports, les consuls anglais répètent leur « Warning to the charitable ». — Aux moyens ordinaires de leurs concurrents, il semble que la mission russe ait ajouté une propension plus charitable encore à distribuer de l'argent parmi tous les sujets du Chah.

Mais ce que Pétersbourg n'avait pas prévu, bien que sa tyrannie au Caucase l'eût préparé, c'était une pénétration révolutionnaire, qui peu à peu remplissait Tauris de proscrits et de *fédaïs*, échappés de l'Arménie russe et turque.

Ces *fédaïs* furent, ici comme à Recht, les prédicateurs de la haine contre le Russe, le meilleur

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 3 308, 3 736 et 4 184.

élément de l'armée révolutionnaire. Ils finirent par enlever le commandement des villes aux fonctionnaires du Chah et à l'influence de l'aristocratie. Ils avaient l'habitude de la bombe et de la bataille au couteau : c'est grâce à eux que Tauris, durant près d'un an (août 1908-juillet 1909), fut inutilement assiégée, à moitié prise, reperdue et reprise et toujours perdue par l'armée royale. Il est probable que, sans eux, quelque tricherie persane eût été essayée entre le Chah et ses sujets. Mais jamais ils ne voulurent d'autre traité que l'acquiescement pur et simple du Kadjiar au régime parlementaire dans la capitale et au régime des conseils électifs dans les provinces. Ils ont fini par l'emporter ; c'est leur résistance entêtée qui a donné aux Rechtis et aux Farsis l'audace, puis le temps de marcher sur la capitale :

Décembre 1906. — Le Chah Mozaffer-ed-Dine étant à toute extrémité, le *Veliahd* Mohamed-Ali quitte Tauris pour Téhéran.

Janvier 1907. — Le Chah mourant et le Veliahd ratifient la Constitution. La Russie et l'Angleterre reconnaissent le Veliahd comme héritier de la couronne, bien qu'il soit le fils cadet du Chah et que Zill-es-Sultan soit l'aîné; mais Zill-es-Sultan est le fils d'une concubine. Le *Medjliss* (Assemblée nationale) se réunit. L'attitude du Veliahd semble conciliante : il est sûrement hostile au régime de liberté et soumis à l'influence russe; mais il paraît convaincu de l'inutilité présente de toute opposition aux volontés populaires. Le Chah meurt : Mohamed-Ali est proclamé Roi.

Les Ottomans, qui, depuis le mois de mars 1906, ont pénétré dans les districts contestés de l'Azerbaidjan méridional, consentent à un arbitrage. Il semble que l'influence de l'Allemagne, prépondérante auprès d'Abd-ul-Hamid, veuille pénétrer en Perse pour tenir en échec l'entente anglo-russe qui, depuis six mois déjà, se négocie.

Les Kurdes sont en guerre avec les gens d'Ourmiah et avec les gouverneurs royaux. Les douze députés de Tauris sont partis pour Téhéran. Des milliers d'habitants les ont accompagnés hors de la ville, jusqu'au pont où une dernière cérémonie assez impressionnante a eu lieu : on montra à la foule le Coran sur lequel en septembre dernier les principaux habitants avaient juré de défendre la cause populaire.

La Compagnie russe de la Route éprouve de grandes difficultés à lever ses taxes : les villageois ne veulent rien payer et chassent les soldats du gouverneur.

Février 1907. — Bombardement du village kurde de Bend par les troupes gouvernementales. Dissensions dans l'*andjouman* (conseil local) de Tauris : le clergé et les propriétaires sont hostiles aux réformateurs. Les *sarafs* décident la grève contre les billets de banque russes.

Mars-avril 1907. — Mohamed-Ali fait revenir d'Europe et prend pour conseiller l'ancien grand-vizir réactionnaire de son père, Amin-es-Saltaneh, « l'Atabeg ». Le bazar de Tauris menace de se mettre en grève. Le gouverneur royal quitte la ville, puis y revient. On annonce l'approche de nombreux irréguliers, qui semblent envoyés par le Chah.

Mai-juin 1907. — Les bazars de Tauris ont été fermés deux semaines. La ville est en état de siège. L'*andjouman* (conseil local) a organisé des troupes qui circulent dans la ville. Coups de main et tentatives d'assassinats par les réactionnaires. Émeutes du peuple qui réclame du blé et veut se réfugier en masse au consulat anglais. L'*andjouman*, qui siège en permanence au télégraphe, exige du Chah une nouvelle adhésion à la Charte et conseille aux autres villes de réclamer la même déclaration royale.

Juillet-août 1907. — Troubles électoraux à Zendjan et Ardebil : cent morts; pillage de l'agence consulaire de Russie. A Astara, incendie des pêcheries russes. Menaces d'intervention russe. L'Atabeg est assassiné à Téhéran.

Septembre-octobre 1907. — La nouvelle de l'accord anglo-russe abat les révolutionnaires. Un nouveau gouverneur, le prince Ferman-Ferma, s'entend avec l'*andjouman*

et leurs efforts rendent à la ville un peu de tranquillité.

Novembre-décembre 1907. — Les empiétements des Ottomans continuent dans la zone contestée : les patriotes se demandent si cette intervention étrangère n'a pas été sollicitée d'Abd-ul-Hamid par Mohamed-Ali pour détourner l'attention du peuple persan. Les *fédaïs* rançonnent les riches marchands du bazar et maltraitent les professeurs de l'école russe. Le consul général de Russie demande à son gouvernement que sa garde de Cosaques soit augmentée.

Janvier-mai 1908. — Annonce d'une tentative de coup d'État à Téhéran ; rixes populaires qui semblent organisées par le Chah à Tauris. L'*andjouman* assure la police des rues et de la banlieue. Mais les Chah-Sevens et les Kurdes pillent les villages, coupent le télégraphe. Collision entre les troupes russes et les nomades de la frontière. Ultimatum russe au gouverneur de Tauris.

Juin-juillet 1908. — Coup d'État de Mohamed-Ali ; dissolution du *Medjliss*. Guerre civile à Tauris entre réactionnaires et patriotes : drapeau rouge au bazar ; pillages. Deux bas officiers, Satar-Khan et Baghir-Khan, organisent l'armée patriote avec le concours des *fédaïs*. Le chef des irréguliers du Chah, Rahim-Khan, bombarde les quartiers révoltés. Victoire royale ; arbitrage du consul de Russie. Le commerce russe se plaint de pertes énormes. La résistance et les espoirs des patriotes se réveillent à l'annonce de la révolution jeune-turque.

Août-septembre 1908. — Un quartier de Tauris reste toujours aux mains des révolutionnaires : bataille de rues ; incendies au bazar ; négociations entre les partis. Les autorités anglo-russes obtiennent du Chah la promesse d'une nouvelle Assemblée. Imbroglio de rencontres et de querelles homériques ; échanges de provocations et d'injures autant que de coups. Une armée royale de 1 200 hommes survient et, par l'intermédiaire du consul britannique, le général Ain-ed-Daouleh négocie avec les révolutionnaires, puis met en batterie ses douze canons devant ses 1 200 hommes ; les révolutionnaires, qui ont 5 000 hom-

mes, n'ont que cinq bouches à feu démodées. Bombardement. Assaut. Négociations nouvelles. Interventions inutiles des consuls.

Octobre-décembre 1908. — Des troupes russes sont concentrées sur la frontière et occupent la route russe Djoulfa-Tauris, avec le consentement de l'Angleterre. Continuation de la guerre des rues; les quartiers étant pillés et incendiés tour à tour par les soldats du Chah et les *fédaïs* de Satar-Khan.

Échecs des troupes royales qui doivent évacuer la ville. On reprend les négociations : les patriotes se soumettront, disent-ils, dès qu'un nouveau *Medjliss* sera convoqué. Blocus de Tauris par les troupes royales, disette, émeutes, pillages. L'*andjouman* gouverne la province et prononce la déchéance de Mohamed-Ali. Débandade des troupes royales; défection des généraux. Les irréguliers se jettent sur les villages et massacrent.

Janvier-mars 1909. — Continuation de l'anarchie dans la province et du gouvernement révolutionnaire dans la ville. Escarmouches et négociations entre patriotes et royaux. On dit l'armée de Satar-Khan forte de 20 000 hommes. Le blocus affame le bazar. Mais les nouvelles de Recht et d'Ispahan soutiennent les espoirs populaires. L'hiver rigoureux arrête un peu la bataille. Au printemps, arrivée de Cosaques royaux avec une artillerie moderne. Reprise du bombardement. Victorieuse résistance de Satar-Khan. Débandade des royaux.

Avril-juillet 1909. — L'homérique siège de Tauris se poursuit avec les mêmes alternatives de fuites et d'avancées, de négociations et de bombardements. Des Arméniens, un Américain et un Écossais viennent renforcer l'armée patriote. Intervention de la flotte anglaise dans les ports du Golfe; entrée des Cosaques russes à Tauris, des Ottomans à Saoudj-Boulak. Satar-Khan et ses amis se réfugient au consulat turc. Les gens de Recht et d'Ispahan marchent sur Téhéran et détrônent Mohamed-Ali.

IV

LE KHORASSAN ET LE SEISTAN

Un Guilan et un Mazanderan presque dévoués, un Fars et un Irak toujours frémissants, un Azerbaidjan fidèle : à ces trois morceaux d'Iran occidental, les premiers Kadjiars auraient bien voulu joindre l'autre moitié du plateau, surtout les vaillantes tribus de l'Afghanistan, dont les bandes, après avoir submergé la Perse, avaient continué près de cinquante ans de ravager l'Inde (1747-1793).

Parfois domptés et unis sous un chef unique, les *ilkhanis* de ce Levant iranien partageaient le plus souvent leurs services entre les princes rivaux de Mechehed, de Hérat, de Kandahar et de Kaboul (1793-1855); dans la dernière moitié du XIX[e] siècle seulement, avec l'aide des Anglais et par la vaillance d'une bande de janissaires kizil-bachis, déracinés de l'Iran occidental, la dynastie des Baroukzis annexait à son émirat de Kaboul le tohu-bohu de tribus iraniennes et touraniennes qui se sont partagé les deux revers du Sefid-Koh.

Il semblait que le Kadjiar dût avoir beau jeu en cet anarchique Levant ; mais, par le fait des Russes, il ne put s'y prendre que trop tard et, par le fait des Anglais, il échoua.

De ce côté, le héros de la dynastie, Agha-Mohamed, n'avait fait qu'une apparition : à peine entré dans le Khorassan (1795), il avait été rappelé au Caucase par l'invasion des Russes et il était mort sur l'Araxe ; puis les empiétements de ces mêmes Russes tournèrent vers les provinces occidentales toute l'attention de Fath-Ali-Chah, trente années durant (1798-1828).

En 1830, quand le traité de Tourkmantchaï eut réglé aux dépens du Roi des Rois la frontière russo-persane et quand le Kadjiar eut un peu refait son armée, alors seulement le vaillant *veliahd* Abbas-Mirza put songer au Levant iranien et en entreprendre la conquête. Il commença par la ceinture des villes-reposoirs, tout autour du grand désert, de Kirman à Mechehed, par Yezd, Kachan, Semnan, Sebzevar et Nichapour. Il continua par le Khorassan, où neuf *ilkhanis* turcs, kurdes et mongols disputaient la rançon des sédentaires aux bandes arabes et turcomanes, qui montaient chaque année du désert iranien ou des steppes transcaspiennes[1]. La campagne de 1832 réduisit les forteresses des *ilkhanis* : elle amena l'armée d'Abbas-Mirza à travers les montagnes soumises, jusqu'au bord de la plaine turcomane, où les tribus de Saraks furent massacrées pour servir d'exemple. En 1833, Abbas-Mirza envoyait son fils Mohamed-Mirza plus loin vers l'est, contre les

1. Sur ce brigandage encore, on trouvera de curieux détails dans le roman persan de Morier, *Hadji-Baba*.

Afghans. Sa mort soudaine faisait lever le premier siège de Hérat : Mohamed-Mirza, devenu *veliahd*, se hâtait de revenir pour préparer la succession de son grand-père Fath-Ali et il passait une année dans l'inaction de cette attente (octobre 1833-octobre 1834), puis deux années encore à abattre les usurpations de ses oncles.

En 1837, reconnu enfin Roi des Rois, il reprenait le chemin de Hérat et commençait le second siège : au bout de six mois, la place tenait toujours, défendue par un volontaire anglais, et un négociateur anglais venait signifier à Mohamed que l'invasion de l'Afghanistan était un *casus belli*. Les possesseurs de l'Inde, dans leurs récentes conquêtes du haut Gange, retrouvaient à chaque pas les traces de Nadir-Chah et des émirs afghans, de la dévastation iranienne; ils ne voulaient pas qu'un Iran unifié fût suspendu sur la vallée de l'Indus, dont ils commençaient l'annexion.

Comme le Kadjiar négligeait la menace, une flotte anglaise arrivait dans le Golfe, débarquait un régiment de cipayes sur l'îlot de Karak, et les émissaires anglais fomentaient la révolte dans les provinces du Fars, que Mohamed venait à peine de pacifier. Il fallut céder : Hérat une fois encore échappa (1838).

Jusqu'à la fin de son règne (mai 1848), Mohamed se souvint de la leçon : il avait à se gagner les bons offices de Londres contre les Russes, qui brusquement annexaient l'îlot d'Achourada sur la côte caspienne, et contre les Turcs, qui rouvraient les querelles séculaires sur les indécises frontières de l'ouest. Les Anglais se chargeaient, d'ailleurs, de lui mettre devant les yeux une bonne leçon de choses

afghanes. Pour sauver de tout accaparement iranien ou russe ce boulevard de leur Inde, ils décidaient de l'occuper eux-mêmes, et les guerres intestines ouvraient à leurs garnisons Kandahar et Kaboul. Mais, deux ans après (1839-1841), il ne restait plus un Anglais dans l'Afghanistan : le bon coutillier afghan avait tout massacré; l'expérience avait coûté trente mille hommes et cinq cents millions.

L'Angleterre vengea ses morts en reprenant Kaboul, mais pour l'évacuer aussitôt, et elle tira de cette cruelle leçon une politique afghane, qu'elle appliqua près de quarante années (1841-1878), qu'elle eut la folie d'interrompre par une seconde expédition (1879), mais qu'un nouveau massacre des Anglais à Kaboul (1880) vint aussitôt rétablir et qui, jusqu'à nos jours, a prévalu. Constituer un Afghanistan autonome sous le commandement militaire d'un seul émir; ne pas intervenir dans les affaires de cet émir avec ses tribus, mais lui fournir les moyens de se maintenir contre les révoltes et les compétitions; surtout ne jamais permettre que, par des traités ou par des guerres, Kaboul aille chercher ailleurs que dans l'Inde les protecteurs ou les défenseurs de son pouvoir : telle fut désormais la politique de Londres[1].

Contre cette politique, le Kadjiar est venu échouer, chaque fois qu'il a voulu reprendre sa marche au Levant. Les villes et les sédentaires de l'Afghanistan ne demandaient pourtant qu'à l'accueillir : la suzeraineté de Kaboul et l'exploitation des tribus monta-

1. Voir Dr Rouire, *la Rivalité anglo-russe en Asie*, Paris, A. Colin, 1908 : le lecteur y trouvera un bon résumé de toute cette question anglo-afghane.

gnardes leur étaient aussi odieuses que le patronage de l'Anglais, de l'Infidèle. Hérat surtout appelait les troupes du Roi des Rois. A peine délivré du second siège par l'intervention anglaise, le khan de Hérat s'adressait à Téhéran et lui demandait refuge dans « l'asile de l'islam » (1843); en 1845, il se déclarait simple *hakim* (satrape-gouverneur) du Chah; en 1852, il invoquait son aide contre une invasion des gens de Kandahar. Le jeune successeur de Mohamed-Chah, Nasr-ed-Dine (1848-1896), venait d'abattre une révolte du Khorassan; il envoya son armée et ses *ilkhanis* à Hérat : pour la troisième fois, les soldats du Kadjiar revoyaient les murs de cette place et l'occupaient enfin (avril 1852).

Sitôt la nouvelle connue en Europe, la menace de Londres arriva : Nasr-ed-Dine dut songer à ses provinces méridionales que les prédications babistes (nous reverrons ce mot) travaillaient et qu'une nouvelle apparition de la flotte anglaise dans le Golfe pouvait amener à la révolte. Il fallut signer le traité anglo-persan de janvier 1853, par lequel le Chah abandonnait Hérat et toute prétention à une autorité temporelle ou spirituelle sur l'Aghanistan.

Fils de Mohamed-Chah, petit-fils d'Abbas-Mirza, Nasr-ed-Dine gardait pourtant son rêve d'unité iranienne : en 1856, il accueillait l'émir de Kandahar, dépouillé par l'émir de Kaboul; sous prétexte de prévenir une invasion afghane, il envoyait ses troupes assiéger Hérat pour la quatrième fois. Londres renouvela ses menaces. Cette fois, le Kadjiar était mieux assuré de son empire et les Russes, qui souhaitaient cette réponse persane à la prise anglo-française de Sébastopol, ne lui donnaient pas le

conseil de céder. Après sept mois de blocus, Hérat capitula (26 octobre 1856).

Il était impossible à l'Angleterre, — raconte l'historien anglais de la Perse [1], — de permettre au Chah l'occupation permanente de cette place, la plus importante de l'Asie centrale, de cette clef de l'Inde, au mépris d'un engagement que lui-même avait ratifié ; il était absolument nécessaire que des excuses et des réparations fussent obtenues pour les grossières insultes dont l'envoyé anglais, sir Charles Murray, avait été l'objet.

Le 1er novembre 1856, le gouverneur-général de l'Inde déclarait la guerre à la Perse. Le 4 décembre, la flotte anglaise occupait à nouveau l'îlot de Karak; une petite armée de débarquement enlevait Bouchir et la banlieue côtière jusqu'au pied des monts; ne pouvant escalader cette muraille droite, elle reprenait la mer vers le fond du Golfe, forçait l'entrée du Kharoun, remontait la rivière jusqu'à Ahvaz et menaçait d'occuper ce Pays des Arabes où l'autorité du Kadjiar n'était encore que nominale; les Anglais commençaient à distribuer des vivres et des vêtements aux nomades. Nasr-ed-Dine dut accepter le traité que la médiation de Paris ménagea entre les deux ambassadeurs anglais et persan (mars-avril 1857) : le Kadjiar s'engageait de nouveau à évacuer Hérat, à ne plus y revendiquer la moindre apparence d'autorité et à ne jamais intervenir dans les affaires de l'Afghanistan, qui désormais ne regardaient que l'Angleterre.

C'en était fini, cette fois, de l'unité iranienne.

1. C. R. Markham, *A general Sketch of the History of Persia*, p. 504.

Durant la fin du XIXe siècle, les Anglais, après avoir annexé toute la basse et haute vallée de l'Indus, arrivaient aux portes orientales du plateau, comme les Russes étaient arrivés aux portes nord-occidentales : de proche en proche, ils occupaient ces portes mêmes; la passe de Khayber amenait leurs rails et leur avant-garde sur le district de Quettah annexé; une double ligne de chemin de fer poussée jusqu'à Chaman les rendait maîtres de Kandahar au premier caprice. Nasr-ed-Dine aurait eu une dernière chance, s'il avait su mettre à profit contre les Anglais la révolte des Cipayes et les trois années de pénible répression qu'elle exigea (1857-1860). Mais il était encore sous le coup de son humiliation et le Khorassan lui donnait de gros embarras.

Assailli par les Bédouins du désert iranien et par les Turcomans de la steppe transcaspienne, mal rattaché aux autres domaines du Kadjiar par la ligne de villes-reposoirs qui va de Téhéran à Mechehed, ce Khorassan n'était qu'une loque, trouée et traversée par les pilleries des nomades. Les seules grandes villes, derrière leurs murailles de terre crénelées, appartenaient aux fonctionnaires du Chah. Les tribus ne pouvaient pas être coalisées contre l'agresseur du dehors, à cause de leurs querelles de races : en cette province frontière, les Sefevis et Nadir-Chah ayant transplanté des colonies militaires de toutes leurs peuplades iraniennes et touraniennes, des *ilkhanis* kurdes y régissaient encore deux ou trois cent mille de leurs congénères; cent mille Arabes et deux cent mille Turcs ou Tartares y disputent les pâturages à quatre cent mille Mongols :

L'état normal du Khorassan, écrivait M. Eastwick en 1862, est la guerre : pillages, meurtres, brigandages, petites insurrections, exécutions de cinq, dix, vingt voleurs, sont accidents hebdomadaires; engagements de cavaleries, sièges de forteresses et de villes se renouvellent chaque année, et tous les cinq ou dix ans, une grande guerre [1].

Jusqu'en 1890 environ, les voyageurs et diplomates anglais ont gémi — avec raison — sur cette anarchie khorassanaise, qui barrait à leur commerce du Golfe l'entrée de l'Asie turcomane. Depuis 1890, depuis 1900 surtout, ils ont plus hautement et plus justement encore dénoncé la main du Russe qu'ils rencontraient partout ici, dans le commerce des bazars et dans le maniement des tribus. Mais peut-être auraient-ils mieux servi les affaires de leur peuple et l'influence de leur gouvernement, s'ils eussent dénoncé la politique que l'Angleterre elle-même suivait depuis 1860 en ce Levant iranien.

Dans un Iran unifié et policé, le Khorassan aurait bientôt connu la paix et retrouvé la splendide prospérité d'autrefois : ce rivage nord du désert central étant le seul à offrir une suite continue de reposoirs, c'est forcément par là que les caravanes de toute l'Asie centrale et les armées du Roi des Rois auraient établi la route commerciale et politique entre les Irak et Azerbaidjan de l'ouest et les Afghanistan et Beloutchistan de l'est. Sur cette bande de terres arrosées et de verdures, le rail venu de la mer Noire ou du Bosphore aurait tôt ou tard filé vers le Pendjab, et la route mondiale entre l'Inde et l'Europe aurait eu l'une de ses grandes stations à Nichapour, Hérat

1. *Journal of a Diplomate*, II, p. 216, cité par G. Curzon, *Persia*, I, p. 80.

ou Mechehed. Qui sait même, les Dardanelles de Hérat rouvrant à l'influence iranienne les vastes étendues du nord, qui peut dire si l'on n'eût pas vu refleurir, entrer en rapports intimes avec les Européens du Golfe et de l'Inde et sauver enfin leur indépendance ces Byzance, ces Odessa et ces Trébizonde iraniennes, Bactres, Khiva, Bokkara et Samarkande, qui étaient encore indépendantes et dont les Russes alors étaient séparés par un désert de deux ou trois cents lieues?

Mais l'égoïste défiance de Londres fit ici la même besogne que les accaparements de Pétersbourg au sud de l'Araxe ou au nord de l'Oxus : au bout d'un Iran mutilé, le Khorassan ne fut plus qu'un moignon mal tronçonné, foyer d'agitations lancinantes où les ulcères, puis la grangrène, — la corruption étrangère et la trahison, — se mirent.

Jusqu'en 1880, ce fut le rôle des tribus turcomanes, que la steppe transcapienne nourrissait sans Dieu ni maître, d'entretenir ces perpétuels lancinements. Après 1880, quand les boulets de Skobelef eurent écrasé l'indépendance turcomane, après 1890 surtout, quand les rails d'Annenkoff se furent allongés de la Caspienne au Mourgab, tout le long de la frontière khorassanaise, ce fut le rôle des Russes d'ouvrir et de grangréner systématiquement ces ulcères.

Mais de 1860 à 1907, ce fut le rôle des Anglais de rendre cette gangrène inévitable, puis incurable, en écartant de parti-pris tous les palliatifs qu'essayait le Kadjiar pour rendre quelque afflux de vie à ce pauvre membre de l'empire.

Le Kadjiar voulait remplacer les routes afghanes vers l'est et vers le nord, de Kaboul vers l'Indus et

de Hérat vers l'Oxus, en rendant au commerce de Mechehed le contact avec les ports du sud. Mais entre le Khorassan et les côtes du Golfe ou de la mer d'Oman, il lui fallait acquérir une suite de villes et de villages-reposoirs, une bande cultivable et peuplée. Cette politique, que, durant quinze années (1857-1872), la force même des choses imposa à l'indolente incurie de Nasr-ed-Dine, aurait sauvé peut-être la monarchie iranienne qui, privée des tribus et des villes afghanes, eût retrouvé une certaine unité et comme une symétrie vitale, si la terre noire du Seïstan, les oasis beloutches et les ports du Mekran lui eussent donné, à l'est du grand désert, une autre bande de sédentaires et de nomades : tout autour du désert, les sujets du Roi des Rois auraient ainsi fermé l'anneau; entre eux tous, les besoins du commerce auraient établi, vaille que vaille, la circulation nécessaire à un minimum de vie nationale.

Mais les Anglais réclamèrent pour le Beloutchistan la même autonomie que pour l'Afghanistan. Puis ils s'en adjugèrent le protectorat effectif et prirent l'administration du district de Quettah, qu'ils agrandirent d'année en année. Puis leurs commissaires de délimitation (1870 et 1873) voulurent bien reconnaître au Chah la partie plus désolée du Mekran et la partie la plus marécageuse du Seïstan; c'était dans l'ensemble un vaste territoire, plus grand qu'un tiers de la France, mais presque partout inondé par les sables du désert ou par les eaux des montagnes afghanes, et presque toujours ravagé par les nomades du haut et du bas.

Une bonne police, des irrigations asséchantes et

arrosantes auraient pu rendre à ce pays de nombreux villages sédentaires, et les Anglais s'indignent volontiers contre le Kadjiar qui n'a su organiser ni les irrigations ni la police. Ils oublient que ce double ouvrage, pour être profitable, aurait dû englober toute la terre noire du Seïstan et la majeure partie du désert beloutche : les Anglais eux-mêmes n'ont pu exécuter les travaux de leur Égypte que maîtres de la Nubie et du Soudan. Il était inutile, impossible même, d'assécher la moitié persane, la partie la plus basse du Seïstan, tant que la moitié afghane continuerait de lâcher ses torrents ou ses armées sur les terres à peine reconquises; et il était pareillement impossible d'irriguer et de surveiller le Mekran occidental, tant que le désert beloutche lâcherait ses pillards sur les oasis restaurées : en l'absence d'un maître unique, il eût été puéril de tenter la double entreprise.

Une fois encore, la politique anglaise d'amputations iraniennes causait la ruine du pays, l'impuissance du Roi des Rois et, par voie de conséquence, la disparition du commerce anglais dans toute l'Asie centrale.

*
* *

Le Khorassan[1], province nominale de la Perse, est aujourd'hui une dépendance commerciale et politique

1. Outre les voyageurs anciens et récents, il faut consulter les rapports des consuls anglais, surtout ceux de 1897 (application du nouveau tarif russe) à 1908 : *Diplomatic and Consular Reports Annual Series*, n°s 2 008, 2 202, 2 368, 2 533, 2 921, 3 267, 3 376, 3 499, 3 724, 4 006, 4 162, 4 376. Mieux que partout ailleurs, on aura ici les raisons économiques de l'accord anglo-russe de 1907.

de l'empire russe : le commerce russe le nourrit; les agents russes le pacifient ou le troublent à leur gré. En des temps, proches de nous cependant, un diplomate anglais déclarait que les cotonnades britanniques étaient « imbattables » sur tous les marchés de la Perse du nord, même à Tauris, les routes et transports russes étant « of minor importance [1] » :

En ce qui concerne le nord de la Perse, — écrivait en 1907 le major P. M. Sykes, consul général d'Angleterre au Khorassan, — la prédominance commerciale de la Russie est établie d'une façon définitive. La dernière guerre russo-japonaise semblait à première vue devoir abattre la pénétration russe : il n'en a rien été; tout au contraire; privée de son domaine extrême-oriental, c'est vers cette Perse du nord que l'énergie du commerce russe s'est tournée, et, malgré les troubles de la révolution, il n'a rien perdu de ses conquêtes [2].

Le dernier rapport du consul anglais à Mechehed reconnaît l'irrésistible suprématie de ce commerce russe et donne les raisons du nouvel état de choses :

Le Khorassan est limitrophe de la Province transcaspienne, dont la capitale Askabad, sur le Transcaspian Railway, est à 170 milles seulement de Mechehed. Vers l'est, le seul marché de l'Afghanistan est Hérat, à 231 milles de Mechehed; au sud, à l'exception de Birdjand, on ne trouve pas de centre commercial avant Kirman à 600 milles, et Bender-Abbas, le port le plus proche, est à 900 milles; au sud-est, la route anglo-indienne de Nouchki et Quetta a 1000 milles de long [3].

1. *Notes on british Trade and foreign Competition in North Persia, by* E. F. Law, *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series*, n° 19 (décembre 1888).

2. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 4 006.

3. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 4 376, paru en octobre 1909.

De Mechehed à Askabad, à Douchak et à Merv, trois pistes unissent le Khorassan au Transcaspien : la première est actuellement la meilleure; la seconde est la plus courte (84 milles); [la troisième serait la plus facile à transformer en ligne ferrée]. Le Transcaspien conduit par trois routes aux marchés de la Russie intérieure : route d'hiver et route rapide, par la Caspienne et les chemins de fer au-delà; route d'été bien moins chère, par la Caspienne et le Volga; route continue sur rails par le pourtour du Turkestan, Merv-Bokkara-Tachkend-Orenbourg.

Outre la proximité, deux raisons travaillent encore en faveur des Russes contre le trafic anglo-indien : les dangers du désert iranien et l'interminable durée de ses transports. A Mechehed, un client de l'Angleterre ne peut faire travailler son capital qu'annuellement : un client de la Russie a le moyen de le faire « tourner » cinq ou six fois par an.

Six cents kilomètres de long, d'ouest en est; trois à quatre cents kilomètres de large, du nord au sud; au total, plus de deux cent mille kilomètres carrés (deux cinquièmes de la France) : le Khorassan est au bord du désert iranien un grand golfe de plaine et de collines que dominent les gradins de l'amphithéâtre montagneux. Plaine desséchée par les vents et envahie par les dunes du désert; collines caillouteuses; vallons à grand'peine désaltérés, de ci, de là, par de longues canalisations mal entretenues. Gradins multiples, mais échelonnés sur une pente assez régulière, et coupés de passages transversaux et de larges allées circulaires. Une gendarmerie et quelques routes rendraient les deux tiers de cette superficie à la charrue : les nomades en occupent aujourd'hui les trois quarts et ravagent le reste.

La population, disent les consuls anglais, doit être d'un et demi à deux millions d'âmes. Trois villes

dans la plaine : Mechehed, 80000 habitants; Nichapour, 20000; Sebzevar, 15000 peut-être. Trois bourgs dans les monts : Bouchnourd, Chervan et Koutchan. Trois populations de race et de langues différentes : 8 à 900000 Iraniens, dont 300000 Kurdes; 5 à 600000 Touraniens, deux tiers de Mongols, un tiers de Turcs; le reste d'Arabes, d'Arméniens, de Beloutches. Le persan est la langue du gouvernement et des grands bazars; mais une notable proportion des peuples ne parle que turc. Dans les monts, quelques *ilkhanis* kurdes conservent leur puissance, vassaux plutôt que sujets du Roi : le Tsar devient de jour en jour le maître des intérêts et des dévoûments.

La « pénétration pacifique » a contenté nomades et sédentaires. A la différence de l'Azerbaidjan, il n'est personne au Khorassan qui n'ait pas eu à se louer de la fréquentation russe. Même les intérêts religieux et les gens de religion ont été servis par les succès de l'Infidèle.

Autrefois, ce Khorassan n'avait pour ses relations commerciales avec le reste du monde que la route de l'ouest et la caravane de Tauris, ou la route du sud et les bateaux du Golfe. Plus récemment, les Anglais aménagèrent un peu la ligne d'étapes Tourchiz-Toun, que le Kouhistan offrait vers le sud-est, pour atteindre le bord du désert, puis le traverser dans sa partie la plus étroite, de Tabbas à Yezd : les Hindous et les Parsis d'Yezd purent être plus facilement ravitaillés par la route du Kharoun Ahvaz-Ispahan ou par la route du Golfe Bouchir-Chiraz. Mais ce détour, moins pénible, augmentait le portage et le courtage des intermédiaires :

Pistes caravanières de Mechehed

	LONGUEUR (milles anglais)	DURÉE (jours)	FRET (par 650 livres)
	—	—	—
Nouchki	1 000	80 à 120	225 francs.
Bender-Abbas	900	110 à 130	175 —
Yezd-Bouchir	932	100 à 140	200 —
Kermanchah-Bagdad	1 050	120 à 150	250 —
Tauris-Trébizonde	1 380	150 à 180	275 —
Askabad	170	50 à 70	31 —
Dochak	84	30 à 75	48 —

Sur les pistes entre le Khorassan et le fournisseur anglo-indien, trois ou quatre articles à l'importation, thé, indigo, sucre et cotonnades, peuvent supporter ces énormes frais, et deux articles seulement à l'exportation : les laines et les fruits secs.

Par la seule arrivée du rail russe à Askabad, les acheteurs du Mechehed ont payé deux fois moins cher leurs provisions et manufactures exotiques, et les producteurs indigènes ont vendu à bien plus grand profit leurs matières premières. Ajoutez que les caravanes limitaient les quantités exportées ; bonne ou mauvaise année, il était difficile d'augmenter la moyenne annuelle des charges. Aujourd'hui, le wagon russe emporte ce que l'on amène à ses gares.

Il se trouve d'ailleurs que marché russe et marché khorassanais, bien qu'étant semblables, sont exactement complémentaires l'un de l'autre. Pour elle-même ou pour sa clientèle européenne, la Russie peut acheter tout ce que produit le Khorassan, de laines surtout, de peaux, de tapis, de fruits, de soie et de turquoises (les célèbres mines de Nichapour sont toujours exploitées) ; et tout ce que demande le Khorassan, la Russie le produit ou le fabrique : sucre

et pétrole, cotonnades et manufactures grossières. Cette clientèle du Khorassan a les mêmes goûts et le mêmes besoins que deux ou trois autres marchés musulmans de la Russie européenne et asiatique.

Deux seuls articles — le thé et l'indigo — sont longtemps restés un monopole de l'Inde et du commissionnaire anglo-indien; mais, par une adroite combinaison de tarifs et de taxes douanières, la Russie commence de forcer le thé indien à emprunter le long détour Bombay-Suez-Constantinople-Batoum-Askabad, et ce sont des courtiers russes qui, à Mechehed, peuvent offrir au meilleur compte ce thé anglais.

Comme dans l'Azerbaidjan, Pétersbourg a envoyé ici des courtiers de toutes langues et de toutes religions. Et, par les mêmes primes à l'exportation, les mêmes tarifs préférentiels, les mêmes compagnies de charroi et de transport, la même Banque d'Escompte et les mêmes facilités de paiement, Pétersbourg a protégé et aidé son commerce. Des Cosaques ont accompagné la poste et défendu les convois; des médecins et des changeurs sont venus autour du consulat. Les statistiques données par les consuls anglais montrent les progrès ininterrompus de cette pénétration :

Commerce du Khorassan et du Seistan
(Valeur en milliers de livres sterling)

		1905-6	1906-7	1907-8	1908-9
		—	—	—	—
Importations	russes	454	588	616	627
—	anglaises. . . .		15	46	49
—	afghanes. . . .	106	111	94	65
Exportations	russes	590	778	916	902
—	anglaises. . . .			27	12
—	afghanes. . . .	82	87	66	53

		1905-6	1906-7	1907-8	1908-9
		—	—	—	—
Importations russes	cuirs.	4	4	11	10
	fers	17	17	25	15
	pétrole. . . .	25	37	14	25
	riz.	12	14	7	5
	sucre.	150	233	205	156
	thé.	30	22	22	33
	cotonnades. .	157	136	212	170
Importations anglo-indiennes	thé.			14	16
	cotonnades. .			12	8
	indigo			9	10
Exportations russes	animaux. . .	43	36	75	67
	tapis.	67	80	48	97
	coton.	112	201	261	181
	fruits.	60	101	99	80
	opium	24	24	12	
	peaux	44	54	49	43
	soieries. . . .	30	32	38	27
	laines	154	168	138	62

Sauf les soieries, les exportations anglo-indiennes ne sont que poussière de marchandises, pour faire le fret des chameaux au retour. Avec de tels chiffres, on comprend que l'accord anglo-russe de 1907 avait abandonné le Khorassan à l'influence de Pétersbourg.

La gent cléricale de Mechehed, qui est la seule autorité durable en ce pays, n'a que paroles d'admiration et de reconnaissance pour cette Russie qui l'a délivrée du gêneur turcoman. Le Saint Sépulcre de l'Imam Réza à Mechehed est le plus célèbre sanctuaire de l'Iran ; il attire presque autant de pèlerins que les Sépulcres de Nedjef et de Kerbéla. Autrefois, sur la route de Téhéran à Mechehed, les pèlerins connaissaient les « sept étapes de la peur », les sept journées de route désertique entre Bostam et Nichapour, durant lesquelles on voyait soudain apparaître quelque horde turcomane qui dépouillait

les hommes, éventrait les chargements, enlevait l'argent et les bijoux, emmenait les enfants et les femmes. Sur toutes les routes aboutissant à Mechehed, il en était de même. Grâce aux Cosaques de la poste russe, ces routes sont aujourd'hui presque sûres, et le clergé de Mechehed en recueille les bénéfices dans le nombre quadruplé de pèlerins : 80 à 100 000 en 1908-1909.

Aussi les prédications révolutionnaires contre le Roi, suppôt de l'Infidèle, n'eurent ici qu'un succès médiocre. Aristocrate ni bourgeois, clergé ni marchand, personne n'avait rien à gagner au changement de régime : les seuls caravaniers et courtiers de Tauris avaient le concurrent russe en détestation. Des Rechtis de Téhéran, des Turcs azerbaïdjanais et des *fédais* du Caucase furent envoyés ici pour prêcher et, par tous les moyens, y compris la bombe, « pousser » la révolution. On dut accepter leurs offres de services; mais jusqu'au bout le Kadjiar, serviteur du Russe, put compter sur le dévoûment des Khorassanais ; aucun *ilkhani*, aucune bande de patriotes ne partit de Mechehed pour se joindre aux patriotes du Sud et du Nord.

Janvier-février 1907. — Une Assemblée locale a été formée à Mechehed, non sans troubles. Trente-cinq Turcs de Tauris, domiciliés à Mechehed, ont juré de dévouer leur vie et leurs biens à la conquête des libertés politiques. L'Assemblée locale, devenue ensuite conseil municipal, est un champ de lutte entre marchands et clercs. Tous les fonctionnaires et serviteurs du Saint Sépulcre ont envoyé un mémoire au Chah pour jurer, eux, mouchteheds, mollahs, seids du Sépulcre, descendants authentiques et successeurs du Grand Imam, qu'ils ne voulaient se soumettre

à aucune Assemblée nationale ni reconnaître d'autre autorité que celle du Chah lui-même[1].

Mars-juillet 1907. — Le Khorassan entier est tranquille : aucun incident notable.

Octobre-novembre 1907. — Raids de Turcomans, qui tuent 83 personnes à Safiabad, attaquent les mines de cuivre de Miandacht, tuent 7 hommes, enlèvent 50 femmes et des moutons, razzient le territoire jusqu'à Deregez, font 71 prisonniers, tuent 100 pèlerins, en enlèvent 200 sur la route de Téhéran à Mechehed. L'Assemblée locale s'est occupée de l'affaire : Chaukat-oud-Daouleh, khan des Mongols timuris, et Chouya-oul-Mamalek, khan des Mongols hazaras, ainsi que l'intendant général de l'armée au Khorassan, ont été appelés en consultation. Le premier a dit : « Je vous donnerai volontiers de bons avis, mais pas d'hommes tant que le gouvernement ne trouvera pas l'argent ». Après avoir cité les vers d'un poète, le second a dit que lui et son frère avaient été dépouillés par les vols des gouverneurs et qu'il ne leur restait plus un soldat hazara, mais que si le gouvernement faisait les fonds, ils trouveraient bien 200 hommes. « Les hommes, nous en avons, a conclu le troisième, et en quantité, mais pas d'argent. Seulement beaucoup de ces hommes n'existent que sur les rôles, et parmi les autres il en est beaucoup de cœur un peu mou qui ne marcheraient à la bataille que si une grâce spéciale du Ciel descendait en eux. »

L'Assemblée locale a décidé que le gouvernement ferait les fonds et que les chefs lèveraient les hommes, et l'on a ordonné au gouverneur-général de trouver l'argent. Dépêches échangées avec Téhéran, on va à l'arsenal et l'on annonce des envois d'armes et de munitions à Sebzevar. La vérité est que l'on n'a rien pu envoyer : les fonctionnaires avaient tout vendu. Mais on a décidé de mettre en route deux canons, cinq cents fantassins et cent cavaliers, qui sans doute ne partiront jamais.

Nombre de sujets russes sont en situation critique. La

1. *Livre Bleu*, Cd. 4581, p. 24 et suivantes.

légation russe, deux fois déjà, a fait des remontrances à Téhéran. L'intervention d'une troupe russe pourrait devenir nécessaire. A grand'peine, Téhéran a décidé le Sepehdar (le futur général des Rechtis) à prendre le commandement des opérations contre les Turcomans : Son Excellence est partie délibérément vers le théâtre de ses futures opérations, mais s'est arrêtée à Recht, d'où elle doit s'embarquer pour Bender-Gez [1].

Décembre 1907. — Le Sepehdar a mis quinze jours pour aller de Recht à Asterabad. L'Assemblée locale de Mechehed réclame vainement des fonds pour mobiliser les troupes nécessaires. Quelques pelotons ont été envoyés à Koutchan et Sebzevar; mais, sans chefs responsables, ils ont déserté et, de 3000 cartouches envoyées par la poste à Koutchan, 2700 ont été perdues en route.

Janvier-février 1908. — Le Sepehdar, gouverneur d'Asterabad, a reçu des renforts : 100 cavaliers timouris, 200 cavaliers kurdes et le régiment de Semnan. L'Assemblée locale lui a intimé l'ordre de ne pas décamper d'Akkale tant que tous les biens razziés n'auront pas été recouvrés; le Sepehdar a demandé à l'Assemblée nationale des renforts et l'ordre que l'Assemblée locale de Mechehed ne se mêle pas de ses opérations. Mechehed continue à être calme : tout l'intérêt est maintenant aux élections municipales, où le parti populaire l'emporte. Les prêtres réactionnaires ont tenté d'enrayer le mouvement, mais ont trouvé inutile l'opposition ouverte : le haut clergé, par crainte des conséquences, a pris le parti des patriotes.

Mars-avril 1908. — Mechehed continue d'être calme : dans la province, les meurtres augmentent. L'Assemblée locale est sérieusement troublée : à l'instigation de quelques députés, les soldats, qui réclamaient contre le pillage de leur solde, ont battu l'un des chefs du mouvement réformiste; on dit qu'il voulait de nouvelles élections plus démocratiques; les autres voulaient être réélus tous en corps.

1. *Livre Bleu*, Cd. 4581, p. 79-80.

Juin-juillet 1908. — Mechehed continue d'être calme. Le coup d'État du Chah a été accepté sans opposition; des prières ont été faites dans toutes les mosquées pour remercier Dieu du succès royal. Le parti populaire a accepté la défaite sans le moindre désir de combattre.

Octobre-décembre 1908. — Une lettre est arrivée des prêtres de Kerbéla, qui attaquent violemment le Chah et appellent le peuple du Khorassan à la révolte. En novembre, 4 000 étudiants se sont réunis au Sépulcre. Les bazars ont été fermés. Une émeute est survenue après l'arrestation des chefs populaires. Coups de fusil entre les étudiants et la troupe. Le nombre des révolutionnaires augmente. Plusieurs marchands se joignent aux étudiants.

Janvier-février 1909. — Le mouvement nationaliste est abattu; mais les irréconciliables entretiennent l'agitation. Les rodeurs du Fars traversent le désert et viennent piller jusqu'à l'oasis de Tabbas.

Mars-juin 1909. — Arrivée de canonnières russes dans les ports caspiens, de Cosaques russes à Askabad et Mechehed. Les Turcomans Djaferbaïs ont télégraphié d'Asterabad au Chah qu'ils étaient pour lui et se chargeraient de mettre les nationalistes à la raison s'il leur envoyait un chef. Une vingtaine de fédaïs ont débarqué à Bender-Gez et le peuple d'Asterabad est allé à leur rencontre avec des drapeaux rouges, en criant : « Vive la Constitution! à bas Mohamed-Ali! » A Mechehed, émeutes, bombe et reconstitution de l'Assemblée locale. Le parti clérical se soumet à l'inévitable. On acclame la constitution, que le Chah rétablit; on acclame la prise de Téhéran et le renversement de Mohamed-Ali par les révolutionnaires du Sud et du Nord.

*
* *

Au sud du Khorassan, l'accord anglo-russe de 1907 a reconnu comme sphère d'influence anglaise toutes les voies grandes et petites du désert, toutes les îles de l'Archipel iranien, ce que les consuls anglais

nomment dans leurs rapports le pays de Kain et le Seïstan. Obligé de renoncer au Khorassan et à ses anciennes routes vers l'Asie turcomane, le commerce anglais a voulu du moins se garder le monopole du carrefour où viennent aboutir les deux pistes parties de l'Indus et du Golfe, route indo-beloutche de Nouchki au Seïstan, route indo-persane de Bender-Abbas au Seïstan. Les Cosaques, les postiers, les banquiers, les courtiers et les médecins de Pétersbourg commençaient déjà l'invasion pacifique de ce territoire, où les épidémies de peste et les brigandages de nomades ne leur donnaient que de trop nombreux prétextes d'intervention. Assez étendue, mais mal peuplée, cette sphère anglaise connaîtra peut-être un jour la prospérité : quand les marécages auront été transformés en cotonnières, des millions d'hectares se prêteront à cette culture. Mais rien n'est encore fait. Le pays de Kain n'est toujours qu'un semis d'oasis autour de Birdjand, le bazar le plus important, où viennent converger six ou sept pistes du désert et où se traitent les grandes affaires de laines :

Un tiers de la laine produite dans le Kainat est consommé sur place. Le reste est exporté; les chiffres de 1907-8 (en livres-poids anglaises) peuvent être pris comme moyenne annuelle[1] :

Khorassan et Russie.	700	Kirman.	250
Bender-Abbas	500	Yezd	250
Ispahan.	500	Nouchki	250
Téhéran	450	Afghanistan	200

Le Seïstan n'est toujours qu'une nappe d'eau l'hiver, une plaque de boue sèche l'été, autour du

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 4 396.

bazar de Nasretabad et de la douane principale de Koh-Malik-i-Sia.

La vie pastorale continue ses transhumances[1] : 35 000 têtes de gros bétail, 130 000 moutons, 40 000 chèvres dans le Seïstan; 600 000 moutons et chèvres environ dans le Kainat. Sur 100 000 habitants du Seïstan, 25 000 nomades : même proportion peut-être sur les 200 000 habitants du Kainat.

Pour pousser ici leur commerce, les Anglais essaient des mêmes moyens qu'emploient les Russes dans les bazars du Nord : organisation des pistes et des transports, primes, tarifs différentiels, remboursements de droits et facilités de paiements. L'œuvre, à peine ébauchée, rencontre des difficultés presque insurmontables : le Golfe et l'Inde sont si loin! le désert intermédiaire est d'une si pénible et si dangereuse traversée! il est tellement plus commode de diriger vers Mechehed les convois de peaux, de laines, de fruits secs et de plumes (ces marais sont couverts d'innombrables oiseaux), qui sont les principaux objets de l'exportation et que le courtier russe de Mechehed se charge d'expédier vers l'Europe!

Importations de Birdjand

(en milliers de livres sterling)

Route.	1906-7	1907-8	1908-9	Origine.
Nouchki . . .	1	4,3	10,4	anglo-indienne.
Bender-Abbas.	6	1,7		anglo-indienne pour les 3/4.
Ispahan. . . .	1	3,2		
Kirman. . . .	2	8,6	7,6	
Yezd.	3	3,8	1	
Khorassan . .	11,6	16,9	17	russe.

1. Les rapports les plus détaillés ont été faits depuis 1904 par les consuls d'Angleterre (vice-consulat de Seïstan et du Kainat

Quand les Anglais auront asséché et irrigué le Seïstan, pacifié et repeuplé le Kainat, il est probable que le courtier et le postier russes reviendront et annexeront à leur domaine khorassanais ces oasis du désert iranien, à moins que le rail anglais ne les rattache soit aux ports du Golfe, soit aux bazars de l'Indus. Mais quelles dépenses pour étendre le rail sur les six cents kilomètres du désert beloutche vers Nouchki ou pour creuser les tranchées et tunnels, accrocher les rampes et remblais à travers les replis des montagnes mekranaises! et pour desservir quel commerce?

Principales exportations du Seïstan : beurre fondu, 200 000 livres anglaises (poids) annuellement; opium, 2 600 livres: 2 000 peaux de bœufs; 20 000 peaux de moutons et de chèvres; 25 000 peaux d'agneaux; 300 000 livres de laines; 30 à 35 000 livres de plumes fines et grossières.

Le Kainat pourrait fournir, lui aussi, de l'opium, un peu plus de laines (presque toute la tonte est transformée sur place en tapis), des amandes et des épices : safran, assa-fœtida, manne, jujube, cumin, henné, etc. La production de soie, naguère florissante, a beaucoup diminué; mais les courtiers russes introduisent à nouveau des œufs d'Asie Mineure et un peu de sécurité ferait rapidement croître les plantations de mûriers. Les anciennes mines de cuivre à Kalla Zarri, Pechkaran, Khaliran et autres lieux ne sont pas exploitées :

fondé en 1901) : *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n°s 3 500, 3 728, 3 970, 4 156, 4 396.

EXPORTATIONS DU KAINAT
(en milliers de livres sterling).

	1907-8	1908-9
	—	—
Vers la Russie	21	51
Vers l'Inde	18	13

A l'importation du Seïstan : indigo, thé, cotonnades et quelques manufactures. L'Inde ne peut avoir de monopole que pour les deux premiers; encore le commerce russe de Batoum et d'Askabad veut-il imposer son courtage.

Au total, malgré les efforts des marchands hindous que les Anglais installent dans les bazars, ces provinces dorment encore le sommeil de l'islam et du désert. Leur rôle dans la révolution persane a été nul. Elles vivent en marge du royaume et, n'étaient les douaniers qui lèvent les droits aux frontières, le pouvoir du Chah y serait nominal. Les chefs locaux et les grands propriétaires obéissent, les uns au consul anglais, les autres aux influences russes. Personne ne se soucie d'assemblée nationale ou de monarchie absolue : on ne demande que la sécurité relative des routes et des récoltes, et l'expérience du voisin semble démontrer que le Tsar, non le Chah, serait le seul policier énergique.

*
* *

Mieux que dans le reste de l'Iran, on aperçoit ici les causes profondes de la décadence persane. Si, depuis un siècle, l'empire du Kadjiar n'a jamais connu la stabilité, s'il menace aujourd'hui de disparaître, et l'indépendance de l'Iran avec lui, c'est à coup sûr les machinations et les attentats de Péters-

bourg qui ont causé sa perte; mais c'est plus encore les combinaisons et tergiversations de Londres.

Les Russes lui ont enlevé de grands territoires dans le nord-ouest, de grandes dépendances dans le nord-est, — provinces et principautés du Caucase, khanats de la mer d'Aral, — et le libre usage de la Caspienne, et le contact avec l'Europe et avec la Chine : pertes appréciables, ruineuses même, mais non pas mortelles, et que cet empire aurait pu supporter s'il eût été constitué de taille à vivre sur lui-même ou s'il eût retrouvé par les routes maritimes du sud ce que désormais les Russes l'empêchaient d'atteindre par les voies terrestres du nord.

Mais les Anglais, croyant défendre leurs frontières de l'Inde et les routes de leurs cotonnades vers l'Asie centrale, ont toujours empêché la Perse d'acquérir ce développement nécessaire : ils semblent n'avoir surveillé sa débile croissance qu'à la façon des « faiseurs de monstres », qui vivent des infirmités de leurs enfants martyrs.

Avant qu'il disparaisse, s'il fallait faire le portrait caricatural, mais ressemblant de cet empire, on devrait le représenter sous la forme d'un géant manchot et cul-de-jatte, avec une pauvre tête aplatie, qui serait les provinces Caspiennes, un torse assez normal, mais rongé de tuberculose, l'Irak et le Fars, un énorme ventre creux, le Désert, un bon bras droit, l'Azerbaidjan, un moignon gangréné pour bras gauche, le Khorassan, et deux jambes tranchées à mi-cuisse, le Seïstan et le Mekran : au total, dix-sept cent mille kilomètres carrés, trois fois la superficie de notre France, et neuf ou dix millions d'habitants, dont deux millions et demi ou trois millions de

nomades, un million et demi de citadins, et le reste de cultivateurs toujours prêts à quitter la glèbe. Tel est le corps politique dont le Kadjiar, depuis un siècle, a dû assurer l'existence : même une bonne administration aurait-elle pu donner une longue vie à cet organisme infirme?...

L'accord anglo-russe de 1907 a été moins le couronnement qu'une brusque déviation de la politique anglo-indienne, telle qu'au XIXe siècle elle s'était développée. Il semble que les réclamations et les émeutes qui, brusquement ont apparu chez leurs sujets hindous, aient éveillé chez les Anglais un souci de restreindre leurs responsabilités extérieures et de se résigner enfin à une retraite qu'en fait leurs adversaires leur imposaient depuis un siècle, mais que Londres ne faisait que malgré elle, à grand regret et toujours avec un espoir de retour : au lieu des ouvrages de défense lointaine, auxquels ils se consacraient autrefois, les Anglais résignés ne semblent plus occupés qu'à dresser, au-devant de l'Inde, des glacis et des remparts tout proches dont ils aient en mains la police directe.

Il y a un siècle, leur horizon était moins borné; l'indépendance de tout l'islam asiatique, européen et africain, de Gibraltar à Kachgar, en passant par Constantinople et Khiva, était à leurs yeux l'indispensable couverture de leur *estate* : le Danube, le Caucase et la mer d'Aral en étaient les défenses extérieures. Pour se protéger au loin, ils occupaient les Principautés, assiégeaient Sébastopol, soutenaient Chamyl, ravitaillaient les Khanats : l'intégrité de l'empire turc, du royaume persan et de la principauté afghane était le triple dogme de leurs diplomates.

Après avoir abandonné l'islam du Maghreb aux ambitions de la France ; après avoir entamé ou laissé entamer l'empire turc par leur annexion de Chypre, leur occupation de l'Égypte, leur consentement aux opérations de la France à Tunis, du Habsbourg en Bosnie et du Romanof en deçà du Caucase ; après avoir pied à pied discuté et consenti l'entrée des Russes dans les Khanats, puis leur installation aux portes mêmes du plateau iranien et du Turkestan chinois : Londres a, vingt-cinq ans encore (1882-1907), essayé de défendre la ligne des plateaux asiatiques, du Bosphore au Pamir. La poussée allemande en Turquie et la poussée russe chez le Roi des Rois franchissent cette ligne désormais.

Un vaillant effort vers 1896-1900 l'eût sans doute protégée : Londres alla gaspiller ses hommes et ses milliards dans l'Afrique australe. La rançon de l'annexion boer apparaît aujourd'hui : c'est la main-mise de l'Allemand sur le Bagdad et du Russe sur les bazars de la Perse.

Londres doit battre en retraite bien loin au sud du Bosphore et de la Caspienne, abandonner aux envahisseurs toute l'épaisseur des plateaux anatolien et iranien. Elle ne tâche plus qu'à obtenir des « sphères d'influence » aux points où les grandes routes continentales débouchent sur les frontières de son Inde, ou sur le Golfe et sur la mer d'Oman qu'elle appelle les vestibules de son *estate* : sphère afghane Hérat-Kandahar au-devant des passes qui tombent sur la plaine de l'Indus ; sphère turco-arabe Bagdad-Koveit au-devant des bouches des Fleuves qui tombent dans le Golfe ; sphère persane Birdjand-Bender Abbas au-devant de la porte beloutche vers Nouchki et Quettah.

Désormais, Londres admet que la Perse soit partagée en trois zones : zone russe comprenant tout le nord jusqu'à une ligne brisée Kermanchah-Ispahan-Yezd-Toun-Khaf-Zulfikar; zone anglaise, deux fois moindre, dans l'angle sud-est Bender Abbas-Birdjand-Darakch; zone neutre dans l'intervalle. Et c'est là ce que le préambule de cet accord appelle « respecter l'intégrité et l'indépendance de la Perse », avec le « désir sincère de la préservation de l'ordre dans toute l'étendue du pays et de son développement pacifique » !

Comment gouverner un empire dans lequel les voisins s'attribuent « pour des raisons d'ordre géographique et économique, un intérêt spécial au maintien de l'ordre et de la paix en certaines provinces » ?

IV

LE GOUVERNEMENT DU KADJIAR

LE GOUVERNEMENT DU KADJIAR

Sous les opérations combinées de Londres et de Pétersbourg, l'empire de l'Iran est devenu une sorte de monstre : de l'ancien domaine du Roi des Rois, le Kadjiar ne possède que quatre ou cinq morceaux disloqués. L'histoire a connu d'autres États aussi mal constitués et plus cruellement amputés encore par les fantaisies des voisins, mais que l'habileté d'une dynastie soutenait quand même et que l'instinct gouvernemental d'un grand prince ou d'un grand ministre parvenait quelquefois à réparer : qu'étaient au milieu de notre XVIIᵉ siècle l'empire moscovite et la monarchie brandebourgeoise?

Dans le Kadjiar, l'Iran n'a trouvé ni son Romanof, ni son Hohenzollern, ni son réformateur sur le patron occidental, ni son administrateur sur le modèle local et traditionnel. Tous les Iraniens instruits et presque tous les voyageurs et diplomates européens sont d'accord dans le mépris un peu irrité qu'ils témoignent à cette dynastie sans courage et sans prévoyance, — le féroce Agha-Mohamed et le sage *veliahd* Abbas-Mirza exceptés. Le Kadjiar n'a pas seulement ignoré les méthodes administratives de

l'Europe; il a même négligé les exemples séculaires des Rois, ses prédécesseurs.

De par la nature de son empire et de son pouvoir, le Roi des Rois a toujours eu quatre ou cinq soucis d'administration intérieure : d'abord, le ménagement de la tribu, aux forces et au dévouement de laquelle il doit le trône; puis, le ravitaillement et la police de la Ville royale, dans laquelle sa personne et sa fortune sont entourées de multiples embûches; puis, la surveillance et le domptage des *iliat*, des nomades, dont un *ilkhani* peut surgir en compétiteur de la tiare; puis, la satisfaction ou le musellement des citadins, dont les frondes permanentes pourraient troubler le repos du Maître et servir de prétexte à de plus graves rébellions; enfin, la traite et la tonte du troupeau des *raiat* (villageois), dont le produit doit nourrir ces quatre ou cinq étages de coûteux parasites.

Laissant tribu, ville, nomades, citadins, villageois, chacun vivre à sa guise et tous s'entendre ou se combattre, au hasard du jour, et se soumettre ou se débattre aux griffes de ses fermiers d'impôts, le Kadjiar n'a songé qu'à « faire de l'argent », à diminuer ses frais et avances, à augmenter ses revenus liquides. Son gouvernement n'a été qu'une exploitation fiscale, par l'us et l'abus du droit de conquête : en cela, ce Turc s'est montré le cousin véritable de son voisin l'Osmanli.

I

LA TRIBU, LA VILLE ET LES NOMADES

Sa tribu originelle de Turcs, le Kadjiar n'a pas songé à la maintenir groupée autour de lui, ni seulement à en demeurer l'*ilkhani*. Alors qu'il montait sur le plateau, il la laissait se disperser dans les bourgs de la plaine transcaspienne, s'empaysanner au bord de la steppe turcomane, autour de son ancien marché d'Asterabad. De cette bande de guerriers jadis nombreuse et qui peut encore mettre en ligne une dizaine de mille cavaliers, il ne se réservait le commandement ni à lui-même ni à son délégué temporaire ou viager : c'est le khan des Iskenderlous, issu d'un frère de Fath-Ali-Chah, qui en devenait le chef héréditaire, le meneur suprême en paix comme en guerre, le mandataire du Roi auprès de tous les clans, son distributeur de pensions et de titres, avec le pouvoir et le nom d'*ilkhani*.

Ainsi, dans ce petit monde kadjiar, un dualisme était créé dont on a vu les résultats en janvier 1908 et juillet 1909.

Contre les conseillers du Roi kadjiar, quand la Jeune Perse a cherché (décembre 1907-janvier 1908) un avocat qui pût parler haut ; contre le Roi kadjiar lui-même, quand la Jeune Perse a cherché (juillet 1909) un chef de gouvernement, qui lui fût un répondant auprès des puissances, à qui s'est-elle adressée et qui lui a donné son concours? L'*ilkhani* kadjiar, le vieil Ali-Reza-khan, plus connu sous son titre honorifique d'Azad-el-Moulk. En janvier 1908, Mohamed-Ali s'essayant au coup d'État contre l'Assemblée, le ministre anglais écrit à son gouvernement :

Azad-el-Moulk, usant de l'autorité patriarcale que lui donne son titre de chef de la tribu, a demandé audience à Mohamed-Ali et lui a parlé avec la plus libre franchise. Il lui a dit qu'avec tous les Persans, il rendait le Chah, et lui seul, responsable de la situation lamentable du pays; chef de la tribu impériale, il informait Sa Majesté que, faute à Elle d'amender son gouvernement, les Kadjiars proclameraient sa déchéance et mettaient sur le trône le prince héritier [1].

Après la révolution de juillet 1909, Azad-el-Moulk est devenu le tuteur de l'enfant royal. C'est le plus riche propriétaire de l'empire. Trop vieux pour aventurer sa fortune en quelque coûteuse aventure, — il doit avoir quatre-vingts ans, — Azad-el-Moulk respectera sans doute la couronne de son royal pupille; mais qu'il vienne à l'idée de ses fils ou de l'*ilkhani*, son successeur, de porter la main sur la tiare : qui pourrait les empêcher de la prendre?

1. *Livre Bleu*, Cd. 5481, p. 99.

*
* *

Dans le choix de sa Ville royale, même négligence du Kadjiar : la rencontre, autant que le calcul, l'a décidé en faveur de Téhéran, après qu'il eût hésité un instant en faveur de Sultanieh.

Le site de Téhéran répondait à l'une des conditions que doit remplir toute Ville royale : le nouveau Roi restait dans le voisinage de sa tribu, au carrefour sur le plateau des deux routes qui montent du pâturage et des provinces kadjiars. La route directe d'Asterabad à Téhéran saute la barrière de l'Elbourz, à travers les hauts cols et les neiges du Demavend. La route coudée, plus longue, mais bien plus praticable, du Mazanderan et du Guilan va par un détour chercher cette trouée du Sefid Roud qui, de Recht à Kazvin, est le seul portail de la Perse sur la Caspienne.

Au voisinage de Téhéran viennent se couper encore les deux routes cruciales de l'empire : route ouest-est, de l'Azerbaidjan au Khorassan, de Tauris à Mechehed, par les fertiles vallées des rivières occidentales et par le pourtour nord du grand désert (Tauris-Kazvin-Téhéran-Nichapour-Mechehed) ; route nord-sud, de la Caspienne au Golfe, par le pourtour occidental du désert, puis les cluses et les *kotels* du Fars (Recht-Kazvin-Kachan-Ispahan-Chiraz-Bouchir).

Mais, de toutes ces routes, le vrai carrefour serait Kazvin, — ce n'est pas Téhéran : Kazvin, où le premier Sefevi, *ilkhani* d'une tribu du nord comme le Kadjiar, avait installé d'abord sa Ville royale ; Kazvin, moins proche du désert, mieux pourvue d'eaux et

de terres cultivables, entourée de vergers et de grands arbres, et dont les vallées de la banlieue se prêteraient à l'établissement de nombreux sédentaires.

Le désert entre jusque dans les rues de Téhéran; de longs canaux doivent amener à la Ville les eaux de ses jardins et de ses fontaines. Le pied extrême de l'Elbourz offre d'étroites terrasses à des résidences et à de petits villages d'été; mais les rocs surplombants ne sont qu'éboulis de cailloux ou coulées de lave, qu'entaillent à vif les couloirs torrentiels et que les neiges recouvrent six mois par an : beau décor que couronnent la pyramide aiguë et les fumées du Demavend et que les artistes de la Perse ont popularisé, presque autant que les artistes japonais leur Fouji-hama! mais beau décor de vie guerrière, de rêveries et de jeux nomades, et mauvais cadre de vie civilisée, d'activité pacifique.

Kazvin, même militairement, eût été préférable, du jour où, abandonnant sa tribu dans la plaine d'Asterabad, c'est à d'autres peuples du nord-ouest, aux Kurdes et aux Turcs de l'Azerbaidjan que le Kadjiar demandait l'appui de son autorité. Cet Azerbaidjan devenant le mieux peuplé et le plus riche de ses domaines (un trentième environ de la superficie totale, un quart peut-être de la population de l'empire), le Kadjiar doublait sa Ville royale, Téhéran, d'une Ville princière, Tauris : Kazvin à mi-chemin eût tenu les deux rôles.

Kazvin, pourtant, n'eût encore été qu'un choix médiocre : pas mieux que Téhéran, Kazvin n'eût rempli la condition essentielle de toute Ville royale. Forteresse du Maître au voisinage de ses fidèles, la Ville doit être aussi son bazar des étrangers et,

surtout, son arsenal : elle doit facilement et constamment le ravitailler en armes, en munitions, en instructeurs, en ouvriers, en tous les moyens et auxiliaires que l'Europe lui fournit et sans lesquels l'Iran ne saurait être maintenu dans l'obéissance, ni l'empire dans son indépendance intégrale.

• L'exemple de Sefevi aurait dû avertir le Kadjiar. Après Ardebil, sa ville originelle du nord-ouest, le Sefevi avait aussi quitté sa première Ville royale du plateau, Kazvin, et il était venu s'installer sur un gradin des montagnes méridionales, à Ispahan : c'est que le Golfe seul pouvait lui donner des relations avec l'Europe, les autres routes plus directes étant coupées déjà par ses ennemis de Moscou et de Stamboul.

Pour le Kadjiar, de combien le voisinage du Golfe était plus nécessaire, depuis que Turcs et Russes avaient accaparé les chemins entre l'Azerbaidjan et la mer Noire, entre l'Irak et la mer de Chypre! Au nord, le Russe, maître de la Caspienne, enferme Téhéran dans un blocus commercial; à l'ouest, quand les brigandages du Kurde ou du Bédouin osmanlis les laissent passer, que peuvent amener au prince de Tauris ou au gouverneur de Kermanchah les lentes et rares caravanes, parties de Trébizonde, de Stamboul ou d'Alexandrette et traînant à travers l'Anatolie, la Syrie, la Mésopotamie leurs files d'ânes et de chameaux? quelques armes, quelques munitions cachées dans les ballots de cotonnades; mais les canons et le gros matériel de guerre et les énormes provisions de bouches à feu que demandent les batailles d'aujourd'hui?...

Téhéran, Ville royale, a fait du Russe, du plus

proche et du plus avide ennemi de l'empire, le fournisseur et le correspondant obligatoire du Maître : sur les complaisances que le Kadjiar consentait à la pénétration russe, Pétersbourg a pu régler les complaisances qu'elle daignait accorder au ravitaillement royal, — à l'existence même de la dynastie. Dans notre Europe, nous voyons le sort tout pareil de la malheureuse Serbie et l'Obrénovitch de Belgrade a dû, pendant vingt-cinq ans (1878-1903), trahir son peuple pour se garder à lui-même la tolérance du voisin austro-hongrois.

Depuis un siècle, le Kadjiar de Téhéran a été le même jouet des Russes : les apparentes faveurs de Pétersbourg préparèrent chaque nouvelle prise de territoire ou d'influence; les brutalités russes punirent le moindre refus du Chah, ses moindres scrupules d'honnêteté ou de patriotisme; à chaque sursaut de révolte, les excuses persanes durent mendier la grâce du Tsar.

Et Tauris, Ville princière, aggravait encore les funestes conséquences de Téhéran, Ville royale. Dès 1828, le premier dauphin de Tauris, le *veliahd* Abbas-Mirza, qui s'était généreusement jeté dans la guerre de revanche contre les Russes, faisait ajouter un article VII à ce traité de Tourkmantchaï, qui lui enlevait définitivement les principautés et provinces caucasiennes, — plus de deux cent mille kilomètres carrés, les deux cinquièmes de notre France :

Art. VII. — L'empereur de Russie s'engage à reconnaître le prince Abbas-Mirza comme successeur au trône de Perse.

Le dauphin de Tauris est si mal assuré de la succession paternelle! A la mort du Roi, sans compter

les *ilkhanis* usurpateurs qui peuvent surgir d'autres tribus, le *veliahd* a autant de compétiteurs possibles que de frères.

Cette dynastie turco-iranienne hésite entre la coutume turque, qui donne le commandement au plus ancien de la race, et la coutume iranienne, qui préfère le fils aîné du défunt roi. La coutume iranienne a prévalu; mais un point reste mal élucidé : est-ce le fils aîné, quelle qu'en soit la mère, femme légitime, concubine reconnue ou simple figurante du harem? est-ce le premier fils de l'épouse suprême, de la Reine officielle? Cette seconde préférence, elle aussi, a prévalu en théorie. Mais, dans la pratique, le Kadjiar a parfois désigné un fils de concubine et créé des précédents aux ambitions de tous les *chahzadés* (fils de Chah). Et qu'est-ce que la Reine véritable? est-ce la première épouse légitime ou la première épouse de sang kadjiar? Le Roi kadjiar a toujours épousé des princesses de sa tribu et de sa proche famille. Mais il a toujours eu d'autres épouses de sang noble, filles d'*ilkhanis* kurdes, loures, turcs, mongols, arabes : parmi ses fils, chacun peut aller chercher dans la tribu maternelle l'aide d'un puissant oncle ou cousin.

En cette incertitude de l'héritage, il faut que, longtemps à l'avance, le dauphin de Tauris se ménage des appuis au dedans et au dehors.

La désignation et la reconnaissance par les États étrangers — par les Russes surtout — ne lui sont pas moins nécessaires que la désignation par son père et la reconnaissance par ses sujets. Dans ses casernes, dans son arsenal, dans son trésor et son crédit, il doit avoir toujours prêts les moyens d'aller

prendre la tiare et de la disputer à ses concurrents. Or Tauris est, plus encore que Téhéran, sous la main du Russe : de la complaisance russe dépend le ravitaillement du *Veliahd*, plus encore que le ravitaillement du Roi.

En 1828, quelques mois après le traité de Tourkmantchaï, la populace de Téhéran ayant massacré une ambassade russe, le lâche Fath-Ali-Chah se laissait entraîner, par les menaces des *mollahs* et par les excitations de ses autres fils, à vouloir profiter de l'embarras où la guerre des Balkans mettait Pétersbourg. Le général Paskiévitch écrivait alors au *veliahd* Abbas-Mirza :

Votre Altesse me demande comment elle doit agir dans les circonstances difficiles qu'a amenées pour Elle la rupture de nos relations amicales avec la Perse. Qu'Elle examine attentivement la position dans laquelle Elle est placée, ainsi que les provinces qui lui sont soumises, et Elle aura résolu la question.

Le très puissant Chah, votre père, veut commencer la guerre. Nos provinces limitrophes n'ont pour défense que les troupes des forteresses. Vous pourrez donc, au mois de juin, pénétrer dans notre pays ouvert et le ravager ; mais vous ne prendrez pas les places fortes et vous ne vous déciderez pas à marcher en avant, laissant à dos ces positions formidables... Au mois d'octobre, quand les montagnes sont couvertes de neiges, je me porte sur Tauris : les troupes du Chah et celles de vos frères sont rentrées dans leurs foyers ; vous restez seul avec les troupes de l'Azerbaidjan ; je fais la conquête de ce pays pour ne plus jamais vous le rendre. Tout espoir de monter sur le trône sera dès lors perdu pour vous. Il ne se passera pas un an avant que la dynastie des Kadjiars ait cessé de régner... Votre indépendance politique est entre nos mains. Tout votre espoir doit être dans la Russie : elle seule peut

précipiter votre ruine ; elle seule peut vous servir d'appui[1].

Tous les *veliahds*, qui depuis un siècle se sont succédé à Tauris, ont entendu le même langage, et tous ont dû l'écouter, le premier avec plus ou moins de confiance, les suivants avec une déférence marquée, le dernier, celui qui devint Mohamed-Ali-Chah, avec une entière soumission, — tous avec une résignation faite de crainte et d'égoïsme.

La cour princière de Tauris devenait ainsi une succursale du gouvernement-général du Caucase. Le *veliahd* laissait aux Russes le choix et le contrôle de ses serviteurs et officiers les plus intimes, surtout de sa maison étrangère, médecins, musiciens, vétérinaires, etc. Il confiait à des Russes le commandement de sa garde et l'instruction de sa petite armée, à des précepteurs russes l'éducation de ses enfants; les transitaires russes d'Érivan et de Tiflis prenaient le monopole de son bazar.

Aussi chaque règne nouveau, transportant la camarilla delphinale à la Cour de Téhéran, était un nouvel apport d'influence russe et de modes russes dans la Ville royale, d'ingérence russe dans le gouvernement de l'empire. Par une progression ininterrompue, les successeurs d'Agha-Mohamed, de ce sauvage ennemi des Russes, devinrent les amis, les pupilles, les salariés enfin de Pétersbourg; au bout du compte, les deux derniers Kadjiars, Mozaffer-ed-Dine et Mohamed-Ali, ne firent que compléter l'ouvrage, en livrant les portes de l'Iran aux financiers et aux ingénieurs russes, en accordant aux Cosaques

1. Fonton, *la Russie dans l'Asie Mineure*, p. 402 et suivantes.

la police des deux routes qui montent vers la Ville princière et vers la Ville royale, de l'Araxe vers Tauris et de la Caspienne vers Téhéran.

Le général Paskiévitch ajoutait dans sa lettre au *veliahd* Abbas-Mirza :

Ne comptez ni sur les promesses des Anglais ni sur les assertions des Turcs... Les Anglais ne vous défendront pas : leur politique n'a en a vue que les intérêts de leurs possessions de l'Inde. Nous pouvons en Asie conquérir un royaume, et personne ne s'en inquiétera. En Europe, chaque pouce de terrain peut donner lieu à des guerres sanglantes : la Turquie est nécessaire à l'équilibre européen; mais les puissances de l'Europe ne regardent pas qui gouverne la Perse.

Quand il se serait trouvé en Europe une puissance pour « regarder qui gouverne la Perse », comment cette puissance lointaine aurait-elle pu venir au secours du Kadjiar, atteindre Tauris et Téhéran, sans le concours ou la tolérance de la Russie?

Napoléon avait attentivement regardé la Perse; l'invasion de l'Inde fut une pensée, qui, durant sept ou huit ans (1800-1807), ne le quitta pas : la ruine de sa flotte lui interdisant les routes égyptienne et syrienne, c'est par la chaussée de l'Iran qu'il voulait porter le coup mortel à l'empire de Londres en Asie, et l'exemple d'Alexandre enthousiasmait le successeur de César [1].

Napoléon envoya donc au Kadjiar ses officiers, Gardane, Fabvier, etc., qui se mirent à préparer les étapes et les remontes de la future expédition,

1. Voir le volume d'E. Driault, *la Politique orientale de Napoléon Ier*.

disciplinèrent l'armée royale, lui donnèrent des fusils et des canons, même des fonderies et des arsenaux. Mais le Kadjiar demandait que le tout-puissant empereur forçât d'abord les Russes à lui restituer ses provinces du Caucase ; Napoléon eut à choisir entre l'amitié persane, qui lui serait utile en Asie, et l'alliance russe, qui lui était nécessaire en Europe : il dut sacrifier le « projet persan », que, de toutes façons, l'inimitié russe lui eût fait irréalisable (1808).

Les Anglais s'offrirent alors : les menaces de Napoléon leur avaient montré l'importance de la chaussée iranienne pour la sécurité de leur domaine hindou. En 1813, ils ménageaient entre le Kadjiar et les Russes le traité de Gulistan. En 1814, ils signaient à Téhéran une alliance défensive, qui promettait les secours et les subsides de Londres en cas d'invasion russe, pourvu que le Chah ne fût pas l'agresseur. Ce traité de Téhéran (novembre 1814) est resté jusqu'à la guerre de 1857 le code des relations anglo-persanes, avec quelques changements : de 1814 à 1827, alliance militaire ; de 1827 à 1857, alliance purement diplomatique.

Le traité de 1814 assurait au Kadjiar les « secours militaires » de l'Inde ; mais, quand, en 1827, les empiétements russes rendirent la guerre inévitable, Londres abusa de la lettre du traité : Fath-Ali-Chah, au sens judaïque du mot, était l'agresseur. Les historiens, même anglais, n'ont jamais excusé cette trahison : « la guerre avait été provoquée par l'occupation agressive d'un territoire persan[1] » et depuis dix ans, les inspecteurs anglais avaient préparé au

1. Mot de l'ambassadeur anglais J. Sheil, dans C. Markham, *History of Persia*, p. 397.

veliahd Abbas-Mirza une armée qui ne pouvait lui servir que contre les Russes. Londres s'en tira par le versement de 200 000 *tomans* (2 millions de francs environ) et racheta ainsi la clause « secours militaires » dans le traité d'alliance renouvelé.

« La conduite de l'Angleterre fut en cette rencontre aussi impolitique et bornée qu'injuste[1]. » Mais voit-on par quel moyen Londres aurait pu contre les Russes fournir à Tauris des secours effectifs? Même débarqués dans les ports du Golfe ou du Kharoun, par quel miracle les troupes et les canons de l'Inde auraient-ils pu monter sur le plateau, gagner l'Azerbaidjan à travers deux mille kilomètres de montagnes insoumises? Ispahan, Kermanchah tout au plus, mais surtout Chiraz pouvaient être efficacement secourues par les surveillants du Golfe, pourvu que des gouverneurs énergiques tinssent ouvertes les routes du Fars et de l'Irak. C'est ainsi que, de 1830 à 1890, les Occidentaux purent donner le renfort de leurs officiers, de leur ravitaillement et de leurs subsides aux princes-gouverneurs du Sud : de 1830 à 1840, les instructeurs français permirent à Mohamed-Ali-Mirza, gouverneur de Kermanchah, de réduire les *ilkhanis* du Kurdistan et du Louristan, même de reprendre un instant Bagdad aux Osmanlis; de 1840 à 1850, son fils et successeur Ali-Mirza tira les mêmes services des Layard et des Rawlinson; à Ispahan, de 1870 à 1890, Zill-es-Sultan posséda grâce aux Anglais la seule armée régulière dont jamais un Kadjiar ait été entouré.

1. C. Markham, *History of Persia*, p. 397.

Mais que pouvait faire Londres pour le *veliahd* de Tauris ou pour le Roi de Téhéran? déclarer aux Russes une guerre qui ne pouvait être utile à la Perse que si l'on s'ouvrait une route à travers l'Anatolie turque ou la Transcaucasie russe, si donc une coalition anglo-turque, ou mieux, le soldat turc n'étant point suffisant, si quelque coalition anglo-franco-turque, anglo-austro-turque, anglo-prusso-turque, — que sais-je? — bref une coalition paneuropéenne se formait à seul effet de secourir le Kadjiar et de réserver l'Inde à la domination de l'Angleterre?

L'alliance anglo-persane, que les traités formulaient, que les intérêts communs auraient dû faire inébranlable, ne put être durant un demi-siècle (1807-1857) qu'une suite de menteries réciproques, de brouilles et de guerres ouvertes. Après la guerre anglo-persane de 1857, quand on renonça à la formule de l'alliance, on tâcha de continuer la tradition d'amitié et de soutien mutuel; mais la force des choses continua d'être la plus forte. De 1857 à 1907, rien ne fut changé, sinon que chaque défaillance de l' « ami » anglais jeta le Kadjiar dans la dépendance plus profonde de l' « ennemi » russe, et que chaque défection du client persan obligea le protecteur anglais à des voies de fait plus graves, à des prises de sûretés plus dommageables pour la vitalité de l'empire iranien.

Quelque égoïste qu'ait été la politique de Londres dans les affaires beloutches et afghanes, on ne peut pas s'étonner que les maîtres de l'Inde aient exagéré les précautions contre le Roi, complice ou victime de Pétersbourg.

Le moins imprévoyant des Kadjiars, Nasr-ed-Dine

(1848-1896), chercha contre l'« ennemi » russe et contre l'« ami » anglais le recours à un troisième correspondant. Au début de son règne, il voyait les services pacifiques et militaires que la Turquie du Tanzimat tirait de la collaboration française ; il entendait les échos de la canonnade napoléonienne en Crimée : il demanda à la France du Second Empire des instructeurs de toutes sortes; il fit du français la langue scientifique de son laïque enseignement; il voulut avoir une « École Polytechnique » à Téhéran et il en fit sa pépinière de candidats à toutes les charges... Dans l'estime de la Perse, le français, jusqu'à l'apparition toute récente de l'allemand, est resté le seul véhicule de la civilisation occidentale, et c'est un devoir pour nous, Français, de ne pas ménager notre sympathie à celui de nos clients intellectuels qui, malgré tout, nous est demeuré le plus fidèle; même à la cour de Tauris, l'influence russe n'a le plus souvent dominé que sous un vêtement français...

Si le désastre final du Second Empire n'avait pas enlevé à la France sa primauté continentale, il est possible que le Kadjiar eût toujours trouvé à Paris les bons offices dont, en 1857, il profita, pour traiter avec l'Angleterre. Mais quand bien même Napoléon III et ses héritiers fussent demeurés les arbitres de l'Europe, les imagine-t-on recommençant à Poti les héroïques folies de Sébastopol et faisant lâcher au Russe sa prise sur le Persan comme sa prise sur le Turc?...

La France lointaine pouvait être l'amie de bon conseil, l'associée de travaux pacifiques, surtout la camarade de plaisir et de jeux; mais, voisine par le

Golfe et par l'Inde, la seule Angleterre pouvait être l'alliée toujours utile, la collaboratrice d'attaque et de défense. Dès 1814, par les articles III et IV du traité de Téhéran, l'Angleterre se refusait à toute collaboration offensive; l'alliance strictement défensive eût encore suffi, à condition que les deux parties contractantes en respectassent l'esprit et la lettre. Les Anglais y manquèrent. Mais la raison la plus forte fut que le Kadjiar, en installant son trône à Téhéran et son fils à Tauris, obligeait d'avance les maîtres de l'Inde à ce parjure. Ainsi le chox mal calculé des Villes royale et princière enlevait à la Perse le seul garant possible de son indépendance, et la conduite moins bien calculée encore du Kadjiar à l'égard des nomades lui enlevait le seul instrument de son autorité.

*
* *

Deux lourdes charges et deux médiocres bénéfices : tels sont en temps ordinaire les revenus que le Roi des Rois tire de ses nomades.

Il a toujours les charges, quel que puisse être son désir de les éviter. Il doit contenir les tribus sur leurs terrains de parcours, les empêcher de trop déborder sur les récoltes des sédentaires, d'assiéger de trop près les villes et leur immédiate banlieue. Et il doit surveiller les coalitions de leurs *khans*, les complots de leurs *ilkhanis*, ne pas laisser grandir des appétits ou des chefs, qui lancent un jour une tribu puissante à la conquête de la tiare. Donc, défendre ses villageois et ses citadins et défendre sa couronne : que le Roi des Rois le veuille ou non,

le seul voisinage des *iliat* l'oblige à cette double et perpétuelle défensive, et les plus puissants Rois ont su ce qu'il en coûtait de fatigues, de sang et d'argent pour soutenir ce double effort.

Quand le Roi est toujours en campagne, quand d'un bout à l'autre de son empire il promène chaque année son autorité, il peut espérer, — double salaire, — que les nomades lui paieront des redevances et lui fourniront des milices.

Les redevances ne sont presque jamais que preuves de soumission : elles flattent l'amour-propre, mais ne remplissent pas les caisses du Maître. Les nomades, très pauvres en argent, sans grand commerce et sans autre industrie que celle des troupeaux et des laines, paient, quand ils paient, en nature, en provisions surtout, et ces cadeaux sont difficiles à voiturer, à consommer ailleurs que sur place : le Maître et ses fonctionnaires peuvent en user pour leurs besoins immédiats; mais on ne saurait les faire entrer dans le budget de l'empire. A peine leur arrivée capricieuse, souvent inattendue, soulage-t-elle les dépenses de la maison royale; même durant les tournées du Roi, ces cadeaux profitent surtout à ses innombrables parasites et disparaissent gâchés ou revendus par eux; les plus précieux ne servent qu'à l'ornement des résidences royales.

En octobre 1890, après la dernière révolte du Kurdistan (1888-1889), le *veliahd* Mozaffer-ed-Dine parcourt les tribus domptées :

Les cadeaux suivants avaient été préparés par le général Saïf-ed-Dine, gouverneur de Moukri : un cheval de

100 tomans; 150 pains de sucre; 50 livres de thé; 160 kilogr. de bougies; 80 kilogr. de chandelles; 1 920 kilogr. de riz du Guilan; 480 kilogr. de riz de l'Azerbaidjan; 640 kilogr. de pain; 20 plateaux de sucreries; 320 kilogr. de pois chiches; 80 kilogr. sel; 10 selles couvertes de tapis; 20 selles couvertes de cuir; 4 200 kilogr. de paille hachée; 2 000 bottes de trèfle; 1 600 kilogr. d'orge — et 1 000 tomans en argent (7 à 8 000 francs), sans compter des cadeaux moins considérables à chacun des officiers du palais [1].

Ces cadeaux des sujets appellent, comme de juste, le retour de dons royaux, qui doivent être égaux pour le moins : la politesse veut qu'entre amis, qui plus a, donne plus; se fait taxer d'avarice un puissant Roi qui n'a pas l'accueil généreux; est méprisé pour sa misère un faible Roi qui n'a pas les moyens de réjouir ses visiteurs. Donc, aux provisions, tapis, chevaux, faucons, lions de chasse, tigres enchaînés, ânes sauvages et loups danseurs qu'il reçoit, le Roi doit répondre par des bijoux, des armes, des ustensiles, des manufactures et surtout des inutilités venues de loin, ou par les bibelots, soies, galons et chaudronnerie de ses bazars. Les honnêtes échanges de femmes achèvent l'amitié : le Roi, — deux et trois mille ans avant notre ère, nous voyons, dans les inscriptions cunéiformes, les plus grands Rois de Babylone, de Ninive et de Thèbes l'Égyptienne en user ainsi, — le Roi prend dans son harem les sœurs et filles de ses *ilkhanis*; il donne quelques-unes de ses innombrables filles et sœurs aux plus puissants et aux moins barbares.

A faire la balance, le Roi, même quand il reçoit beaucoup de ses nomades, ne reçoit rien en richesse

1. De Morgan, *Mission*, II, p. 35.

utilisable, tandis que, donnant beaucoup en argent et en objets ouvrés, il débourse non seulement la valeur réelle de ses cadeaux, mais encore les commissions et voleries des multiples intermédiaires. Bien tenus, ses comptes ne devraient donc avoir une rubrique *Nomades* que dans la colonne *Dépenses*, tout au plus dans *Profits et Pertes*.

A supposer même qu'il soit assez énergique et bien armé pour imposer ses gouverneurs à toutes les tribus et que les tribus soient assez matées pour payer un impôt sonnant, encore ce régime n'a-t-il chances de durée que si le Roi prend pour gouverneurs des *khans* et des *ilkhanis* locaux, et s'il leur abandonne les bénéfices en même temps que les risques de l'entreprise. A vouloir courir lui-même après son argent, à organiser seulement la tournée annuelle de ses collecteurs dans les montagnes, le Roi dépenserait vingt fois son revenu : une armée de trente mille hommes peut-être devrait accompagner partout les scribes du fisc.

Par contre, les *iliat* ne refusent presque jamais leur service de milices : ils ont toujours des braves en surnombre, surtout des cavaliers, quand le Roi veut marcher contre un révolté du dedans ou contre un ennemi du dehors. Mais il faut que le Roi entende la guerre comme ils l'ont toujours entendue, non pas une expédition tactique de marches réglées, de sièges et de batailles, non pas une entreprise de courage, d'habileté et de patience, mais un *raid* de pillage et de dévastation, de villages brûlés, de récoltes hachées, de vergers et de jardins rasés, de villes surprises, de sédentaires rançonnés, torturés ou vendus.

De toutes les montagnes, alors, les bandes accourent, chacune en sa tenue de travail ordinaire, « les Farsis, avec des bonnets de feutre, des tuniques à manche, des cuirasses à écailles de fer, de longs caleçons, des boucliers d'osier, de grands arcs, des flèches de canne, un court javelot et un poignard; les Irakis, les Khouzis et les Mazanderanis (je modernise seulement les noms donnés par Hérodote), les Khorassanais, les Balkis, les gens de la frontière touranienne, avec les mêmes armes et à peu près le même équipement; les Arabes, en robes retroussées, avec de longs arcs; les Nègres, en peaux de lion ou de léopard, avec des arcs en bois de palmier et des javelots en corne de chevreuil, une moitié du corps peint en blanc, l'autre en rouge... »

Des milices de Xerxès aux milices de Nadir-Chah, on eût vainement cherché la différence. Celles d'aujourd'hui ont remplacé l'arc par des fusils, les uns démodés, les autres « dernier système ». Mais l'instrument militaire reste le même, et pareille la besogne qu'il peut accomplir : se jeter sur un territoire ou sur un monde; en gâcher les ressources, en détruire la population, en unifier les plaines et les monts dans un même désert ; en boire les fleuves et en sauter les détroits; pousser aussi loin qu'il y a de l'herbe pour les bêtes et du butin pour les hommes ; mais tourner le dos dès que la marche ne nourrit plus, dès que le butin ne « paie » plus, et refluer en déroute devant la bravoure du moindre adversaire ou la difficulté du moindre assaut. Dans l'empire et hors de l'empire, ces milices, abandonnées à leurs instincts, ne sont pas capables d'un autre service. La paix rétablie, que reste-t-il au Roi? un domaine

saccagé qu'il faut repeupler et replanter à grands frais.

Pourtant, ces fauves sont susceptibles d'un dressage; quand le Roi des Rois en prend le temps et la peine, il peut en tirer des meutes utiles :

Pour les grandes chasses, on se sert de bêtes féroces, dressées à chasser : lions, léopards, tigres, panthères, onces. Les Persans appellent ces bêtes dressées *yourzes* : elles ne font point de mal aux hommes. Un cavalier en porte une en croupe, les yeux bandés avec un bourrelet, attachée par une chaîne, et se tient sur la route des bêtes qu'on relance et qu'on lui fait passer devant, le plus près qu'on peut. Quand le cavalier en aperçoit quelqu'une, il débande les yeux de l'animal et lui tourne la tête du côté de la bête relancée. Si le fauve l'aperçoit, il fait un cri et s'élance et, à grands sauts, se jette dessus la bête et la terrasse. S'il la manque après quelques sauts, il se rebute d'ordinaire et s'arrête. On va le prendre et, pour le consoler, on le caresse et on lui conte que ce n'est pas sa faute, mais qu'on ne lui a pas bien montré la bête : on dit qu'il entend cette excuse et en est satisfait. J'ai vu cette chasse en Hyrcanie, l'an 1666, et l'on me disait que le roi avait de ces animaux trop grands pour être portés en croupe par un cavalier : on les portait dans des cages de fer sur un éléphant, sans avoir les yeux bandés, et le gardien avait toujours la main à la fenêtre de la cage, parce que, quand l'animal aperçoit une bête, il fait un cri et il faut le lâcher à l'instant[1].

Mot pour mot, cette description de Chardin pourrait être transposée en un traité court, mais complet, de police iranienne. Le Roi des Rois, toujours en chasse contre les bandits, doit porter en croupe quelque nomade dont il couvre les yeux d'un épais

1. Chardin, édit. Langlès, III, p. 398.

bandeau d'argent et qu'il s'attache par la crainte ou par la discipline. Les vrais Rois dressèrent ainsi des *iliat* de la petite espèce à les suivre partout: ils encagèrent de grandes tribus et les promenèrent d'un bout à l'autre de l'Iran; même, pour les avoir toujours sous la main, ils laissèrent les cages en plein territoire de chasse; au bord du pays turcoman, nous avons retrouvé des Turcs azéris et quarante ou cinquante mille familles kurdes qu'avait amenés là et maintenus de force le Sefevi.

Ce maniement des nomades a ses risques : le fauve en croupe peut brusquement planter ses crocs dans la nuque du cavalier; sorti de sa cage, il peut se jeter sur les rabatteurs, sur le Maître lui-même et non sur le gibier; s'il tombe en chasse sur des congénères, il peut se tourner pour eux et mettre à leur service les habiletés que le dressage lui a inculquées; encagé par le Sefevi, dressé par les Rois de Mechehed, puis de Chiraz, le féroce Kadjiar a dévoré ses dompteurs et fini par prendre leur place.

C'est pourquoi l'éternelle expérience a enseigné le Roi d'avoir auprès de lui, — non plus en croupe, mais sous ses yeux, à portée de la main qui flatte et qui récompense, à portée aussi du pistolet ou du couteau, — quelques fauves mieux domestiqués encore, mieux enchaînés par l'intérêt et par toutes les raisons de vivre, y compris la vie de leurs femelles et de leurs petits que le Roi a soin de prendre en otages. De Darius à Abbas le Grand, les vrais Rois ont toujours eu une troupe de ces Immortels ou de ces Amis du Roi, de ces *Chah-Sevens*, qui formaient sa garde personnelle et son entourage le plus intime.

En ce point, le Kadjiar a suivi l'exemple. Mais de ses Chah-Sevens, Abbas avait fait une petite armée de guet, une sorte de gendarmerie mobile, qui parcourait les provinces, veillant à la sûreté des routes et au repos de l'empire. Le Kadjiar n'a jamais été occupé que de soi, de sa Cour, de son Palais : il n'a écrémé ses tribus que pour avoir sa garde prétorienne et, s'il l'a fait armer et dresser par l'Europe, c'est à des instructeurs russes qu'il l'a confiée, c'est le modèle des Cosaques qu'il lui a donné, et le nom même de Cosaques, et un général russe, nommé par Pétersbourg, payé au guichet de la Banque russe d'Escompte, recevant les instructions de la légation russe à Téhéran.

Ces trois ou quatre régiments de Cosaques persans, — deux à trois mille hommes sur le papier, quinze à dix-huit cents dans le rang, — n'ont jamais été assez nombreux pour un autre service que celui de la capitale : la seule police de Téhéran et des proches banlieues, avec leurs résidences d'été, intéressait le Kadjiar. Les tribus auraient, par dizaines de milliers, fourni des volontaires à ce corps bien habillé, bien nourri et régulièrement payé, qui, dans tout l'empire, eût alors promené la même police qu'aux alentours de la capitale. Mais ni le Kadjiar, qui donnait l'argent, ni le Russe, qui l'avançait et qui faisait le dressage, ne se souciait d'augmenter l'effectif. Le Kadjiar songeait à rogner le moins possible sur son budget de dépenses personnelles. Le Russe pensait qu'un Iran pacifié serait de force et d'humeur à repousser la « pénétration pacifique ». Tous deux n'avaient envie que d'une brigade de sûreté autour de la personne même du Roi : ils ne

voulaient qu'éviter à ses successeurs le sort de Nasr-ed-Dine assassiné.

Pour le profit de son commerce, Pétersbourg aurait désiré sans doute que la police du Khorassan, des provinces Caspiennes et de l'Azerbaidjan fût confiée à des Cosaques, mais aux Cosaques des consulats russes, qui déjà circulaient sur les routes de Tauris, de Kazvin et de Mechehed, — et l'inepte Kadjiar eût sans peine accepté que ses grands amis installassent, jusqu'aux portes de ses Villes royale et princière, cette gendarmerie étrangère, ennemie, qui escorterait sa poste et ses caisses et ne lui coûterait rien! Plus tard, les bazars du Nord étant russifiés, Pétersbourg comptait pousser lentement vers les provinces du Sud son front de Cosaques policiers et postiers, qui déjà descendaient de Mechehed au Seïstan, de Téhéran à Kachan, de Kazvin à Hamadan. Mais, plus tard, beaucoup plus tard... En attendant que « le poisson fût noyé », on le laissait se débattre; l'anarchie des provinces méridionales avait le grand avantage de dresser une infranchissable barrière entre les arrivages anglais du Golfe et les bazars ou les arsenaux du Roi et du Veliahd.

La brigade de Cosaques persans, bien tenue et bien commandée par des officiers russes, rendit les services que l'on en attendait : contre les criailleries de la foule, contre les troubles de la rue et même contre les premières émeutes de la révolution, elle fit assez belle figure. Mais en avril-mai 1909, quand les petites armées patriotes se mirent en branle, le Roi ne put détacher à la défense de son territoire le plus proche que deux cents de ces Cosaques : ils furent aussitôt débordés et durent se replier un peu

vite de Kazvin sur Téhéran. Puis quand les Rechtis et les Bakhtyaris eurent fait leur jonction sous la Ville royale, quelle résistance pouvaient opposer à la masse des Croyants, à la nation tout entière, ce millier de musulmans commandés par des Infidèles?

Ah! si chaque grande ville, chaque province seulement avait eu son demi-millier de Cosaques royaux, il est probable que la révolution, dès le début, eût tourné court : à Recht, à Tauris et à Ispahan, le fouet d'une centaine de braves aurait aussitôt ramené le *mollah* à sa mosquée, le marchand à son bazar, le Bakhtyari à sa montagne et le *fédaï* à sa frontière turque ou russe. Est-ce par insouciance, est-ce par calcul que le protecteur russe négligea cette élémentaire précaution? pensait-il vraiment que les villes accepteraient toujours l'odieuse conduite du Kadjiar à leur endroit? ou désirait-il qu'une révolte des citadins rendît nécessaire l'intervention armée du Tsar? Il parait invraisemblable — mais l'imprévoyance et l'aveuglement de Pétersbourg ont souvent dépassé toute vraisemblance — que la légation russe n'eût pas vu que les citadins étaient exaspérés contre le Roi.

II

LES CITADINS

Les exigences des citadins persans et leur idéal de politique ont toujours été simples : tout recevoir du Roi et ne jamais rien lui payer.

Les devoirs de Sa Majesté le Roi envers Sa Seigneurie le Marchand sont le thème le plus ordinaire de leurs poètes favoris. Le *Gulistan* et le *Bostan* de Saadi commencent, tous deux, par un long chapitre « touchant la conduite des rois » :

Conseils de Khosroès Perviz à son fils Chirouieh.

Un roi, qui opprime les commerçants, ferme les sources de la richesse au peuple et à l'armée : comment les gens prudents iraient-ils se fixer dans un pays qu'ils savent si mal gouverné? O roi, qui recherches une bonne renommée, sois bienveillant pour les marchands et les envoyés étrangers.

Lettre de Sapor à Khosroès Perviz.

Le prince ne meurt pas qui laisse après lui des ponts, des mosquées, des caravansérails et des hospices. Mais s'il

meurt sans laisser de pareils souvenirs, il est pareil à l'arbre qui a végété sans porter de fruits[1].

Une anecdote toujours citée montre encore mieux comment le bazar entend les relations de Roi à Marchand :

Le souverain de Chiraz, Kérim-Khan, allait quitter la salle d'audience, fatigué d'une longue journée, quand un homme entra, qui criait justice : « Qui êtes-vous? demanda Kérim. — Un marchand à qui des voleurs viennent d'enlever tout ce qu'il possédait. — Et que faisiez-vous pendant ce temps? — Je dormais. — Et pourquoi dormiez-vous? reprit Kérim sur un ton de colère. — Parce que je me suis trompé sur vous : je pensais que vous, vous étiez éveillé. »

Premiers devoirs du Roi : veiller sur les besoins du commerce à l'intérieur et à l'extérieur des villes; faire la voirie et la police du bazar, le purger des charognes qui l'empuantissent — Pierre Loti nous a dit la vérité sur ces villes des roses — et des filous qui l'infestent, l'orner de fontaines et de beaux émaux, de mosquées et de jardins, de places couvertes; faire la police des routes qui amènent les convois de l'empire et de l'étranger; border les pistes caravanières de sources, de citernes et de reposoirs; les munir de ponts sur les grandes rivières, de quelques pavés sur les fondrières marécageuses; en ouvrir les défilés moins larges que le chargement des chameaux ou des ânes; assurer la poste des lettres pour le commun, les relais de chevaux et de soldats pour les riches; surtout, empêcher les pilleries des nomades ou faire restituer, et au delà, les

1. *Bostan*, traduction Barbier de Meynard, p. 10-21.

chargements enlevés : « c'est une maxime dans ce pays qu'on n'y vole sur les grands chemins que par la faute des archers »; le Roi ou ses gouverneurs doivent « envoyer des gens sur les lieux demander le vol et les voleurs; à défaut de quoi en renvoyer d'autres au bout de quelques jours, prendre l'hôte du logis ou du caravansérail où le vol a été commis et les gardes des chemins, qui sont obligés de payer la valeur du vol, ou leurs cautions à leur place; si tous ensemble n'ont pas le moyen de satisfaire, c'est aux lieux les plus proches du vol, villes ou villages, d'en être responsables[1] ».

On mesure la gloire des dynasties aux travaux qu'elles entreprennent pour la commodité du Marchand :

Le caravansérail royal, qui est hors la ville, joignant la porte qui regarde l'Orient, est le plus beau de toute la Perse. Il est carré, chaque face ayant par dedans deux cents pas et deux étages, avec une avant-chambre ou relais en bas à hauteur d'homme, profond de huit pieds et revêtu de marbre blanc fin, transparent presque comme du porphyre. Les étages des côtés ont quinze appartements; les deux autres n'en ont que dix, et un grand au milieu qui a cinq chambres; les petits appartements consistent en une chambre de quinze pieds de long et dix de large, haute, voutée, avec une cheminée au milieu et, sur le devant, un portique ou avant-chambre couvert en demi-dôme, où l'on a pratiqué une cheminée de chaque côté. Les seconds étages sont faits de même, à un balustre près, de quatre pieds de haut, percé à jour, qui règne tout autour. Au milieu de l'entrée est un hexagone dont chaque face est une grande boutique, où l'on vend toutes sortes de provisions de bouche, du bois et du fourrage. L'entrée est sous un

1. Chardin, édit. Langlès, III, p. 2-3.

haut et magnifique portail, revêtu de marqueteries comme tout le bâtiment; sur les côtés, règne au corridor ou portique, où l'on peut loger de jour aussi commodément et avec plus de plaisir que dans le caravansérail. Un bassin d'eau est au milieu de la cour, élevé de cinq pieds; ses bords sont larges de quatre pour la commodité de ceux qui veulent faire leurs prières, après avoir fait leur purification. Le derrière de ce beau palais de caravane consiste en de grandes écuries, avec des places pour les valets et le bagage, qui est à peu près de même symétrie que les appartements, en magasins, en plusieurs départements pour le logement des pauvres et des paysans, qui apportent vendre leurs denrées, et en de grands jardins qui sont derrière ce beau caravansérail. C'est Abbas-le-Grand qui l'a fait bâtir.

Second chapitre des devoirs royaux : les marchandises entrées au bazar sous sa sauvegarde, le Roi doit le plus tôt possible les en faire sortir par ses achats; il doit être le client fastueux qui ne regarde pas à la dépense, qui achète beau, qui achète gros, qui achète tout et qui paie en argent, en nature ou, mieux, en dîmes et en terres aux dépens des villageois.

Troisième chapitre : attirer de l'étranger les fournisseurs et les clients dont l'Iran ne saurait se passer, leur faire l'entrée facile et le séjour agréable, mais les tenir de près pour qu'ils restent une proie; ne jamais permettre que leurs bénéfices même légitimes diminuent en quoi que ce soit le profit du Marchand; ne jamais admettre qu'ils exploitent l'empire sans passer par l'intermédiaire du bazar.

Pour remplir ce coûteux programme, les citadins n'ont jamais pensé que le Roi pût leur demander un impôt, quel qu'il soit, direct ou indirect : le Coran ne

déclare légitime que la dîme sur les produits de la terre; les citadins ne veulent payer que sur leurs récoltes de la banlieue ou sur les redevances de leurs villages. Le plus souvent, c'est le Roi qui fait des rentes au Marchand, et non pas le Marchand des revenus au Roi :

Les marchands disposent de la plus grande partie des capitaux de la Perse. Le gouvernement toujours harcelé de besoins ne saurait que devenir s'il ne les avait pas pour lui prêter secours. Il leur emprunte; mais les marchands n'avancent que sur des garanties solides et c'est ainsi qu'ils ont entre les mains ou des monopoles ou des délégations sur les revenus de telle province ou des pierreries ou d'autres valeurs analogues. Il s'est trouvé des temps où la Cour, ruinée et ne sachant de quel côté faire tête, n'imagina rien de mieux que la banqueroute; mais ces coups d'État sont excessivement rares, car ils ont pour résultat certain de rendre impossible tout emprunt ultérieur. De même, il est très difficile de faire subir aux marchands quelque avanie sérieuse, toujours par cette raison; car un homme auquel on aura pris de force cent francs refusera plus tard d'en prêter mille dans un besoin urgent, et non seulement il ne donnera rien, mais son confrère fera comme lui par esprit de corps[1].

Le Marchand ne peut pas empêcher que le Roi, étant le plus fort, lève des droits de douane aux frontières et des droits de passage sur les routes. Mais, au bout de l'an, qu'en revient-il au trésor royal? Les droits de passage, *rahdari*, vont, comme de juste, aux chefs des nomades qui, bordant le chemin, sont chargés de la garde et, théoriquement, responsables des vols à restituer. Seuls, les tout grands Rois, possesseurs et exploitants d'un immense

1. Gobineau, *Trois Ans en Asie*, p. 393-394.

empire extérieur, ont parfois réussi à installer leurs propres archers au long des pistes; d'ordinaire, la garde des chemins est un fermage, dont le Roi est trop heureux d'abandonner les dépenses à ses gouverneurs en même temps que les revenus :

Il y a une police incomparable dans ce royaume-là pour la sûreté des grands chemins. Si l'on est volé, soit de nuit, soit de jour, soit à la campagne, soit dans l'hôtellerie, le gouverneur de la province doit retrouver le voleur ou en faire payer la valeur. Cela a été fidèlement pratiqué jusque vers la fin du règne d'Abbas II; mais toujours la loi subsiste; on l'observe presque en toutes les rencontres, particulièrement quand on a des amis. Le magistrat prend un droit sur tout ce qu'il fait retrouver ou payer, lequel droit est communément d'un sur cinq. Quand le vol ne se retrouve point, c'est encore une bonne aubaine pour le magistrat, car il faut que le pays trouve le voleur et, quand on vient à faire la levée sur le peuple, les magistrats la font deux ou trois fois plus forte qu'il ne faut. Mais c'est aussi ce qui contribue le plus à la sûreté des chemins et des villes, chacun pour son intérêt donnant la chasse aux voleurs avec la plus grande ardeur[1].

Tel était le bon temps du commerce, à l'âge d'or des Sefevis. Chardin ajoute : « La sûreté des chemins vient de la nature du pays; comme il est généralement peu habité, qu'il y a peu de villes et de villages à proportion de son étendue, qu'il est montueux et qu'il manque d'eau en cent endroits, il n'est pas facile de s'y cacher ». Mais les nomades ne s'embarrassent ni des monts ni du désert : en troupe, les Bédouins du Sud vont razzier jusqu'aux portes de Nichapour, les Beloutches de l'Est jusqu'à Yezd et

1. Chardin, édit. Langlès, VI, p. 124.

naguère encore les Turcomans du Nord enlevaient les caravanes aux abords de Téhéran, d'Ispahan même.

Le Kadjiar ou ses gouverneurs ont dû traiter avec ces concurrents insaisissables : contre les nomades lointains, ils ont dû intéresser les plus proches à la surveillance des chemins. Chaque route de commerce est devenue le fief d'une grande tribu qui en exploite les défilés et les sources et en revaut seulement quelque chose aux gouverneurs royaux, lesquels d'ailleurs ne se font pas faute de surajouter leurs propres exactions aux exigences des *khans* et des *ilkhanis* : le *rahdari* se complique aujourd'hui de dix surtaxes ingénieuses, sans compter les escortes que nomades et gouverneurs imposent aux convois et font nourrir et solder par le Marchand... Mais le Kadjiar continue de n'en rien toucher.

Pour les droits de douane, — mieux encore, — les gros marchands jusqu'à ces années dernières avaient pris l'habitude de les récupérer, et au delà. Les douanes, mises aux enchères par le Roi, étaient prises soit par eux, soit par les gouverneurs royaux, dont ils étaient les bailleurs de fonds : sous vingt prétextes, ils chicanaient les redevances au trésor, dissimulant la valeur réelle des entrées et des sorties, niant les progrès du commerce, alléguant une année la peste, l'année suivante la famine, les pluies et les tremblements de terre, la guerre civile ou étrangère, le brigandage. C'était l'usage traditionnel, le droit :

Quant aux douanes, ce revenu, qui partout ailleurs est la plus considérable partie des finances, ne rend pas beaucoup en Perse, par la considération particulière que l'on y a eue de tout temps pour le négoce. J'observai encore ces grandes facilités aux douanes de Perse, au

premier voyage que j'y fis en 1666. C'était assurément les douanes où l'on était plus doucement traité qu'en lieu du monde... On eût dit que le Roi en donnait l'administration, moins pour conserver ses droits que pour enrichir ceux qui les levaient : dans une année de commission de la douane des Ports d'Abbas et de Congue, qui sont les plus grands ports du golfe Persique, l'intendant de la douane gagnait 3 à 400 000 livres, le surveillant, 50 000, les autres officiers, autant tous ensemble et, quoiqu'il n'en entrât pas plus que cela dans les coffres du roi, on passait pour bien honnête homme de n'avoir fait que partager avec le souverain par moitié... Quand un vaisseau était arrivé, les gros marchands traitaient secrètement avec les chefs des douanes : « Vous aurez tant, disaient-ils, pour laisser passer tant de marchandises qui sont parmi le bagage ». Comme les équipages en ces pays-là sont toujours gros, parce qu'il faut porter un ménage entier avec soi, on peut faire passer bien des choses parmi ses hardes, et c'étaient toujours les plus riches marchandises qu'on y mettait : sous le nom d'équipage ou bagage, les douaniers laissaient emporter le plus fin de la cargaison. L'écrivain du vaisseau donnait son livre qui ne contenait qu'une partie de la vérité et les marchands donnaient leurs déclarations conformément à ce registre.

J'ai vu que les chefs de ces deux douanes et de quelques autres ports du Sein Persique avaient leurs correspondants aux Indes et dans les grandes villes de Perse, qui offraient à l'envi meilleur parti aux marchands pour passer par leur port, de même que c'eût été différents États et que ces ports n'eussent point du tout appartenu au même maître [1].

Affermant la douane la plus proche de son bazar ou commanditant le fermier, le gros marchand avait en main un bel instrument de profit pour lui-même et de ruine pour ses concurrents, surtout pour ses con-

1. Chardin, édit. Langlès, V, p. 402-403.

currents étrangers : il détaxait ses propres envois, les faisait passer en contrebande et se rattrapait sur les chargements d'autrui, retardant et gâtant ceux-ci par ses lenteurs et ses taquineries. Souvent le vol officiel était organisé : les marchandises attendant la visite étaient amoncelées en plein air, sous le soleil et la pluie, mal surveillées le jour, plus mal gardées la nuit. Le consul anglais d'Ispahan écrit en 1898 :

Les droits, que les importations et exportations sont supposées payer à la douane varient beaucoup pour les Persans eux-mêmes. On paie, non *ad valorem*, mais tant par charge, et ce tant varie suivant les objets, mais non d'après leur prix. Une partie est payée au débarquement à Bouchir; le reste devrait l'être à Chiraz, Ispahan ou quelque autre bazar; mais ce reste s'évapore en route. Quant aux Européens et aux Turcs, ils ont à payer 5 p. 100 [suivant les conditions imposées par les Russes dans leur traité de Tourkmantchai, en 1828, et concédées, depuis, aux autres puissances]. Mais à Kermanchah, c'est 8 p. 100 que l'on demande aux Turcs et, tandis que l'Européen paie 5 p. 100 sur ses exportations d'opium, le Persan n'est guère taxé qu'à 2,5 p. 100 environ.

En 1895, on parla d'un tarif général de 5 p. 100 *ad valorem*, auquel les marchands d'Ispahan consentaient. Mais à Chiraz, il y eut de l'opposition : les petits marchands tenaient pour la réforme, voyant la concurrence impossible contre les gros marchands qui avaient des arrangements spéciaux avec le douanier; mais les gros marchands firent grève, fermèrent le bazar et le gouvernement céda.

En 1899, nouvel ordre royal pour établir le droit de 5 p. 100 *ad valorem* sur toute entrée ou sortie et sur toute marchandise persane ou européenne. De nouveau, le bazar de Chiraz protesta et le gouvernement laissa dormir la réforme. Il est bien regrettable qu'un avertissement n'ait

pas été publié six mois à l'avance dans tout l'empire : il est probable que la majorité des marchands aurait accepté ce tarif, qui pouvait gêner les bazars de Bouchir, Chiraz, Kermanchah, etc., mais qui ne causait aucun dommage aux bazars du Nord et du Centre et qui aurait valu de larges gains au Trésor... On ne saurait trop dire et il est facile par vingt exemples de prouver combien cette réforme douanière est désirable : tout en faisant les affaires du gouvernement, elle mettrait les Européens et les petits marchands sur le pied d'égalité avec les gros [1].

Le Marchand considérait la douane comme son fief. Or, en 1899, pour le service de ses emprunts, le Kadjiar décide la réforme douanière. Rapport du consul anglais de Bouchir en 1900 :

On éprouve quelque satisfaction à noter que la nouvelle administration douanière sous contrôle européen a mis un terme au déplorable état de choses que je décrivais en 1898, quand les marchandises, débarquées à la douane, étaient à la merci de fonctionnaires sans scrupules, s'appropriant le bien d'autrui, avec pleine impunité d'ordinaire. On n'a pas encore réglé toutes les réclamations du commerce anglais pour les disparitions de marchandises; mais le gouvernement s'en occupe. La confiance renaît dans la communauté marchande grâce à la sécurité dont jouissent les chargements confiés à la douane; tout déchet ou manque dûment prouvé a été aussitôt payé.

Néanmoins, le vieux système garde ses partisans, et la raison n'est pas difficile à trouver. Avec le fermier, les principaux marchands faisaient un contrat spécial et les droits pour eux étaient considérablement réduits. Aujourd'hui, tous doivent payer plein tarif. Il faudra, quelque temps avant, que le peuple comprenne les bénéfices d'une douane honnête et uniforme. Mais si la réforme dure et si notre énergique directeur, M. Simais, reste en fonctions,

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 2 260, p. 11.

on verra avant peu les améliorations introduites pour le chargement et le déchargement des navires, la circulation dans le port, etc. Reste un souhait : c'est qu'après les douanes, le gouvernement réforme la justice ; l'absence de justice véritable est durement sentie par la colonie de marchands anglais [1].

Il ne s'agissait encore que d'une réforme locale et temporaire : à Bouchir, le Kadjiar avait donné le contrôle de la douane à la Banque Impériale de Perse (société anglaise), avec un tarif uniforme à 5 p. 100 *ad valorem*. Contrôle et tarif plaisaient aux Anglais, comme on voit.

En 1902, sur le conseil de Pétersbourg, le Kadjiar étend la réforme à tout l'empire. Un tarif spécifique remplacera l'ancien droit général de 5 p. 100 : les Russes consentent à cette modification de leur traité de 1828, parce que le revenu des douanes servira à gager les emprunts persans dont ils ont désormais le monopole et dont ils font le meilleur levier de leur pénétration pacifique. Le commerce russe, maintenant qu'il prédomine dans le Nord et commence d'entamer le Sud, a d'ailleurs tout intérêt à une douane régulière, dont il puisse à l'avance calculer les frais.

Pétersbourg, qui, par ses primes à l'exportation, par ses compagnies de banque et de transport, est l'associé et le commanditaire du commerce russe, Pétersbourg prendrait volontiers le fermage ou la direction des douanes réformées. Mais elle craint les protestations du rival anglais et les émeutes de la foule musulmane : c'est des receveurs et des contrôleurs belges qu'elle conseille au Roi de choisir.

1. *Diplomatic and Consular Reports*, *Annual Series*, n° 2 631, p. 7.

Les Belges arrivent, s'installent, mettent partout de l'ordre et remplissent leur mandat avec un zèle et une honnêteté auxquels il n'est pas de témoins européens qui ne rendent justice. Les gros marchands font le tapage que l'on devine. Par malheur, le petit commerce et les Anglais y joignent bientôt leurs plaintes :

Le nouveau système pèse sur le petit commerce plus lourd que sur le gros : les multiples petites dépenses de timbre et de droits subsidiaires ne comptent pas sur un grand chargement; elles semblent énormes au petit commissionnaire...

En outre il faut payer les droits comptant, et les règles et démarches compliquées n'ont pas été bien comprises par les indigènes. Il est certain que nombre de petites maisons ont dû fermer.

En outre, le nouveau tarif a pour résultat de faire renchérir de beaucoup certaines denrées que consomment tous les Persans, sauf les plus pauvres : le thé, par exemple, paie aujourd'hui 100 p. 100; autrefois, il ne payait que 5, comme les autres marchandises [1].

Les Parsis et les Hindous, qui, dans les ports et les bazars du Sud, sont les agents commerciaux de l'Angleterre, critiquent violemment le tarif; ils disent que les Belges l'ont établi pour favoriser les Russes et ruiner ce qui reste de l'ancien monopole anglais. Accusation mensongère, quant à l'intention, mais constatation véridique, quant aux résultats derniers de la réforme. Pour faire de l'argent, les Belges ont dû taxer plus lourdement les marchandises précieuses et les articles de luxe : or, le commerce anglo-indien avec la Perse ne vit plus que de

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, nos 3 408 et 3 032.

trois ou quatre articles qui, sous peu de poids, ont beaucoup de valeur, le thé et l'indigo à l'entrée, l'opium à la sortie.

Et plus la réforme douanière rapporte au trésor royal, plus le Roi a de hâte à contracter de nouveaux emprunts que Pétersbourg, garantie par les revenus de la douane, s'empresse de consentir; mais plus aussi devient complète la prise russe sur le Kadjiar et son gouvernement.

Chaque emprunt est accompagné de quelque concession nouvelle aux Russes : routes, postes, télégraphes et pêcheries du Nord. L'un après l'autre, les droits royaux passeront entre les mains de Pétersbourg : quand la dette du Kadjiar sera suffisamment enflée, une liquidation sans doute interviendra dans laquelle le Roi obtiendra quittance moyennant quelque rectification de frontière et l'abandon de quelques villes, de quelque province. Et l'opération reprendra : nouvelle série d'emprunts, gagés de nouveau par la douane, toujours grossis par la folie du Kadjiar, l'avidité de sa cour et l'inépuisable complaisance de l'ami russe; nouvelle série de liquidations, donnant à Pétersbourg le contrôle de plus en plus étendu sur le gouvernement, la police et le commerce de l'empire entier. Quelque jour, une convention financière donnera aux Russes ce monopole des chemins de fer à construire et à exploiter que les Anglais avaient obtenu jadis de Nasr-ed-Dine et qu'ils ne surent pas mettre à profit : le rail russe s'en ira de la Caspienne au Golfe et de l'Araxe au Khorassan; l'Iran « tunisifié » ne sera plus qu'un autre Khanat de Khiva ou de Bokkara, en attendant que le Tsar en fasse une province intégrante de son empire.

Cette réforme douanière eût été acceptée néanmoins; les rapports des consuls anglais disent que peu à peu les marchands eux-mêmes en appréciaient les bénéfices. Mais puisque le Kadjiar en tirait les profits les plus clairs, il aurait fallu qu'il appliquât la moindre part de ces nouveaux revenus à quelque objet d'utilité publique, de commodité commerciale, à la meilleure police des routes, par exemple, ou à la réorganisation de la poste, à la réfection des ponts et des caravansérails. Le traité russo-persan de 1901 (publié seulement en février 1903), qui lui avait concédé l'abrogation du traité de 1828, et le traité anglo-persan de février 1903, qui avait codifié le nouveau tarif, imposaient la suppression de tous droits de passage. Les Anglais surtout avaient stipulé la suppression des voleries dont leurs caravanes souffraient grandement sur les pistes du Sud; par ce moyen détourné, ils pensaient obliger le Roi à leur construire ou à leur concéder des routes carrossables entre les ports du Golfe et les bazars de l'intérieur :

Art. IV. — Le gouvernement persan s'engage à supprimer toutes les taxes de *rahdari* actuellement perçues pour l'entretien des routes de caravane et de ne pas permettre l'établissement d'autres taxes de routes ou de barrière, ailleurs que sur les voies carrossables, comportant des travaux d'art, dont la concession a été ou serait accordée par firmans spéciaux; la perception ne pourrait commencer qu'après l'achèvement de la route ou, du moins, de ses principaux tronçons entre des localités importantes.

Il faut voir comment le Kadjiar tient cet engagement!

Depuis l'établissement d'un vice-consulat de Sa Majesté à Yezd, — écrit en 1906 le vice-consul anglais, — le gou-

vernement a dû supprimer le *dallaldari*, taxe levée sur chaque bête de somme au sortir de la ville. Mais il a conservé, sur toutes les routes du district, le *tufengchigari*, ou taxe de garde, que doit payer chaque mule, âne ou chameau de transport.

Mes réclamations, — écrit en 1905 le consul de Kirman, — ont fait cesser le *daroghaï* ou droit de police; mais nos marchands me disent que l'on essaie partout de rétablir cette exaction[1].

Les routes de la Perse sont désormais de deux sortes : celles du Nord, où circulent les Cosaques de la poste russe, ne connaissent que les taxes régulières; celles du Sud restent barrées des anciens droits de garde, d'accompagnement, de bienvenue, *rahdari*, *salamati*, etc., partout où un consul anglais n'est pas sur les lieux pour protester quotidiennement. Par les soins des Russes, les routes du Nord sont, les unes, aménagées à l'européenne (Recht-Téhéran; Djoulfa-Tauris), les autres un peu mieux pourvues de reposoirs et de relais. Partout ailleurs, le Kadjiar laisse tomber en ruines les ouvrages de ses prédécesseurs.

De toute éternité, le Roi des Rois avait sur ses pistes des relais d'hommes et de chevaux pour la poste des lettres et des voyageurs : Hérodote connaissait déjà cette poste royale. Au temps du Sefevi, le système avait été renouvelé et complété par la collaboration des villes et du gouvernement : à la mode musulmane, les riches citadins laissaient en mourant de quoi fonder un caravansérail ou capter une source, et les personnages de la cour, femmes et filles du Roi surtout, voulaient gagner les joies

1. *Diplomatic and Consular Reports*, *Annual Series*, n[os] 3 374 et 3 748.

du ciel par quelqu'une de ces pieuses fondations; les pistes sont encore bordées de ces admirables monuments que la barbarie des deux derniers siècles a saccagés.

A sa mode ordinaire, le Kadjiar n'a songé aux postes que pour « faire de l'argent » : il a mis en fermage relais et reposoirs. Les voyageurs les plus indulgents perdent le calme à nous décrire cet enfer d'hommes et de chevaux :

Le « tchapar-khaneh » est la maison de poste : quatre corps de bâtiments en boue séchée au soleil, trois très bas, un élevé d'un étage, entourant une cour carrée; les trois bâtiments bas sont des écuries et des magasins à fourrage; le bâtiment à étage, construit sur la voûte qui est l'unique porte, est la maison du voyageur. Ces maisons, toujours indignement tenues, ne sont que nids à vermine. Voyager en *tchapar* consiste à aller de maison de poste en maison de poste, sur des chevaux qu'on est censé trouver à chacune de ces stations : le prix est fixé gouvernementalement à un *kran* par cheval et par *farsakh* (environ 6 kilomètres). Les rosses sont généralement hors d'âge, couturées de plaies vives et nourries presque exclusivement de mauvais traitements... On nous donne à Mezraï un lot de bêtes d'abattoir qui mérite une mention spéciale. Une mule marche sur son boulet antérieur droit, veuf de suspenseur; un cheval dont le garrot rongé est remplacé par de l'étoupe, laisse voir distinctement trois vertèbres à nu; un deuxième, aveugle, a le sabot droit décollé... Outre que charger et monter de semblables moribonds est odieux, il est facile de présager les péripéties douloureuses qui attendent au cours de l'étape : trente kilomètres nous séparent de Kazvin[1].

Cette poste, qui ne profite qu'au Roi et à ses fermiers, est devenue plus odieuse aux villes, à

1. J. de Pontevès de Sabran, *Notes de Voyage d'un Hussard*, p. 88 et 97.

mesure que la Perse, entrée dans l'Union postale, recevait plus de colis postaux et que la majeure partie de ses importations de luxe se faisaient sous cette forme. Ici encore, les villes du Sud avaient le plus à souffrir des retards, des pertes et des vols. Dans le Nord, malgré les tracasseries et les pilleries du *tchinovnik*, les bateaux et les fourgons russes desservaient beaucoup mieux les bazars; grâce à la poste russe, les gens de Tauris et de Mechehed pouvaient venir concurrencer jusque chez lui le marchand de Yezd, de Koum, même de Kirman et de Chiraz.

Comme les douanes, il pouvait donc sembler que les postes du Kadjiar ne fussent qu'un outil de la « pénétration pacifique » contre le Sud et contre les Anglais, qui, eux, voyaient dans le télégraphe un meilleur instrument.

Dès 1863, ils avaient obtenu du Kadjiar la concession d'une ligne transpersienne pour faire suite aux lignes d'Anatolie et d'Europe, se raccorder aux lignes terrestres ou maritimes de l'Inde et unir directement Londres à Bombay. Complétée et doublée de 1863 à 1905, cette ligne anglo-indienne va de Tauris à Téhéran, puis à Kachan, où elle bifurque : une branche par Yezd et Kirman gagne le Seïstan, la frontière beloutche et la route de Nouchki; l'autre branche, par Ispahan et Chiraz, rejoint le câble de Bouchir, Bender-Abbas, Djask, Gwadar et Kurrachee.

Sur ce tronc anglais, Nasr-ed-Dine, pour la seule rapidité de ses exigences financières, avait branché plusieurs lignes persanes : Téhéran-Recht, Téhéran-Mechehed, Téhéran-Hamadan-Khanikhine (frontière turque vers Bagdad), Hamadan-Dizfoul, etc. Nasr-

ed-Dine mit une ardeur extrême à punir tous les attentats contre le fil qui lui donnait un prompt moyen de rançonner ses gouverneurs lointains. Sous son règne, le télégraphe devint l'un des organes vitaux de l'État, et le ministère des Télégraphes, l'une des charges les plus hautes, — et les plus lucratives.

Il est probable qu'au bout des trente années de la concession anglaise, Nasr-ed-Dine eût repris l'exploitation directe des fils anglo-indiens. Mais, en 1903, pour éviter toute dépense d'entretien, son successeur afferma aux Anglais la ligne qui désormais était sienne et, leur laissant deux fils pour leur usage exclusif, il se contenta d'un fil persan sur leurs poteaux et de la moitié des bénéfices. Une combinaison analogue livra aux Russes les lignes du Nord, sur lesquelles, pour la rapidité de la « pénétration pacifique », on brancha des ajoutés de Mechehed au Seïstan, de Mechehed à Askabad, d'Asterabad à Bostam, d'Asterabad à Tchikichliar. Pétersbourg se chargea d'entretenir les fils sous la condition d'en avoir l'usage exclusif un certain nombre d'heures chaque jour : de Téhéran à Mechehed, chaque jour, il est une heure ou deux, pendant lesquelles le télégraphiste russe remplace le télégraphiste persan et dispose de toute la ligne pour le Tsar.

On devine les conséquence de cet affermage : le trafic indigène est à la discrétion du télégraphiste étranger; les bureaux du Sud deviennent les foyers d'excitations anglaises et accueillent dans leur exterritorial asile les opposants et les rebelles; les bureaux du Nord deviennent la proie du Russe; les secrets de l'empire sont livrés à ses rivaux commer-

ciaux ou politiques... Mais le Kadjiar reçoit des deux mains, sans rien débourser.

*
* *

On aurait pu croire que, du moins, les grandes villes tiendraient compte au Kadjiar de l'anarchique indépendance, que son incurie leur laissait, de la liberté de bazar, de pensée et de parole, de discussions religieuses et philosophiques surtout, qu'il leur abandonnait presque sans contrôle :

Les marchands vivent au milieu de la société persane à peu près sans obligations vis-à-vis d'elle et dans un milieu d'assez grande liberté. Les grands métiers ont leurs officiers; les marchands ont aussi les leurs. Ces officiers sont élus par eux et parmi eux. Ils ont des assemblées pour délibérer de leurs intérêts. Ils ont une caisse et un trésorier. Les corporations ne paient rien au gouvernement; le seul impôt levé sur les artisans est perçu par les artisans eux-mêmes au profit de leur caisse. Ils acquittent à la vérité un certain droit destiné aux frais communs du bazar; mais c'est peu de chose.

Ces corporations ainsi enrégimentées s'appuient sur les marchands, pour qui elles travaillent, et sur les mollahs qui ont besoin, pour leur prestige, de s'entourer des multitudes [Le citadin] vit fort tranquille en temps ordinaire : les lois le protègent et n'exigent rien de lui [1].

Cet état légal est sans cesse violenté par les caprices du Roi et les avanies de ses gouverneurs : sous prétexte de police et de justice criminelle, ces prévôts du guet peuvent intervenir à toute minute dans la vie des particuliers. Mais, théoriquement, la ville

1. Gobineau, *Trois Ans en Asie*, p. 395.

persane est un organisme autonome. Le citadin persan a le droit d'élire ses magistrats de quartier et de commune, d'administrer son bazar et son territoire, de régler à sa guise sa justice civile et commerciale ; il a ses *khetkodas* de quartier, son *kelanter* de commune, chargés de la menue police et de la voirie. En théorie, son prévôt des marchands, *malek-et-toudjdjar*, ou son *daroga* règne sur le bazar, fixe le prix des denrées avec le concours des chefs de corporations, organise la surveillance nocturne et lève un impôt sur chaque boutique pour ses veilleurs de nuit. Dans la pratique, il arrive trop souvent que le Kadjiar et ses gouverneurs désignent ces fonctionnaires ou afferment ces offices municipaux qui, permettant nombre de voleries, sont lucratifs : les petites villes sont toujours exploitées par ces moyens illégaux. Mais les grandes villes ont le nombre, les menaces d'insurrection, les réclamations, pétitions et dénonciations quotidiennes au Roi ; une aristocratie de riches marchands, de gros propriétaires fonciers et de gens de religion prend contre le fonctionnaire royal la défense des libertés locales, surtout des privilèges fiscaux : Téhéran, à l'heure actuelle, ne paie toujours que 20 à 25 000 francs d'impôts annuels au Roi.

Si nous voulons comprendre le statut légal et réel de ces grandes villes, il faut nous reporter encore aux cités de la Grèce antique et moderne, qui nous sont plus familières, en particulier à ces ports de la côte anatolienne, Milet, Éphèse ou Phocée jadis, Smyrne ou Samos aujourd'hui, qui disputent leur existence aux Barbares du voisinage et leur autonomie aux rois de l'hinterland.

Assaillies, souvent pillées par les Barbares; assiégées, souvent conquises par les rois; englobées dans un empire lydien, perse, alexandrin, galate, romain ou turc, ces cités grecques trouvent pourtant le moyen de sauvegarder leur culture nationale, leur indépendance d'esprit, une semi-indépendance de bourse et leur liberté religieuse et civile, sinon leur pleine liberté politique. Ainsi ont toujours fait les villes persanes dans l'empire du *Chahin-Chah*.

Assaillies et pillées par les nomades, prises et annexées par les Rois des Rois, elles reconquièrent toujours leur indépendance morale et financière et rien ne ressemble, je crois, à la situation de Chiraz et d'Ispahan dans l'empire du Kadjiar, comme la situation de Milet ou de Smyrne dans l'empire de Xerxès et de l'Osmanli. La ressemblance est plus intime encore : j'imagine qu'un marchand de Milet ou de Smyrne, même un citoyen de l'Athènes socratique et un sujet du roi Georges Ier reconnaîtraient pour sien cousin un marchand de Chiraz ou d'Ispahan. C'est, de part et d'autre, le même « animal politique », le *zoon politikon*, la même « espèce citadine », que la vie en communauté urbaine (*polis*, *politikon*) dresse aux mêmes façons de penser et de vivre.

La ressemblance ne saurait surprendre : les mêmes nécessités de vie quotidienne et de gagne-pain plient les corps aux mêmes usages; les deux langues de même origine préparent les esprits aux mêmes conceptions.

Un cerveau qui a dû s'adapter à un parler et à un rythme de phrase en garde une courbe, parfois une courbature, qui l'oblige à une allure spéciale et lui interdit certaines tentatives : essayez de construire

un syllogisme en hébreu ou en arabe, une période cicéronienne en anglais ou d'écrire *Candide* en allemand. Entre Indo-Européen et Sémite surtout, entre ces deux représentants de la race blanche que le seul langage différencie parfois, on ne saurait exagérer le contraste intellectuel que vingt siècles de littérature ont sans cesse accru : ce n'est pas un effet du hasard que, depuis les philosophes ioniens jusqu'à nous, l'étude scientifique du monde et de l'homme ait toujours emprunté les langues indo-européennes, tandis que les Prophètes et les Dieux empruntaient aux Sémites les langages de Babylone, de Jérusalem et de La Mecque.

Les villes iraniennes ont pour langue usuelle le persan, comme les cités helléniques ont le grec. Or, le persan et le grec sont langues indo-européennes, si proches parentes à l'origine qu'elles devaient, il y a trois mille ans à peine, n'être encore séparées que par de minimes différences de phonation et d'écriture. Et le grec et le persan ont subi depuis vingt siècles les mêmes vicissitudes au contact des langues voisines, surtout des langues sémitiques.

La Grèce et l'Iran bordent sur ses deux façades le domaine des Sémites, qui, de tout temps, eurent leur habitat familial entre l'océan Indien et la mer de Chypre, entre le Taurus et le Nil : avec la Grèce et l'Iran, les Sémites ont eu les mêmes rapports ininterrompus de voisinage et de guerre, d'échanges commerciaux et intellectuels, et de suprématie religieuse.

Depuis trente siècles, la même histoire se déroule à l'orient et à l'occident de la Sémitie : la Chaldée et l'Assyrie, puis l'Arabie et l'islam ont été pour les

Persans ce que furent les Phéniciens et les Syriens, puis les Juifs et le christianisme pour les Grecs. On peut noter déjà la même présence de mots et de conceptions sémitiques dans les poèmes d'Homère et dans les plus anciennes pages du *Zend Avesta*. Le pehlvi des Sassanides et le persan actuel sont imbibés de la même pénétration sémitique, que seize siècles de christianisme ont faite si profonde dans le grec de la décadence et dans le romaïque d'aujourd'hui.

D'autres influences linguistiques se sont exercées presque aussi fortement sur le persan et sur le grec, qui, bien que différentes, ont eu des résultats fort analogues : influences occidentales sur le grec; influences extrême-orientales sur le persan. Les Latins ont imposé au grec leurs règles de commandement civil et militaire aux temps de la Rome césarienne, leurs formules de science et de politique à l'école de la France révolutionnaire; derrière les Latins, d'autres « Frandjis », les Anglais surtout, sont venus parachever cet ouvrage de l'influence occidentale... Le persan a eu, dans les Turcs, ses Romains et, dans les Mongols, ses Frandjis de l'Extrême-Orient : par eux, la Perse a reçu quelques reflets de la civilisation chinoise; par eux surtout, le peuple et le langage persans ont connu le parler de la stricte discipline.

Chardin écrivait voici près de deux siècles et demi et, depuis, la Perse, restée musulmane et devenue la proie du Turc-kadjiar, n'a pas changé :

Les Persans se servent de trois langues : du persan proprement dit, qui est la langue naturelle de leur empire, du turquesque et de l'arabe. Le persan est la

langue de la poésie , des belles-lettres et du peuple en général. Le turquesque est la langue des armées et de la Cour : on n'y parle que turc, tant parmi les femmes que parmi les hommes, surtout dans les sérails des grands. L'arabe est l'idiome de la religion et des sciences relevées. Les Persans ont ce dire commun : « Le persan est une langue douce; l'arabe, une langue éloquente; le turc, une langue sévère (proprement, *châtiante* et *reprenante*); toutes les autres langues sont jargons ».

L'arabe prête aux deux autres langues les termes de la religion, de la science et de la jurisprudence; le persan prête au turc des termes pour la poésie et pour la fleurette; le turc en donne au persan pour le commandement et pour la guerre. Ils disent que ces trois langues sont aussi anciennes que le monde et qu'elles étaient en usage dans le paradis terrestre : le Serpent parlait arabe, qui est la langue éloquente et persuasive; Adam et Ève parlaient persan, qui est un idiome doux, flatteur et insinuant qui réussit à Ève; l'ange Gabriel, qui les chassa du paradis, se mit à parler turc parce que, leur ayant fait le commandement de sortir en persan, puis en arabe sans qu'ils en fissent rien, il s'exprima enfin dans cette langue menaçante, qui les effraya et les fit obéir [1].

La Grèce a toujours connu une pareille pluralité de langages : la Milet homérique entendait le grec, le phénicien et le lydien; la Délos romaine parlait grec, latin et araméen; la Smyrne actuelle use du turc et du français ou de l'anglais, presque autant que du grec, — sans compter les langues subsidiaires, lycien, thrace, égyptien, perse dans les cités d'autrefois, arabe, arménien, allemand, espagnol dans les villes d'aujourd'hui.

En Perse comme en Grèce, cette pluralité de langues a déterminé la formation intellectuelle de

1. Chardin, édit. Langlès, IV, p. 239-241.

l'élite et la constitution du cerveau moyen. La parole multiple étant l'instrument le plus nécessaire en ces bazars trilingues, l'aptitude au langage est devenue la qualité essentielle de cette race de marchands. Ailleurs on peut arriver à la fortune par les calculs silencieux d'une vie de bureau, bouche close : en Perse comme en Grèce, un marchand ne saurait tenir sa place, dont le cerveau ne serait pas, avant tout, un phonographe, prompt enregistreur et fidèle reproducteur de mots.

La parole étant ainsi le travail le plus lucratif, il est naturel qu'elle devienne l'occupation la plus ordinaire, l'art le plus estimé, l'exercice et le passe-temps habituels.

Éloquence de l'élite; bavardage de la foule; prouesses de beaux parleurs, coups de gosier et « coups de gueule »; flux et reflux de mots : de loin, ces villes grecques et persanes semblent une mer de criailleries, secouée en tempête par les mugissements de la « voix publique », et d'où montent tour à tour l'éternelle chanson des houles alanguies ou les fusées et les grondements des vagues écumantes.

De plus près, on ne perçoit encore qu'un chaos de discussions et de querelles, de dialogues et de confidences, de vieilles histoires et de nouveaux contes, de bons mots et de compliments échangés, et les dehors de politesse exagérément amples pour cacher les dessous de perfidie et de haine. De tout près, chacun de ces bavards exhale sa confiance dans le charme de sa parole et la défiance dont il veut s'envelopper contre le charme de toutes les autres.

Car la parole est proprement le charme sous lequel il faut subjuguer l'adversaire et garder de se laisser

prendre. Le verbe est tout à la fois la lance et le bouclier dans la lutte pour la vie. Un jour d'élections en Arcadie, au temps heureux où je fouillais Mantinée, mon pieux ami l'abbé de Tsipiana me disait avec un sourire : « Il n'y a que les Grecs, vois-tu, pour avoir trouvé ce compliment au Fils de Dieu : le Verbe s'est fait chair afin d'habiter parmi nous ». L'abbé se trompait : les villes persanes, elles aussi, sont le verbe incarné.

« Ce qui distingua toujours l'Hellène du Barbare, — écrivait le judicieux Hérodote au premier livre de ses *Histoires*[1], — c'est qu'il fut toujours plus adroit, plus dégagé de candeur trop naïve. »

Pour l'esprit, écrit Chardin[2], les Persans l'ont aussi beau et aussi excellent que le corps : leur imagination est vive, prompte, fertile; leur mémoire est aisée et féconde; ils ont beaucoup de dispositions aux sciences, aux arts libéraux et aux arts mécaniques; leur naturel est pliant et souple, leur esprit facile et intrigant... Ils suivent tous le bon raisonnement dans leurs études, n'admettant l'autorité que sur le point des principes de leur mahométisme, hors de quoi ils traitent de sottise et de vanité tout ce qu'on appuie sur le sentiment d'un auteur, au lieu de l'appuyer sur la démonstration : pour eux, ils vont au fond et au solide et veulent pénétrer autant qu'il se peut. Ils ont là-dessus un mot notable : « Le doute est le commencement de la science; qui ne doute de rien, n'examine rien; qui n'examine rien, ne découvre rien; qui ne découvre rien, est aveugle et demeure aveugle ».

J'ai longuement décrit la ressemblance géographique entre les deux mondes grec et iranien, entre

1. Hérodote, I, 60.
2. Chardin, édit. Langlès, IV, p. 195 et 405.

ces deux anneaux de hautes terres qui s'étagent en amphithéâtre à l'entour d'un grand trou, mer de vagues ou désert de sables, Archipel ou Dacht. Ports des rivages grecs, reposoirs des rivages iraniens; darses et agoras des cités helléniques, caravansérails et bazars des villes persanes : entre ces deux peuples de citadins qui vivent au bord de l'abîme dangereux, les mêmes métiers et les mêmes périls de la caravane ont accusé la ressemblance intellectuelle.

Voici deux mille huit cents ans, bientôt, que les Grecs maritimes ont reconnu leur héros dans le traficant-pirate que la curiosité et l'intérêt, les sautes du vent et les caprices des Dieux poussent à d'éternelles, mais prudentes aventures, non pas à la recherche, mais plutôt à l'évitement du danger. Cet Ulysse de la côte n'a rien de l'Achille montagnard ni de l'Hercule phénicien, rien du Gilgamès chaldéen ni de l'Antar arabe, rien du Lohengrin celte ni du Roland français, rien surtout du Don Quichotte castillan.

Entièrement dépourvu d'orgueil, de foi et d'honneur, cet astucieux coureur des mers n'est que légèrement vêtu de bravoure. Il vogue à la quête des princesses lointaines, non pour les adorer en esclave ou les servir en féal chevalier, mais pour en goûter seulement et s'en vanter ensuite. Il reste dans leurs bras tant que la table est bonne et le lit agréable; mais jamais il n'oublie Athèna, la déesse du calcul, et jamais ne le quitte la pensée du retour à la ville natale où l'on retrouve le fils, le gynécée et les servantes, le verger paternel, la bonne maison, le pain blanc et le bon vin, les bons amis surtout et leur auditoire toujours attentif, bien qu'à moitié crédule

aux vanteries de ceux qui reviennent de loin. Profit, plaisir et matière à discours, c'est tout ce qu'Ulysse cherche sur les flots, et la parole, qui est son ordinaire recours, est aussi le plaisir suprême qu'il se promet au terme des épreuves :

Politesse de manières, hypocrisie, lâcheté, débauche, insubordination, activité, intelligence, esprit, adresse : tous les vices et toutes les qualités des Persans (je ne dirai pas : leurs vertus, car ils n'en ont pas) se montrent au grand jour. Ne cherchez point en Perse des hommes dévoués à leur patrie, à leur famille, à leurs amis. Gloire, honneur, courage, réputation sont pour eux des mots vides de sens... On ne trouve chez eux de courage que lorsqu'il s'agit de leurs intérêts [1].

Ainsi parlent les critiques sévères, parce qu'ils n'ont pas vécu, de père en fils, au bord de la mer de sables et dans l'ombre des monts, sous la crainte des pirates et de la conquête, dans l'insécurité quotidienne et l'impossibilité de prévoir le lendemain. Mais quelques années seulement de séjour dans les villes persanes font comprendre bien des choses. Quelle protection chercher contre les aveuglantes tempêtes d'hommes et de chevaux qui montent du désert ou tombent des alpes? quelle arme contre les brutes affamées que la vie nomade dresse au courage et que la misère accoutume au mépris de l'existence? quel duel possible avec ces corsaires de métier, quand on a soi-même une horreur instinctive des coups, entretenue par la douceur d'une vie confortable?

Le combat serait trop inégal, si on ne luttait pas

1. Aucher-Eloy, *Relations de Voyages*, édit. Jaubert, II, p. 723.

d'esprit contre ces corps violents, de ruse contre ces natures simples, de menteries contre ces rustiques et ces balourds; il s'agit chaque jour de se sauver par un courtage habile :

Le refuge ordinaire d'un peu tout le monde à un moment donné est le courtage. Ce métier paraît admirablement adapté à l'esprit persan. Il demande de la finesse, de la ruse, une sorte d'éloquence et de force persuasive, de la patience et quelque connaissance du cœur humain. C'est une école d'expérience et, partant, de sagesse. Tous les Persans sont nés *dellals*, *courtiers*.

On peut dire que toute la nation a goûté, goûte ou goûtera du métier de courtier et s'en trouve bien... Cet état de choses paraît inexplicable au premier moment quand on voit que personne, dans ce pandémonium, n'est le moins du monde enclin à faire honneur à ses engagements. Des signatures comme on dit en Europe, ou des cachets comme on en fait là-bas, on en donne tant qu'il se trouve des gens pour en recevoir; mais retirer de la circulation ces témoignages d'une dette, on n'en prend pas grand soin [1].

La tricherie devient, non seulement la sauvegarde de chacun, mais le plaisir et comme le sport national :

Ces habitudes d'expédients, de manque de foi, de tours d'adresse, — ajoute Gobineau, — amusent beaucoup les Persans, mais ne contribuent pas à élever le niveau de leur moralité. La vie de tout ce monde se passe dans un mouvement d'intrigues perpétuel. Chacun n'a d'autre d'idée que de ne pas faire ce qu'il doit. Du haut en bas de la hiérarchie sociale, c'est une friponnerie sans mesure et sans limites, j'ajouterai : sans remèdes. Elle plaît à tout le monde, profite à tous à tour de rôle, dispense de bien des peines, permet à chacun beaucoup d'oisiveté et constitue

1. Gobineau, *Trois Ans en Asie*, p. 399 et suivantes.

un jeu qui, tenant les esprits en éveil, les habitue à une excitation dont ils ne se passeraient pas aisément.

L'Emir-Nizam payait régulièrement ses fonctionnaires, mais leur interdisait la concussion : le mécontentement était général. Quel rapport y-a-t-il entre à toucher cent tomans avec une grande régularité ou bien, sur ces cent tomans, n'en attraper que soixante avec des peines inimaginables, mais aussi avoir peut-être en perspective d'en ramasser de ci, de là deux cents autres, moyennant une foule de jolis tours d'adresse! En réalité, avec dix fois plus de fatigues qu'il n'en faudrait pour être honnête, il arrive habituellement que le spirituel employé a à peine complété au bout de l'an ses cent tomans réglementaires; mais n'est-ce rien que les espérances, les châteaux en Espagne, les mille intrigues, dont il s'est amusé toute l'année, et les fourberies qui l'ont tant fait rire quand il les a racontées à ses amis?

Dans l'obscurité et la monotonie du bazar, sous la tyrannie du Roi et de ses gouverneurs, sous le bon plaisir des pirates et des nomades, la vie serait une géhenne, si l'on avait une autre règle de conduite que le succès ou le soulagement immédiat, une autre attente que le plaisir du jour ou le moindre mal :

Les Persans veulent, par-dessus tout, vivre et jouir. L'humeur guerrière les a quittés. Ils sont uniquement pour la volupté, qu'ils ne croient pas qu'on trouve dans le grand mouvement et dans les entreprises douteuses et pénibles...

Les Persans ne se battent jamais : tout leur courroux, qui n'est pas pétulant et emporté comme dans nos pays, s'évapore en injures. Ils sont d'ailleurs dissimulés, fourbes, et les plus grands flatteurs du monde et avec le plus de bassesse et d'impudence. Ils sont menteurs à l'excès, parlent, jurent et déposent faux pour le moindre intérêt. Ils empruntent et ne rendent point et, s'ils peuvent tromper, ils en perdent rarement l'occasion, étant sans

sincérité dans le service, sans bonne foi dans le commerce où ils trompent si finement qu'on y est toujours attrapé.

Ainsi parle Chardin[1], qui les a bien connus et qui sait apprécier leur « humanité envers les étrangers, l'accueil qu'ils leur donnent, et leur hospitalité envers tout le monde » et les « talents naturels qu'ils apportent au monde, aussi bons qu'aucun autre peuple, — mais il n'y en a guère qui pervertissent ces talents autant qu'ils le font » :

Quiconque ne les voit qu'en passant ou qu'en visite, en fera toujours le plus favorable jugement du monde ; mais qui traite avec eux et entre en leurs affaires trouvera qu'il y a en eux peu de solide vertu et que ce sont pour la plus grande part des *sépulchres blanchis*. C'est là comme le gros du monde persan est fait. Il y a sans doute de l'exception à cette règle de dépravation générale, car on trouve parmi les Persans de la justice, de la sincérité, de la vertu et de la piété ; mais plus on pratique ce peuple, plus on trouve cette exception de petite étendue[2].

Chardin parle sans colère : il sait que « le climat de chaque peuple est toujours la cause principale des inclinations et des coutumes des hommes, qui ne sont pas plus diverses entre elles que la constitution de l'air est différente d'un lieu à l'autre ». Un autre témoin indulgent, le voyageur anglais W. Franklin, estime que, « si on juge les Persans d'après leur conduite extérieure, ce sont sans contredit les Parisiens de l'Asie[3] ». Mais, sans flatter Paris, je doute

1. Il faudrait citer tout ce chapitre XI de Chardin, édit. Langlès, t. III, p. 403.
2. Chardin, édit. Langlès, III, p. 415.
3. W. Franklin, *Voyage du Bengale en Perse*, traduction Langlès, II, p. 29.

que leur « conduite intérieure » puisse jamais devenir la règle de notre peuple. Le sage de Chiraz, Saadi[1], conseillait ainsi les rois de son temps :

L'empire du monde appartient à l'habileté et à la ruse : baise la main que tu ne peux mordre ; prodigue les caresses à ton ennemi, en attendant l'occasion de l'écorcher vif. Redoute les coups, même du plus humble adversaire. Prends garde d'attaquer une armée supérieure en nombre à la tienne... Si ton armée cède et se débande, ne fais pas le sacrifice inutile de ta vie... Seriez-vous mille contre deux cents, une fois la nuit venue ne demeure pas en pays ennemi : à la faveur des ténèbres, cinquante cavaliers répandent la terreur comme s'ils étaient cinq cents.

De Grec à Persan, une différence des sites a mis la seule dissemblance. Sur son île ou son promontoire, derrière son fossé de mer et son rempart, la cité hellénique trouvait une sécurité relative. Après les succès miraculeux de Marathon, de Salamine et de Platées, la lutte lui apparaissait presque toujours comme possible et profitable, et le bonheur présent comme durable, et le lendemain comme assuré, si tous faisaient cause commune pour le salut de chacun. L'Hellène d'autrefois et le Grec d'aujourd'hui se sont toujours fait un devoir de servir la communauté : l'un ne donne plus que son argent ; mais l'autre, qui jadis donnait sa vie, reste encore le modèle que, du moins, l'on admire, et le souci de l'estime nationale, de la popularité dans le présent, de la gloire dans l'avenir, est toujours le principal ressort de l'hellénisme.

Mais quelles chances de salut peut escompter la

1. Saadi, *Bostan*, traduction Barbier de Meynard, p. 71.

ville persane entre les forces hostiles que l'expérience des siècles lui prouve invincibles et contre lesquelles il serait aussi puéril de se battre que contre les neiges de l'hiver ou le *bad samoun*, le vent empoisonneur de l'été?... La notion de bien public est inconnue des Persans; jamais citoyen de Chiraz n'a songé à faire de ses *kotels* les Thermopyles de l'indépendance nationale; jamais bourgeois d'Ispahan n'est allé, pieds nus et corde au cou, se livrer pour le salut de sa ville. Chacun pour soi et le plaisir pour tous.

Leur bazar est une foire perpétuelle où s'aiguise leur appétit de gogaille et de liesse :

Je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde où l'on s'amuse plus continuellement que dans un bazar de Téhéran, d'Ispahan ou de Chiraz. C'est une conversation qui dure toute la journée sous les grandes arcades voûtées. Les marchands sont assis sur le rebord des boutiques. Les aveugles chantent. Un raconteur d'histoires s'est emparé du chemin et hurle à pleins poumons les douleurs, ou les attendrissements, ou les paroles édifiantes d'un roman. Passent des Kurdes avec leur turban énorme et leur physionomie sombre et sérieuse. Au milieu d'eux, se glissent des *mirzas*, l'encrier à la ceinture, gesticulant comme des possédés et riant à grands éclats; dans leur marche précipitée, ils tombent sur une file de mulets chargés, qui sont arrêtés à leur tour par une file de longs chameaux venant en sens inverse. La question pour la foule est de passer au milieu de ce conflit. Ce qui est certain, c'est qu'elle y passe.

Un derviche, avec ses cheveux épars, son bonnet rouge, brodé en soie de couleur de maximes édifiantes, le corps à demi nu, la hache sur le dos et faisant sonner une grosse chaîne de fer, s'entretient familièrement avec un mollah, marchand de livres. Là-dessus, passe un gentilhomme afghan, suivi d'une troupe de stipendiés. C'est

la figure dure, sauvage, intrépide des lansquenets et c'est aussi leur air débraillé : turbans bleus, collés sur la tête, habits de couleur sombre, déguenillés, de grands sabres, de grands couteaux, de longs fusils et de petits boucliers sur l'épaule.

Tandis que les marchands font assaut d'éloquence et de persuasion pour arrêter les goûts si incertains et si changeants [de la clientèle], tous les propos et cancans de la ville débordent de boutique en boutique. On parle politique et l'on blâme telle mesure récente du gouvernement ou telle révolution qu'on dit imminente. La chronique scandaleuse court de bouche en bouche. On se querelle, on se menace, mais on ne se frappe pas, à moins de circonstances rares. C'est un tapage, des cris, des rires, des gémissements, des poussées à faire crouler les voûtes, et souvent elles ne résistent pas. Car bâties en briques crues en beaucoup d'endroits et cimentées à la grosse, elles s'écroulent avec fracas, surtout aux approches du printemps et l'on ne peut nier qu'elles écrasent çà et là quelques causeurs [1].

Nos rues occidentales ne connaissent plus la frénésie de sensualité qui s'emparait de nos villes du moyen âge durant les semaines de la foire annuelle, qui ramenant les gens d'affaires, les artisans de plaisirs publics et les filles de joie, avec les arrivages de provisions et de futailles, débridait toutes les curiosités et toutes les paillardises. Il n'est pas de jour où le bazar persan n'ait son arrivage de nouveautés et d'amusements, pas d'heure où un cortège, une querelle, une volerie, un meurtre, une exhibition d'animaux et de produits étranges n'attire ces badauds hors de leurs boutiques et ne leur donne prétexte à flânerie et à discussions. Il n'est pas de minute où,

1. Gobineau, *Trois Ans en Asie*, p. 439-440.

d'étal à étal, on n'échange des sucreries et des tasses de thé, — non pas du thé sucré, dit un consul anglais, mais du sirop de thé. Ils ne veulent, tous, que d'une vie, non pas seulement jouisseuse, mais confite de jouissances, cherchant tous les plaisirs de la bonne nature et, plus encore, les autres :

Ils aiment à jouir du présent, et ils ne se refusent rien qu'ils puissent se donner, n'ayant nulle inquiétude de l'avenir dont ils se reposent sur la destinée ; ils ne sauraient garder de l'argent et, quelque fortune qui leur arrive, ils dépensent tout en très peu de temps... Comme les corps et les fortunes y sont esclaves sous une puissance tout à fait despotique et arbitraire, les esprits et les courages le sont aussi : on n'y fait rien que par intérêt, c'est-à-dire par espérance ou par crainte, et ils ont peine à concevoir qu'il y ait des pays où l'on voit des gens servir ou rendre office par pure vertu [1].

Le plaisir étant le seul dieu, ils ont pourtant la terreur de l'Inconnu et le respect des gens d'Église.

1. Chardin, édit. Langlès, III, p. 415-425.

III

LES GENS D'ÉGLISE

Le point où la ressemblance du Grec et du Persan se montre à vif, c'est leur attitude à l'égard de la Divinité et leurs habitudes religieuses.

Ces deux raisonneurs, qui passent leur vie à discuter, ont passé leur histoire à ouvrir et à démonter les religions que, sans relâche, ils importaient de leur voisinage, qu'ils empruntaient des Sémites surtout. Car ces sceptiques, comme il est naturel, sont superstitieux : il suffit qu'auprès d'eux une secte, parmi eux une confrérie leur semble posséder le mot qui donne barre sur les puissances de la terre et du ciel ; tous veulent s'assurer le même secours.

Une religion nouvelle — les anciennes sont vite usées et cassées entre leurs doigts irrespectueux — trouve toujours chez eux un groupe d'adeptes, qui, d'abord, se réserve le monopole de l'invention, mais qui, peu à peu, attire un plus grand nombre d'affiliés. Ce ne sont jamais des « fidèles » au sens où nous l'entendons : la foi profonde et aveugle leur est impos-

sible. Mais ce sont des dévots tatillons, qui pratiquent tout ce qu'on leur dit nécessaire à la conquête des forces inconnues.

Le plus dévot des Hellènes, Plutarque, rédigeant le catéchisme d'une religion levantine que les Hellènes de son temps importaient de Phénicie et d'Égypte, Plutarque, en son pieux traité *Isis et Osiris*, félicitait son peuple d'avoir toujours été hospitalier en toutes choses, mais plus encore envers les Dieux étrangers, et, s'adressant à une noble dame, ce directeur de conscience lui prêchait une piété vraiment hellénique : « Il faut sans doute, ô Kléa, demander aux Dieux tous les biens du monde; mais, par dessus tout, c'est la connaissance des Dieux eux-mêmes, la science des Dieux, qui est désirable; car la compréhension rationnelle des mystères, expliqués saintement et philosophiquement, permet de pratiquer les rites traditionnels, en évitant un mal non moindre que l'athéisme, je veux dire : la bigoterie. »

Saintement et philosophiquement, les villes persanes, comme les cités helléniques, ont pratiqué et raisonné leurs religions successives. La Perse entière, sauf quelques quartiers *guèbres* de Kirman et de Yezd, est musulmane aujourd'hui. Mais entre l'islam de Chiraz ou de Mechehed et celui de La Mecque, de Stamboul ou de Fez, il y a plus de différence qu'entre le christianisme de Madrid et celui de Genève ou de l'Utah.

Les autres musulmans du Levant et du Maghreb sont des « Croyants » sincères et parfois fanatiques, En Perse, sous l'observance la plus stricte, la philosophie intime fait circuler les opinions les plus libres, les négations radicales :

A juger sur les apparences, la Perse est un pays de mahométans. La foi musulmane séule y est reconnue et les habitants, qui ont toujours à la bouche des formules tirées du Coran, semblent les Croyants les plus zélés du monde. Il est impossible de causer un quart d'heure avec un [citadin], quel qu'il soit, et d'un sujet quelconque, sans entendre des *Inchallah! Machallah!* (*S'il plaît à Allah! qu'Allah nous garde!*) Parle-t-il du Coran, il l'appelle dévotieusement *le Livre de Dieu*; veut-il en citer quelques passages, il les qualifiera de *précieux versets* et pour peu que les assistants soient nombreux, il ne proférera ces termes d'une piété recherchée qu'avec un accent dévot et nasillard, renflant la voix, levant les yeux au ciel et se donnant toutes les apparences d'un petit saint. Et avec cela, on peut considérer comme une vérité hors de toute contestation que sur vingt Persans prenant tous également cet extérieur, à peine un seul croit à ce qu'il dit[1].

Gobineau a raison d'ajouter que « ce phénomène est antérieur à l'islamisme »; on peut dire qu'il est éternel : incapables de religion personnelle, les Persans n'ont jamais été que des religieux de gouvernement. Les maîtres de l'Iran, quand ils ont eu quelque souci de tenir en main la frondeuse bourgeoisie des villes, lui ont imposé une religion d'État ou plutôt de dynastie. Les trois dynasties achéménide, sassanide et sefevie n'ont duré plusieurs siècles, chacune, que pour avoir su fortement appuyer leur trône à l'autel. L'Achéménide (650-330 avant J.-C.) et le Sassanide (250-640 de notre ère) adoptèrent ou restaurèrent la religion de Zoroastre; le Sefevi (1500-1730) fonda ou réglementa la religion d'Ali.

A les considérer par le dedans, par le dogme, ces

1. Gobineau, *Trois Ans en Asie*, p. 306.

deux religions de la Perse historique semblent très différentes l'une de l'autre.

La religion de Zoroastre, le mazdéisme, se rattache au lointain passé des races indo-européennes. Son culte du feu nous reporte aux plus vieilles pratiques de l'Inde, de la Grèce et de Rome, au foyer sacré des Vestales. Sa conception essentielle est le dualisme et le permanent antagonisme du Bien et du Mal, personnifiés en deux puissances presque égales, Ahura Mazda ou Ormazd, le *Génie Sage*, et Angra Mainyu ou Ahriman, le *Génie du Tourment*. Cette conception, même les historiens des religions [1], qui d'ordinaire ont un beau dédain de la géographie et de la chronologie, pensent qu'elle ne put naître et s'épanouir que sur le plateau et sous le ciel de l'Iran : « car le contraste y est exceptionnellement brutal entre l'hiver et l'été, entre le jour et la nuit, entre le désert et la fécondité », entre la paix citadine et l'anarchie nomade.

La religion d'Ali est d'origine sémitique, arabo-chaldéenne. Ce n'est qu'un islam dissident, *chiite*, « sectaire », comme disent les autres musulmans, qui sont partisans de la « tradition » pure, de la *sunna*. Musulmans *chiites* et musulmans *sunnites* ont entre eux la même haine que chrétiens catholiques et chrétiens orthodoxes ou protestants.

Donc religion aryenne et polythéiste ; religion sémitique et monothéiste : entre la Perse d'aujourd'hui et celle d'autrefois, il peut sembler que le contraste

1. J'ai souvent signalé à mes lecteurs le *Manuel d'Histoire des Religions* du professeur de Leyde P.-D. Chantepie de la Saussaye. Il a été traduit en français (Paris, Armand Colin, 1904). De cette traduction, le chapitre *les Perses* est excellent.

soit profond. Pourtant ces deux religions, même par leurs origines, sont spécifiquement persanes, faites toutes deux au goût de la Perse, d'un pareil mélange d'idées étrangères et de combinaisons indigènes.

Il n'est pas douteux que les Sémites de Babylone et de Ninive eurent une grande part à l'élaboration du mazdéisme dans le pays des Mèdes, dans le Kurdistan, où elle érigea ses premiers autels du feu; et qui nous dira les concepts et recettes sémitiques ou gréco-égypto-sémitiques qu'intégra cette religion de l'Iran durant les douze siècles de son histoire tourmentée? Les Guèbres ou Parsis, qui l'ont conservée jusqu'à nous, nous ont transmis quelques chapitres de ses livres sacrés : l'*Avesta*, la « Révélation », que Zoroastre reçut d'Ahura-Mazda, et le *Zend*, la « Tradition » explicative de cette loi.

Mais renversée une première fois avec les Achéménides par la conquête d'Alexandre et, durant cinq siècles, supprimée par la dynastie gréco-parthe des Arsacides (330 avant-250 après J.-C.), puis rétablie par les Sassanides et, durant quatre siècles (250-640 ap. J.-C.), fortement hiérarchisée et comme stylisée par eux, puis renversée de nouveau et presque anéantie par la conquête arabe et, depuis douze siècles, torturée et bannie, l'Église de Zoroastre n'a sauvé de ses Livres que les chapitres indispensables à la conduite de la vie laïque et cléricale : le rituel, les hymnes, le droit civil et religieux. Comme l'Église de Rome a conservé jusqu'à nous l'usage du latin, cette Église des Parsis a longtemps conservé la langue des Achéménides, le vieux *zend*, et la langue des Sassanides, le moderne *pehlvi*. Sous cet uniforme manteau, comment discerner l'âge des dogmes et des textes?

Des idées alexandrines, chrétiennes peut-être, gréco-bibliques, circulent aujourd'hui en bon *zend* et surtout en *pehlvi* dans l'organisme reconstitué du Zend-Avesta et de ses commentaires.

Sur la religion d'Ali, nous voyons mieux encore l'influence du tempérament et du passé iraniens. L'islam arabe était un abondant, mais inextricable fouillis d'affirmations métaphysiques, de prescriptions rituelles et de poétiques effusions : la dialectique persane en a tiré une théorie du monde, un code de signaux entre l'homme et Dieu et une intarissable série d'interprétations que chaque lecteur s'efforce d'adapter à son expérience propre ou à ses acquisitions de science étrangère.

C'est chose proprement persane que le chiisme, comme l'orthodoxie est chose proprement grecque : de part et d'autre, c'est la même absence de stabilité dogmatique, le même respect fallacieux de la forme et de la pratique, la même révolte de la connaissance rationnelle contre la foi.

Aussi, à les considérer par le dehors, par leurs résultats sur la vie de la nation, les deux religions historiques de l'Iran apparaissent fort semblables. Elles ne furent, toutes deux, qu'un instrument politique par lequel le Roi voulut tenir ses peuples sous la surveillance de son clergé. Ce soldat heureux, quand il avait conscience de sa situation véritable, était conduit à la même entreprise que Napoléon chez nous : il lui fallait acquérir à sa race le droit divin et comme une gendarmerie des consciences.

Mais en France, Napoléon dut traiter avec l'Église catholique qui semblait inébranlablement fondée sur l'obédience des esprits et des cœurs : en Perse, un Roi

énergique peut pétrir à sa guise les molles convictions de ses peuples.

Il y a deux mille quatre cents ans, Darius le Vieux gravait au flanc de l'Elvend cette inscription, qui est peut-être le seul texte authentique de la religion de Zoroastre :

Un grand Dieu est Ormazd, qui a créé cette terre, qui a créé le ciel, qui a créé l'homme, qui a donné à l'homme de bons principes, qui a fait Darius roi, seul roi de beaucoup de rois, seul empereur de beaucoup d'empereurs. Je suis Darius, Roi des Rois.

Depuis deux mille quatre cents ans, les dynasties, que les Iraniens tiennent pour légitimes, se sont toutes réclamées de Darius l'Achéménide, de son droit divin, de son sang presque divin. Après cinq siècles d'usurpation gréco-parthe, les Sassanides se dirent ses héritiers et ses continuateurs : c'est la première déclaration qu'Artaxerxès, « de la race de Sassan », faisait à ses peuples, en rétablissant la religion d'Ormazd, et à l'empereur de Rome, en lui réclamant toute l'Asie antérieure. Après huit siècles de dominations arabes et touraniennes, le Sefevi se découvrit une ascendance qui le reliait au Sassanide, tout en le rattachant aussi au nouveau Prophète de l'Iran, à ce Mahomet des Arabes, dont les Persans avaient adopté la Loi, comme ils avaient jadis adopté l'ancienne Loi du Zoroastre des Mèdes.

Le premier Roi sefevi fut Chah-Ismaïl (1502-1513) : « Les Persans, dit l'historien anglais Malcolm, ne considèrent pas seulement Ismaïl comme le fondateur d'une grande dynastie : ils voient en lui le protecteur de cette foi particulière dont ils se glorifient comme

d'une religion nationale; il est appelé dans leurs histoires *Chah Chiah, le Roi des Chiites* ». C'est le Sefevi, en effet, qui façonna définitivement le chiisme en religion séparée.

*
* *

L'Arabe et ses disciples *sunnites* admettaient et admettent encore qu'Allah a envoyé Mahomet pour son Prophète, que Mahomet a légué la conduite du peuple d'Allah à son lieutenant préféré, à son *Khalife*, et qu'ensuite les volontés combinées d'Allah, du Khalife et du peuple ont continué de transmettre la charge à qui pouvait le mieux servir la cause divine, à l'Arabe syrien de Damas après l'Arabe pur de La Mecque, puis à l'Arabe chaldéen de Bagdad, puis à l'Arabe égyptien du Caire, enfin au Turc arabisé de Stamboul.

A peine converti à l'islam, l'Iranien avait refusé d'admettre que le choix d'Allah se fût porté sur un homme, non sur une famille; il pensait que les descendants de Mahomet devaient en être aussi les successeurs spirituels et temporels. Ali, cousin et gendre de Mahomet, Hassan et Hossein, fils d'Ali, voilà quels devaient être les Chefs de la Prière, les *Imams*, et — puisque la loi civile n'est qu'une conséquence de la loi religieuse, — les chefs du gouvernement et de l'administration, sinon les chefs de la guerre sainte, dure et basse besogne que le Persan abandonne volontiers à un sultan turc ou à un émir bédouin.

La race souveraine de Mahomet s'est perpétuée durant trois cents ans. D'Ali à son dixième descen-

dants, douze *Imams* ont vécu, tous poursuivis et martyrisés par la fureur des *sunnites*. Le seul Ali, le premier des *Imams*, fut accepté un instant de tout l'islam pour khalife. Un autre échappa par un miracle aux tortures du martyre : Mahomet Mehdi, le dernier des *Imams*, le Maître du Temps, le Perdurable, qu'Allah ravit et cacha dans la plus mystérieuse des retraites et qu'il doit soudainement renvoyer sur la terre pour convertir le monde à l'islam véritable et préparer la fin des siècles.

Dans cette succession des *Imams*, Ali est le plus grand, le plus saint, le véritable intercesseur auprès d'Allah. Mais l'islam iranien vénère plus tendrement ses deux fils, Hassan et Hossein, les jeunes et beaux martyrs, et cette tendresse mystique se double d'un loyalisme pour les fils d'Hassan, dans les veines desquels le sang du Prophète se mêlait au sang de l'Achéménide, Hassan, petit-fils de Mahomet, ayant épousé la fille du dernier roi sassanide ; ses fils étaient les héritiers légitimes de l'empire iranien.

Le douzième *Imam* disparu, il resta sur la terre des représentants de la sainte famille, des « fils d'imam », *imam-zadehs*, qui ont pullulé, car il n'est pas de bourg en Perse qui n'ait sa famille d'*imam-zadehs* et, par douzaines, ses tombeaux d'*imam-zadehs* ; certaines villes ont des centaines, des milliers des uns et des autres.

Le Sefevi se réclamait de cette descendance : fils d'un *imam-zadeh*, il était bénéficiaire du sang tout à la fois prophétique et royal. Il fit du *chiisme* la religion de l'empire ; il encouragea ou, de force, poussa tout son peuple vers le culte des *Imams* qui devint le principal, aux dépens même du culte de l'Unique. On

a dit que le Sémite est, de naissance, monothéiste, mais qu'à l'Indo-Européen il faut une multitude de protecteurs célestes : dans l'islam persan, les *Imams* et les *imam-zadehs* ont pris la même place que les Apôtres, les saints et les saintes dans le christianisme italien ou espagnol.

Avec le *Norouz*, — le Nouvel An, — qui depuis les Achéménides est resté leur grande fête nationale, les Persans n'ont pas de féries plus sacrées que les jours de Moharrem durant lesquels ils commémorent la Passion des fils d'Ali : leurs villes et leurs bourgs sont alors en proie aux douleurs orgiaques, aux lamentations, aux pleurs de sang, aux flagellations et aux mutilations, par lesquels la Syrie et la Chaldée, il y a plus de quatre mille ans, célébraient déjà la mort de Tammouz et d'Adonis, la disparition des jeunes Dieux tués par le Monstre et enlevés à l'amoureuse folie de tout un peuple. Mais ce n'est pas la Perse; c'est le pays de Bagdad, de Nedjef et de Kerbela, la basse plaine des Fleuves chaldéens, qui possède les tombeaux des grands Imams et la mystérieuse cave de Samarra où s'enfonça le Mehdi. Cette province turco-arabe est devenue la Terre Sainte des Persans. Vers elle, leurs pèlerins accourent en plus grand nombre que vers la Mecque.

Conséquence diplomatique du chiisme : les sujets du Kadjiar ont chez le Turc leurs Saints Lieux. Conséquence politique :

Les Persans tiennent que le droit du gouvernement appartient aux prophètes et à leurs lieutenants ou successeurs directs, aux *Imams*. Ils disent que, de tout temps, Dieu a gouverné le peuple fidèle par des prophètes qui étaient les juges et les chefs suprêmes pour le spirituel et

pour le temporel tout ensemble, comme Abraham, Moïse, Samuel, David et enfin Mahomet...

Tous les Persans conviennent de cette maxime; mais ils ne conviennent pas de la qualité de celui qui doit régner lorsque le prophète vient à manquer ou son successeur légitime, sans avoir établi de successeur à sa place, et ils en disputent avec d'autant plus d'animosité qu'ils se trouvent, disent-ils, en ce triste cas. Ils disent que le douzième et dernier *Imam* disparut soudainement l'an 296 de l'hégyre, qu'il fut enlevé de Dieu et transporté on ne sait où, qu'il n'est pas mort, mais qu'il est en quelque lieu inconnu de l'univers, d'où, au temps marqué de Dieu, il reviendra et reprendra le gouvernement...

Les gens d'Église soutiennent qu'en l'absence de l'*Imam*, le siège royal doit être rempli par un *mouchtched maasson*, un homme pur de mœurs et qui a acquis toutes les sciences à un si parfait degré qu'il puisse répondre sur-le-champ à toutes les questions sur la religion et le droit civil. Mais l'opinion la plus reçue et qui a prévalu, c'est qu'à la vérité ce droit-là appartient à un descendant de ces *Imams* en droite ligne, mais qu'il n'est pas absolument nécessaire que ce descendant soit ni pur ni savant à un si grand degré de perfection [1].

Le Roi, qui tient le trône par droit de conquête, peut alléguer parfois l'héritage du sang divin. Mais le Prêtre se dit le lieutenant des *Imams* et prétend gouverner en leur place. Entre le Trône et l'Autel, l'Iran de tous les siècles a connu le même antagonisme : les *mages* sous les Achéménides et les *mobeds* sous les Sassanides ne raisonnaient pas autrement que les *mouchteheds* sous le Sefevi et ses successeurs. Or, à toutes les époques, les gens d'Église ont eu les mêmes prises sur les consciences et sur les affaires de la nation.

1. Chardin, édit. Langlès, V, 207-213.

Ces clercs-sophistes ont beau jeu de se faire un renom de science universelle dans ces querelleuses villes, où parler pour ne rien dire a la même valeur que parler pour démontrer et répondre, et ces paillardes et tricheuses bourgeoisies font une réputation de sainteté à quiconque, pratiquant et tolérant tous les vices, mais fulminant contre la corruption du jour, célèbre la beauté de la vertu, le mérite de la franchise : au temps de Cyrus déjà, on prenait les petits Persans à la mamelle pour leur apprendre que « dire la vérité » est le premier attribut de l'homme libre ; jusqu'à nous, les seuls nomades semblent avoir profité de l'enseignement.

*
* *

Comme le *Zend Avesta* jadis, le Coran est aujourd'hui l'abrégé de toutes les connaissances divines et humaines. Mais en outre, l'Iranien, fureteur et philosophe, a fait passer dans la langue du Coran les sciences de l'antiquité hellénique. C'est à des Iraniens que les Arabes sont redevables de leurs traductions d'Aristote, d'Hippocrate et de Galien, et le plus grand savant de l'islam, peut-être, Avicenne, — *Ibn Sina*, *al-raïs*, le « prince des docteurs » — est né chez les Iraniens de Bactres, mort chez les Iraniens d'Hamadan.

Grâce aux sciences sacrées des Arabes et aux sciences profanes des Hellènes, les gens d'Église en Perse ont pu détenir jusqu'à nous le monopole de l'enseignement : en dehors de leurs *mektoubs*, « écoles à écrire » primaires, et de leurs *médressés*,

séminaires d'études secondaires et supérieures, les villes persanes n'ont que de rares écoles étrangères, sur le patron européen.

Les docteurs de la Loi — les *mouchteheds*, les « donneurs d'évidence », — font profession de « savoir soixante-douze disciplines ou arts libéraux, de répondre sur-le-champ à toutes les difficultés proposées et de donner des leçons si doctement et si facilement qu'on ait plus de disciples que personne... Car les Persans ne tiennent proprement pour gens savants que ceux qui savent toutes les sciences et les savent toutes également, tenant qu'elles sont comme dans un enchaînement les unes avec les autres qui engage à les parcourir toutes, de la première à la dernière[1]. »

Lecture, écriture, grammaire, syntaxe, rhétorique, poétique, arithmétique, physique, astronomie, musique, théologie, philosophie, gnose, morale, politique, jurisprudence, les Persans « ne nomment point les soixante-douze sciences qu'un *mouchtehed* doit savoir et quelques-uns tiennent que ce nombre excessif est mis pour marquer seulement toutes les sciences ».

Le Persan a toujours estimé comme les plus nécessaires les sciences qui le tiennent en bon accord avec les puissances du ciel, en leur demandant ou leur extorquant la santé, le succès, la richesse : les purifications rituelles, les prédictions astrologiques et les opérations magiques ont dans le chiisme, comme dans le mazdéïsme, la place d'honneur; en ce point encore, les *mouchteheds* d'aujour-

1. Chardin, édit. Langlès, IV, p. 196-197.

d'hui sont les continuateurs directs des *mobeds* et des *mages*.

Le dieu de l'*Avesta* était Celui qui possède la connaissance parfaite, mais c'était aussi l'être saint et absolument pur, que rien de mauvais ni de souillé n'approche : sous le couvert de la pureté rituelle à maintenir ou à rétablir, le mage d'autrefois intervenait à toute minute dans la vie la plus intime des fidèles et dans la vie publique de la communauté.

De l'islam, tout pareillement, les Persans ont tiré comme dogmes principaux « deux ou trois axiomes de leur faux Prophète », dit Chardin : *La religion est fondée sur la netteté*; *la moitié de la religion, c'est d'être bien net. La purification est la clef de l'oraison*; *Dieu ne reçoit point de prières sans la purification corporelle.* Il semblerait que ce besoin de netteté apparente soit inhérent à leur climat :

C'est une beauté que celle de l'air de Perse, que je ne saurais oublier ni taire : on dirait que le ciel y est plus élevé et d'une autre couleur que dans nos épais climats d'Europe, et, dans ces pays-là, cette bonté de l'air répand sur toute la nature, sur ses productions et sur les ouvrages de l'art un éclat, une solidité, une durée non pareille [1].

Sur leurs coupoles de boue et leurs façades de terre, il leur faut des émaux luisants, des placages splendides. Sur leurs âmes de mensonge, il leur faut les badigeonnages de la netteté rituelle. Chardin nous a traduit un de leurs *Manuels de Purification* en trente-sept chapitres :

On ne saurait dire à quel excès les Persans sont scrupuleux sur le point de la pureté légale. J'ai vu le roi de Perse,

1. Chardin, édit. Langlès, III, p. 283.

prince qui n'était pourtant nullement superstitieux et qui, d'ailleurs, était ivre trois fois par jour (le vin est la première espèce d'impureté), je l'ai vu, dis-je, faire jeter dans l'eau une bague neuve qu'on lui apportait, parce que c'était un orfèvre chrétien qui l'avait faite...

Si tout le peuple en était également entaché, les gens de contraire religion ne pourraient du tout habiter parmi les Persans, car les plus scrupuleux d'entre eux croient que l'on devient souillé en touchant seulement un homme de contraire religion ou en touchant ce qu'il a touché, ce qui est une opinion que nuls autres musulmans ne tiennent... Lorsqu'il pleut, les chrétiens, les juifs et les idolâtres ne vont guère dans les maisons des Persans ni même dans les rues, mais gardent le logis tant qu'ils peuvent parce que les Persans croient que ces gens-là étant mouillés communiqueraient quelque moiteur à tout ce qu'ils toucheraient, ce qui rendrait tout cela souillé.

Par ses recettes de purification, le clergé donne l'accès aux bonnes grâces du ciel : par ses sciences des astres et des augures, il ouvre les portes de l'avenir. L'astronomie, l'astrologie et les formules magiques se sont transmises des mages d'autrefois aux mollahs d'aujourd'hui. « Les Persans ne les séparent jamais : ce sont les sciences les plus révérées et les plus cultivées; ils regardent l'astrologie comme la clef du futur, qui est le but principal de leurs études; ils croient que l'astrologie y conduit infailliblement et c'est pour cela qu'ils traitent d'ignorants ou de stupides ceux qui traitent l'astrologie de filouterie et d'autres noms semblables. »

Second rôle du clergé chiite. L'islam, comme toutes les religions sémitiques, a réuni les pouvoirs du juge et ceux du prêtre : l'homme d'église, *oulemah*, est tout ensemble clerc, *mollah*, et justicier, *cadi*. Mais

l'islam sunnite ayant son pape et son empereur réunis dans la personne du Khalife, le chef de l'État sunnite, qui est en même temps le chef de la Foi, a pu répartir les doubles attributions de son clergé entre deux corps de fonctionnaires : tous cléricaux, les uns sont plus spécialement religieux, chargés de la prière et de la prédication, *mollahs* ; les autres, judiciaires, *cadis*, siégent aux tribunaux civils et criminels et rendent la justice au nom de Dieu et du Prophète, mais au nom du Khalife aussi et de l'État.

L'islam chiite, en l'absence de l'*Imam* disparu, est obligé de subir le Roi que maintient la force ; mais il ne saurait lui reconnaître aucun droit d'intervenir dans la justice pas plus que dans le culte.

Le Roi a l'épée, la violence (*orfi*) ; l'Église a la règle, la juridiction (*cheri*). Les fonctionnaires du Roi peuvent vendre, distribuer ou fouler aux pieds le droit, tailler dans le vif des chairs et des intérêts : tant que dure leur puissance, il faut bien respecter apparemment ce que leur caprice établit. Mais le seul clergé peut, sur les bases éternelles du *cheri*, construire l'édifice de légalité et d'équité. Dans l'État, le Roi et ses gens ne sont que prévôts militaires, s'arrogeant le droit de vie et de mort ; l'*Imam* absent et les *mouchteheds*, qui le remplacent, ont seuls le pouvoir de lier et de délier, au laïc comme au religieux, au civil comme au criminel : le bras séculier ne devrait être que l'exécuteur de leurs arrêts.

Éducation, prédication, purification, divination, juridiction : on voit l'étendue des pouvoirs que le clergé chiite revendique et le peu qu'il entend laisser à la force du Roi des Rois. Depuis onze siècles, la

Perse a toujours connu cette lutte du sacerdoce et de l'empire; contre les empiétements du clergé, les vrais Rois ont toujours eu à chercher des armes. Le Sefevi avait trouvé les meilleures.

Il était *imam-zadeh*, fils d'*imam*; il pouvait revendiquer une part de droit divin. Il avait établi auprès de lui un *sedr*, un Souverain Pontife qui, dans le chiisme iranien, avait les mêmes fonctions que le *cheikh-ul-islam* dans le *sunnisme* osmanli, sous la même dépendance du chef de l'État. Le Sefevi surveillait l'administration des biens sacrés, dont les revenus doivent pourvoir à l'entretien du culte et de l'enseignement : il en prenait sa part indue; mais il en appliquait la plus large moitié aux intentions des donateurs et, de sa caisse, il entretenait les écoles supérieures d'Ispahan, l'université chiite, si l'on peut dire, gardant ainsi sous sa main l'élaboration du dogme et la formation des clercs :

Les Persans appellent les collèges *médressés*, mot dont l'étymologie signifie *lieu où on enseigne la doctrine*. Tous les collèges de Perse sont rentés. Les plus grands ont cinquante à soixante logements, consistant chacun en deux chambres et un vestibule. On les donne vides et sans meubles : c'est à chacun à les meubler, selon ses moyens et son humeur. Les collèges les mieux rentés ont vingt sols par jour par écolier, que chacun dépense comme il veut, car on ne vit point là en commun... Le principal et les régents, qui s'acquittent justement de leur devoir, donnent leçon gratis aux pensionnaires et aux externes; mais il y en a qui en tirent de l'argent, quoiqu'ils soient payés du collège...

Il y a un si grand nombre de collèges en Perse qu'on assure que leur revenu est de cent mille tomans, qui font quatre millions cinq cent mille livres monnaie de France;

il n'y a pas de mosquée qui n'ait son collège à côté... Il y a 57 collèges à Ispahan, dont plusieurs sont de fondation royale ou dévolus au Roi ; dans ces collèges-là, c'est le Roi qui donne les places de principal et de régents[1]...

Enfin le Sefevi ne laissait à la justice cléricale que ce qu'il ne pouvait pas lui enlever : les procès d'héritage, de filiation, de mariage, qui sont, par essence, du domaine religieux. Pour le reste, sa police active et omniprésente se chargeait aussi bien du droit civil que des délits et attentats. Causes criminelles et litiges commerciaux, bien que le partage entre le *cheri* et l'*orfi* ne fût ni formulé ni admis en théorie, toutes les villes portaient aux juges du Roi « les affaires qui sont claires et qui se peuvent juger sans tant de consultations : on a plus volontiers recours à ce tribunal, parce qu'il juge et fait les procès promptement, et parce qu'il a, seul, le pouvoir de faire exécuter son jugement ». Substitué à l'*Imam*, le Roi sefevi était donc le véritable Khalife du chisme : il arrivait à tenir la place de l'*Imam*, comme le Khalife tient la place du Prophète ; il avait pour lui, sinon le droit, du moins le fait, avec la résignation du clergé.

En ce chapitre du gouvernement comme en tous les autres, le Kadjiar n'a eu qu'un désir : dépenser le moins possible et « faire » le maximum d'argent. Son ordinaire incurie a laissé le clergé reconquérir lentement tout ce que le Sefevi lui avait arraché. L'État a pris le moins de charges qu'il était possible : l'Église a envahi tous les droits auxquels elle pouvait prétendre. Non seulement elle a tenu le Roi hors du

1. Chardin, édit. Langlès, VI, p. 326 et suivantes.

temple; mais elle a encore soustrait à tout contrôle de sa part l'éducation des clercs. Le Kadjiar, par économie, a laissé tomber les grands collèges d'Ispahan :

Cette université avait été construite avec une magnificence digne de ce peuple de penseurs et de poètes, où la culture de l'esprit fut en honneur depuis les plus vieux âges. On est ébloui dès l'abord, par le luxe de l'entrée : dans une muraille lisse, en émail blanc et émail bleu, c'est une sorte de renfoncement gigantesque, une sorte de caverne à haute ouverture ogivale, en dedans toute frangée d'une pluie de stalactites bleues et jaunes. Quant à la porte elle-même, ses deux battants de cèdre, qui ont bien quinze ou dix-huit pieds de hauteur, sont entièrement revêtus d'un blindage d'argent fin, d'argent repoussé et ciselé, représentant des entrelacs d'arabesques et de roses, où se mêlent des inscriptions religieuses en vermeil; ces orfèvreries, bien entendu, ont subi l'injure du temps et de l'invasion afghane; usées, bossuées, arrachées par place, elles évoquent très mélancoliquement la période sans retour des luxes fous et des raffinements exquis.

Le jardin est carré, enclos de murs d'émail qui ont bien cinquante pieds, et maintenu dans la nuit verte par de vénérables platanes grands comme des baobabs qui recouvrent tout de leurs ramures; au milieu, un jet d'eau dans un bassin de marbre, et partout, bordant les petites allées aux dalles verdies, ces deux sortes de fleurs qui se mêlent toujours dans les jardins de la Perse : les roses roses, doubles, très parfumées, et les simples églantines blanches. Les murs qui enferment le jardin ne sont du haut en bas qu'une immense mosaïque de tous les bleus, et trois rangs d'ouvertures ogivales s'y étagent, donnant jour aux cellules des jeunes prêtres. Au milieu de chacune des faces du quadrilatère, une ogive colossale, pareille à celle de l'entrée, laisse voir une voûte qui ruisselle des gouttelettes de faïence, de glaçons couleur lapis ou couleur safran.

Décrépitude et ruine, quand on y regarde attentivement; derniers mirages de magnificence qui ne dureront plus que quelques années; le dôme est lézardé, les minarets se découronnent de leurs fines galeries à jours, et le revêtement d'émail, dont la couleur demeure aussi fraîche qu'au grand siècle, est tombé en maints endroits, découvrant les grisailles de la brique, laissant voir des trous et des fissures où l'herbe, les plantes sauvages commencent de s'accrocher.

Par de petits escaliers roides et sombres, où manque plus d'une marche, nous montons aux cellules des étudiants. La plupart sont depuis longtemps abandonnées, pleines de cendre, de fiente d'oiseau, de plumes de hibou; dans quelques-unes seulement, de vieux manuscrits religieux et un tapis de prière témoignent que l'on vient méditer encore. Il en est qui ont vue sur le jardin ombreux, sur ses dalles verdies et ses buissons de roses. Il en est aussi qui regardent la vaste campagne, la blancheur des champs de pavots, avec un peu de désert à l'horizon, et ces autres blancheurs là-bas, plus argentées : les neiges des sommets.

Un dédale d'escaliers et de couloirs nous conduit auprès du vieux prêtre qui dirige ce fantôme d'école. Il habite la pénombre d'une grotte d'émail bleu, sorte de loggia avec un balcon d'où l'on domine tout l'intérieur de la mosquée.

Le vieux prêtre, maigre et pâle, en robe noire et turban noir, est assis sur un tapis de prière, en compagnie de son fils, enfant d'une douzaine d'années, vêtu de noir pareil, figure de petit mystique étiolé dans l'ombre sainte; deux ou trois graves vieillards sont accroupis alentour, et chacun tient sa rose à la main, avec la même grâce un peu maniérée que les personnages des anciennes miniatures. Ils étaient là à rêver ou à deviser de choses religieuses. Après de grands saluts et de longs échanges de politesse, ils nous font asseoir sur des coussins, on apporte pour nous des kalyans, des tasses de thé, et puis la conversation s'engage, lente, eux sentant leurs roses avec une affectation vieillotte, ou bien suivant d'un œil atone la

descente d'un rayon de soleil le long des émaux admirables, dans le lointain du sanctuaire. Les nuances de cette mosquée et le chatoiement de ces murailles me détournent d'écouter; il me semble que je regarde, à travers une glace bleue, quelque palais du Génie des cavernes, tout en cristallisations et en stalactites. Lapis et turquoise toujours, gloire et apothéose des bleus.

Mais quel délabrement funèbre! Le prêtre au turban noir se lamente de voir s'en aller en poussière sa mosquée merveilleuse. « Depuis longtemps, dit-il, j'ai défendu à mon enfant de courir, pour ne rien ébranler. Chaque jour, j'entends tomber, tomber de l'émail... Au temps où nous vivons, les grands s'en désintéressent, le peuple de même... Alors, que faire [1] ? »

Dans sa ville royale de Téhéran, le Kadjiar a fondé, lui aussi, une sorte d'université, mais pour son usage personnel, si l'on peut dire, et non suivant les goûts de son peuple. Au temps où l'exemple de la Turquie réformée et le prestige de notre Second Empire le tournaient vers la copie de nos institutions napoléoniennes, le Kadjiar a voulu qu'une *Maison des Sciences, Dar-el-Fonoun*, une « École polytechnique » lui formât des gens de science à la mode d'Europe, surtout des exploitants et des contre-maîtres de la science européenne, officiers, ingénieurs, médecins, canonniers, fonctionnaires pour le service de sa personne, la défense et l'exploitation de son empire. A ce détenteur laïque de l'*orfi*, une université purement laïque suffisait : au lieu des langues sacrées et littéraires, arabe et persan, les langues profanes et scientifiques, français et allemand, ou utilitaires, russe et anglais; au lieu des sciences religieuses et des études traditionnelles, les manuels de construction,

1. Pierre Loti, *Vers Ispahan*, p. 220 et suivantes.

d'administration, de finances et d'art militaire ; en place des émailleurs et des poètes d'autrefois, les photographes d'aujourd'hui, et des chefs de musique militaires :

Le *Dar-el-Fonoun*, dit le docteur Feuvrier, occupe presque la moitié de la partie nord-est de l'Ark : une cour intérieure est assez spacieuse pour se prêter aux exercices de gymnastique, d'infanterie et d'artillerie. Nasr-ed-Dine fonda le *Dar-el-Fonoun* en 1850. Primitivement, il avait pour but de former des officiers, des ingénieurs civils et militaires, des médecins et des interprètes. Puis on y ajouta une classe pour les mines et un cours de musique destiné à donner des chefs de musique à l'armée. Une mission d'officiers français, envoyée en 1855, donna à l'étude des mathématiques et du dessin géométrique un remarquable essor.

L'enseignement comprend aujourd'hui : les mathématiques élémentaires, la géographie, la cosmographie, la physique, la chimie, la minéralogie, la géologie, le dessin, la peinture, l'art militaire, la médecine, les langues persane, arabe, française, russe et anglaise. Des laboratoires de physique et de chimie, assez riches, permettent aux élèves de passer de la théorie à la pratique, tandis que l'enseignement de la médecine, qui n'a pas encore pu vaincre d'étroites idées religieuses, reste tout théorique.

Les élèves, au nombre d'environ deux cents, sont externes. Ils entrent le matin à huit heures et sortent à trois heures du soir, après avoir déjeuné. Ils reçoivent chaque année un costume d'hiver et un costume d'été.

Dans les grandes villes des provinces, quelques collèges se sont ouverts sur ce modèle : Tauris a son École Loghmanié, où sont presque suivis les méthodes et programmes de notre enseignement secondaire.

Mais c'est hors de Perse, en pays étranger, dans

la Terre Sainte de Nedjef et de Kerbéla que le chiisme a fondé ses universités libres : imaginez le clergé français ne recrutant ses docteurs qu'en des séminaires de Rome ou de Jérusalem, et ces docteurs de la foi revenant avec un diplôme de l'étranger pour exercer chez nous non seulement le culte, mais encore la justice. Étrange situation à coup sûr et qui déroute toutes nos conceptions de Latins : Rome nous a dressés, depuis deux mille ans, à considérer la *jurisdictio* comme l'apanage essentiel du magistrat public, la première fonction de l'État.

La Perse vit sous le régime de la séparation non seulement entre l'Église, mais encore entre la Justice et l'État : des particuliers y exercent la justice, tout comme, chez nous, des particuliers, nos « docteurs », exercent la médecine. C'est la seule comparaison, je crois, qui puisse nous faire comprendre, à nous Français, la place du *mouchtehed* dans les villes du Kadjiar.

A Nedjef, Kazemeïn, Samarra et Kerbela, aux Saints Sépulcres d'Ali et de ses fils, accourent les étudiants de tout l'islam chiite. Enseigne et écoute qui veut. Accroupi sur les nattes de la mosquée ou du *médressé*, adossé au pilier ou à la grille du Tombeau, chacun a le droit, s'il en a l'audace, d'ouvrir un cours, pourvu qu'il donne quelque preuve de son savoir coranique et de sa faconde. La renommée populaire distingue bientôt tels et tels; mais il faut des années de bavardage, devant quelques auditeurs, pour être enfin reconnu comme l'un des parleurs, dont toute explication devient matière de foi et règle de jurisprudence.

Dix ou vingt docteurs, répartis entre les mosquées

de la Terre Sainte, finissent par attirer le plus grand nombre d'étudiants; à trois ou quatre d'entre eux, l'estime publique confère le premier rang; à l'un d'eux, le rang suprême, jusqu'au jour où le mérite d'un nouveau-venu et la faveur de la mode donnent au chiisme un nouveau pape *in partibus*.

Le texte du Coran, les dits du Prophète et des Imams, les traditions et commentaires écrits et oraux des plus fameux docteurs de l'antiquité musulmane fournissent la trame de cet enseignement, sur laquelle le professeur doit broder et dresser ses élèves à broder les interminables arabesques d'une ingénieuse interprétation.

Ce que lès Jésuites faisaient aux XVIe et XVIIe siècles pour les cas de conscience des conquistadors espagnols, les docteurs du chiisme ont à le faire pour les cas de commerce des citadins persans. D'un texte clair ou obscur, imaginer à bouche ouverte une explication logique ou détournée qui autorise tout juste ce que la lettre et l'esprit semblent défendre, voilà le fait de l'homme habile, auquel la jeunesse studieuse peut confier son avenir. Tous y aspirent; mais combien peu y excellent! et l'habileté n'y suffit pas : il faut que des dehors de dignité intégrale, de rigide austérité recouvrent cette licence de l'esprit et du cœur! Il fallut la vertu des grands Jésuites et la foncière respectabilité de la Compagnie tout entière pour achalander ses trop habiles directeurs de conscience: il faut trente et quarante années de splendide désintéressement pour attirer les milliers d'auditeurs autour des pontifes suprêmes, que la voix publique désigne, que nul pouvoir officiel n'installe en ces villes chiites, égarées dans le domaine du

Khalifat sunnite, mais qui, « sur toutes les questions publiques et privées à eux soumises, rendent des sentences définitives, auxquelles l'opinion donne force de loi[1] » :

Quand la chute des Sefevis entraîna la disparition des grands pontifes d'Ispahan, le chiisme perdit son chef officiel. Depuis deux siècles, les Chiites en sont réduits à reconnaître l'autorité officieuse de celui de leurs docteurs, dont le consentement de ses pairs exalte au-dessus de tous la piété et la science. La ville qu'il embaume de ses vertus, Nedjef, Kazemeïn ou Kerbéla, devient, sa vie durant, le centre des études théologiques et ses disciples en essaiment, afin de répandre en pays chiite la justice et la vérité...

Nedjef est aujourd'hui l'université la plus florissante ; ses dix collèges ou *médressés* hébergent cinq mille étudiants de tout âge et de tout pays, la plupart Persans, le reste Caucasiens ou Maritimes du Golfe ou Musulmans de l'Inde.

Après [des années de] longues et délicates études, l'élite de ces étudiants parvient à la dignité de *mouchtehed.* Il est rare que cette dignité soit conférée par un diplôme des supérieurs; elle résulte bien plutôt du consentement général, qui prend confiance dans un homme, consacre sa réputation et le reconnaît pour directeur. Parmi les docteurs ainsi formés à Nedjef, quelques-uns se chargeront d'y continuer la tradition des maîtres; d'autres vont exercer dans les villes chiites de la Mésopotamie; la plupart regagnent leurs pays d'origine, où le seul fait de leur long séjour aux Lieux Saints leur vaut l'autorité.

Rentré chez soi avec ou sans un diplôme officiel de ses maîtres, avec ou sans la connaissance du Livre

1. E. Aubin, *La Perse d'aujourd'hui*, p. 397. C'est à cet excellent chapitre que j'emprunte aussi les citations suivantes.

et de la Loi, le *mouchtehed*, ou celui qui usurpe ce titre, se fait une clientèle par les mêmes qualités de savoir et d'adresse, par les mêmes vertus apparentes ou réelles, par les mêmes réussites du hasard et de l'habileté professionnelle qui font chez nous la clientèle d'un médecin. Mais de nos médecins, l'État exige ses diplômes : il ne permet l'exercice de la profession qu'aux docteurs de nos facultés. Dans l'empire du Kadjiar, quiconque drend le titre de *mouchtehed* exerce librement la justice : s'il fallait une autre comparaison empruntée à nos mœurs, l'art de la jurisprudence en Perse pourrait être assimilé à cet art de la peinture dont vivent, à Paris et en province, tant d'élèves vrais ou faux « de l'atelier » de M. B... ou de M. C-D...

Toute ville persane a, par douzaines, ses ateliers de procès et, par centaines, ses artistes en jurisprudence, grands peintres ou médiocres barbouilleurs, gagnant leur vie à produire des sentences au gré des plaideurs : devant eux, tout demandeur peut citer son adversaire, pour quelque réclamation et accusation que ce soit ; devant eux, peuvent être débattus tous les intérêts publics et privés, toutes les causes civiles et criminelles.

Cette justice religieuse se dit la seule émanation du *cheri*, du droit. Mais si tous peuvent lui faire appel, personne n'est obligé de s'y soumettre : du moins, elle n'a pour faire exécuter ses arrêts que la crainte religieuse du condamné et la force précaire de l'opinion. Le Roi et ses fonctionnaires, qui lui font concurrence dans leurs tribunaux de l'*orfi*, ne lui prêtent le concours du bras séculier que si le cas est trop patent, l'autorité morale du *mouchtehed* trop bien

assise, l'opinion publique trop nettement déclarée en faveur du plaignant; encore auprès d'eux faut-il que le droit soit appuyé de pièces sonnantes; si bien qu'en Perse on peut dire que la justice n'existe pas, bien qu'il existe deux juridictions. L'*orfi*, sous couleur de police et d'administration financière, tyrannise toutes les affaires de la communauté citadine et tranche les litiges, réprime les écarts ou punit les crimes suivant le seul bon plaisir de la puissance laïque, tandis que la voix du *cheri*, du droit, continue de se faire entendre par les mille organes de la jurisprudence religieuse.

Le Kadjiar a rencontré la formidable opposition de ces justiciers en chambre, chaque fois qu'il n'a pas voulu faire très large la part de leurs préjugés et de leurs intérêts. La dernière révolution, préparée par le mécontentement des marchands, a été décidée par les grèves des *mouchteheds*. Les uns et les autres, en leurs cœurs d'Iraniens, n'avaient jamais eu que haine contre le Kadjiar touranien, que mépris pour ce Barbare sans lettres ni délicatesse, que feinte soumission à ce conquérant avaricieux, qui ne savait parer ni son *orfi* de l'appareil du droit, ni son avidité de prétextes honnêtes. Les uns et les autres pourtant s'accommodèrent, durant un siècle (1796-1896), de cette obéissance.

Il put sembler au bout de cinquante années, en 1848, que la conscience nationale allait se rebeller. En l'un de ces mouvements religieux qui, seuls, groupent un instant cette bourgeoisie anarchique, un prophète se leva, qui se disait l'annonciateur, « la Porte », le *Bâb*, des temps nouveaux, non pas encore l'Imam Mehdi ressuscité, mais son précur-

seur. Une religion nouvelle semblait éclore à la façon des religions persanes.

Reprenant dans le plus vieux fonds des idées nationales et empruntant de toutes mains aux idées étrangères, le Bâb insufflait à l'islam iranien les extatiques conceptions de l'Inde, les mystiques tendresses du christianisme et quelques théories ou hypothèses de l'Europe moderne. Surtout, ayant revêtu la robe et la pauvreté du moine mendiant, ce François d'Assise prêchait la morale de franchise et de désintéressement, dont les nobles cœurs finissent toujours par être assoiffés au contact de ces arides et perfides marchands, de cet hypocrite clergé et de ces fonctionnaires corrompus. Les bâbistes avaient l'ambition de « faire couler à nouveau l'onde de la charité, l'eau de la vie à travers les mares stagnantes où se corrompt l'âme persane » ; à la scolastique empoisonnée des *mouchteheds*, ils voulaient substituer la vivifiante parole de Dieu :

L'onde pure de la loi islamique, disait le Bâb, a été tellement souillée par les disputes et les contradictions des *mouchteheds*, que le nom seul en est resté. Ils ne discutent plus que menstrues et suites d'accouchement, pureté rituelle et impureté. Cette religion rafraîchissante, que Dieu a fait couler comme une pluie bénie afin que l'humanité pût venir se désaltérer à cette onde de sa connaissance et se délivrer du feu de l'ignorance, voici que les grenouilles y sont venues demeurer et y procréer des enfants. Chacune s'est considérée soit comme propriétaire, soit comme prince d'une partie de ce lac ; puis ce fut la lutte à qui serait le chef, le souverain [1].

Las du mensonge clérical, les Persans — disaient

1. Voir dans le livre de A.-J.-M. Nicolas, *Seyyed Ali Mohammed le Bâb*, p. 170 et suivantes.

les *Bâbis* — doivent chercher en eux-mêmes le salut de leurs âmes et le relèvement de leur nation :

Les Persans doivent se débarrasser des vices cachés dans les fibres les plus profondes de leur être, s'ils veulent être agréables à Dieu, retrouver le progrès de leur religion, la prospérité de leur pays, la liberté de leur nation, l'augmentation de la puissance et de la majesté de leur gouvernement. Mais ces vices sont devenus pour eux une seconde nature!

Le vice, qu'on doit flétrir avant tout et qui est la tête de tous les vices, c'est le mensonge. Or, le mensonge est le souverain maître en Perse. C'est la cause qui fait abandonner la loi religieuse, la cause que les affaires du gouvernement et de la nation sont dans le plus profond désordre. Le mensonge des chefs et des fonctionnaires désorganise l'empire, sape les bases de la grandeur du souverain et ruine le crédit de l'État. Le mensonge des docteurs et des *oulémas* détruit les assises de la religion et des lois. Le mensonge du vulgaire s'oppose au progrès et avilit la nation. C'est parce qu'ils sont débarrassés du mensonge que les autres peuples, qui vivent en Europe ou aux Indes, voient croître chaque jour la prospérité et la liberté dans leurs patries, la tranquillité de leurs peuples, le commerce, la richesse et l'honneur de leurs nations.

On comprend que tous les exploiteurs de la Perse, Roi, Prêtre et Marchand, aient fait cause commune contre ce réformateur, que les uns traitaient d'anarchiste et les autres de libertin.

Le clergé voyait en lui l'incarnation du soufisme hérétique et athée, du libre examen et de la révolte contre les docteurs patentés. Et le clergé chiite sait combien son pouvoir officiel est fragile, quelles prises le soufisme a sur tout le peuple des citadins :

Parmi les populations des villes, tout homme appartenant à ce que nous appellerions la bourgeoise peut être

considéré comme soufy. On doit comprendre par cette expression ce que nous entendons nous-mêmes lorsque nous disons d'un homme qu'il a des opinions philosophiques : on indique par là qu'il n'a aucune religion positive; c'est en effet ce que sont les soufys persans [1].

Dans ses confréries et sociétés secrètes, sous ses doctrines et mots de passe, le soufisme abrite dix formes d'organisations religieuses, ou plus exactement de partis religieux : ici encore, nous retrouvons un trait commun au Persan et à l'Hellène. Ce qu'ont toujours été les partis politiques dans les libres cités de la Grèce, les sectes religieuses le sont dans les villes esclaves de la Perse : de part et d'autre, sectes ou partis ne sont que petits ou grands syndicats d'intérêts et d'ambitions.

Le Bâb se faisait le porte-voix de toute cette Perse souterraine, que les tourbillons musulmans et touraniens ont pu couvrir, mais qui subsiste dans l'ombre de ses villes et qui, depuis douze siècles attend, son vengeur.

Les fonctionnaires du Kadjiar n'avaient pas tort de voir en cet homme du Sud la révolte du nationalisme persan. Après quelques mois de prédications à travers les villes du Fars, après une tournée d'apostolat dans le Nord et quelques conversions éclatantes dans la plus haute société, même parmi les femmes de l'aristocratie, après un essai d'insurrection au Mazanderan et de barricades dans la petite ville de Zendjan, le Bâb [2] fut pris et fusillé dans les fossés de Tauris.

1. Gobineau, *Trois Ans en Asie*, p. 323.

2. Voir le livre de A.-L.-M. Nicolas, *Seyyed Ali Mohammed, dit le Bâb*, Paris, 1905.

La secte subsista, comme les milliers d'autres sectes et confréries qui prospèrent ou végètent sous le couvert de l'orthodoxie chiite; mais les partisans déclarés du Bâb, atrocements persécutés, durent s'enfuir de l'Iran sur les terres de l'Osmanli. Saint-Jean-d'Acre devint leur refuge d'exil. Durant les cinquantes années du règne de Nasr-ed-Dine (1848-1896), la répression extirpa jusqu'aux dernières radicelles de cette plante dangereuse. Mais la balle bâbiste qui au bout de cinquante ans tua Nasr-ed-Dine (1er mai 1896) vint prouver la persistance de ces espoirs nationalistes, auxquels la politique russophile de Mozaffer-ed-Dine (1896-1907) allait donner l'essor.

Les emprunts russes, qui mettaient le Kadjiar à la solde de Pétersbourg; les concessions de routes, de péages, de police et de Banque, qui ouvraient la « pénétration pacifique »; l'organisation des Cosaques persans, qui confiait la garde même du Roi à un général du Tsar; et les Cosaques russes sur les routes du Khorassan et de l'Azerbaïdjan; et les bateaux russes sur la Caspienne; et les postiers et télégraphistes russes dans toutes les provinces du Nord; cet ensemble de mesures, dont le Chah touchait en argent sonnant la récompense, apparut comme une trahison aux yeux du peuple entier, comme un pacte infâme entre le Roi et l'Infidèle, l'héréditaire ennemi.

Mais ce n'était encore là que les moindres conséquences de cette politique et les villes peut-être eussent lâchement accepté cet abandon de l'intérêt public, si leurs intérêts particuliers y eussent trouvé quelque avantage, quelque garantie seulement.

Les relations entre le Chah et les citadins commencèrent de se gâter quand, premier résultat de cette politique russophile, la réforme douanière apparut : il fallait au Chah de nouveaux revenus pour payer les coupons des emprunts contractés, pour gager l'émission d'emprunts toujours répétés. Les douanes seules offraient une matière d'impôts facile à surveiller et à comprimer : sur les conseils de Pétersbourg, le Chah confia ses douanes aux réformateurs belges, qui firent une admirable besogne et assurèrent au Trésor une régulière et abondante source d'argent liquide. Mais le bazar fit les frais de cette réforme.

Malgré la guerre russo-japonaise, qui survint alors (1904-1905) et qui réveilla dans toute l'Asie l'espoir d'en finir quelque jour avec la tyrannie russe ; malgré les explosions de la révolution russe, qui accaparèrent l'attention de Pétersbourg; malgré les excitations des révolutionnaires caucasiens, qui déjà travaillaient les provinces du Nord de la Perse ; malgré les excitations non moins fortes des diplomates, émissaires et commerçants anglo-indiens, que leurs jalousies exaspérées ou leurs intérêts lésés lançaient dans les mêmes prédications à travers les bazars du Sud : il est probable que la couarde bourgeoisie des villes eût encore courbé la tête et cherché dans la régularité des douanes nouvelles, dans l'amélioration de leurs entrepôts, dans l'honnêteté de leurs fonctionnaires, motifs à se consoler de ses débours accrus.

Mais, derrière les Russes, un autre Infidèle accourait : l'Anglais, qui si longtemps avait semblé l'irréconciliable ennemi de Pétersbourg, acceptait main-

tenant (1905-1906) de découper l'Iran en sphères d'influence afin que chacun des ennemis réconciliés eût ses routes et sa zone de bazars. L'Anglais exigeait seulement que, dans tout l'empire, le Roi veillât aux bonnes relations entre l'étranger et ses sujets, par le moyen d'une réforme judiciaire. Sous le régime actuel, l'étranger, livré à la corruption du fonctionnaire et à la fantaisie du *mouchtehed*, ne peut obtenir justice que là où un consul énergique tempête, menace le pouvoir local, assaille Téhéran de réclamations inlassables....

En Perse comme en Égypte autrefois, la réforme des tribunaux, l'établissement d'une justice laïque et, si possible, européenne ou mixte, mi-nationale, mi-étrangère, a toujours apparu aux Anglais comme l'indispensable sauvegarde de leurs intérêts économiques. En 1878, lors du second voyage de Nasr-ed-Dine en Europe, ils avaient obtenu de lui la promesse que, dès sa rentrée dans ses États, il installerait une police à l'européenne : en 1879, Nasr-ed-Dine avait essayé de tenir cette promesse, puis, au premier empêchement, l'avait oubliée. En 1889, lors de son troisième voyage, il avait promis pareillement la rédaction d'un code traduit ou imité de notre code Napoléon; en rentrant, cette fois, il avait du moins installé un tribunal du ministre des Affaires étrangères où les puissances porteraient les affaires de leurs nationaux comme en appel, une sorte de première instance étant organisée dans les provinces, par la création de *kargouzars* auprès de certains gouverneurs :

Le *kargouzar* est un agent du ministère des Affaires étrangères attaché aux gouverneurs des provinces-frontières. Il

est chargé d'assurer avec les Consuls l'exécution des traités et le règlement judiciaire ou arbitral des causes dans lesquelles un étranger est partie. Sa compétence s'arrête cependant aux affaires politiques et criminelles que le gouverneur traite lui-même avec le consul intéressé[1].

A ce premier essai de réforme judiciaire, la réponse des *mouchteheds* fut la rébellion populaire dans les villes de l'empire contre le monopole des tabacs que le Roi décidait alors d'établir.

Le 21 mars 1890, le gouvernement persan abandonnait à une société anglaise l'exploitation des tabacs. La publication de l'acte de concession était le signal d'une agitation profonde, que fomentait le clergé. Le grand mouchtehed de Kerbela, raconte le docteur Feuvrier, écrivait le 22 septembre au Chah une longue lettre pour lui prouver, coran en main, que la concession d'un monopole quelconque aux étrangers était contraire au livre saint.... Le consul de Perse à Bagdad était envoyé à Kerbela. Il ne réussissait pas à modifier la conviction du saint homme. Le 3 décembre, une autre lettre du mouchtehed de Kerbela aux villes de l'empire ordonnait de faire tomber la Compagnie de tabacs par l'abstention, de ne plus fumer; subitement, avec un ensemble parfait, les marchands de tabac fermaient boutique, les *kalians* étaient mis de côté et personne ne fumait plus ni en ville, ni même dans l'entourage du Chah et dans l'*anderoun*. Nasr-ed-Dine devait retirer la concession et payer aux bénéficiaires cinq cent mille livres sterling d'indemnité; les *mouchteheds* levaient alors l'interdiction de fumer. La concession avait été

1. G. Ferrand, *Notes de voyage au Guilân*, p. 7.

obtenue, moyennant un pot-de-vin d'environ deux millions. Elle eût assuré à l'Angleterre une situation privilégiée dont la Russie ne pouvait s'accommoder. La Russie avait excité les *mouchteheds* qui ne demandaient qu'un prétexte contre le Chah réformateur...

Par l'accord anglo-russe de 1907, Londres abandonnait la cour de Téhéran à l'influence et aux opérations financières de Pétersbourg. Mais elle continuait de vouloir, plus délibérément que jamais, une réforme judiciaire qui donnât quelque garantie à ses intérêts commerciaux du Golfe et des provinces méridionales. Nous avons entendu le consul anglais d'Ispahan réclamer cette réforme judiciaire comme le complément et presque comme la revanche de la réforme douanière, dont les effets pouvaient sembler plus favorables aux Russes.

De nouveau, on parlait de toucher au domaine sacré du *mouchtehed*, non seulement à son pouvoir et à son prestige, mais à ses moyens de fortune et de vie. On doit comprendre maintenant pourquoi la gent religieuse — phénomène à première vue paradoxal — se joignit à la classe bourgeoise pour lutter contre le despotisme et réclamer le contrôle de la nation sur les affaires publiques. Ni en Europe ni en Turquie le clergé ne nous avait encore habitués à pareille attitude, et cette bizarre alliance est le caractère le plus curieux de la révolution persane.

C'est par cette alliance que les intérêts privés purent se réclamer de l'intérêt national, et les louches combinaisons d'ambitions et de profits personnels se couvrir du manteau du Prophète.

Les pontifes du *chiisme*, les *mouchteheds* des Villes

saintes, Nedjef et Kerbela, prirent parti pour la révolution, surtout le vieux Akhound Khazem el Khorassani, le grand *mouchtehed* de Nedjef, que la piété populaire et l'admiration des étudiants ont fait le plus haut personnage des Lieux Saints. Quand le Roi commença ses coups d'État contre l'Assemblée nationale, les *mouchteheds* de Téhéran s'adressèrent à Mollah Kiazim et à ses confrères :

Aux grands Mouchteheds éminents, arguments de Dieu parmi les hommes (puisse Dieu allonger leurs ombres!).

Vous savez la création de l'Assemblée nationale. Vous savez que ses règlements tendent à l'exécution de la Loi, à la protection de la Sainte Religion des Douze Imams, à l'anéantissement des tyrans et des traîtres, à la diffusion de la justice parmi le peuple, à la grandeur du gouvernement. Néanmoins, quelques personnes jalouses et mal intentionnées répandent des insinuations et font des démarches contre ce *Medjliss*. Nous vous prions de nous faire connaître sur ce point quel est le devoir de tous les musulmans.

Les *mouchteheds* des villes saintes répondirent par la plume de Mollah Kiazim :

Au nom du Dieu très haut (que sa gloire soit reconnue de tous!); au nom du Dieu Clément et Miséricordieux; grâces soient rendues à Dieu, créateur des deux mondes! Que la bénédiction divine soit sur Mahomet et ses descendants! Que la malédiction pèse sur ses ennemis jusqu'au dernier jour! Par la faveur divine et la protection céleste, sous les yeux du maître de l'heure (que nos âmes soient en sa main!), nous répondons : Oui!

Attendu que les règlements du sacré et vénérable Medjliss sont tels que vous l'avez écrit, il convient que tout musulman s'y soumette et en facilite l'exécution. Agir contre le Medjliss serait combattre le fondateur de notre sainte reli-

gion et trahir le gouvernement. En conséquence, les musulmans s'abstiendront de toute opposition.

Cette décision ne fut pas acceptée de tous, même dans les Villes Saintes, même à Nedjef. Tandis que Mollah Kiazim, après le coup d'État de juin 1908, déclarait, — on dirait en Turquie : rendait un *fetva*, — que le Roi, désormais déchu, n'avait plus aucun droit à lever la dîme ni à signer quelque traité que ce fût, son collègue de Nedjef, Seïd Kiazim el Yezdi, restait partisan de l'absolutisme. Au capitaine français Anginieur, qui lui demandait la raison de ce différend, Mollah Kiazim répondait : « L'argent! ils ont peur de ne plus avoir d'argent! il n'y a pas d'autre raison. Seïd Kiazim a peur de perdre le cadeau de 5 000 livres que le Chah nous envoie annuellement. Mon collègue Abdoullah el Mazanderani et moi, nous l'avons refusé cette année[1] ».

1. Voir le *Bulletin du Comité de l'Asie française*, 1909, p. 154.

IV

LES VILLAGEOIS

Les conséquences de sa politique russophile étaient si évidentes que l'on pourrait s'étonner que le Kadjiar ne les ait point aperçues ou, les apercevant, les ait négligées. Mais il faut bien voir que cette diplomatie n'était ni un accident ni l'effet d'un caprice : c'était l'aboutissement fatal de tout le système kadjiar. Elle seule pouvait fournir aux nécessités budgétaires, s'il est permis d'appliquer ce mot à un régime dont l'absence de budget véritable était le principal caractère, dont l'absence même de recettes régulières déterminait tout le fonctionnement. L'emprunt annuel à la Russie était devenu le seul moyen de vivre, le seul gagne-pain des deux derniers rois : pour s'en passer, il eût fallu qu'une réforme fiscale changeât brusquement le système de la propriété villageoise et des taxes citadines, ou qu'une vigoureuse police exigeât rigoureusement et partout le seul impôt que la loi et la tradition concèdent au souverain : la dîme sur les récoltes.

Comme dans les autres pays coraniques, la dîme est dans la Perse musulmane le seul impôt religieusement légal. En outre, dans la Perse de tous les temps, le Roi, par droit de conquête, est le seul propriétaire des terres cultivées : en même temps que la tiare, sa victoire lui donne la disposition de tout le territoire, avec droit d'us et d'abus. Théoriquement donc, l'empire est sa ferme; il en peut tirer les revenus qu'il lui plaît de fixer. La pratique est loin de répondre à ces principes.

Du territoire conquis par lui, le Roi a toujours dû excepter les pâturages du Nomade et les villes du Marchand, se contenter des villages, des terres des paysans, des *raiat*. Mais les *raiat* eux-mêmes n'étant qu'à moitié sédentaires, une bonne part ne restent fixés à leurs cultures que si le Roi ne vient pas les troubler dans leur jouissance. A la première tracasserie, le village se dépeuple :

Comme il n'y a pas de route, comme il n'y a pas de police hors des villes, comme les montagnes sont toujours voisines, aucune chance n'existe d'empêcher les contribuables récalcitrants de mettre leurs projets à exécution. Le résultat en est infailliblement de diminuer le revenu de la province, de sorte que l'État d'abord, le gouverneur ensuite, enfin les percepteurs n'ont aucun intérêt à pousser les choses à l'extrême.

Pour les paysans, ce résultat n'est nullement aussi douloureux qu'on pourrait l'imaginer en jugeant d'après nos usages. Les terres n'ont pas de valeur en elles-mêmes parce que partout on en peut trouver : en quatre ans, un sol inculte devient un jardin en plein rapport. Une maison se construit en terre, et le toit est supporté par huit ou dix poutrelles de bois de peuplier : huit jours en font l'affaire. Quant au déménagement (je suppose un paysan riche), deux

ou trois tapis, quatre ou cinq coffres composent le mobilier. Le paysan met son argent dans sa ceinture, sa femme sur un âne : le cheval et le bœuf portent le reste. On part le soir; le lendemain matin, personne ne saurait dire de quel côté on a tourné.

Il est excessivement rare qu'un village déserte en masse; mais les désertions individuelles sont fréquentes. Les gens des campagnes n'ont pas l'esprit beaucoup plus sédentaire que le reste de la nation. On rencontre souvent des familles rustiques circulant dans l'empire, quittant un lieu pour aller s'établir dans un autre. Elles sont bien accueillies par les nouveaux concitoyens qu'elles viennent chercher et qui sont bien aises de ces bras pour la culture d'une terre toujours trop vaste[1].

Une bonne moitié des villages iraniens est en cet état de mobilisation perpétuelle : de ceux-là, le Roi ne peut rien ou presque rien tirer. L'autre moitié a plus d'intérêt à payer qu'à s'enfuir. Un cadastre, sommairement dressé il y a près de cent ans par Fath-Ali Chah et plusieurs fois revisé depuis, fixe la quote-part de chacun, en argent et en nature. Grosse et menue dîme, taxe des troupeaux, dîme verte, etc. : le Roi prélève au total le quint, c'est-à-dire que, sous différents noms, il prend au paysan le cinquième, 20 p. 100, des produits récoltés, mais souvent aussi 25 et même 30 p. 100. Depuis que ce cadastre a été dressé, puis réformé, mais jamais remis complètement à jour, tout a changé dans l'état et dans les limites des champs : il est d'anciens villages, réduits à quelques maisons, qui continuent d'être taxés comme opulents; il en est de nouveaux que le cadastre ignore, mais que le fonctionnaire royal connaît pour son profit personnel.

1. Gobineau, *Trois Ans en Asie*, p. 415-416.

Province par province, district par district, village par village, le Roi a une somme d'argent et une quantité de céréales, qui devrait lui revenir et qu'il charge ses gouverneurs de faire rentrer ou qu'il afferme soit au plus offrant, soit au plus favorisé. D'ordinaire le gouverneur prend à ferme sa province, qu'il découpe entre plusieurs sous-fermiers, lesquels traitent avec des entrepreneurs de districts, qui d'ordinaire prennent pour agents les propriétaires de la région ou celui qui, dans chaque village, est le représentant officiel du gouverneur en même temps que le délégué des habitants, le maire, le *khetkoda*, le *rich-sefid*.

On sait de quel poids pèse toujours sur le paysan ce système des dîmes affermées. La dîme en nature, surtout, prête ici aux mêmes abus qu'en Turquie et ailleurs : le dîmier a mille moyens de laisser pourrir la récolte par ses atermoiements, si les paysans lui refusent l'extrapart qu'il réclame. Au long de cette échelle de traitants et sous-traitants, même quand le Roi est énergique, il se perd en route les deux tiers du revenu : ce n'est jamais qu'un maigre acompte que le Roi peut toucher au bout.

Néanmoins, les revenus de la Couronne seraient encore abondants, si le Roi n'avait pas comme à plaisir réduit le nombre et l'étendue des terres imposées. Son empire sur les champs, qui devrait être unique et absolu dans toutes ses provinces, est rongé par trois ou quatre sortes de « bénéfices », qui le diminuent chaque jour.

Il faut employer ce terme moyen-âgeux de « bénéfice », aucun autre ne semblant convenir à la féodalité foncière qu'est la Perse d'aujourd'hui. Nous

ne pouvons comprendre cette Perse qu'en nous reportant par la pensée à notre Occident des Carolingiens, aux siècles où le domaine impérial de Charlemagne fut morcelé en une multitude de petites propriétés, les unes souveraines, les autres vassales, tandis que les droits royaux étaient disloqués et partagés entre une hiérarchie d'usufruitiers qui, les uns, tenaient le fonds, d'autres la jouissance, les uns le capital, les autres la rente. Le bénéfice en Perse s'appelle *tiyoul*; comme le bénéfice carolingien, le *tiyoul* persan peut être de mille sortes.

Ce peut être un fief plénier. Le Roi abandonne sa propriété à un titulaire avec droit complet d'usage et de transmission. Mais encore parmi ces fiefs fonciers, il en est qui peuvent être souverains en quelque façon, emportant avec eux tous les droits royaux et n'ayant plus envers le Roi aucune charge fiscale, cessant de payer toute redevance et tout impôt. Il en est d'autres, au contraire, sur lesquels le Roi souverain, ou le Roi propriétaire, ou tous les deux conservent des rentes assignées, soit que le Roi continue d'exiger la dîme légale, soit qu'il fixe une redevance de fermage, soit enfin qu'il stipule l'une et l'autre. Entre le Roi et son village, il arrive ainsi qu'un parasite s'interpose, qui peut ne diminuer en rien les revenus du Roi, mais qui alourdit du double ou du triple les charges du paysan.

Le *tiyoul* peut être un bénéfice temporaire et limité : le Roi, gardant la propriété, en abandonne seulement les revenus, soit en totalité, soit en partie, soit gratuitement, soit moyennant redevances. Et ce bénéfice peut être de mille sortes : ici, l'impôt tout entier, c'est-à-dire le quint; là, une partie seulement du

quint; ailleurs, tout ou partie du fermage seulement; ailleurs, le monopole de l'eau ou de la forêt. Fiefs et bénéfices sont les uns laïcs, les autres cléricaux, ces derniers attachés à une fondation religieuse, scolaire, hospitalière ou d'utilité publique.

Il se peut enfin que le *tiyoul* soit une combinaison de fief et de bénéfice, un titulaire ayant le fief, un autre ayant le bénéfice.

Le résultat dernier est l'état anarchique de la propriété persane, personne n'étant jamais assuré de son droit, chaque jour suscitant quelque conflit de prétentions rivales, soit entre la royauté et les sujets, soit entre les divers bénéficiaires et le peuple des taillables et corvéables :

La plupart des terres voisines de Kachan appartiennent à des seigneurs installés auprès de la cour. Comme bon nombre d'entre eux sont gens d'influence, il en résulte une diminution constante dans le revenu de l'impôt, [à cause de] la propension universelle chez les grands d'arracher à la fantaisie royale la concession de *tiyouls*.

Le *tiyoul* est une institution aussi ancienne que l'Iran : Thémistocle reçut en *tiyoul* trois villes de Mysie; les Dix-Mille traversèrent les villages en *tiyoul* donnés à la veuve de Parysatis, veuve de Darius II, « pour sa ceinture ». Chardin vit fleurir le système au temps de la grandeur sefevie; il s'extasie sur l'ingéniosité d'un régime financier qui aboutit à la suppression de toute organisation financière. En notre époque de décadence, où la faiblesse royale se trouve assaillie de toutes parts, les résultats sont moins heureux. Quand un seigneur ne se sent pas assez fort pour se soustraire purement et simplement au paiement de l'impôt, il tâche de se faire concéder en *tiyoul* l'ensemble de ses biens. L'entourage du Chah ne cesse d'arracher semblables faveurs à la lassitude du maître, si bien que les *tiyouls* finissent par absorber le pays entier et que les principaux

revenus de l'État, captés à leur source, disparaissent entre les mains des favorisés.

En ce qui touche les paysans, le *tiyoul* sert à des exactions illimitées. Passe encore si le propriétaire du village est en même temps le bénéficiaire, ou si le bénéficiaire parvient à prendre son village en location : les *raiat* n'ayant affaire alors qu'avec un seul maître et un seul intendant ne seront pas plus pressurés que de coutume. Mais il n'en est pas toujours ainsi. De plus, le *tiyoul* est divisible et il comporte outre les appointements d'un fonctionnaire, le *khanevari*, sorte de frais de représentation payables en espèces ou en nature, enfin la ration des militaires.

Que l'on imagine la situation d'infortunés paysans, exposés à tant de rapacités et condamnés à se débattre contre les mandataires de chacun des individus qui ont obtenu le droit de vivre sur eux. Il n'est qu'un seul cas où le *tiyoul* puisse devenir bienfaisant : dans les localités appartenant aux paysans ou à de petits propriétaires sans influence, ce sont les intéressés eux-mêmes qui pressent quelque puissant personnage de les solliciter en *tiyoul*, afin d'obtenir une protection efficace contre les exigences d'un gouverneur[1].

Distributeur, ou traficant de *tiyouls*, le Kadjiar depuis cent ans a aliéné la moitié de sa conquête et les deux tiers de ses revenus fonciers : depuis longtemps, il ne lui resterait plus rien ni des uns ni de l'autre, si deux causes ne travaillaient à reconstituer sans cesse ce que, sans cesse, le *tiyoul* travaille à ruiner.

En théorie, la propriété persane, de quelque nature qu'elle soit, n'est durable que quatre-vingt-dix-neuf ans : en théorie, au bout d'un siècle, le Roi récupère tout ce qu'il a pu abandonner à ses sujets.

1. E. Aubin, *la Perse d'aujourd'hui*, p. 267-268.

En pratique, d'autre part, toute saute de faveur, toute disgrâce politique, toute condamnation judiciaire entraîne la confiscation des biens : en une minute, le Roi peut reprendre ce qu'il a mis trente ans à accorder; une seule confiscation récupère ce que vingt donations de *tiyouls* avaient aliéné.

Le *tiyoul* l'emporte néanmoins : chaque jour, pour étaler sa puissance, contenter le caprice d'un favori, d'une maîtresse ou d'un mignon, surtout pour toucher quelque argent comptant, le Roi abandonne un bénéfice, transmet à un autre titulaire le bénéfice en déshérence ou le bénéfice confisqué. Tout dans l'État devient *tiyoul*, non seulement les terres, mais les charges, les fonctions, les droits royaux de toute nature, et les offices municipaux, et les grades de l'armée, et les postes et les télégraphes.

La Perse n'est plus qu'un imbroglio de droits et de privilèges, de redevances et d'exemptions. Seul, un historien des institutions carolingiennes pourrait nous en dresser le tableau fidèle. Si cette féodalité persane n'a pas abouti à l'indépendance de chaque province, de chaque canton, de chaque fief, dans le Saint-Empire romain germanique, la double comme ou triple raison est la lâcheté du peuple iranien, la guerre endémique entre nomades et sédentaires, surtout la différence de race et de langue entre la caste des « royaux » et le peuple des vaincus.

Le Kadjiar continue d'être le chef des Turcs de toutes nuances qui exploitent la Perse, comme le turc reste la langue du commandement et de l'administration. Ces Turcs exploitants ont besoin du Roi pour défendre leurs bénéfices contre la révolte des indi-

gènes : sitôt que les bénéficiers voudraient se rendre indépendants, chacun dans son domaine aurait à contenir les *raiat* et les nomades ; si la royauté anglaise a subsisté durant des siècles, c'est par le même besoin qu'en eut une noblesse étrangère, exploitante du royaume par droit de conquête.

Mais toutes ces comparaisons avec notre féodalité occidentale pèchent par la base. Chez nous, en nos pays de vie sédentaire, de villages fixés à un site et de paysans fixés à la glèbe, l'homme, tout autant que le sol et les animaux, était la matière première du bénéfice ; le serf était même l'élément essentiel de notre système féodal. En Perse, le villageois n'a jamais connu le servage personnel, parce qu'il n'est pas de force divine ou humaine qui jamais ait pu l'attacher définitivement au sol.

Fondé sur la liberté personnelle des hommes et sur la dépendance fiscale des terres, le système persan a pour règle le marchandage constant : le villageois, occupant la terre, est astreint par la force aux redevances, mais il peut s'en affranchir par la fuite ; le Roi, son fonctionnaire ou son bénéficier peuvent exiger la redevance, mais ils sont obligés de calculer avec les dispositions de leurs taillables, dont l'exode les ruinerait ; entre ces deux parties, il faut toujours en finir par une cote plus ou moins mal taillée.

L'impôt, qu'en fin d'année touche l'État, et la rente, que touchent les bénéficiers, ne sont que le produit de ce marchandage, et bien qu'une fiscalité bureaucratique et minutieuse semble régler les charges de chacun, on peut dire que le *pichkech*, le cadeau, est la forme dernière de ces paiements.

*
* *

Sous le nom de *pichkech*, les Persans désignent tout ce que le supérieur reçoit de son inférieur : cadeau et rançon, loyer et redevance, impôt et fermage, pots-de-vin et étrennes. Le Roi et ses fonctionnaires n'ont de traitement que les *pichkechs* quotidiens qu'ils acceptent ou qu'ils exigent : dans la Perse de tous les siècles, ce furent toujours ces « présents » qui constituèrent le revenu le plus net de la Royauté ; à Darius comme à Nadir-Chah, les seules provinces étrangères envoyaient l'impôt tel que nous l'entendons.

L'inférieur n'aborde jamais le supérieur les mains vides : *pichkech* volontaire. Le supérieur ne visite jamais l'inférieur sans emporter un souvenir de cette gracieuseté : *pichkech* forcé. Le gouvernement du Kadjiar et même la vie sociale et politique de la Perse, dit G. Curzon, n'est qu'un *interchange of presents* :

Les fonctionnaires publics, — dit Gobineau en l'une de ses pages les plus expressives, — mourraient de faim s'ils ne touchaient que leur traitement, et cependant ils ne le touchent jamais. Il faut qu'ils s'ingénient à perpétuité pour rendre leur situation tolérable. Ils cherchent donc à extorquer les cadeaux des artisans et à prendre de l'argent des contribuables de la campagne. Ce sont surtout les gouverneurs des villes et des provinces qui sont en position de se livrer le plus avantageusement à ce genre de spéculation.

Ils envoient dans le village qui doit payer son impôt un secrétaire, un domestique ou un soldat suivant l'importance de la localité. Dès que l'arrivant a exposé l'objet de sa mission, le magistrat du village convoque les chefs de

famille, et à ces hommes importants se joignent les enfants et leurs mères. Rarement la première conférence se termine sans qu'il y ait des coups donnés et reçus, des barbes arrachées et beaucoup de gros mots échangés. La séance se termine communément au milieu d'un tumulte épouvantable, les hommes jurant qu'ils ne donneront rien et le percepteur attestant tous les prophètes que le village sera rasé et ses habitants bâtonnés jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Mais quand la nuit est un peu avancée, le chef du village, accompagné d'un ou deux hommes prudents, se présente chez l'envoyé avec un plateau de fruits et du thé, parfois de l'eau-de-vie. Il exprime son regret des déplorables scènes du matin et s'étonne qu'on ait pu manquer d'une façon si répréhensible à un fonctionnaire de la considération et du mérite de celui auquel il a l'honneur de s'adresser. Tous ces compliments s'échangent entre ces personnages déguenillés avec le même sérieux et la même abondance d'expressions fleuries que si deux courtisans étaient en présence. Le mandataire fait le fier, mais on lui donne à entendre qu'il ne tient qu'à lui d'obtenir sa part suffisante pour peu qu'il consente à relâcher quelque chose de ses exigences en ce qui concerne son maître et surtout en ce qui concerne l'État. Les négociations durent quelquefois huit jours et davantage.

On se brouille, on se raccommode, on s'injurie, on se flatte. Enfin l'envoyé obtient pour lui-même à peu près les deux tiers de ce qu'il avait exigé d'abord; il faudra qu'il en abandonne une partie à ses supérieurs et quelquefois l'intervention du bâton l'obligera à donner tout; mais le fait est peu commun. Le gouverneur a ce qu'il demande. L'État touche le moins possible.

Tout en haut de la hiérarchie, le roi ne vit que de *pichkechs*. Extrait du journal du docteur Feuvrier :

4 janvier 1890. — On ne remet guère une supplique au Roi sans déposer en même temps près de lui un petit sac

de soie ou de cachemire, plus ou moins plein. Dernièrement, chez le premier ministre, six sacs pas mal gonflés lui furent laissés de la sorte. Il y a quatre jours, le général Abbas-Kouli-Khan, ancien élève de notre école militaire du génie, actuellement aide-de-camp du ministre de la Guerre, apportait un pareil sac joint à un pli cacheté. Ce matin, le ministre Mouchir-ed-Daouleh dépose devant Sa Majesté le plus gros sac que j'aie vu jusqu'à présent.

Tous ces sacs contiennent des pièces d'or : c'est le cadeau dû pour toute faveur demandée. Du haut en bas de l'échelle sociale, rien ne se fait sans cadeau, *elgol* ou *pichkech*, selon qu'il est destiné à un supérieur ou à un inférieur. Le cadeau constitue le plus clair de la solde de tout employé; on comprend qu'il y tienne.

Ce que j'admire chez le Chah, c'est sa façon de soupeser, sans en avoir l'air, le sac qu'on lui donne, et l'expression de sa figure selon qu'il est léger ou lourd. Il n'a pas besoin de compter les pièces que le sac contient : par cette simple et rapide épreuve, il est fixé[1].

Une armée de comptables, *moustofis*, et de secrétaires, *mirzas*, reçoit, inventorie, cachette et emmagasine ces sacs et tient une comptabilité d'une précision et d'une minutie qui n'ont d'égale que sa parfaite inexactitude. Malgré les voleries de toute cette gent de plume, le Roi a un trésor assez bien pourvu par ces arrivages de sacs gros et petits. Quand les sacs n'arrivent pas selon son gré, il va les chercher où il convient :

14 janvier 1890. — Sa Majesté se rend quelquefois chez son premier ministre, à certaines fêtes de famille. J'ai assisté à une de ces visites, qui rapportent gros au souverain. Le Chah est resté chez Emin-es-Sultan une heure environ et, dans ce court laps de temps, il a reçu sacs pleins d'or,

1. Dr Feuvrier, *Trois ans à la Cour de Perse*, p. 159-160.

chevaux, faucons, châles, tapis, meubles de luxe, quantité de bibelots.

Ce système fiscal permet de simplifier, au delà de toute imagination, le mécanisme du gouvernement. Le Roi, moyennant *pichkechs* payés comptant ou stipulés pour des échéances régulières, délègue à quelques ministres les *tiyouls* de l'administration centrale et à quelques gouverneurs, véritables vice-rois, les *tiyouls* de l'administration provinciale. Il est bien entendu qu'au centre et dans les provinces, le seul rôle de l'administrateur est d'encaisser : le Kadjiar, n'acceptant que les revenus du pouvoir, n'a jamais pensé qu'il pût en avoir les charges.

Au centre donc, un premier ministre, qui est la « plume » du Roi et qui a, comme le Roi, sa commission sur toutes les affaires, préside une demi-douzaine de ministres dont le rang n'est pas, comme ailleurs, en raison de l'importance de leurs départements, mais en raison des profits qu'on en peut tirer; d'où la haute estime accordée au ministère des Télégraphes, qui dispose de la seule caisse toujours alimentée par l'or anglo-indien.

Les provinces forment trente-huit gouvernements qui sont grands, les uns, comme un de nos cantons, les autres, comme une de nos anciennes intendances et davantage. Le gouverneur, nommé par le Roi, reçoit en vérité sa province en bénéfice. Au départ, une fois le premier *pichkech* réglé et versé, une sorte de contrat est dressé entre le Roi et son délégué, sous la forme d'un *kitabché*, d'un « écrit » dûment arrêté, signé et paraphé. Contrat fort simple : quatre chapitres; dans le premier, les redevances traditionnelles dont le Roi concède la levée; dans le

second, les dépenses dont le gouverneur endosse la responsabilité; dans le troisième, la « différence » entre dépenses et revenus, que le gouverneur s'engage à envoyer au Roi; dans le quatrième, le « surplus » *tafahot hamal*, que le Roi autorise ses gouverneurs à exiger pour leurs frais et bénéfices personnels.

De ces quatre chapitres, les deux premiers occupent, sur le papier, de longues colonnes, et dans chacune tout semble réglé avec la plus clairvoyante et minutieuse exactitude.

Premier chapitre : les revenus. Tous viennent de la dîme, agrémentée de quelques taxes similaires et fixée depuis quarante ans au moins : l'ensemble de ces impôts forme ce que l'on appelle le *maliat*. Il ne semble pas qu'en théorie, les chiffres du *maliat*, donnés par Curzon en 1892, aient varié :

PROVINCES	ARGENT (milliers de *krans*)	GRAINS (*kharvars* de 649 livres)	PAILLE	TOTAL (milliers de *krans*)
Téhéran. . .	4 238	293	91	4 306
Azerbaidjan .	7 861	54 873	4 960	9 666
Khorassan. .	5 082	60 123	11 699	6 586
Fars.	6 420	7 700		6 689
Ispahan . . .	3 791	8 855	6 000	4 036
Kerman . . .	2 215	19 703	18 558	2 904
Arabistan . .	1 427	1 600	800	1 466
Guilan. . . .	3 450	»	»	3 450
Mazanderan .	1 393	»	»	1 393
Yezd.	1 794	»	»	1 794
Irak.	727	17 405	2 228	1 200
Kermanchah.	936	10 170	3 800	1 104
Khamseh . .	819	10 540	9 000	978
Kazvin. . . .	953	11 972	6 800	1 159
Hamadan . .	673	9 306		906

A ces quinze grandes provinces, s'ajoutent vingt-trois petites dont les redevances varient de 736 730 krans (Kachan) à 12 092 krans (Chehardeh). Le total sur le

papier donne exactement 54 177 740 *krans* ou 27 millions de francs puisque deux krans valent à peu près notre franc. L'admirable soin des *moustofis* et des *mirzas*, qui tiennent ces comptes, leur permet de dire que le Khamseh doit payer en argent 819 888 krans, pas un de plus, pas un de moins, que le Fars, outre ses autres redevances, doit 725 kharvars de riz, la province de Téhéran 75 *kharvars* de foin et la province d'Asterabad 1 *batman* (13 livres) de soie.

Mais ces admirables comptes sont tenus en une langue ou plutôt avec une notation spéciale, le *siakh*, dont le principe essentiel est que, pour empêcher la moindre tricherie, on doit écrire toute somme, non pas en chiffres arabes, mais en lettres; le résultat pratique est un système de notations mystérieuses pour écrire en toutes lettres, mais en abrégé, les dizaines, centaines, milliers, etc. Ce *siakh* n'est accessible qu'aux initiés qui, jalousement, de père en fils, s'en réservent le secret. Si le lecteur veut imaginer rapidement quelles opérations nécessite cette absence de chiffres, qu'il essaie d'additionner deux cent trente et un mille neuf cent soixante-trois et sept cent vingt-cinq mille trois cent-huit ou de vérifier cette addition, sans mettre les deux nombres en colonne. L'art du *moustofi* est dans ces additions, soustractions et multiplications, qui demandent des heures pour être faites et qui demanderaient des années pour être vérifiées.

Le second art du *moustofi* est dans les fioritures qui encadrent, en quelque façon, ce chapitre des revenus. En notes abrégées, d'une fine et sinueuse et légère écriture, cet encadrement est fait des exemptions et réductions de taxes que le Roi ou ses bureaux

concèdent à telle région, telle catégorie, telle famille ou tel contribuable. Une fois inscrites, ces exemptions et réductions deviennent permanentes, viagères, souvent héréditaires. C'est l'une des formes du *tiyoul*. Le grand point est d'obtenir qu'une première fois ce privilège soit inscrit au pourtour du *kitabché* provincial : du dernier *moustofi* au premier ministre, on devine les sollicitations et combinaisons qui s'efforcent d'obtenir cette inscription première. Si le Roi est d'esprit faible ou d'humeur trop généreuse, le chiffre des exemptions peut équilibrer le chiffre des taxes exigibles. Le doux gâtisme de Mozaffer-ed-Dine laissa fondre ainsi les revenus de plusieurs provinces. Il faudrait aujourd'hui un coup de force du pouvoir central, la dictature d'un Bonaparte ou d'un Richelieu, pour renverser les privilèges que depuis un siècle, frauduleusement ou régulièrement, a créés la fioriture du *moustofi* : en une heure, les revenus de l'État seraient doublés par le simple rétablissement de la règle commune.

Second chapitre du *kitabché*; les dépensés que le gouverneur endosse sont cataloguées, comme chez nous, sous deux rubriques, *matériel*, *personnel*. Mais le *matériel* est réduit à sa plus simple expression : ni bâtiments à entretenir, ni ponts, ni routes à réparer, ni écoles, ni fortifications, ni outillage, ni fournitures de quelque genre que ce soit; une seule provision à assurer, l'huile dans les lampes des innombrables lieux saints. Quant au *personnel*, deux articles : les pensions des civils et la solde des troupes.

Dans chaque province, le gouverneur doit pensionner, proportionnellement à leur rang social, à

leurs services passés, à l'illustration de leur famille, à leur propre influence, à celle de leur coterie ou de leur tribu, à leur mérite personnel aussi, bref à mille considérations de personnes et de circonstances, une hiérarchie laïque et cléricale de notables ou de nobles qui forment le parti du roi et qui vivent de le laisser gouverner.

C'est dans cette hiérarchie de pensionnés que le gouverneur choisit les fonctionnaires de plume et d'épée, qui vont l'aider à l'exploitation de la province, mais pour lesquels aucun traitement n'est prévu : avec leur pension, ceux qui travailleront dans les bureaux auront leurs *pichkechs* et tours de bâton; ceux que la confiance du gouverneur n'appellera pas à un poste actif et lucratif devront se contenter de leur maigre pension et, cabalant contre le gouverneur présent, intriguant par lettres ou par démarches auprès du Roi, attendre qu'un nouveau gouverneur leur donne le *tiyoul* de quelque emploi.

Rien n'a servi le pouvoir du Kadjiar, rien ne lui a garanti l'obéissance de ses lointaines provinces aussi bien que les perpétuelles dissensions entre les gouverneurs et une fraction, souvent une moitié des notables locaux : jamais gouverneur n'a pu s'appuyer sur sa province pour tenter une révolte contre le pouvoir central.

Ces pensions sont la principale dépense *personnel*. La solde des troupes devrait figurer plutôt au chapitre *tafahot hamal*, *profits et pertes* du gouverneur et de ses gens : quand un gouverneur sait s'y prendre, son plus beau revenu peut lui venir de l'armée.

En principe, les *raiat* doivent le service dans

l'armée régulière, ou plutôt les villages doivent des hommes au Roi. Comme pour la dîme, le cadastre de Fath-Ali-Chah prévoit combien de recrues chaque village doit fournir. La levée, en moyenne, est très faible, le soldat étant enrégimenté pour la vie entière. Chaque village choisit, comme il l'entend, son ou ses soldats et, souvent dès l'enfance, le fils du plus pauvre, l'orphelin ou le mauvais sujet est désigné par la voix publique, et, bon gré mal gré, destiné au recrutement qui l'accepte dès la puberté. De quinze à soixante-dix ans, l'armée du Chah est une cohue de faces imberbes et de crânes blancs, et la morale sexuelle ne gagne rien à ce mélange.

Enrégimenté, le soldat doit être logé, habillé, nourri et soldé par le gouverneur, et rien dans la Perse du Kadjiar n'est plus minutieusement réglé que les ordonnances de l'armée. Depuis un siècle, le Kadjiar s'est adressé successivement à toutes les armées de l'Europe pour avoir des intructeurs et des organisateurs : officiers français, puis anglais sous Fath-Ali, français de nouveau, russes, anglais sous Mohamed, français pour la troisième fois, italiens, hongrois, autrichiens, français pour la quatrième fois, anglais pour la troisième, autrichiens et russes pour la seconde, sous Nasr-ed-Dine et Mozaffer-ed-Dine. Il subsiste encore dans les grandes villes de Perse quelques épaves de toutes ces missions étrangères, là un colonel italien, ailleurs un général hongrois, un capitaine bulgare, et partout la bureaucratique tradition de l'intendance française.

L'armée de paix, sur le papier, compte 50 000 hommes d'infanterie, 12 000 hommes d'artillerie, un bataillon de génie, — la cavalerie étant

fournie par les milices des tribus. L'armée de guerre, sur le papier, compterait 150 ou 160 000 hommes. L'armée de guerre n'a jamais été réunie depuis les campagnes afghanes de Nasr-ed-Dine (1847, 1857). L'effectif de paix n'a jamais existé que dans un gouvernement, quand le fils chéri de Nasr-ed-Dine, Zill-es-Sultan, avait obtenu (1870-1890) la vice-royauté de toutes les provinces du Sud. Zill-es-Sultan, qui n'était pas le dauphin, aspirait néanmoins au trône; il avait besoin de soldats; entre ses mains, les admirables ordonnances touchant le recrutement, l'intendance et la solde furent appliquées; la Perse eut pendant vingt ans un noyau d'armée régulière dans les vingt ou vingt-cinq mille hommes qu'entretenait le vice-roi du Fars.

Cette exception mise à part, les gouverneurs n'ont jamais vu dans l'armée que le meilleur des *tiyouls*. Les exemptions de recrutement, accordées aux villages, sont une première source de profits : les exemptions de service, accordées aux soldats, en sont une autre. Car, à peine levées et amenées dans les villes, les recrues sont laissées à leur bon plaisir : elles figurent sur les rôles; elles paraissent aux revues de « montre » qu'à époques fixes viennent passer les *moustofis*, les *mirzas* ou les généraux-inspecteurs envoyés de Téhéran; elles défilent même derrière la musique, chaque fois que l'on annonce une expédition de police contre les voleurs ou les révoltés de la banlieue. Mais la seule musique, avec ses chefs sortis de l'École polytechnique, est permanente : tout le reste n'est que « passe-volants », comme on disait dans les armées de notre Ancien Régime, et l'armée du Kadjiar n'est en effet que

l'armée de nos Bourbons, avec les mêmes pratiques et les mêmes abus, un peu majorés cependant par l'ingéniosité de la tricherie persane.

Les officiers généraux touchent la solde du soldat; les officiers supérieurs touchent l'habillement et la ration; les officiers subalternes vendent la libération temporaire ou définitive; les soldats, quand ils ne rentrent pas dans leurs villages, prennent en ville du service, une boutique ou un métier, domestiques, porteurs d'eau, vendeurs de charbon, petits marchands du bazar, charrons, menuisiers, etc. Ils ne voient plus leurs chefs que les jours de « montre ». Encore ces jours-là, les régiments comptent-ils plus de civils que de soldats immatriculés : on fait la presse dans le bazar et toute la racaille est, pour une heure, revêtue d'uniformes plus ou moins complets, armée de fusils de tous systèmes ou simplement de crosses habilement peintes, et en avant la musique polytechnicienne!

Troisième chapitre du *kitabché* : la « différence » en faveur du Roi varie suivant la province et la personne du gouverneur. Il arrive qu'elle soit réduite à rien, soit que, sur le papier, l'on ait enflé outre mesure les dépenses dont le gouverneur est censé responsable, soit que l'on ait réduit les revenus par des exemptions feintes ou réelles. Pour l'ensemble de l'empire, le total du *maliat*, de toutes les redevances foncières, étant d'environ 60 millions de *krans* (30 millions de francs pour une superficie triple de notre France), on admet que, dans les bonnes années, il en arrive 20 millions (10 millions de francs) au Trésor.

Quant au quatrième chapitre, le *tafahot hamal*, ce

« surplus » que le Roi consent au gouverneur n'est pas grand chose, comparé au « surplus » que le gouverneur s'adjuge lui-même et qui, prenant la forme de *pichkechs*, est en vérité impossible à évaluer. L'extorsion de ces deux surplus devient la seule besogne du gouverneur, qui, moyennant d'autres *pichkechs*, abandonne à la caste des pensionnés les *tiyouls* de l'administration locale.

Pour cette exploitation de sa province, le gouverneur en fin de compte n'a besoin que de quelques huissiers ou porteurs de bâtons, « étendeurs de tapis », *farrâch*. Un exemple particulier peut être pris comme type moyen :

'Le Guîlan est administré par un gouverneur-général, véritable vice-roi dont les attributions, presque sans limites, comprennent le droit de haute et basse justice. Sous réserve de sa subordination politique à S. M. le Chah et au Çadr Azam ou Grand-Vizir, et du versement annuel de la somme imposée à la province pour le Trésor impérial, le *H'âkim*[1] est seigneur et maître absolu dans le territoire de son commandement. Ses collaborateurs immédiats au chef-lieu de la province sont : le *Vezir*[2], le Kârgouzâr, le *Farrâch Bâchî*[3] et les *Mirza*. J'indique ces fonctionnaires dans l'ordre hiérarchique de leurs fonctions au point de vue protocolaire européen; mais ils dépendent exclusivement de leur chef qui peut limiter ou étendre à son gré l'autorité de chacun.

Le *Vézir*[4] est plus exactement l'administrateur du district de Recht que le vice-gouverneur général : l'activité du présent gouverneur a même restreint sa compétence aux affaires courantes de peu d'importance : il est devenu juge de paix.

1. C'est l'arabe *gouverneur*.
2. C'est le mot arabe prononcé à la persane.
3. C'est l'arabe *valet de chambre*.
4. Ce n'est qu'un *Chef de service* du gouverneur-général.

Le *Kârgouzâr* est un agent du ministère des Affaires étrangères attaché aux gouverneurs des provinces frontières. Il est chargé d'assurer avec les consuls l'exécution des traités et le règlement judiciaire ou arbitral des causes dans lesquelles un étranger est partie. Sa compétence s'arrête cependant aux affaires politiques et criminelles que le gouverneur traite lui-même avec le consul intéressé.

Le *Farrâch* n'est pas, dans les provinces, le simple valet de chambre qu'indique la signification arabe de ce mot. C'est une sorte de Maître Jacques administratif, tout à la fois garde du corps, gendarme, agent de la sûreté, courrier et aussi domestique. Il sert gratuitement son maître, mais tire bénéfice des missions qui lui sont confiées. Les exigences et la rapacité du *Farrâch* sont invraisemblables. Le peuple le craint, car il est impitoyable aux petits; les riches marchands et les notables le traitent avec déférence et générosité de peur d'être l'objet de rapports calomnieux. Tout lui est prétexte à extorsion d'argent. Un Persan, condamné à la bastonnade, s'est vu réclamer le prix des verges qui avaient servi à l'exécution. Le *Farrâch-Bâchi* ou chef des Farrâch a comme attribution particulière la direction de la police.

Les *Mirzas* sont de simples secrétaires suffisamment instruits pour rédiger une lettre ou un rapport dont le sens leur est indiqué verbalement.

A ces fonctionnaires s'ajoutent les *Pichkhedmat* ou domestiques personnels du Gouverneur dont l'influence est quelquefois considérable. Leur intervention est souvent utilisée par les plaideurs; il n'est pas rare qu'une affaire ait été exposée contradictoirement à la table du Gouverneur avant d'être appelée en justice.

La province est divisée en districts; le district, en villages. Ceux-là sont administrés par des *Naîb-el-H'okoumat* ou vice-gouverneurs; ceux-ci par des *Kedkhodas* ou chefs de villages[1].

1. Gabriel Ferrand, *Notes de Voyage au Guilan*, Bulletin de la Société de Géographie d'Alger, III, 1902, p. 68.

Le Roi touchant annuellement de ses provinces dix ou douze millions de francs, estimer à la grosse — il n'est pas d'autre estimation possible — que le personnel des gouverneurs, sous-gouverneurs, etc., en touche le quintuple au moins (dont le Roi, il est vrai, regagne la moitié sous forme de *pichkechs*); estimer pareillement que le personnel des pensionnés et fonctionnaires de tout ordre, civils et militaires, touche un pareil quintuple; ajouter encore trois autres quintuples, au moins, pour l'exploitation de la justice par le *mouchtehed*, de la religion par le *mollah*, du commerce et de l'usure par le marchand; tel est le calcul que certains chefs du parti réformateur dressaient un jour sur ma table, et ils arrivaient au total de trois cents millions de francs, extorqués annuellement aux paysans, aux *raiat*, aux seuls producteurs de ce pays, puisque l'industrie nationale se borne aux petits métiers des bazars et que, sauf quelques mines d'émeraude et de cuivre, les richesses du sous-sol restent inexploitées.

Trois cents millions de francs, dont pas un kran ne sert à l'État, — tel que nous l'entendons en Europe, — au service, au bien-être, à la défense seulement de la communauté! dont cinquante millions peut-être ne servent qu'aux besoins de la Cour, et dont le reste entretient la paresse d'une bourgeoisie citadine, d'une coterie cléricale et d'une féodalité jadis militaire, bureaucratique aujourd'hui!

V

LA RÉVOLUTION

V

LA RÉVOLUTION

En haut, le Roi et sa Cour; en bas, la nation des paysans; dans l'intervalle, trois degrés de parasites, marchand, clerc, aristocrate; à côté, le nomade : un pareil état de choses se fût difficilement perpétué depuis quatre cents ans, — car le Kadjiar (1796-1907) ne fut, dans le mal, que le continuateur du Sefevi (1500-1720), — si, les intérêts de la nation étant aussi visiblement sacrifiés, les appétits des parasites et des nomades n'avaient pas été solidaires de l'exploitation monarchique.

Un détail, d'apparence insignifiant, a fait la solidité durable de la bâtisse.

Telle, dans l'édifice napoléonien qu'habite encore la France républicaine, cette Légion d'Honneur dont nos gouvernements depuis un siècle ont fait un si commode outil, il existe en Perse une façon d'Ordre impérial, mais d'une ampleur bien plus grande et qui se prête entre les mains du Roi à des usages bien plus nombreux et qui confère aux béné-

ficiers de bien plus grands avantages. De même que tout Français aujourd'hui veut porter un ruban, tout Persan veut porter un nom honorifique et revêtir ainsi la livrée royale pour entrer dans la caste des parasites.

Naïb-es-Saltaneh, *Itizaz-es-Saltaneh*, *Housam-es-Saltaneh; Nasr-el-Moulk*, *Amir-el-Moulk*, *Mouchir-el-Moulk; Saradj-el-Memalek*, *Amir-al-Memalek*, *Seïf-al-Memalek; Aziz-oud-Daouleh*, *Kiwam-oud-Daouleh*, *Itimad-oud-Daouleh :* il n'est pas de Mohamed, d'Abdoullah ou d'Abbas qui n'aspire à s'entendre nommer *la Colonne*, *le Soutien*, *l'Épée*, *le Rempart*, *la Force*, *la Gloire*, etc. du Gouvernement (*Saltaneh*), du Royaume (*Moulk*), de l'Empire (*Memalek*) ou de l'État (*Daouleh*). Il n'est pas de petit secrétaire, de jeune mollah ou de rouleur de bazar qui, délié et entreprenant, ne parvienne tôt ou tard à décrocher l'un de ces titres que les riches et les aristocrates obtiennent dès la naissance : désormais, associé de proche ou de loin à l'exploitation royale, lié au parti des gouvernants par l'intérêt ou la vanité, le Persan ne peut que désirer la prolongation du régime, dont il attend chaque jour quelque titre et quelque bénéfice nouveaux. Car il est plus honorable d'être le Support du Royaume (*Moulk*) que du Gouvernement (*Saltaneh*), plus honorable encore d'entrer dans la classe des *Daouleh* que de rester dans celle des *Memalek* ou des *Moulk*. La vie d'un Persan se passe à gravir ces échelons qui, le rapprochant des royaux, le font le complice de plus en plus intime du despotisme kadjiar et de la déchéance nationale.

Ce que nous appelons révolution persane n'a pas

été, comme on pourrait croire, la révolte de la nation contre ce parasitisme, et ce qui s'agite encore dans la Perse actuelle, ce n'est pas un litige entre les droits et intérêts nationaux, d'une part, et les privilèges et malversations monarchiques, de l'autre. L'exploitation de l'empire reste l'enjeu; le bonheur et le progrès de la nation ne sont ni pris en considération ni même allégués; il s'agit seulement de savoir qui percevra les bénéfices du système : le Roi ou les autres parasites.

Aussi longtemps que le Roi a satisfait les appétits de ces derniers, toléré leurs exactions aux dépens des villages et leurs empiétements aux dépens de son propre revenu, tous, aristocrates, clercs, marchands et nomades, lui sont restés, sinon fidèles, du moins soumis. La querelle a commencé quand, le Roi ne trouvant plus sa part suffisante, voulut l'agrandir aux dépens de ses associés, quand, au vieux système iranien, il voulut substituer une fiscalité européenne afin de subvenir à ses dépenses personnelles. Vue sous cet angle, la révolution persane apparaît comme le résultat direct des voyages du Kadjiar aux Expositions universelles.

Malgré ses prodigalités, en effet, malgré le gâchage de sa Cour, malgré sa traditionnelle manie de donner des villages, des bourgs, des districts entiers à tel ou tel de ses flatteurs, le Kadjiar fut riche tant qu'il mena dans son empire la vie semi-nomade, allant de résidence en résidence manger sur place les revenus de ses domaines et se faire entretenir par ses fermiers de dîmes et par ses peuples : toutes ses dépenses journalières étant couvertes par les *pichkechs*, les impôts liquides lui procuraient son argent

de poche et, comme il s'était déchargé de tous les frais du gouvernement, il lui restait au bout de l'an un assez joli bénéfice. Jusqu'en 1860, le Kadjiar fut un Chah fortuné.

Il commença de sentir le besoin quand, sa vie de déplacements abandonnée, il s'installa à l'européenne dans sa capitale de Téhéran ou dans ses palais de la proche banlieue. Il lui fallut alors un supplément de revenus. Mais il le trouva facilement dans quelques « ressources extraordinaires », dont les Européens lui fournirent l'idée et les moyens : ils lui firent une Monnaie, qui lui valut bon ou mal an 2 ou 300 000 krans de bénéfice, des Télégraphes, qui lui rapportèrent autant; ils lui enseignèrent la recette des concessions minières et des passeports, qui lui valut encore près du double. Ils lui trouvèrent ainsi un budget supplémentaire de un ou deux millions de krans, — faible somme dans le gouffre de nos budgets européens, grand secours dans la pénurie du Trésor royal.

Mais le besoin reparut et, rapidement, devint de la gêne quand le Roi, quittant son empire, se mit à fréquenter l'Europe : le voyage fameux de Nasr-ed-Dine à l'Exposition de Vienne en 1873 fut le début d'une « vie inimitable » que chacun des voyages suivants allait aggraver et dans laquelle la folie de dépenses, de luxe baroque, d'achats inutiles et d'emprunts à la petite semaine mangea d'avance les revenus de plusieurs années et peu à peu ruina le crédit du Roi. Vint-cinq années durant (1873-1898), le Chah allait se débattre dans les embarras financiers, chercher à Londres et à Paris un prêteur complaisant, dont les services devenaient plus indispen-

sables à chaque nouveau voyage aux Expositions de Paris, 1878, 1889, 1900. Les capitalistes anglais eurent d'abord sa préférence. Dès 1872-1873, Nasr-ed-Dine, suivant le mot de Sir H. Rawlinson, voulut « régénérer la Perse en identifiant les intérêts de son empire avec ceux de l'Angleterre[1] ». Excellente définition, qui ne demande qu'une correction très légère. C'est les intérêts de sa royale personne et non les intérêts de son empire que le Kadjiar entendait identifier désormais avec ceux d'une puissance étrangère : Angleterre d'abord (1872-1898), Russie ensuite (1898-1907).

Rompant le pacte traditionnel qui, depuis un siècle, avait uni ses propres intérêts aux intérêts des parasites indigènes, le Kadjiar allait introduire en Perse un associé étranger.

*
* *

La période anglo-kadjiare a duré vingt-cinq ans (1872-1898). En juillet 1872, un financier anglais, le baron de Reuter, obtenait un contrat, la fameuse concession Reuter, qui, « sitôt publiée, parut au monde (je cite les mots d'un historien peu suspect, G. Curzon) le plus extraordinaire et complet abandon de toutes les ressources industrielles d'un État entre les mains de l'étranger ». Monopole absolu des lignes ferrées et tramways à construire pendant soixante-dix ans; concession de toutes les mines (or, argent et pièces précieuses exceptés); monopole des forêts domaniales et de toutes les terres en friche; privilège de construction de tous les *kanals*

1. Cf. G. Curzon, *Persia*, T. II, p. 480.

(rigoles, aqueducs) et travaux d'irrigation; droit de préférence pour toute installation de Banque d'État, de routes, de télégraphes, de moulins, usines et travaux publics de toute espèce; ferme des douanes pour vingt-cinq ans, moyennant une somme fixe durant six années, puis une redevance de 60 p. 100 du revenu net, le Roi recevant en outre 20 p. 100 de la recette des chemins de fer et 50 p. 100 de toutes les autres recettes de la Compagnie : « Tel était le stupéfiant contrat qui tombait en Europe comme une bombe, juste à la veille du premier voyage de Nasr-ed-Dine en Europe (1873)[1] ».

La diplomatie de Pétersbourg sut exciter contre le baron de Reuter les défiances de la Cour et les violentes protestations des fonctionnaires de tout grade. « Le projet, ajoute G. Curzon, était trop vaste pour qu'une société quelconque osât entreprendre de le réaliser. » Il fallait un capital initial de 150 millions et, dans l'Europe de 1873, cent cinquante millions semblaient une somme fabuleuse, que nulle part le baron de Reuter ne put se procurer. La garantie du gouvernement anglais lui eût sans doute amené les actionnaires en nombre suffisant. Mais Londres n'osa pas s'engager dans une offensive active contre la Russie, et Nasr-ed-Dine, retirant brusquement ses promesses, confisqua les sommes déjà versées par le concessionnaire.

Après son troisième voyage en Europe (1889), la gêne du Trésor devenant plus pressante, le Roi reprit ses projets d'association anglaise, mais en les restreignant beaucoup : c'est alors qu'il voulut

1. G. Curzon, *Persia,* T. II, p. 481.

concéder à des Anglais le monopole des Tabacs, moyennant *pichkech* initial et redevance annuelle. Aux troubles que la diplomatie russe et les *mouchteheds* suscitèrent contre cette concession, à la grève de fumeurs et de marchands qui mit en révolte presque ouverte les grandes villes, M. Edward G. Browne fait remonter la première manifestation des sentiments qui, de 1891 à 1907, allaient conduire la Perse à la révolution présente ; dès 1891, le docteur Feuvrier prévoyait quelle conséquence fatale à la royauté absolue auraient ces contrats entre le Roi et les étrangers.

En 1892, Nasr-ed-Dine dut encore renoncer à son projet et indemniser les Anglais, qui firent payer leur retraite 500 000 livres sterling : douze millions de francs ! Ce fut la brouille dans l'association anglo-kadjiare, dont une institution a pourtant subsisté jusqu'à nous : rentrant de son second voyage en Europe (1889), Nasr-ed-Dine avait accordé au baron de Reuter, « comme pour faire amende honorable des vilains procédés de 1873 [1] », le privilège d'une *Banque impériale de Perse*, qui serait dans l'empire ce que la Banque de France est chez nous et qui pourrait se charger en outre de toutes entreprises de travaux publics pour l'État ou les Villes, de toutes opérations de trésorerie pour le compte du Roi. En 1890, le capital de 25 millions de francs fut souscrit quinze fois sur la place de Londres : supposez qu'en 1873 l'argent anglais fût aussi délibérément venu au service du baron de Reuter ! on peut se demander si la Perse et l'humanité n'auraient pas eu grand avan-

1. G. Curzon, *Persia*, I, p. 474.

tage à ce condominium économique du Kadjiar et de l'Anglais, dont les intérêts solidaires ne pouvaient tendre, en fin de compte, qu'à l'intégrité, à la réforme, à l'ouverture et au progrès de l'empire. Au bout de quarante ans (1873-1910), la Perse d'aujourd'hui aurait des routes, des voies ferrées, des écoles, des mines, des barrages et des canaux d'irrigation; le parti libéral trouverait tous les éléments d'une administration régulière et toutes les ressources d'une vie nationale... Les seuls parasites eussent fait les frais de l'opération... Mais ôtés les parasites, que reste-t-il en Perse?

L'échec et la liquidation de l'affaire des Tabacs en 1891-1892 marquent le déclin de l'influence anglaise. Nasr-ed-Dine jusqu'à sa mort (mai 1896) penche toujours aux ententes avec Londres. Mais, vieilli et payant en déchéance physique quarante années de débauche, il abandonne les affaires au premier ministre Amin-es-Sultan, qui, jusqu'en 1892, était le chef du parti anglophile et qui, jusqu'à sa mort (31 août 1907), devient le meilleur ami des Russes. Au pouvoir ou dans la demi-disgrâce, sous les règnes de Nasr-ed-Dine et de Mozaffer-ed-Dine, durant les années 1898-1903 surtout, Amin-es-Sultan est l'homme de l'association russo-kadjiare : il mourra juste le jour où l'accord anglo-russe (3 août 1907) abandonnera en vérité la Perse à la « pénétration pacifique » de Pétersbourg.

Cette association russo-kadjiare procède avec méthode, suivant un plan d'ensemble : elle a inventé trois ou quatre moyens d'exploiter la Perse en établissant dans l'empire la prédominance du Roi sous la tutelle de Pétersbourg.

Une brigade de Cosaques persans, mais dressés à la russe, commandés par des officiers russes et payés par des comptables russes, donne au Kadjiar, avec la sécurité personnelle, la tranquillité de sa capitale et de la proche banlieue.

Une Banque russe de Prêts et d'Escompte lui promet un compte toujours ouvert, où demander, sans jamais être refusé, l'argent liquide d'avances et d'emprunts : la Banque amorce, en outre, des réformes fiscales en attendant qu'elle prenne le service complet de la trésorerie et le contrôle sur toutes les caisses de l'empire.

Des routes, concédées à des ingénieurs et des péagers russes, assurent au Roi la prompte arrivée des secours russes dans les trois capitales religieuse, royale et princière du Nord : Mechehed, Téhéran et Tauris. Enfin des entreprises en participation — tels les pêcheries de la Caspienne, les télégraphes du Nord, les forêts du Mazanderan ou les mines de turquoises — vaudront au Roi sa part dans les bénéfices que réaliseront des concessionnaires russes.

Les Anglais font tous leurs efforts pour empêcher d'abord, puis pour rompre cette association. Mais la guerre sud-africaine (1899-1902) les « handicappe » (le mot est d'E. G. Browne dans son *Brief Narrative of recent Events in Persia*), juste au moment où, l'éternelle poussée des Russes vers la mer libre ayant percé la Mandchourie et atteint Port-Arthur (1896-1898), Pétersbourg croit en avoir fini avec l'Extrême-Orient et pense à tourner ses forces vers une autre descente, vers la mer libre et le Port-Arthur du Golfe, vers Bouchir et Bender-Abbas que

visitent déjà (1898-1901) les *Khorniloff* de sa flotte volontaire.

La guerre sud-africaine à peine terminée, les impérialistes de l'Inde prêchent le recours aux menaces et aux démonstrations belliqueuses contre ces empiétements de la Russie : lord G. Curzon, alors vice-roi, fait feu de son éloquence dans ses articles du *Times*, de ses canons dans sa croisière autour du Golfe (automne de 1903). Mais l'Angleterre, dégoûtée des aventures, reste sourde à ces prédications.

Édouard VII, d'ailleurs, arrivant au trône (janvier 1901), apporte une conception nouvelle des dangers qui peuvent menacer la fortune de l'Angleterre : c'est ailleurs qu'à Pétersbourg et à Paris qu'il voit désormais le rival, l'ennemi le plus redoutable de la suprématie britannique sur les mers; l'entente franco-anglaise, puis l'entente anglo-franco-russe lui semblent les conditions vitales de cette suprématie.

Vainement, contre cette politique du roi, les impérialistes de l'Inde déchaînent la guerre russo-japonaise pour ramener la force russe en Extrême-Orient et longtemps arrêter la descente moscovite vers les mers tropicales... Après deux ans de défaites russes (1903-1905), Pétersbourg n'aura rien relâché de sa prise sur la Perse et l'association russo-kadjiare demeurera aussi intime. Telle fut la courbe générale. Voici les détails de l'opération.

***

Le premier voyage de Mozaffer-ed-Dine en Europe (1897) ayant nécessité un emprunt, Londres refuse de prêter les vingt-cinq millions de francs qui met-

traient au net la situation du Roi et maintiendraient au pouvoir les anglophiles Amin-oud-Daouleh et Nasr-el-Moulk, que le nouveau Chah a d'abord choisis pour ministres. Le russophile Amin-es-Sultan, renvoyé en novembre 1896, est rappelé en juillet 1898 : avec lui, Pétersbourg entre aux affaires.

Un premier emprunt russe de 22 millions et demi de roubles — 60 millions de francs — est négocié durant l'année 1899, conclu le 26 janvier 1900. L'opération financière est fructueuse pour la Russie : Pétersbourg prête au Kadjiar à 5 p. 100 l'argent qu'elle prend en France à 3 1/2. L'opération politique est plus fructueuse encore : Pétersbourg exige que, sur cet emprunt, toutes les autres dettes du Kadjiar soient payées et que la *Banque d'Escompte et de Prêts* ait désormais le monopole de tous les prêts à l'État. La *Banque impériale de Perse* (anglaise) est ainsi écartée des affaires royales, où la *Banque de Prêts* russe prend la haute main : autant la *Banque impériale* s'était montrée réservée et sourde aux demandes d'argent, autant la *Banque de Prêts* va mériter son titre par ses dispositions à satisfaire, à provoquer les emprunts du Roi ; dès 1902, il faut consolider et unifier les petites avances que cette Banque n'a pas cessé de consentir : Pétersbourg consent au Roi un second emprunt de 25 millions de francs.

Mozaffer-ed-Dine est heureux : il a chez lui de l'argent ; il fait deux voyages en Europe ; il en rapporte tous les revolvers, sabres, pianos, bibelots, boîtes à musique, meubles, parures, inventions utiles ou cocasses, qui séduisent ses yeux de vieil enfant à la foire mondiale de Paris. Il commence ses tours d'Europe par la Russie. Il les termine par une

visite au Tsar. A l'aller comme au retour, le faste russe, dont on l'entoure, lui donne un regain de confiance en cet ami si généreux et un plus grand appétit de dépenses. Aussi de quel ton il célèbre à Koursk (septembre 1902) l'étroite et fidèle amitié qui doit unir à jamais la Russie et la Perse! La maladresse des diplomates anglais, autant que les revers de la guerre sud-africaine, le détournent chaque jour davantage du parti anglophile : lors de sa visite à Londres, on lui a refusé la Jarretière.

Pour gager ses emprunts, Pétersbourg suggère au Roi la réforme des douanes que des Belges accomplissent : mécontentement du marchand. Pour contrebalancer cette réforme douanière des Russes, Londres réclame la réforme judiciaire : inquiétude du *mouchtehed*. Pour mieux tenir le gouvernement et la Cour, pour avoir aussi une meilleure sûreté de son argent, Pétersbourg pousse dans la faveur du Roi non plus seulement la coterie d'aristocrates qui lui est dévouée, mais le chef des douaniers belges, M. Nauss, qui devient l'intendant-général du Roi et finit par disposer de cinq ou six ministères ou grandes directions : colère de l'aristocratie. Pour faire les affaires du Roi, pour faire aussi ses propres affaires, M. Nauss entreprend de brider la concussion et la vénalité, de surveiller les additions du *moustofi*, les grattages et les enjolivures du *mirza* : révolte de la bureaucratie.... Tous les parasites sont maintenant unis dans la haine du Roi.

La défaite russe en Mandchourie et les chants de victoire des Japonais à travers l'Asie excitent, sinon le courage, du moins les criailleries de ces bavards : dans toutes les boutiques, il n'est bruit que du

magnifique exemple donné par le Japon héroïque aux peuples que l'Européen pense opprimer. Les pionniers du commerce anglo-indien attisent ces foyers d'éloquence séditieuse dans les bazars du Sud où montent leurs caravanes. Les champions de la révolution arménienne et géorgienne font la même besogne dans les bazars du Nord où se réfugient leurs *fédaïs* (dévoués).

Au lendemain de la guerre russo-japonaise (juillet 1905), le Kadjiar n'a rien perdu de sa confiance dans l'ami de Pétersbourg, et le règlement pacifique de l'affaire de Hull témoigne combien ferme est la volonté d'Édouard VII d'éviter toute brouille anglo-russe....

Si le Tsar avait eu en cet automne de 1905 un homme d'État parmi ses ministres, il est probable que l'association russo-kadjiare eût été définitivement scellée et sauvée de tout risque.

En cette année 1905, en effet, Mozaffer-ed-Dine, entreprenant un troisième voyage en Europe, évitait d'aller à Londres, mais faisait une longue visite à Pétersbourg, puis au Tsar lui-même. On ne sut jamais officiellement ce qu'il avait offert de traiter. On dit qu'il souhaitait un nouvel emprunt pour consolider la dette flottante de 80 ou 100 millions de francs qu'il avait contractée de 1900 à 1903 et dont la moitié au moins, — 35 millions, disent les plus indulgents, — n'avait servi qu'à ses prodigalités personnelles. Mais en cette fin d'année 1905 Pétersbourg, à la merci du prêteur français qui refusait alors tout emprunt, crut ne pouvoir pas trouver ces 100 millions. Le roi se fût contenté d'une avance de 6 à 7 millions; en paiement, il eût consenti l'extension des rails

russes jusqu'au seuil de son empire. Il semble que les ministres de Nicolas II ne purent se mettre d'accord au sujet de cette seconde proposition.

Rentrant les mains vides, Mozaffer-ed-Dine ne trouva pas dans son trésor les quelques centaines de milliers de francs qui, bien employés, eussent sauvé son trône : en décembre 1905, éclatait la première démonstration révolutionnaire.

Démonstration toute persane : le Français fait des barricades, l'Anglais, des meetings et des processions, le Russe, des bombes, le Turc, des massacres; le Persan fait des *bast*, des « fuites ».

Comme les villageois s'enfuient devant le dîmier, comme les nomades s'enfuient devant le soldat, le citadin se mit à fuir devant le roi et à chercher refuge (*bast*) en des asiles inviolables, soit auprès des puissances du Ciel, dans l'enceinte des mosquées, autour des Saints-Sépulcres et autres Lieux-Saints, soit auprès des puissances de la terre, dans les jardins des ambassades, les bureaux des télégraphes et les consulats étrangers. Durant les quarante mois de la période révolutionnaire, jusqu'à la victoire des constitutionnels sur le Roi (décembre 1905-juillet 1909), le *bast* restera le grand recours : fermeture des boutiques et des mosquées, grève des bazars et des *mouchteheds*; exode d'une ville entière avec ses tapis, ses provisions, sa literie et ses *kalians* (pipes), installation des fuyards hors de la prise royale.

Imaginez un Roi énergique, appelant à son aide quelques milliers de nomades bien soldés ou suscitant une jacquerie des *raïat* contre les villes des bourgeois : qu'auraient pesé ces *basts* puérils? Imaginez seulement une troupe de Cosaques persans

installée dans chaque ville turbulente et ramenant ces fuyards à leurs affaires et à leurs parlottes...

Mozaffer-ed-Dine était sans courage, sans volonté, irrémédiablement sénile et gâteux, et Mozaffer-ed-Dine était sans argent. Son associé de Pétersbourg fit preuve des mêmes manques. De *bast* en *bast*, la révolution se déroula, telle qu'au début de ce volume je l'ai racontée.

Après une année de troubles, Mozaffer-ed-Dine, mourant, dut réunir une Assemblée nationale (octobre 1906). Son fils Mohamed-Ali, qui lui succéda en janvier 1907, était un gros garçon, balourd et sot, toujours digérant et sommeillant, presque incapable de rien comprendre et de rien vouloir. Il confirma d'abord cette promesse de constitution et laissa une apparente liberté aux discoureurs de l'Assemblée. Mais les troubles et les souffrances des provinces, l'insécurité des routes et des villes, l'appui donné par le Kadjiar et ses fonctionnaires à tous les fauteurs de troubles alarmèrent bientôt les intérêts du public et déconsidérèrent l'Assemblée.

L'Assemblée elle-même était un champ de bataille entre les castes qui n'avaient fait alliance que pour défendre leurs privilèges respectifs contre le Roi.

Du droit de leur science, de leur vertu et de leur dignité sacrée, les *mouchteheds* réclamaient le contrôle de toute discussion et même de toute proposition législatives.

Les bourgeois et les aristocrates ne voulaient que restaurer leur ancienne association avec le Roi, mais en être les gérants et administrateurs-délégués.

Seuls, quelques *mirzas* politiciens et quelques jeunes réformistes entendaient gouverner sur le

modèle de l'Europe occidentale et non sur les traditions iraniennes ou mulsumanes. Aucun des partis n'avait une conception très nette de son idéal de gouvernement.

Un Parlement de Paris à la mode de notre ancien régime eût sans doute mieux rempli les désirs des clercs, — une Chambre mi-politique mi-judiciaire, dans laquelle les gens de loi auraient discuté et surveillé tous les actes de l'administration royale, sous la haute direction des docteurs et suivant leurs interprétations de la Loi divine. Un Conseil d'État à la mode napoléonienne, recruté parmi les fonctionnaires et les notables, semblait aux laïques le seul organe possible de réglementation financière et d'organisation nationale. Ni les uns ni les autres, sauf quelques rêveurs ou pêcheurs en eau trouble, ne pensaient à une Chambre des Députés de la nation tout entière : quel vote conférer à des nomades barbares et à des villageois demi-brutes?

L'Assemblée sentait la fragilité de son pouvoir : elle n'était pas la représentation du peuple; elle n'était même pas la délégation de toutes les villes. Elle n'avait pas été élue suivant des règles fixes et uniformes : dans chaque ville, on avait désigné au petit bonheur tels ou tels délégués du clergé, des marchands, des professions diverses, et, par petits paquets, on avait vu arriver à Teheran, un jour les délégués du Fars, deux mois après ceux du Khorassan.

Il n'était pas un des membres de ce singulier *Medjliss* (Conseil) dont une assemblée d'Europe eût reconnu les pouvoirs, et dans toute la Perse, germaient d'autres assemblées locales, formées sur le même modèle et laissant la politique d'État au

Medjliss de la capitale, mais prétendant se charger des affaires des provinces et tenir auprès de chaque gouverneur le rôle de conseiller et de surveillant que le Medjliss tenait auprès du Chah.

Ces assemblées provinciales à leur tour avaient dans chaque ville, dans chaque bourg, dans chaque quartier, dans chaque rue, des rivales ou des succursales, qui, sorties des mêmes délégations fantaisistes, revendiquaient les mêmes pouvoirs sur un moindre domaine, et comme il suffit de deux Persans, — ou de deux Grecs, — pour former une assemblée parlante, délibérante et divisée en deux partis, toute la Perse fut bientôt un chaos de conseils, de réunions et de clubs, d'*andjoumans*, parmi lesquels il fut impossible de discerner quels étaient les dépositaires d'une autorité régulière et quels étaient les simples usurpateurs d'influence et de fonctions.

Les conseillers russes du nouveau chah Mohamed-Ali laissaient ces énergumènes user la patience de l'opinion et déconsidérer le nouveau régime, renverser et assassiner les ministres, ouvrir toutes les questions et n'en résoudre aucune. Du 14 février au 14 avril 1907, le Medjliss examina :

1° un projet de cadastre général et une nouvelle répartition de l'impôt foncier;

2° un projet de Banque nationale;

3° un projet de loi sur des conseils municipaux;

4° un projet de loi sur les conseils départementaux et provinciaux;

5° un projet de loi sur la liberté de la presse;

6° un projet de loi sur les attributions et fonctions des gouverneurs.

Pendant ce temps, l'anarchie épouvantait villes et

provinces. On accusait le Roi d'entrer en complot avec les *ilkhanis* des grandes tribus nomades contre les patriotes de Tauris et des autres villes réformistes. Un frère de Mohamed-Ali, Salar-ed-Daouleh, essayait d'une révolte dans le Louristan. En juillet-août 1907, tandis que l'on célébrait le premier anniversaire de la constitution, la Russie faisait entendre des menaces : « une continuation de la présente anarchie obligerait le gouvernement de Pétersbourg à des mesures effectives ». Comme par rencontre, Abd-ul-Hamid, encore omnipotent, donnait au Chah le secours d'une diversion : les troupes turques entraient sur les territoires de l'Azerbaidjan que les deux empires se contestent depuis un siècle.

Les « constitutionnels » avaient espéré que du moins l'appui de l'Angleterre ne leur manquerait pas : à Téhéran comme dans les provinces, c'est sur le territoire anglais des résidences diplomatiques et consulaires ou des bureaux de télégraphe que les premières manifestations avaient pu se produire ; le ministre et les consuls de Sa Majesté britannique avaient accueilli, sinon fomenté ces *basts*.

Soudain, à la fin de septembre 1907, la Perse apprenait la conclusion de l'accord anglo-russe que depuis deux ans les politiques annonçaient, mais auquel personne ne pouvait croire.

Par cet accord, l'Anglais se réservait comme « sphère d'influence » le Golfe et les provinces du Sud y compris le Seïstan, mais abandonnait au Russe, avec toutes les provinces du Nord, la capitale du Kadjiar et le siège du Medjliss. Les deux traitants voulaient bien déclarer qu'à leurs yeux la constitution persane était intangible et que leurs conseils

combinés presseraient le Roi de respecter ses engagements envers la nation. Mais à voir la façon dont le Tsar lui-même tenait ses promesses à son peuple et traitait sa Douma, on pouvait deviner comment il soutiendrait le Medjliss contre le Roi ; et le rappel de Sir Cecil Spring Rice, du ministre anglais en qui les constitutionnels avaient mis leur confiance, montrait que l'Angleterre ne ferait rien pour gêner les projets de Pétersbourg.

Un troisième larron se présenta dont les offres secrètes pouvaient séduire les patriotes et leur fournir, à eux, la même association étrangère que le Roi était allé chercher tour à tour à Londres et à Pétersbourg : l'Allemagne, depuis quatre ans, faisait étudier la Perse par ses géographes, ses prospecteurs et ses financiers ; elle ouvrait à Téhéran un collège et annonçait l'ouverture d'une Banque. Les menées allemandes se laissaient deviner dans nombre d'autres villes.

Mais leur résultat le plus net fut de resserrer l'entente anglo-russe et d'éveiller les scrupules des Persans ; même aux risque-tout du parti réformiste, que les sourires de Guillaume II avaient d'abord flattés, un exemple trop récent enseignait la défiance ; on voyait quels pauvres actes avaient suivi le discours de Tanger.

L'Assemblée parut comprendre le péril de sa situation : en octobre 1907, elle se mettait enfin d'accord pour imposer au Roi un « Supplément aux Lois Fondamentales ». C'était en vérité une constitution, substituée à la charte que Mozaffer-ed-Dine avait gracieusement accordée à ses sujets en août, septembre et décembre 1906.

En août 1906, dans *les Quatre Piliers de la Consti-*

tution persane, le Roi, pour « la paix et la tranquillité des peuples de l'Iran, le renforcement et la consolidation des bases de l'État et les réformes devenues nécessaires en plusieurs points de l'Empire », avait bien voulu décréter la réunion d'un Medjliss où « les délégués des Princes, des Docteurs de la Loi, de la Famille kadjiare, des Nobles et Notables, des propriétaires, des Marchands et des Corporations » viendraient soumettre leurs doléances et leurs avis.

En septembre 1906, une « Loi électorale » avait minutieusement réglementé les règles du vote, le nombre et le partage des délégués entre les différentes classes sociales et les différentes villes et provinces, ainsi que les conditions d'électorat et d'éligibilité, — bref tout un code électoral qui jamais n'avait été suivi :

Art. 19. — Les élus de la Capitale et des Provinces devront se rendre à Téhéran aussi rapidement que possible. Mais comme il est à prévoir qu'il faudra beaucoup de temps aux opérations provinciales, les délégués de Téhéran, sitôt élus, entreront en séance et l'Assemblée commencera ses travaux, sans attendre les délégués des provinces en restant inoccupée.

En octobre 1907, le « Supplément aux Lois Fondamentales » était une philosophie complète et une réorganisation systématique de tout le gouvernement, divisée en dix chapitres :

1° Dispositions générales ;
2° Droits du Peuple persan ;
3° Pouvoirs de l'État ;
4° Droits des Membres de l'Assemblée ;
5° Droits de la Couronne ;

6° Pouvoirs des Ministres;
7° Pouvoirs des Tribunaux;
8° Conseils provinciaux et départementaux;
9° Finances;
10° Armée.

Étrange macédoine de traditions iraniennes et de nouveautés occidentales!

Art. 1er. — La religion officielle de la Perse est l'islam, suivant l'orthodoxie des Douze Imams que le Chah doit professer et défendre.

Art. 2. — En aucun cas, aucun acte de la Sainte Assemblée Nationale Consultative, établie par la faveur et le secours de Sa Sainteté l'Imam des Siècles (puisse le Seigneur hâter sa joyeuse venue!), par la faveur de Sa Majesté le Roi des Rois de l'islam (puisse le Seigneur immortaliser son règne!), par le soin des docteurs de la Foi (puisse le Seigneur en multiplier le nombre!) et par tout le peuple de l'Iran, — ne pourra être en opposition avec les règles sacrées de l'islam ou avec les lois établies par Sa Sainteté le Refuge de l'Humanité [1] (sur qui et sur la maison de qui soient les bénédictions et la paix du Seigneur)...

. . . .

Art. 26. — Les pouvoirs de l'État sortent tous du peuple.

Art. 27. — Les pouvoirs de l'État sont divisés en trois catégories : pouvoir législatif; pouvoir judiciaire; pouvoir exécutif.

Art. 28. — La séparation des pouvoirs est et demeure établie et complète.

. . . .

Art. 44. — Le souverain est irresponsable; les ministres sont responsables de tous leurs actes devant les Chambres.

. . . .

Art. 106. — Aucune troupe étrangère ne pourra être employée au service de l'État, ni stationner ou passer sur le territoire de l'Empire, sauf dans les cas prévus par une loi.

Ce dernier article, comme bien on pense, était dirigé contre la garde royale de Cosaques persans, que recrutaient et commandaient des officiers russes et que soldait la Banque russe. Les sentiments du Chah n'étaient pas douteux et chaque jour l'Assemblée attendait un coup d'État exécuté par ces Cosaques.

Pourtant, sur les conseils de Londres et de Pétersbourg, le Chah ratifia le « Supplément aux Lois Fondamentales ». Il forma, le 28 octobre 1907, un cabinet qui, présidé par l'anglophile Nasr-el-Moulk, par cet ancien élève d'Oxford, était sincèrement parlementaire. Il laissa même voter en novembre le premier budget, que la Commission de l'Assemblée trouva le moyen d'équilibrer sans nouvelles taxes, mais par des économies, des suppressions de faveurs, de pensions et de sinécures, et par une équitable unification des cotes. Le déficit prévu de 570 000 livres sterling (14 millions de francs) était remplacé par un excédent de 230 000 livres (6 millions de francs) : au total, 20 millions sauvés pour le trésor de l'État, mais arrachés aux griffes de tous les parasites et du Chah lui-même.

C'est ici que le Kadjiar attendait ses gens. Il ne pouvait sincèrement accepter un budget, qui le réduisait à la portion la plus congrue, ne lui laissant une liste civile que de deux millions et demi de francs, à lui qui dévorait annuellement une cinquantaine de millions pour le moins. Ce budget national ne pouvait pas satisfaire davantage ceux qui vivaient jusque-là de la Royauté, les parasites du palais et du gouvernement, soit les deux tiers des nobles, des bourgeois et des clercs. Dès le mois de décembre 1907, Mohamed-Ali vit revenir à lui cette cohue de fer-

miers, de traitants, d'exploitants ou de simples voleurs. Il se crut de force à risquer un coup d'État et congédia le ministère parlementaire de Nasr-el-Moulk (12 décembre).

Mais Téhéran, restée fidèle aux réformistes, fit mine de s'insurger, de fermer les bazars, et les Anglais n'abandonnèrent pas leur client Nasr-el-Moulk, qu'ils tirèrent des prisons du Roi. Mohamed-Ali dut prêter un nouveau serment à la Constitution, et, de nouveau, patienter. Quelle partie liée l'unissait à Abd-ul-Hamid? Il est difficile de le dire; mais chaque victoire des constitutionnels à Téhéran était marquée par un nouvel empiétement des troupes turques dans l'Azerbaidjan. Et quels accords liaient le Chah aux *ilkhanis*? dans tout l'Empire, les nomades menaçaient ou rançonnaient les villes.

L'Assemblée, durant deux mois, ne fut occupée que des négociations avec Stamboul, des doléances et des dénonciations contre les brigands et les razzias. L'Angleterre et la Russie s'interposaient, mais vainement, entre le Roi et ses députés, pour rétablir un semblant d'ordre et de gouvernement normal. En février 1908, un attentat contre Mohamed-Ali achevait de tout rompre. Les ministères tombaient en cascade l'un par-dessus l'autre. Partout les désordres s'aggravaient. La capitale et les villes devenaient la proie des *andjoumans* de toute origine et de toute opinion, les uns officiels, conseils municipaux, départementaux ou provinciaux, les autres privés, clubs, cercles, sectes, confréries, partis politiques et révolutionnaires, les uns réformistes, patriotes, constitutionnels, les autres réactionnaires, anarchistes, monarchistes, babistes, etc.

L'Angleterre et la Russie commençaient à prendre peur de cette anarchie où menaçaient de sombrer leurs intérêts économiques et dans laquelle, à chaque instant, on voyait passer les intrigues de l'Allemagne. Il n'y avait plus en Perse d'autre autorité que le caprice de chacun et il ne risquait de n'y avoir bientôt plus d'autre Perse que la capitale, le palais même du Roi, gardé par ses Cosaques, tout le reste coulant à l'indépendance régionaliste ou à l'annexion étrangère. En mai 1908, la Russie menaçait d'intervenir. En juin, Mohamed-Ali crut l'heure favorable et son peuple résigné à un coup d'État : sous le fouet de ses Cosaques et les bombes de ses *andjoumans* réactionnaires, l'Assemblée était dissoute et l'ancien système rétabli.

Mais le Chah avait compté sans les *fédaïs*, sans les révolutionnaires du Caucase, qui, installés à Tauris, décidèrent la ville à se révolter, puis organisèrent la lutte ouverte et, durant un an (juillet 1908-juillet 1909), résistèrent victorieusement moins aux troupes qu'aux offres corruptrices de la Cour. Un peu surpris d'abord, Mohamed-Ali crut venir à bout de cette poignée d'hommes par ses habituels moyens d'intimidation ou par de bonnes promesses. Il avait promis de nouvelles élections (juillet), puis un Conseil d'État (novembre); il se crut assez fort pour ne rien donner, malgré les instances russo-anglaises (décembre). Recht alors suivit l'exemple de Tauris (janvier 1909), puis Ispahan et les Bakhtyaris entrèrent dans la danse nationaliste, et — symptôme bien plus grave — les grands *mouchteheds* de Nedjef et de Kerbela publièrent leur adhésion au programme constitutionnel. Alors la Russie et l'Angleterre, désespérant

de se faire écouter, envoyèrent des troupes dans le Golfe, dans la Caspienne et dans l'Azerbaidjan.

L'audace de Mohamed-Ali tourna à la panique : en mai 1909, il offrait de revenir à l'ancienne constitution. Trop tard : pendant que les gens de Tauris, bien approvisionnés de munitions par la connivence des Jeunes Turcs, occupaient la petite armée royale, Rechtis et Farsis marchaient sur Téhéran, culbutaient les Cosaques du Roi, assiégeaient Mohamed-Ali dans son Palais d'été, le détrônaient et mettaient à sa place un enfant sous la tutelle d'un vieillard.

*
* *

La révolution est accomplie, — de nom. Mais, un Kadjiar disparu, qu'y a-t-il de changé en Perse? les nomades sont-ils fixés? les villages sont-ils protégés? les citadins ont-ils le désintéressement et le courage de penser au salut de la nation? la Cour est-elle moins avide, les nobles moins corrompus, les fonctionnaires moins vénaux? et le clergé pense-t-il à relâcher quelque chose de sa tyrannique exploitation? que va devenir la Jeune Perse? Elle ne peut compter que sur une poignée de jeunes gens instruits, mais inexpérimentés, de quelques clubs patriotes, mais sans cohésion nationale. Et que va devenir l'Empire de l'Iran sans un Roi des Rois qui le maintienne et le défende tant contre les causes internes de dissolution que contre les prétentions de ses voisins?

Entre ces compétiteurs russes, turcs, allemands, anglais, si la Perse avait du moins un ami, un conseiller sincère!... si notre diplomatie pouvait comprendre que la France n'a pas de devoir ni d'intérêt

plus vitaux que l'appui discrètement, mais cordialement donné à tous les peuples qui mettent leur espoir dans notre idéal de patriotisme et de liberté! La confiance de Londres et de Pétersbourg avait appelé à Téhéran un Français pour être le conseiller financier du nouveau régime. De l'avis des Jeunes Persans, ce conseiller depuis deux ans a travaillé de son mieux à l'étude du problème fiscal, qui, pensent-ils avec raison, est le grand problème de la Jeune Perse. L'étude terminée, il faudrait aujourd'hui passer aux actes et fournir au nouveau régime les moyens de subsister, de régler le passé et d'embrayer l'avenir. Un trésor, un budget, quel qu'il soit, a toujours été la pièce essentielle du mécanisme iranien.

L'établissement et même l'équilibre d'un budget constitutionnel ne semble une entreprise ni impossible ni malaisée. La Jeune Perse, même en reconnaissant tous les emprunts de l'ancien régime, n'a une dette consolidée que de 85 millions de francs et sa dette flottante ne dépasse guère le même chiffre. Ses douanes réformées lui rapportent dix à douze millions net : il suffirait donc d'un emprunt de 180 à 200 millions à 5 p. 100, gagé par ces dix millions de revenus assurés, pour liquider tout le passé.

Le présent serait assuré, si l'on appliquait seulement, sans grandes modifications d'abord, les règles traditionnelles et si l'on se contentait d'exiger les redevances fixées par le cadastre de Fath-Ali. La dime en argent et en nature est évaluée, sur le papier, à 30 millions de francs; elle rendrait facilement le double, si l'on supprimait les mangeries et les exemptions injustifiées. Les autres sources de revenus actuels fourniraient au minimum 8 à 10 millions. Au

total, le Medjliss disposerait de 60 à 70 millions pour subvenir aux seules dépenses de l'administration centrale, et l'on sait ce qu'il faut entendre par ce mot en Perse, où l'État n'est chargé d'aucun service d'intérêt public, où les seuls organes indispensables du pouvoir sont une bureaucratie fiscale et une petite armée de police.

Le Medjliss, avec un pareil budget, arriverait sans peine à remplir la formule que le vieil Ardéchir donnait en règle aux gouvernants de la Perse : « Pas de pouvoir sans armée ; pas d'armée sans argent ; pas d'argent sans agriculture ; pas d'agriculture sans justice ». Justice en langage iranien signifie, avant tout, paix des routes, tranquillité des bazars, sécurité des récoltes. Là, est le premier besoin de la Perse, de la Jeune comme de la Vieille : un instructeur européen, qui lui donnerait une bonne gendarmerie, assurerait le présent du nouveau régime.

Pour l'avenir, une série de lentes réformes, la création d'une poste d'État, d'un réseau routier, puis ferré, la fondation d'écoles et d'usines, l'ouverture de mines, surtout l'œuvre fondamentale des irrigations nécessiteraient un budget extraordinaire ; mais quelques taxes nouvelles y subviendraient, qui auraient toutes chances d'être acceptées sans peine. Car les profits immédiats de ces instruments de progrès iraient aux gens des villes, lesquels dans le nouveau régime ont, en quelque mesure, pris la place que le Roi tenait dans l'ancien. Or ces villes ne paient rien à l'État ; elles consentiraient sûrement soit à organiser des budgets municipaux qui se chargeraient de telles et telles de ces dépenses, soit à abandonner au pouvoir central une partie de leur immu-

nité fiscale; Téhéran, qui ne vaut que 25 000 francs à l'État, trouverait plusieurs millions chaque année dans ses octrois ou ses patentes ou ses taxes foncière et immobilière, si ces charges lui valaient une voirie, un éclairage, un meilleur service des eaux et des transports, quelques routes d'accès ou de promenade et la renaissance de son bazar.

Essayée à Téhéran, il n'est pas douteux que cette réforme fiscale ne pût bientôt s'étendre à toutes les grandes villes de l'empire, puis aux bourgs. Il n'est pas douteux, non plus, que cette prospérité des villes n'eût le rapide effet d'augmenter le nombre des villages et leur population sédentaire, de restreindre peu à peu les domaines et la puissance des nomades... Dans dix ans, vingt ans, trente ans peut-être, quand le nouveau régime se serait partout substitué à l'ancien, une génération nouvelle, élevée dans les idées de l'Occident, pourrait entreprendre la tâche bien plus ardue de faire une Perse nouvelle, sur le patron des Droits de l'Homme, sur le modèle des nations égalitaires et laïques. Et la Jeune Perse, cousine de la Grèce, trouverait dans l'Iran un terrain mieux préparé que les Jeunes Turcs dans l'empire osmanli ou les Jeunes Égyptiens dans l'Égypte anglaise. En 1810, qui donc aurait imaginé qu'en 1840 la Morée serait la province d'un État constitutionnel?

Pour remplir ce programme national, que faut-il à la Perse? dix ans de sécurité. Malgré les plaies de la société persane, desquelles je n'ai rien voulu celer, je ne douterais pas de la guérison finale, si le nouveau régime était libre d'appliquer toute son attention à ses affaires intérieures. Mais l'étranger est là qui, maintenant comme toujours, guette les

défaillances persanes, tout prêt à occuper cette chaussée de l'Inde, cette plate-forme entre l'Asie glaciaire et l'Asie tropicale. L'accord anglo-russe de 1907 débute par une promesse solennelle :

Les gouvernements de la Grande-Bretagne et de la Russie s'engagent mutuellement à respecter l'intégrité et l'indépendance de la Perse et désirent sincèrement l'établissement de l'ordre dans toute l'étendue de ce pays et son développement pacifique, aussi bien que l'établissement permanent d'avantages égaux pour le commerce et l'industrie des autres nations.

Si ce n'est pas là de vains mots, si ce programme anglo-russe reste toujours la politique de Londres et de Pétersbourg, il est temps que la Triple Entente donne au Medjliss son appui financier et moral pour l'établissement du nouveau régime.

Il est temps, il est grand temps pour la Perse : encore quelques mois de la présente anarchie et nous verrions se réveiller chez tous ses voisins les désirs d'intervention ou dans quelque tribu les ambitions d'un *ilkhani*.

Il est grand temps pour la Triple Entente : ni la diplomatie ni la finance allemandes ne restent inactives; faute de manœuvrer en temps utile, les meilleures situations, au pouvoir des meilleures troupes, finissent par être tournées ou dominées. La Triple Entente a en Perse le meilleur des ouvriers dans le conseiller financier français. C'est en lui qu'elle devrait mettre sa confiance; elle devrait sans retard prêter l'oreille à ses conseils, lui donner tous les moyens d'action...

Mais, dans la Triple Entente, si Londres semble

toujours fidèle à ses promesses de 1907, en est-il de même de Pétersbourg? et à Paris se doute-t-on seulement que la Perse peut devenir brusquement le centre de la politique mondiale, l'indestructible lien ou la pierre d'achoppement de la Triple Entente?

La révolution accomplie, les Persans ont exilé le Chah Mohamed-Ali en Russie et mis sur le trône son jeune fils. Comment ces connaisseurs du passé ont-ils oublié une page de leur histoire?

Les historiens byzantins nous racontent que le roi sassanide Cabadès, monté sur le trône en l'an 485 de notre ère, irrita bientôt par ses exactions les nobles qui se révoltèrent et en 496 l'emprisonnèrent pour le remplacer par son oncle Zamasphès. L'assemblée des nobles discuta sur le sort de Cabadès Leur généralissime, le Sepehdar de ce temps-là, Gousanastadès, tirant son petit couteau à ongles, dit : « Voici de quoi arranger tout de suite l'affaire; mais si vous différez, vingt mille hommes de la meilleure armée ne pourront plus suffire ». Les Persans eurent raison de ne pas suivre les conseils de Gousanastadès; mais, ayant enfermé le roi déchu dans le Château de l'Oubli, ils eurent tort de ne pas le surveiller. Cabadès, une belle nuit, prit la fuite, passa la frontière, fit alliance avec les Huns Ephtalites, qui pour la Perse d'alors étaient les Russes d'aujourd'hui, et, quelques mois après, rentra dans l'empire. Sans peine, ce Mohamed-Ali sassanide reconquit la tiare.

Le 1er mai 1910.

FIN.

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.



